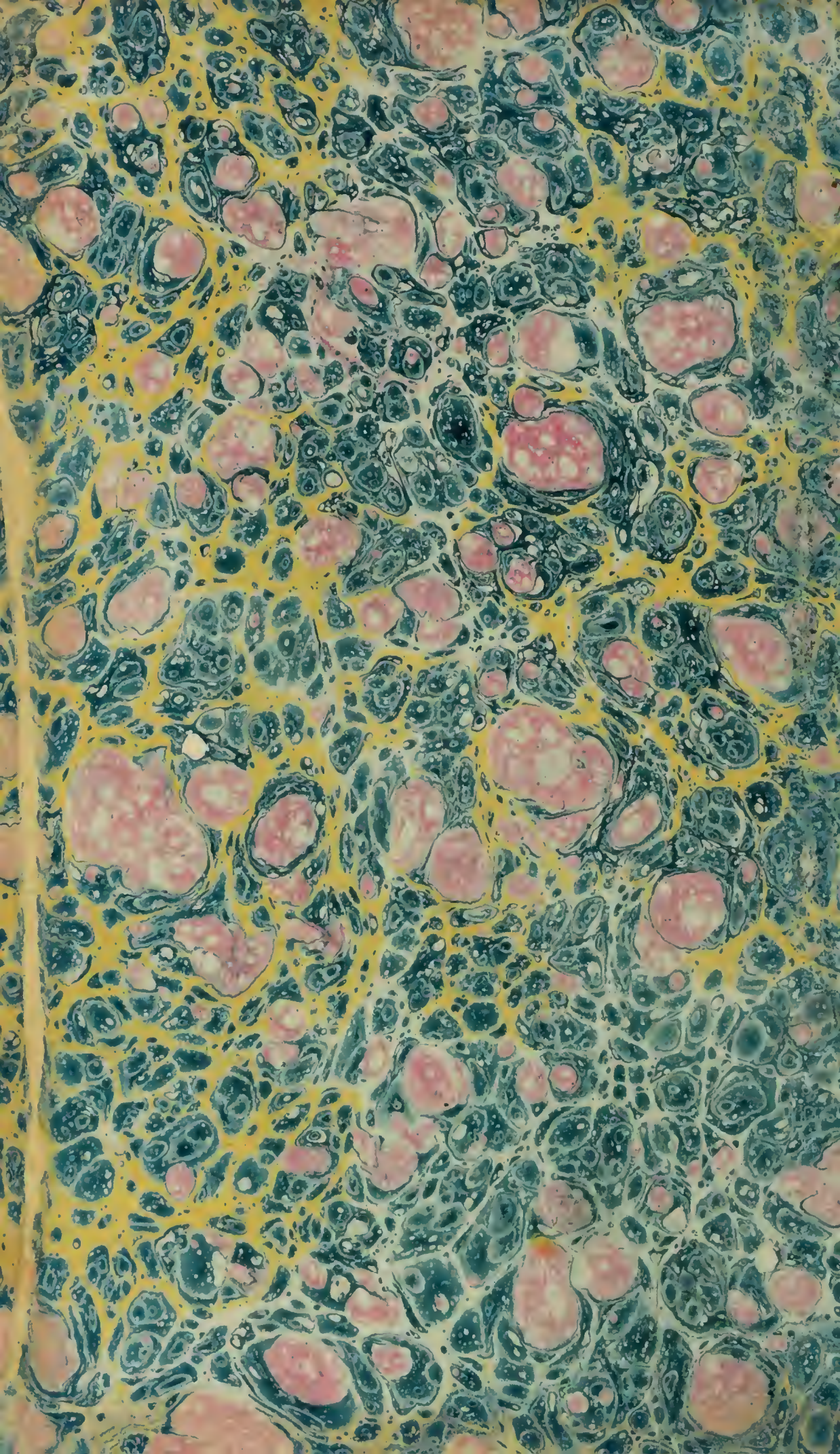
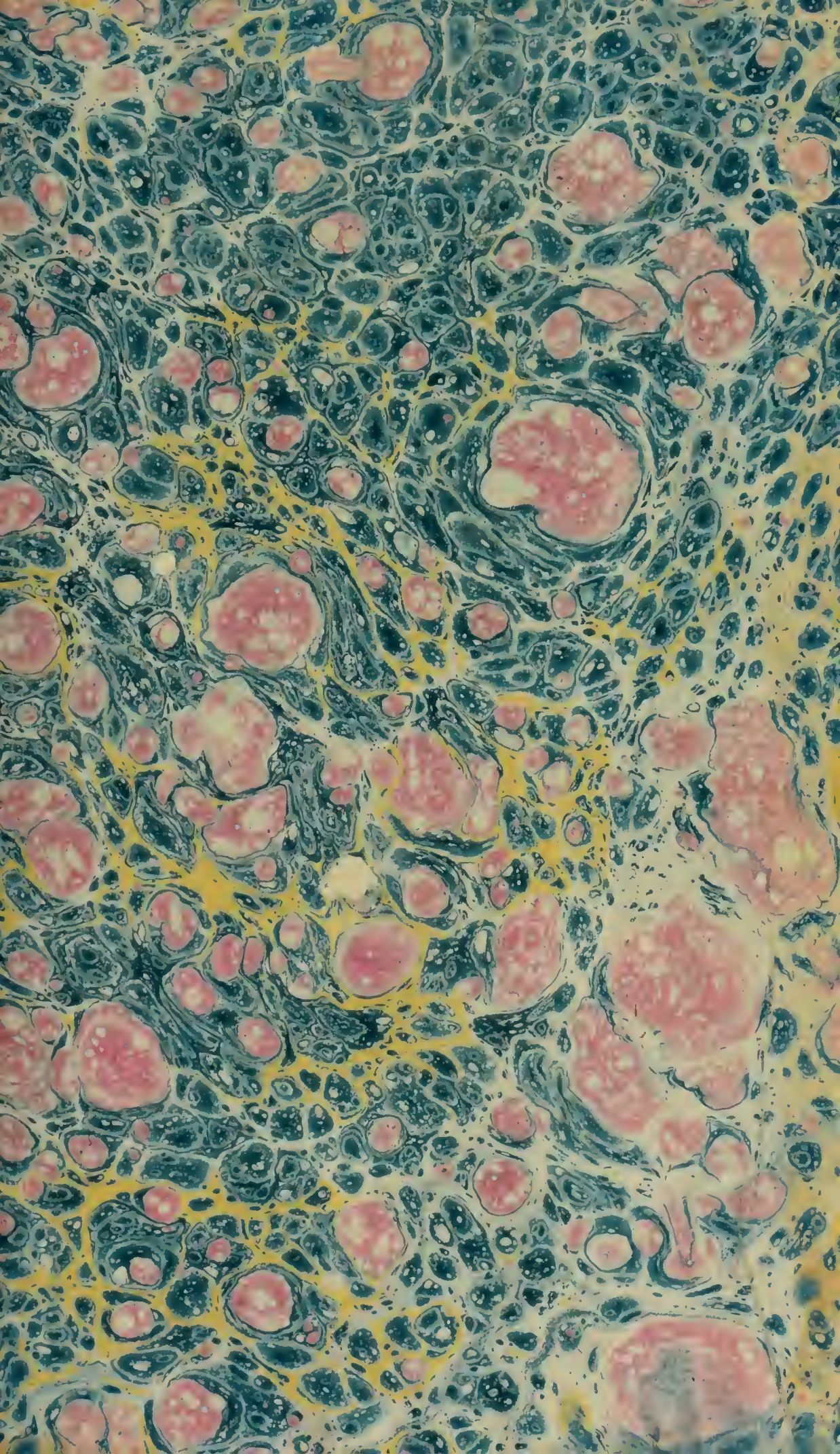




H.P.46/B

E. xv.
18/5

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL.

TROISIÈME PARTIE.

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/b22040602_0002

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAXIMILIEN STOLL,

MÉDECIN ORDINAIRE DE L'HÔPITAL DE LA SAINTE-TRINITÉ, ET PROFESSEUR DE MÉDECINE CLINIQUE A L'HÔPITAL PRATIQUE DE VIENNE.

TRADUCTION NOUVELLE,

A laquelle on a joint une Dissertation du même Auteur sur la Matière médicale, l'Eloge de Stoll par VICQ-D'AZYR, deux tables, l'une analytique, l'autre des matières (avec des Notes par MM. PINEL, MAHON, BAUDELOCQUE, etc.);

PAR P. A. O. MAHON,

PROFESSEUR DE L'ECOLE DE MÉDECINE, MÉDECIN DE L'HOSPICE CIVIL DES VÉNÉRIENS, DE PARIS, etc.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

CHEZ { J.-A. BROSSON, LIBRAIRE, RUE PIERRE-SARRAZIN, n°. 9.
{ GABON, LIBRAIRE, PLACE DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE.

1809.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

PRÉFACE.

AYANT vu que mon travail n'avoit pas déplu aux gens instruits, je me suis proposé de donner encore au public cette troisième partie, qui comprend les constitutions de deux années, et ce qui s'est passé dans mes deux hôpitaux (celui de la Sainte-Trinité, et l'autre destiné à l'enseignement clinique).

Je n'ai à prévenir mes lecteurs que d'une chose, qui est de ne pas s'attendre à trouver davantage, dans ce troisième recueil de mes observations, des choses inouïes absolument, et que personne n'a encore vues dans aucun temps et dans aucun lieu : car je ne me suis point proposé ce but, et je n'ai pas cru que je dusse le faire.

En effet, il y a en médecine bien des choses qui, avant de devenir des préceptes et des règles invariables de traitement, ont besoin d'être vues et observées un très-grand nombre de fois. De cette manière, il résultera, de choses connues, avouées et comparées entre'elles, des vérités ignorées jusqu'alors.

J'ai encore d'autres raisons pour croire que je n'aurai pas pris une peine tout-à-fait perdue, et sans utilité pour personne.

Car, de même qu'on n'exige pas d'un précepteur de morale de proposer de nouvelles règles de conduite et de nouveaux devoirs à remplir, mais que l'on croit qu'il a parfaitement rempli sa tâche, s'il a présenté les préceptes les plus communs de manière à persuader de s'y conformer, s'il a ajouté de nouveaux motifs à ceux déjà connus, afin que ces préceptes, qu'il n'a pas trouvés

suffisamment inculqués, fructifient davantage : de même, je pense que j'aurai atteint le but que je me suis moi-même proposé, et que je n'aurai pas travaillé inutilement, si j'ai ajouté à certaines choses anciennes, et peut-être connues depuis long-temps, une certaine grâce que donne la nouveauté, et si je les ai confirmées par de nouvelles observations.

Je voudrois seulement que mes lecteurs comprissent que je n'ai donné que quelques *fragmens*, et non pas des traités complets, sur des sujets dont je m'étois proposé de parler ; afin qu'ils n'exigent pas plus que ce que j'ai eu intention de faire.

Il se trouve, pêle-mêle, dans les Éphémérides des deux années 1778 et 1779, beaucoup de choses qui ne sont que légèrement esquissées, selon que le hasard et l'ordre des saisons me les présentoient : mais on verra à quoi elles appartiennent, et pour quelle fin elles ont été dites, si on connoît ces méthodes de traitement usitées, et ces hypothèses de médecine, quelquefois trop promptement reçues en thèses, et élevées à la dignité de vérités pratiques (ce qui ne tourne ni aux progrès de l'art, ni au soulagement des malades).

Ce que je dirai de la dysenterie étant le résultat d'un grand nombre d'observations exactes qui m'appartiennent, remplira peut-être quelques lacunes de cette partie de la science qui a pour objet une maladie souvent épidémique et funeste à un très-grand nombre d'individus, et nous rapprochera du moins un peu de ce but auquel jusqu'à présent nous n'avons encore fait qu'aspirer.

Au reste, ce n'est pas à moi, mais aux lecteurs impartiaux et instruits, de juger de cet échantillon de mon travail.

MÉDECINE PRATIQUE

DE

MAX. STOLL.

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 1778.

JANVIER. La température du commencement de l'année fut molle et humide : il tomba de temps en temps un peu de neige, qui fondoit tout de suite.

Le 4, il y eut des Brouillards et de la neige, sans beaucoup de froid : ce temps dura trois jours, pendant lesquels la terre fut légèrement couverte.

Depuis le 7 jusqu'au 12, la neige, les brouillards, les pluies légères se succédèrent réciproquement, sans qu'il parût de glace presque nulle part. Ce dernier jour, un vent du midi, chaud, et donnant de la pluie de temps en temps, fit disparoître la neige qui avoit résisté jusqu'alors : en sorte qu'à la douceur continuelle du temps, à l'humidité, aux pluies momentanées, et aux fréquentes apparitions du soleil, on se seroit cru plutôt dans un mois de printemps que dans un mois d'hiver.

Le 26 et le 27 il y eut de la gelée blanche et un froid de vent du nord, pénétrant, qui s'adoucit de nouveau à la fin du mois.

On vit alors, pour la première fois depuis le milieu du mois, la neige disparoître d'abord de la plaine, ensuite des collines et des sommets arides des montagnes voisines.

La plus grande hauteur du baromètre, pendant tout le

mois, fut (les 7, 8 et 31) de vingt-huit pouces trois lignes (mesure de Vienne).

Son plus grand abaissement (le 15) de vingt-sept pouces trois lignes.

Le plus grand froid fut (le 15) de six degrés au-dessous du terme de la congélation.

Le moindre froid fut (le 14) de sept degrés au-dessus.

Ainsi la chaleur moyenne fut d'un degré deux tiers.

La fièvre bilieuse, qui avoit dominé pendant l'été et une partie de l'automne de 1777, parut expirer dans les deux derniers mois de cette même année. Cependant elle ne disparut pas tellement, qu'au commencement de 1778 je ne la visse reprendre quelquefois de nouvelles forces, et attaquer les malades à l'improviste, tantôt seule, tantôt de concert avec l'inflammation. Il est certain que pendant tout ce temps il ne se présentoit aucune fièvre que l'on pût appeler simple et purement inflammatoire, et qui ne fût pas compliquée de putridité et de bile.

Je crains que cette température molle et australe de l'hiver ne suffise pas pour détruire complètement la diathèse bilieuse de l'été, qui, si elle échappe à l'action du froid, recommencera ses ravages avec de nouvelles forces, immolera des victimes sans nombre, et ne se retirera que quand elle y sera forcée par le froid d'un nouvel hiver.

Le maladies du mois de janvier furent des pleurésies et des péripneumonies mixtes, c'est-à-dire *bilieuses et inflammatoires;* et le nombre des malades fut un peu plus considérable que sur la fin de l'année dernière : mais il en mourut très-peu.

On observa aussi certaines fièvres scarlatines, presque toujours sans inflammation, chez les femmes particulièrement. Elles cédèrent aux seuls délayans et à un vomitif administré plus tard qu'à l'ordinaire; et elles ne présentèrent point, en suivant cette méthode, la malignité qui les accompagnoit quand on leur en opposoit une différente. Je présumai que ces exanthèmes avoient également leur cause dans l'estomac, sur ce que les malades rendoient des matières bilieuses, pituiteuses,

putrides, avec un soulagement prompt et marqué, et beaucoup d'avantage. Par le même moyen, j'ai détergé des aphthes, prévenu la gangrène de l'arrière-bouche, et l'hydropisie qui n'auroit pas tardé à suivre.

Ceux qui n'étoient attaqués que d'aphthes, ou de gonflement des amygdales et d'angine, furent soulagés sur-le-champ par les délayans, et par l'émético-cathartique qui nettoyoit les premières voies surchargées et distendues. Je pensai que la cause du mal avoit son siége dans le bas-ventre, et que son action s'étendoit même jusques aux parties du corps qui en étoient éloignées. Quelquefois il falloit tirer un peu de sang, et, par des boissons délayantes données sans interruption, préparer la matière morbifique à céder à l'action des évacuans.

J'ai guéri dans ce mois un grand nombre de fièvres quartes l'année dernière, en employant d'abord les sels neutres, ensuite le vomitif. De cette manière le paroxysme fébrile étoit diminué sensiblement; et si les malades ressentoient de la douleur aux hypocondres et de la difficulté à respirer, s'ils avoient une toux nocturne, le vomissement les soulageoit singulièrement. Je préférois ce moyen à tout autre remède fondant, altérant, expectorant. Alors je parvenois constamment à détruire les restes de la fièvre, avec des décoctions saturées de racines de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée : ou bien, lorsque la fièvre avoit jeté de trop profondes racines, j'administrois le quinquina, seul ou avec les fleurs martiales de sel ammoniac.

Février. Les quinze premiers jours de ce mois, à l'exception du 3, qui fut couvert de brouillards épais, furent sereins, secs, froids. Mais il y eut des vents de nord fréquens, quelquefois furieux, et des gelées blanches les nuits.

Le 15, le ciel se couvrit de nuages épais, et le vent augmenta ainsi que le froid. On n'avoit point encore vu de neige.

Mais le 16, et pendant huit jours sans interruption, il en tomba prodigieusement, le vent de nord étant très-impé-

tueux et très-froid. Cette neige fondit tout-à-coup le 22, le vent étant devenu du midi et très-doux. Le temps redevint, dans les derniers jours du mois, et plus net et plus sec.

La plus grande hauteur du baromètre fut (les 3 et 4) de vingt-huit pouces cinq lignes et demie.

Son plus grand abaissement (les 16 et 17) de vingt-sept pouces une ligne.

Le plus grand froid fut (le 14) de six degrés au-dessous du terme de la congélation.

Le moindre froid fut (le 23) de six degrés au-dessus.

Ainsi la chaleur moyenne fut d'un degré un sixième.

Le 25, il y eut une aurore boréale remarquable.

Le nombre des maladies ne fut pas plus considérable ce mois-ci que le précédent, et le caractère ne différa pas beaucoup.

La plupart des fièvres de cette saison avoient cela de particulier qu'elles affectoient le poumon comme des pleurésies ou des péripneumonies, quoique moins gravement que ne le font pour l'ordinaire ces maladies elles-mêmes, et sans aucun danger pour la vie des malades, à moins qu'on ne les traitât d'une manière folle.

Je n'ai point vu de fièvre inflammatoire simple et sans complication d'aucun autre vice : mais j'ai vu un grand nombre de pleurésies *fausses* ou *pituiteuses*, les unes *simples*, les autres avec mélange de phlogose.

Le pouls étoit chez la plupart comme dans l'état naturel, et la chaleur du corps n'étoit guère plus forte.

Les urines étoient tout-à-fait ou presque naturelles, et un peu colorées; mais elles n'étoient ni ténues, ni de couleur de flamme, double caractère qui les distingue dans les inflammations.

La marche de la fièvre fut telle, que les malades éprouvoient ordinairement à midi, ou sur le soir, un accès plus considérable qu'on ne l'éprouve dans une véritable fièvre inflammatoire, et moindre que celui qui accompagne une fièvre bi-

lieuse; et ces accès n'étoient précédés d'aucun frisson, ou ne l'étoient que d'un très-léger seulement.

La première invasion de la maladie n'étoit pas non plus violente, inopinée, insidieuse. Une certaine pesanteur de tout le corps, et principalement de la tête, le goût émoussé, les dents sales, une sensation dans la bouche comme si elle contenoit de la pâte de farine insipide, de la diminution dans l'agilité des membres, précédoient la maladie de plusieurs jours. Elle étoit prête à se déclarer, lorsque le ventre commençoit à se resserrer et à ne plus faire ses fonctions pendant quelques jours. Je n'ai vu aucun de ces malades dont, peu de temps avant la maladie, et vers son commencement, les déjections n'aient été supprimées, souvent pendant plusieurs jours. Et même tous les malades sans distinction furent, ce mois-ci, plus resserrés du ventre que dans aucun autre temps. D'après cette disposition, l'épigastre devenoit tendu, douloureux; l'appétit diminuoit, et il y avoit un sentiment d'amertume dans la bouche. Enfin les malades commençoient à tousser pendant le jour, plus fréquemment la nuit, et à éprouver une fièvre plus marquée. Dans les premiers jours, la toux ne fut point accompagnée de douleur de poitrine et d'expectoration, mais d'un sentiment très-incommode dans tout l'épigastre, qui augmentoit beaucoup en toussant. Enfin les malades rendoient un peu de gluten, et quelques-uns même du sang pur. Au commencement du mois, l'hémoptysie étoit très-peu de chose: mais ceux qui après ce temps eurent la maladie, expectorèrent, pour la plupart, du sang en très-grande quantité. Il est certain qu'alors les hémorrhagies du poumon furent fréquentes, non-seulement chez les personnes qui y étoient déjà sujettes, mais encore chez les individus qui, ayant la poitrine très-forte, étoient moins exposés d'ailleurs à ce genre de maladie.

Avant et pendant l'hémoptysie, il y avoit ou oppression de poitrine, ou douleur pongitive dans quelque endroit de cet organe: mais, après avoir rendu de cette manière une demi-livre ou une livre d'un sang brillant et écumeux, les malades

se trouvoient mieux et leur poitrine paroissoit soulagée. La toux n'avoit pas cette violence capable de briser les obstacles que les vaisseaux opposent au sang, puisque très-souvent le sang couloit au milieu d'une toux qui n'avoit rien de pénible.

Quoique cette maladie attaquât plusieurs classes d'hommes, cependant certains ouvriers en furent affectés plus particulièrement, comme les tisserands, les tailleurs d'habits et les cordonniers; j'en ai vu, parmi ces derniers, avoir la santé la plus misérable, et le poumon d'une extrême foiblesse.

Ils ont la face d'une couleur jaune-noirâtre comme de la poix, l'haleine courte, une petite toux; et s'ils ont été mis en apprentissage de bonne heure, on observe qu'ils ont la poitrine étroite, et le sternum non pas légèrement protubérant, comme chez les individus bien conformés, mais très-concave et rentrant en dedans. Leur corps est, comme celui de ce Furius dont parle Catulle, *plus sec que de la corne; ils vont à peine dix fois à la selle dans toute une année, et les matières qu'ils rendent sont plus dures que des fèves et des cailloux.*

La portion abdominale du tronc a fort peu de contour, étant très-serrée : mais les muscles droits sont très-gros, et les organes soumis à leur action l'éprouvent d'une manière plus forte qu'il ne convient pour la santé.

De là il est facile d'expliquer pourquoi, chez les cordonniers sur-tout, il se fait dans les parties moyennes et inférieures du bas-ventre une distribution inégale de sucs, ou bons ou mauvais, et pourquoi une quantité trop considérable de ces mêmes sucs se porte sur la poitrine, y étant poussée de l'abdomen.

Selon que les autres individus approchoient de cette diathèse des cordonniers, ils en éprouvoient les maladies dans la même proportion.

J'exposerai quel parti je pris pour les traiter, lorsque j'aurai d'abord parlé succinctement de plusieurs espèces d'hémoptysies que j'ai observées dans d'autres occasions et à d'autres époques. Je crois que je répandrai par-là plus de

clarté sur ce que j'ai à dire relativement à la méthode de traitement.

J'appelle *inflammatoire* la première espèce d'hémoptysie, que j'observai fréquemment autrefois dans un hiver très-rigoureux, lorsque dans le même temps des pleurésies violentes faisoient périr les hommes les plus robustes.

Je regardois cette hémoptysie comme étant une même maladie que la pleurésie ; attendu que l'une et l'autre choisissoient la même saison, présentoient les mêmes symptômes, attaquoient les mêmes individus.

La pleurésie étoit souvent accompagnée de quelques crachats jaunâtres, sanguinolens ; et toutes les fois que les malades rejetoient en crachant un peu de sang, la maladie étoit désignée sous le nom de *pleurésie* : mais quand ils rendoient en toussant un sang plus pur et en quantité remarquable, elle changeoit de nom et s'appeloit *hémoptysie*, quoique ce fût toujours, quant au fond, la même maladie.

En conséquence, je traitois la pleurésie et l'hémoptysie par la même méthode, par les saignées répétées, les émulsions nitrées, les lavemens émolliens multipliés, et tout l'appareil anti-phlogistique.

L'opium, l'extrait de jusquiame, les astringens, l'eau très-froide, auxquels on a accordé tant d'éloges, et que plusieurs médecins emploient dans tous les cas d'hémoptysie, sans faire aucune recherche exacte de la nature et des causes du mal, furent écartés avec soin dans les circonstances dont je parle, et réservés pour des occasions plus convenables.

Il existe une espèce de pleurésie *latente* et chronique qui affecte tous ceux qui ont la poitrine étroite, le cou allongé et mince, la taille grêle et effilée, les épaules ailées, la face d'un beau blanc avec des joues couleur de rose, un esprit prompt et vif, la fibre délicate et très-irritable : dons de la nature plutôt funestes qu'avantageux !

Ces individus sont souvent sujets à l'*hémoptysie inflammatoire* dont je parle. J'ai vu celle-ci s'exaspérer chez un jeune homme, et se changer très-promptement en phthisie

par l'usage du quinquina : tandis que chez un autre, si elle ne fut pas guérie complètement par des saignées légères, mais très-souvent répétées, et par un régime éminemment anti-phlogistique, elle devint au moins supportable, et ne se changea point, pendant plusieurs années, en phthisie pulmonaire, danger qui étoit toujours imminent. Enfin, le médecin, à la sagesse et à la sagacité duquel ce malade devoit sa conservation, fut remplacé par un autre, qui, moins éclairé, prescrivit des remèdes dans la vue de fortifier le poumon, et précipita bientôt le jeune homme dans une phthisie incurable.

Il y a une autre espèce d'hémoptysie que j'appelle *pléthorique*. Elle a lieu lorsque le sang, trop abondant pour pouvoir être contenu et circuler commodément dans le système vasculaire, fait effort sur les poumons peut-être naturellement foibles, et rompant leurs vaisseaux, se débarrasse ainsi de sa quantité excédente ; ou bien lorsque, n'étant pas réellement trop abondant, mais soulevé par divers stimulans, raréfié, mis dans un état d'orgasme par une agitation violente ou du corps ou de l'ame, il cherche également à s'échapper de l'organe pulmonaire.

Cette seconde espèce est moins dangereuse que la première, dans la proportion que la seule surabondance d'un sang d'ailleurs de bonne qualité est elle-même moins dangereuse que l'état inflammatoire de ce fluide et d'un organe aussi essentiel à la vie.

La connoissance de la maladie et de ses causes indiquoit elle-même la méthode de traitement.

L'hémoptysie *périodique* est une troisième espèce. Elle a lieu, soit lorsque le sang menstruel se porte aux poumons, et que ceux-ci font dans ce cas l'office de la matrice ; soit lorsque celui qui avoit coutume de fluer par des hémorrhoïdes, trouvant cette issue fermée, se rejette sur le poumon, où il s'en fait une.

L'*hémoptysie provenant d'une matière corrosive*, vénérienne, psorique, ichoreuse, herpétique, scorbutique, se

traite soit avec les moyens communs à toutes les hémoptysies en général, soit avec ceux qui conviennent spécifiquement à la cause qui la produit.

L'hémoptysie dans les fièvres putrides n'admet d'autre traitement, si on excepte les remèdes usités dans toute perte de sang immodérée, que celui qu'exigent la ténuité putride des humeurs, le relâchement et l'inertie des solides, et une dissolution imminente : c'est le traitement éminemment anti-septique, astringent, avec le quinquina, le petit-lait aluminé, les sucs astringens, l'eau très-froide, les acides minéraux, etc.

L'hémoptysie par plaie est souvent due à une toux violente qui blesse le poumon et qui provient de causes très-différentes et par leur nature et par leur siége. Il est étonnant combien il falloit varier le traitement, en le conformant à ces différences. J'ai guéri fréquemment l'hémoptysie par plaie, lorsqu'elle provenoit d'une chute grave ou d'un coup porté sur la poitrine, par la saignée et la méthode anti-phlogistique; et je m'attachois tout entier à diminuer et à rendre bénigne, le plus qu'il étoit possible, l'inflammation qui survenoit aux blessures, à prévenir ou à réprimer une suppuration dangereuse.

C'est d'après une théorie insensée et funeste aux malades que l'on cherche à consolider les vaisseaux rompus dans le poumon, par l'usage interne des balsamiques stimulans, c'est-à-dire à éteindre un incendie en y jetant de l'huile.

L'hémoptysie qui accompagne la péripneumonie fausse ou *pituiteuse* a lieu parce que la circulation est moins libre dans les poumons surchargés de pituite, tandis qu'en même temps le sang, chassé avec force par le ventricule droit, rompt les vaisseaux pulmonaires. Cette hémorrhagie ne peut certainement être réprimée qu'en faisant d'abord une saignée moyenne, et ensuite en débarrassant le plus promptement et le plus énergiquement possible la poitrine de la pituite qui l'accable. C'est à quoi je suis parvenu bien des fois en administrant promptement un vomitif, après avoir fait précéder une saignée et dégagé le

ventre par un lavement. Lorsqu'il n'y avoit pas de danger à différer le vomitif, je faisois boire auparavant une tisane faite avec le miel et un sel. Dans le vomissement, il ne paroissoit pas un filet de sang ; il en sortoit très-peu lorsqu'il étoit terminé, et plus du tout quelque temps après. Je terminois le traitement par des tisanes délayantes faites avec les racines de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, et en entretenant long-temps la liberté du ventre.

La pleurésie bilieuse étoit quelquefois accompagnée d'un crachement de sang, et même d'une hémorrhagie assez considérable: j'ai vu quelquefois les fièvres qui provenoient d'une saburre bilieuse des premières voies, accompagnées d'hémorrhagie du nez, du poumon, ou de la matrice.

Cette espèce d'hémoptysie *bilieuse* et gastrique, et toute autre hémorrhagie qui avoit la même origine, cédoient plus certainement à un vomitif qu'à tout autre moyen : les remèdes propres à fortifier les viscères de l'abdomen, sur-tout l'estomac et les intestins, et par suite le reste du corps, prévenoient les rechutes, d'ailleurs très-faciles et dangereuses.

J'ai des exemples multipliés de cures heureuses dues à cette méthode : mais vouloir produire des témoins en si grand nombre, ce seroit abuser de la complaisance du lecteur.

J'ai vu quelquefois, à la vérité, de légères hémorrhagies *bilieuses* calmées par un autre moyen, savoir, par des saignées répétées et abondantes. Mais il en résultoit une longue infirmité, un affoiblissement de la constitution, et des rechutes fréquentes d'hémorrhagies, si par hasard, ou par la moindre cause, la circulation du sang se trouvoit accélérée.

Néanmoins l'observation la plus commune m'a appris que ces hémorrhagies *bilieuses*, bien loin d'être arrêtées par les saignées seules et le régime anti-phlogistique, en devenoient plus abondantes, ruinoient bientôt les forces vitales, et produisoient un épuisement de sang et un froid glacial, signes d'une mort prochaine.

C'étoit, dans notre langage, une guérison *perfide* que celle que l'on obtenoit ainsi par les saignées et les boissons

anti-phlogistiques, parce qu'elle abattoit les forces; qu'elle produisoit dans le viscère d'où partoit le sang une atonie qui l'exposoit à des rechutes plus fréquentes; qu'elle n'émoussoit que pour un temps très-court seulement, et ne détruïsoit pas le stimulus de l'hémorrhagie, c'est-à-dire la saburre bilieuse, qui, après avoir repris de l'activité, devoit agir avec plus de force sur la machine affoiblie.

J'ai connu plusieurs individus attaqués fréquemment de fièvres bilieuses légères, qui, par une saignée abondante et par des boissons anti-phlogistiques, avoient en partie énervé, en partie distribué dans presque tout le système vasculaire le stimulus bilieux qui existoit dans l'estomac; et cette matière morbifique étant peu considérable, ou noyée dans beaucoup de boissons, ou disséminée dans beaucoup de parties, et par cela même moins active, ils guérirent. Mais après la convalescence, leurs humeurs se trouvèrent moins pures, leur corps moins robuste: d'où résultoit une grande disposition à cette même fièvre, qui, si elle tentoit de se relever de nouveau, étoit encore repoussée et contenue par les mêmes moyens plutôt que détruite, et devoit reparoître plus fréquemment et d'une manière plus grave.

L'éruption du sang par les poumons étoit due aussi à plusieurs causes situées dans l'abdomen, qui y gênoient la liberté de la circulation, et en comprimant les vaisseaux ou diminuant de manière ou d'autre leur capacité, empêchoient les humeurs d'y aborder en quantité convenable, et les faisoient refluer vers les poumons trop foibles pour résister.

Je comptois parmi ces causes les spasmes, quelle que fût leur origine, et toutes les espèces de tumeurs, si elles étoient d'un volume considérable, et que sur-tout elles se fussent formées promptement.

C'est d'après ces motifs que, pour l'ordinaire, le traitement n'est pas le même dans cette hémoptysie abdominale: et je me conduisois en conséquence.

J'ai arrêté sur-le-champ une forte hémoptysie, en donnant un lavement et une dissolution de sel amer qui lâcha promptement

le ventre resserré depuis long-temps: j'en ai également arrêté plusieurs autres en bouleversant l'estomac par un vomitif.

Des émético - cathartiques répétés dissipèrent tout à la fois, chez un individu attaqué de fièvre bilieuse, et les hémorrhagies du nez qui l'affoiblissoient, et la maladie principale elle-même.

Un malade paroissoit devoir périr plutôt par des hémorrhagies du nez et du poumon, que par une hydropisie à laquelle on ne voyoit aucune ressource. Je différai sa perte en lui faisant faire la ponction, le sang s'étant arrêté lorsque les eaux furent évacuées, et l'hémorrhagie n'ayant repris que lorsqu'il y eut une nouvelle collection d'eau.

L'hémoptysie de ceux dont je croyois les poumons tubereuleux, hémoptysie que j'ai observée quelquefois, est toujours difficile à guérir, ou même incurable. Il y a en effet deux indications auxquelles je pense qu'il faut avoir égard: l'une, de diminuer la masse du sang qui passe par les poumons, afin qu'elle n'excède pas la capacité des vaisseaux; l'autre, de rendre plus libres ces vaisseaux eux-mêmes, qui sont comprimés et rétrécis par les tubercules.

Je remplissois bien la première en saignant: mais la seconde étoit à peu près au-dessus de tous mes moyens.

La plupart de ceux dans les cadavres desquels on trouva les poumons tuberculeux avoient eu autrefois ou des toux d'estomac, chroniques, négligées, mal traitées, ou une péripneumonie fausse ou pituiteuse, changée par un mauvais traitement en une affection tubereuleuse des poumons.

Ceux que je croyois hémoptoïques par tubercules, c'étoit en les saignant modérément, en leur donnant des tisanes de chiendent, de pissenlit et de chicorée, aiguisées avec un sel neutre en petite quantité, ou avec du tartre stibié par très-petites doses, en entretenant la liberté du ventre, en les faisant vomir doucement quelquefois, particulièrement lorsque la toux ou l'oppression de poitrine reparoissoit, que je les guérissois.

Je certifie n'avoir tiré aucun avantage des seuls fondans, lorsque la toux, sur-tout la toux nocturne, empêchoit tout

sommeil, et que la respiration étoit laborieuse au moindre mouvement du corps.

Je finissois par combiner les toniques doux aux fondans, parce qu'il ne suffisoit pas de détruire l'engorgement, mais qu'il falloit encore prévenir son retour.

Je ne parlerai point des hémorrhagies du poumon par un vice du cœur, ou un anévrysme de l'aorte, ou par toute autre cause; mon intention n'étant pas de présenter ici un tableau complet de toutes les hémoptysies.

Je dirai seulement quelque chose de celle des hydropiques.

J'ai eu à traiter des hommes travaillant et fatiguant beaucoup, par exemple, des cochers, des forgerons, des bûcherons, qui avoient une hydropisie anasarque, sans qu'on pût en accuser quelque cause manifeste et une de celles qui produisent le plus communément l'hydropisie.

Ils paroissoient engraisser, dans le commencement, au visage, au cou, et sur-tout à la poitrine. L'augmentation de volume finissoit par être générale, et l'état morbifique devenoit sensible. Les battemens des artères étoient vifs, lents, forts; et le reste étoit comme dans l'état de santé. Le traitement fut long et très-difficile, et il ne s'opéra qu'au moyen des remèdes les plus doux, pris parmi ceux qui provoquoient les déjections et les urines. Les sels peu actifs, le nitre, la terre foliée de tartre, dans des tisanes de mauve, de guimauve et de réglisse, furent seuls avantageux : ce ne fut que tard et sur la fin que l'on pouvoit leur associer l'oxymel scillitique.

Une douleur fixe à la poitrine, de la chaleur et des urines enflammées m'obligèrent de saigner, modérément, un ou deux de ces malades.

Un cocher, entre autres, outre l'œdématie générale, avoit tantôt le scrotum, tantôt une partie du sternum, ou le cou, tuméfié d'une manière particulière. La tumeur paroissoit subitement; elle avoit une forme ronde, bien pleine, comme si elle eût contenu de l'air et de l'eau : elle disparoissoit bientôt après, lorsqu'il survenoit des sueurs. Cet homme avoit par in-

tervalles et tout à coup une oppression de poitrine, qui quelquefois menaçoit de le suffoquer : il survint une hémoptysie considérable; et alors je n'observai cette tumeur singulière, vague, aqueuse, aérienne, sur aucune partie du corps; d'où je conjecturai que la matière qui la formoit, parcourant le corps, s'étoit portée dans ce moment sur les poumons. Mon diagnostic ainsi établi, j'appliquai un vésicatoire sur le côté, et ayant bien couvert le malade, je lui donnai des boissons diaphorétiques : lorsque la sueur parut, l'hémorrhagie du poumon s'arrêta.

J'observe presque toujours que les vésicatoires excitent une abondante transpiration, et même des sueurs considérables, si l'on fait concourir les autres circonstances favorables à cette excrétion.

Voilà donc une hémoptysie arrêtée par un vésicatoire!

J'ai observé quelquefois des hémorrhagies énormes du nez, des accès épileptiques, et la mort par apoplexie, chez les hommes attaqués d'hydropisies peu considérables; tandis que les femmes guérissoient sûrement d'hydropisies même graves.

Je vais exposer maintenant l'espèce d'hémoptysie que j'eus à traiter pendant ce mois, les moyens que j'employai, et leur résultat.

Il faut se rappeler d'abord que j'ai distingué une hémoptysie *inflammatoire*, une autre qui accompagne la péripneumonie fausse ou pituiteuse, et enfin une troisième espèce qui provient de la saburre bilieuse de l'estomac, d'une sécheresse et d'une constipation du ventre trop anciennes.

Lorsque ces causes, dont chacune séparément est capable de produire l'hémoptysie, réunissent leur activité, il en résultera un effet bien plus marqué et un plus grand danger pour le malade.

Et ce concours de plusieurs des causes de l'hémoptysie, nous l'avons observé ce mois-ci : il étoit tel cependant que souvent l'inflammation du poumon n'étoit que légère et comme superficielle; mais l'autre affection, c'est-à-dire la péripneumonie fausse, étoit plus grave et la principale. J'ajoute encore que

la plupart des malades avoient en même temps de la saburre bilieuse dans l'estomac, et le ventre resserré depuis très-long-temps.

Par cet expose des causes de l'hémoptysie que j'avois à combattre, on voit clairement quelle étoit sa nature, et ce que j'avois à faire.

En effet, je lâchois sur-le-champ le ventre par un lavement; et ce moyen, peu actif en apparence, diminuoit beaucoup et la pesanteur de tête, et la chaleur, et les accidens de la poitrine. Ensuite je faisois boire de l'eau avec de l'oxymel et quelque sel neutre fort doux. Le lendemain, je faisois tirer quelques onces de sang, et par ce moyen l'hémorrhagie du poumon se réduisoit ordinairement à un léger crachement de sang. Mais, soit que l'hémorrhagie continuât, soit qu'il n'y eût plus qu'une hémoptysie, quand il n'y avoit point d'inflammation, ou qu'elle n'étoit que très-légère, je donnois un vomitif. Le vomissement et les déjections soulageoient beaucoup les malades, arrêtoient le sang, et sur-tout rendoient la respiration plus libre. Je n'ai fait vomir quelques malades qu'au bout de plusieurs jours, parce que chez ceux-ci, l'inflammation du poumon étoit trop forte ou trop opiniâtre. Mais je les faisois saigner plusieurs fois et largement, et j'évacuois les premières voies au moyen des eccoprotiques et des lavemens. Je persistois dans cette méthode des saignées, des eccoprotiques et des lavemens fréquens, jusqu'à ce que les urines, auparavant couleur de flamme et sans dépôt, commençassent à devenir plus jaunes, moins rouges, à se troubler peu de temps après leur émission, et à déposer un sédiment briqueté, furfuracé, d'un blanc un peu rouge. Je regardois cela comme un signe que l'inflammation étoit tombée, quoique la chaleur et le mal-aise de la poitrine continuassent; et je remédiois promptement et sûrement à ces derniers symptômes, en donnant un vomitif.

Après le vomissement, je faisois boire abondamment d'une tisane de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, aiguisée

avec un sel neutre en petite quantité, ou avec le tartre stibié à très-petites doses.

Par cette méthode, la toux nocturne se calmoit de jour en jour, et les crachats, qui ressembloient à du blanc d'œuf, commençoient à diminuer, le malade vomissant quelquefois de la pituite, et ses déjections étant plus fréquentes que de coutume.

Les amers et les stomachiques terminoient le traitement.

L'émétique n'étoit pas nécessaire à quelques-uns : il suffisoit de leur lâcher le ventre avec la manne, les tamarins, et un sel neutre.

Le sang des saignées avoit ordinairement une couenne verdâtre, jaunâtre, étendue, épaisse, tenace.

Ce ne fut point ce caractère de la couenne qui m'engagea à faire des saignées très-fréquentes et copieuses, mais les autres signes d'une inflammation véritable et prédominante.

Ainsi les affections de poitrine pendant ce mois furent des pleurésies inflammatoires et pituiteuses, inflammatoires et bilieuses, ou, quand la phlogose prédominoit, pituiteuses et inflammatoires; en outre des hémoptysies mixtes comme ces pleurésies, et n'en différant pas essentiellement.

Je me rappelai alors les pleurésies observées par l'illustre Cléghorn. On pourroit les qualifier avec raison de putrides et inflammatoires, puisqu'il y avoit une véritable inflammation dans le poumon, et en même temps un foyer de matières putrides et acrimonieuses irritantes dans l'abdomen, foyer qu'il falloit d'abord émousser et délayer, pour le chasser ensuite soit par le vomissement, soit par les déjections.

Au reste, j'observai que, dans tout le mois de février, le vomitif provoqua plus souvent le vomissement, et moins souvent les déjections que dans l'été dernier, au milieu et vers la fin duquel, de même que pendant tout l'automne, le ventre fut très-relâché, et de lui-même et beaucoup plus encore par le purgatif le plus doux.

Les malades ne vomissoient ordinairement, cette fois-ci, qu'un peu de pituite; mais le soulagement qu'ils éprouvoient surpassoit beaucoup la quantité de la matière.

On avoit par-tout à combattre peu de bile, beaucoup de phlogose, et plus encore de pituite : c'est cette dernière humeur qui l'emportoit sur les autres.

Quoique je n'aie vu aucune maladie purement inflammatoire, et qu'elles fussent toutes mixtes de la manière que je l'ai dit ; cependant il ne manquoit pas de fièvres produites par la pituite, ou seule, ou jointe à la bile : elles étoient putrides, mais cette putridité n'étoit point accompagnée de symptômes graves.

Mars. Un temps doux, un air pur et serein, favorisèrent les premiers jours de ce mois.

Il n'y eut de neige nulle part, excepté dans les endroits où les derniers vents en avoient formé des tas qui devoient fondre plus tard que le reste.

Le 4, un vent du midi très-doux et qui rendoit la tête lourde, couvrit le ciel de nuages et menaça de pluie. Ensuite du soleil, des brouillards, des nuages, des pluies très-fines se succédèrent comme par tour (la température restant toujours douce et humide), jusqu'au 9 où le froid se joignit à l'humidité.

Le 12, un vent du nord très-froid sécha le temps. Il y eut du soleil, de la gelée, quelques flocons de neige, une grêle très-fine, et par intervalles des vents du nord.

Le 19, un vent du midi très-violent remplaça l'aquilon qui avoit régné jusqu'alors, et ayant rassemblé les nuages, excita une pluie considérable.

Depuis cette époque, le temps fut inconstant, brouillé, agité par le vent du midi ; et de petites pluies tombèrent dans quelques endroits.

Il plut pendant tout l'avant-dernier jour du mois ; et le dernier jour fut couvert de nuages, un vent du midi abattant les corps et les esprits.

La plus grande hauteur du mercure fut (le 12 et le 13) de vingt-huit pouces quatre lignes.

La moindre fut (le 4 et le 5) de vingt-sept pouces deux lignes.

Le plus grand froid se fit sentir le 13, et fut de quatre degrés au-dessous de o.

La plus grande chaleur eut lieu le 30, et fut de douze degrés au-dessus de o.

Ainsi la chaleur moyenne fut de deux degrés deux tiers au-dessus de o.

Il y eut plus de malades ce mois-ci que les mois précédens, et plus de femmes que d'hommes le furent; mais les maladies étoient et plus douces et de plus longue durée. Il mourut peu de monde.

On vit, comme sur la fin de février, beaucoup de lombago et de sciatiques, qui cédoient à l'usage long-temps continué des purgatifs les plus doux. Ceux qui avoient cette maladie comme par habitude, une ou deux fois chaque année, en furent débarassés tard, et de manière que de temps en temps, soit le retour d'un peu de douleur, soit la pesanteur extraordinaire ou l'engourdissement de quelque membre la rappeloit à leur souvenir. Il y en eut quelques-uns parmi eux dont la jambe ou le bras s'atrophia.

Ce furent sur-tout ceux dont les rhumatismes d'*origine gastrique* n'avoient pas été traités en secouant par un vomitif leur estomac surchargé de beaucoup de saburre, et en raffermissant ensuite les forces digestives, mais chez lesquels on avoit, par des saignées, des scarifications, beaucoup de boissons tièdes, sudorifiques, affoiblissantes, fait passer la matière morbifique dans les plus petits viasseaux, où elle étoit engagée si profondément qu'on ne l'en pouvoit plus dégager.

Ce mois-ci engendra beaucoup de pituite, et moins de phlogose.

En effet, la phlogose qui se manifesta en janvier et en février, et qui même alors ne fut que rarement, ou jamais, seule ou simple, ou intense, diminua sensiblement ce mois-ci, et devint une *affection pituiteuse* de tout le corps, et principalement de l'abdomen et des poumons.

Tel étoit le caractère de ces rhumatismes, qu'ils occupoient ou la région lombaire, ou les cuisses, ou toute autre partie;

que les malades en étoient tourmentés le soir et pendant la nuit, et n'en souffroient point ordinairement dans le jour. Ils étoient seuls, ou accompagnés soit d'un catarrhe, soit d'une péripneumonie fausse.

Ils se fixoient de préférence sur une partie qui en avoit été affectée antérieurement, ou qui se trouvoit affoiblie. Par exemple, celui qui avoit eu un membre contus, ou un œil irrité par une paille, un grain de sable, ou de la poussière quelconque, commençoit, quelques jours après, par avoir une fièvre peu décidée, les nuits agitées, de la sueur, des pesanteurs d'estomac, des nausées. Ensuite la partie auparavant lésée, soit que ce fût un œil, soit que ce fût un membre quelconque, éprouvoit sur le soir et pendant la nuit des douleurs cruelles et déchirantes.

La violence qu'avoit soufferte ou l'œil ou une autre partie sembloit avoir provoqué ce rhumatisme gastrique.

Ces ophthalmies se changèrent promptement en une opacité de couleur cendrée de la cornée transparente.

Je voyois deux indications à remplir : de guérir la fièvre rhumatismale elle-même ; et après l'avoir guérie et extirpé ses racines de l'estomac, de remédier à la foiblesse locale qui restoit encore dans l'organe affecté.

J'ai déjà dit qu'on réussissoit ordinairement à dissiper cette fièvre rhumatismale au moyen des fondans, du vomitif, de l'émético-cathartique, ou même des seuls purgatifs doux et long-temps continués, et, sur la fin, des fortifians.

Un vésicatoire, ou un rubéfiant, ou des frictions aromatiques faisoient disparoître l'infirmité locale (telle que l'engourdissement du membre, ou une légère douleur se faisant sentir par intervalles), qui persistoit long-temps après que la fièvre avoit disparu.

La résolution des métastases produites par les fièvres de cette saison étoit beaucoup plus difficile et plus lente à s'opérer que celles qui avoient lieu par les fièvres d'été. En général les dépôts qui se font dans les saisons de l'hiver, du printemps et de l'automne, sont ordinairement fort longs, quoique la fièvre

qui les a produits soit déjà guérie ; et ils forment une maladie particulière, qui exige un traitement particulier. Au contraire, toute affection locale qui naît dans une fièvre d'été se soutient, se traite et se guérit, comme la fièvre principale elle-même.

La péripneumonie *fausse* ou *pituiteuse* se montra beaucoup aussi dans le même temps, tantôt seule, tantôt avec une inflammation vraie de l'organe, quoique légère le plus souvent et facile à dissiper. Quelques-uns furent attaqués d'une inflammation grave et dangereuse des poumons, les hommes robustes sur-tout et les jeunes gens.

Ils éprouvoient la plupart dans l'un ou dans l'autre côté de la poitrine une douleur pongitive, déchirante, étendue, et gagnant depuis l'épaule jusqu'à l'os des iles.

Chez quelques-uns même, les membres du côté affecté étoient irrités comme par une sérosité âcre qui s'y seroit portée. Ils ne pouvoient pas non plus se coucher sur la partie du corps qui souffroit.

Cette péripneumonie, ou pleurésie fausse, fut rarement accompagnée ce mois-ci d'hémorrhagie du poumon, quoiqu'une légère hémoptysie eût lieu chez presque tous les malades.

Ils rendirent tous des crachats semblables à du blanc d'œuf, d'abord en petite quantité, ensuite en abondance.

Quelques-uns eurent des crachats collans, filans, et d'une couleur herbacée.

Il y avoit beaucoup d'anxiété, de la cardialgie, sur-tout après avoir bu : la fièvre étoit médiocre, paroissoit le soir, et avoit des accès peu caractérisés.

Des crachats abondans ne jugeoient point la maladie : ainsi je ne les provoquois jamais. Il étoit plus avantageux de préparer tellement la matière morbifique par des fondans salins, qu'après s'être précautionné contre la phlogose en pratiquant une ou deux saignées, on pût l'évacuer avec un vomitif. Bientôt après, la toux si incommode se calmoit, et les crachats diminuoient beaucoup et avec un soulagement notable.

L'usage continué des eccoprotiques fut avantageux dans les péripneumonies fausses légères, mais très-insuffisant dans celles qui étoient graves.

Après le vomissement, qu'il falloit quelquefois réitérer au bout de quelques jours, je donnois la décoction de pied-de-lion avec un sel neutre en petite quantité, ou le tartre stibié à très-petite dose, jusqu'à ce que, à l'exception de la foiblesse, tout fût rétablit dans l'état de santé. Je renvoyois les malades après avoir assuré leur guérison avec la décoction de racine de chicorée et de lichen d'Islande.

Il y eut encore dans ce même temps d'autres maladies qui accompagnèrent la péripneumonie fausse, savoir, des asthmes, des catarrhes, des avortemens fréquens et des hémorrhagies de matrice qui eurent lieu, soit au moment de l'avortement, soit à l'époque des règles.

En employant dans tous ces cas et avec un succès égal le même traitement, je prouvai que ces maladies, quoique se montrant sous différentes formes, avoient la même origine, et étoient entretenues par la même cause.

J'ignore comment une même matière morbifique produisoit le catarrhe chez les uns, et chez les autres ou l'avortement ou une perte. Mais j'atteste que j'ai guéri, sans retour, par la même méthode, des maladies fébriles très-différentes en apparence, mais qui avoient lieu dans la même constitution, et ne devoient point leur naissance à une de ces causes évidentes qui agissent dans toutes les saisons indifféremment; que cette méthode de traitement, calquée sur la constitution de l'année, m'a paru préférable à toutes les autres et plus expéditive.

Certes celui-là se trompe lui-même, et se joue en même temps de l'art et de ses malades, qui entreprend de traiter les maladies fébriles, sans être conduit, comme par la main, par ce guide fidèle, je veux dire la connoissance de la constitution de l'année. Dépourvu de ce flambeau, il sera égaré par mille formes, mille variétés, qu'une même cause agissant par-tout peut affecter.

Si on n'est dirigé par cette connoissance des constitutions, on ne sera utile ni dans le service des armées, ni dans celui de cette nombreuse classe d'individus qui se réfugient dans les hôpitaux civils.

Une pareille médecine est versatile, dépourvue de bases solides, inutile, dérisoire, si elle n'emploie aucun remède important ou héroïque : mais lorsque, appuyée sur des fondemens aussi peu solides, elle prodigue les moyens puissans et énergiques, je la mets au nombre des poisons les plus terribles, et je crois qu'elle fait plus de ravages que l'épidémie la plus meurtrière.

Celui qui a scruté la nature des épidémies, et qui, sans se laisser séduire par aucune variété accidentelle, saisit et combat la cause générale, je le demande, de combien de mortels ne sera-t-il pas le sauveur et le génie tutélaire ?

Je traitois de la même manière, comme je l'ai déjà dit, et la péripneumonie fausse, et le catharre, et l'asthme, et les hémorrhagies, c'est-à-dire par les fondans et l'émético-cathartique. Je ne faisois aucune différence, si on excepte une ou même plusieurs saignées, qui étoient quelquefois nécessaires dans la péripneumonie fausse, et qui devoient précéder l'émético-cathartique. Les catarrhes cédèrent quelquefois aux seuls fondans salins, et souvent à ces mêmes remèdes suivis un peu tard du vomitif. L'asthme fut traité comme le catarrhe ; mais on fit vomir plus souvent.

On a débité de tous côtés beaucoup de propos sur ces catarrhes, que j'ai dit avoir été communs dans ce mois-ci, savoir, qu'ils étoient plus rebelles qu'à l'ordinaire, qu'ils se changeoient assez souvent en une fièvre d'une nature maligne, qu'on appeloit par cette raison *catarrhale-maligne*. Je ne leur ai jamais trouvé cette malignité-là, que j'avois le bonheur de prévenir en employant la méthode décrite ci-dessus.

Je vois que l'on se trompe beaucoup dans le traitement des catarrhes, quand on s'arrête uniquement aux apparences du mal, qui sont presque toujours les mêmes, quoique la maladie, qui se cache sous le même masque, soit absolument dif-

férente, et quand on ne cherche pas à découvrir quelle est sa nature.

Ainsi, on appelle *catarrhe* une toux qui secoue les poumons, le soir principalement et pendant la nuit, de manière que ce symptôme est le seul remarquable qui attire l'attention de l'homme qui ignore son art, sur-tout s'il y a en même temps une irritation continuelle de la gorge, et la sensation d'une matière âcre qui y découle.

Je dirai en peu de mots quelles espèces de catarrhes j'ai vues et guéries, et à quels signes je reconnoissois chacune d'elles.

Je ne croirai pas avoir pris une peine inutile, en désignant avec exactitude les diverses espèces de cette maladie, qui sont toutes communes, et qui au premier abord paroissent avoir la même origine : ce qui les fait ordinairement confondre, et traiter de la même manière ; d'où résulte une foule de maladies chroniques qui deviennent l'opprobre de l'art.

Le catarrhe bénin et la *fièvre catarrhale bénigne* qu'il fait naître, et qui est accompagnée de coryza, d'enchifrènement, d'enrouement et d'ophthalmie séreuse, ont coutume de paroître fréquemment dans les temps où l'air est très-chaud et excite des sueurs abondantes, que le souffle d'un vent de nord piquant vient à supprimer tout-à-coup. Ceux-là sont également atteints de ce catarrhe simple qui, s'échauffant par la marche, ou par un exercice quelconque et violent et qui provoque la sueur, ont l'imprudence de s'exposer sans se couvrir à un air froid, ou de le respirer.

Je rappelois la transpiration supprimée qui s'étoit jetée sur les poumons, et je la déterminois vers les intestins, les reins et la vessie, comme étant ses couloirs les plus favorables. Je donnois sur la fin un peu d'opium pour calmer les poumons ébranlés et rétablir les fonctions cutanées.

La manne, le nitre, la guimauve, l'opium étoient les remèdes indiqués, et seuls ils suffisoient presque.

J'appelois *inflammatoire* une autre espèce de catarrhe,

et je la regardois comme le germe de la pleurésie ou de la péripneumonie, et comme un commencement de l'une ou de l'autre.

Ces catarrhes inflammatoires précèdent l'épidémie des vraies inflammations de poitrine, et semblent escarmoucher avant que celles-ci paroissent pour exercer leurs ravages. Ensuite, lorsque l'épidémie commence à se ralentir, le catarrhe soutient encore quelque temps le combat et ne s'en retire que le dernier. Dans la plus grande force de la constitution pleurétique, des individus ne s'en ressentent point, ou ne sont atteints que du catarrhe; et ce sont ceux que la constitution épidémique trouve le moins disposés.

C'est la même méthode anti-phlogistique qui convient aux uns et aux autres.

On entend prononcer par-tout le nom de *fièvre catarrhale maligne*, mais on n'entend pas par-tout sous cette dénomination absolument la même maladie.

Le catarrhe précède ordinairement, ou accompagne, ou suit, la péripneumonie fausse que j'ai décrite plus haut; et on l'accuse de *malignité*, parce qu'il résiste tout-à-fait au traitement du catarrhe bénin, la manne, le nitre, les émolliens et les calmans du soir, et que la saignée, sur-tout si elle est réitérée, le fait dégénérer en fièvre maligne. Mais il falloit ne pas faire de différence entre ce catarrhe et la péripneumonie fausse elle-même, au-dessous de laquelle il est placé; il falloit opposer le même traitement à l'un comme à l'autre.

C'est l'ordinaire des fièvres bilieuses d'été et d'automne, quand elles ont été ou négligées, ou exaspérées, soit par un régime échauffant, soit par un grand nombre de saignées, et que la saburre bilieuse n'a pas été évacuée, de porter leur action sur les poumons. On les appelle alors *catarrhales malignes*, et on attend des exanthèmes qui doivent juger la maladie.

Chez quelques malades, la fièvre bilieuse se jette tout de suite sur la poitrine, et ils paroissent alors attaqués d'une pleurésie ou d'une péripneumonie. Chez d'autres, elle agit moins

vivement, et les accidens de la poitrine sont moindres, en sorte que l'on croit n'avoir qu'un catarrhe.

Celui qui entreprend de traiter ces catarrhes échouera honteusement, s'il ne fait pas attention à leur origine *gastrique*, et s'il méconnoît en eux comme des tentatives et des préludes d'une pleurésie ou d'une péripneumonie, ou comme des modifications et des déguisemens d'une fièvre bilieuse mitigée.

Ces catarrhes bilieux exigent absolument le même traitement que j'ai décrit fort au long dans différens endroits de cet ouvrage : c'est le traitement anti-bilieux, qui consiste principalement à exciter le vomissement.

Ceux qui commencent à surmonter une fièvre maligne et à entrer en convalescence, ont souvent alors une sorte de toux catarrhale qui les tourmente, la nuit principalement : cependant cette toux n'a pas toujours lieu, soit dans le commencement, soit dans la force de la maladie.

J'observois presque toujours ces catarrhes chez ceux qui relèvent de fièvres malignes, lorsqu'on nous confioit les malades la maladie ayant déjà fait beaucoup de progrès, ou ayant été négligée, et la saburre des premières voies n'ayant pas été évacuée.

Mais chez ceux qui étoient transportés à temps à l'hôpital, je n'ai presque pas observé cette toux ; particulièrement depuis que j'ai connu de plus en plus les véritables moyens de détourner la malignité, non d'après quelques hypothèses malheureusement trop fameuses, ou une prédilection aveugle pour un système de pure imagination, mais d'après une expérience multipliée, constante et toujours plus éclairée ; et que j'ai su apprécier la vertu admirable des vomitifs, soit dans ces fièvres, soit dans un grand nombre d'autres maladies.

Lorsque les secours que la maladie principale exige avoient été administrés de bonne heure et avec intelligence, et que le malade commençoit à entrer en convalescence, le temps lui-même, des remèdes fortifians et des stomachiques dissipèrent cette toux nocturne, et cette dureté de l'ouïe qui avoit lieu ordinairement.

Je n'attendois jamais aucun bien, mais beaucoup de désavantage, des boissons tièdes, émollientes, pectorales.

Lorsque la toux persistoit, de manière que chaque nuit elle étoit plus forte, ou que sa violence étoit continuelle, je ne croyois plus que le temps seul, ou la méthode fortifiante, ou un bon régime pût suffire contre elle.

Je pensois qu'une nouvelle saburre s'étoit amassée sur les derniers temps de la maladie dans l'estomac affoibli du convalescent, et qu'elle étoit trop considérable pour subir le travail de la coction. Je l'expulsois avec un vomitif ou un purgatif; et pour prévenir une nouvelle congestion, j'animois les forces digestives.

Dans l'été de l'année dernière (1777), les rougeoles furent suivies d'un catarrhe, que je ne combattis qu'avec beaucoup de peine, tant que j'ignorai qu'il tiroit son origine de l'estomac.

Je ne parlerai point d'autres espèces de catarrhes, très-communes sur-tout chez les enfans voraces, sujets à la pituite, aux vers, digérant mal, remplis de crudités : ces espèces étant connues même parmi le peuple.

Dans les étés de 1776 et 1777, une toux catarrhale faisoit périr les chiens. Ils avoient le nez affecté d'un coryza qui leur faisoit rendre une grande quantité de mucus verdâtre, les yeux ternes et pleins de chassie, du dégoût pour la nourriture, une toux laborieuse, des vomissemens spontanés de matières putrescentes; ils devenoient extrêmement maigres, et finissoient par être comme paralysés de quelques-uns de leurs membres, et par mourir.

J'ai guéri un chien qui avoit cette maladie, en lui ayant fait prendre une solution de tartre stibié, lui ayant fait rejeter ainsi beaucoup de matière très-fétide. Mais, quelques semaines après, cet animal, très-gourmand, s'étant gorgé de nouveau d'une grande quantité de viande, la même maladie lui revint : et comme, au lieu de le faire vomir, on lui fit avaler, d'après les conseils des commères, de l'huile d'amandes douces et de la graisse de chien, il périt dans les convulsions.

Lorsqu'un catarrhe étoit répandu épidémiquement, soit

parmi les adultes, soit parmi les enfans, je portois toute mon attention à reconnoître la nature et le caractère de la fièvre aiguë qui dominoit dans la saison. En effet, les catarrhes, quelle que soit leur origine, n'ont point ordinairement de signes certains de leur caractère spécifique : ils n'en présentent que de douteux et de communs à tous les catarrhes en général, quoique très-différens entr'eux ; et ils ne doivent être considérés que comme des maladies *ébauchées* et point encore assez formées pour pouvoir toujours et sûrement être distinguées entr'elles. Mais la fièvre aiguë dominante, sous laquelle sert la constitution catarrhale, étant accompagnée ordinairement de symptômes bien apparens et nullement douteux, nous indique les causes morbifiques, le siége qu'elles occupent, et la méthode qui leur convient ; et en faisant ainsi connoître son propre caractère, elle ne permet pas de douter de la nature du catarrhe son congénère.

J'avois coutume d'examiner aussi dans quelle espèce de fièvre aiguë se transformoit le catarrhe épidémique, soit de lui-même quelquefois, soit irrité par un mauvais traitement.

J'ai vu en effet les catarrhes *inflammatoires* devenir de véritables inflammations du poumon, et les *bilieux* des péripneumonies et des pleurésies fausses bilieuses.

Après m'être assuré de la tendance du catarrhe, dont je recherchois en moi-même la nature et le mode de traitement, vers une certaine maladie aiguë qui m'étoit bien connue d'ailleurs, et avoir ainsi découvert l'affinité de l'un et de l'autre, je parvenois à connoître et le catarrhe lui-même et les moyens de le guérir.

Quelqu'un sera peut-être surpris de me voir insister si scrupuleusement sur la recherche d'une maladie aussi légère, et aussi connue par-tout et de tout temps, et discuter la matière avec ce détail et cette sollicitude. Mais je crains que la fréquence même de la maladie ne contribue à nous induire en erreur, de manière à nous faire croire à tort que nous en connoissons la nature, tandis que nous n'en avons encore vu que l'écorce. Et cependant qui ignore que le catarrhe est quelquefois une ma-

ladie grave, et la cause d'autres maladies plus graves encore? Confondra-t-on impunément les espèces du catarrhe, qui sont si différentes entr'elles ?

Avril. Des vents impétueux, des pluies chaudes, restes de la fin de mars, continuèrent pendant le premier jour de celui-ci.

Ensuite le calme revint dans l'atmosphère, qui se trouva échauffée par un soleil fort et étouffant.

La nuit du 5 fut agitée par des éclairs, des tonnerres fréquens, et une grande pluie.

Le jour suivant fut pur, tranquille : le temps continua à être calme et chaud.

Le 9, le ciel se troubla, le soleil fut caché de temps en temps par des nuages, il fit moins chaud, et enfin le 12 il tomba de la pluie.

Ensuite il y eut du froid, du vent, et en général une humidité désagréable. Tous les jours sans exception, ou bien il pleuvoit, ou bien on étoit menacé de pluie. Cela dura jusqu'au 17.

Mais ce jour, la douceur du printemps reparut, et rendit agréable tout le reste du mois, n'ayant été interrompue que le 28 par quelques pluies accompagnées d'éclairs.

La chaleur fut plus forte et plus hâtive que la saison ne le comporte à Vienne, en sorte que la végétation s'annonça toute entière beaucoup plus tôt que dans les autres années.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 8) de vingt-huit pouces deux lignes.

La moindre fut (le 28) de vingt-sept pouces trois lignes et demie.

La plus grande chaleur (qui se fit sentir le 5) fut de seize degrés et demi au-dessus de o.

La moindre (qui se fit sentir le 16) fut de deux degrés et demi également au-dessus.

Ainsi la chaleur moyenne fut de douze degrés deux tiers.

Les pertes furent très-fréquentes parmi les femmes, ainsi que les fausses couches.

Les règles ne duroient pas quelques jours seulement, comme c'est l'ordinaire; mais bien davantage, et jusqu'à plusieurs semaines. Chez les femmes enceintes, les pertes se déclaroient à l'époque précise où les règles avoient coutume de venir avant la grossesse, et avec des mouvemens de fièvre et des efforts comme pour accoucher, suivis de l'avortement.

Le repos et la saignée furent utiles, ainsi que le vomissement provoqué avec l'ipécacuanha, après la saignée, lorsqu'il y avoit surcharge de bile.

Ainsi j'employai, pour réprimer des flux de sang de la matrice, un moyen qui les excite ordinairement; mais les circonstances et les causes étoient différentes.

Ce mois s'annonça pour produire beaucoup de pleurésies bilieuses inflammatoires. Parmi les hommes, quelques-uns, étant restés chez eux et ayant négligé leur maladie, périrent de suffocation, lorsque à peine ils étoient entrés dans l'hôpital. Ils avoient un des poumons très-enflammé, semblable à de la chair de muscle, criant sous le scalpel, très-pesant, et si volumineux que l'autre poumon, quoique sain, ne pouvoit remplir ses fonctions, étant comprimé par le poids et le volume du poumon malade.

Il y eut ce mois-ci et le précédent plus de morts que pendant l'hiver.

Je vais présenter deux exemples d'inflammation de poitrine suivie de la mort.

Un homme âgé de cinquante-cinq ans, brun de couleur, ayant la fibre très-serrée, et qui, disoit-il, n'avoit jamais été malade, étoit depuis dix jours arrivé d'Italie.

Le 21 d'avril, ayant fortement travaillé, et mangé beaucoup de cochon salé enfumé, il fut saisi au côté droit d'une douleur qui s'étendoit depuis la crête de l'os des iles jusqu'à la mamelle. L'anorexie étoit complète : il avoit la bouche amère et éprouvoit des vertiges.

Le 23, la douleur de côté, auparavant aiguë et pongitive, devint obtuse, et fut bientôt accompagnée d'une grande oppression de poitrine, d'une respiration difficile et laborieuse, et

d'une toux qui n'arrachoit que des crachats muqueux, très-légèrement jaunes ; il y avoit chaleur et altération, du malaise la nuit, et beaucoup de sueurs.

Il faisoit chaque jour trois ou quatre petites selles ténues et fétides.

Le 28, on le transporta à l'hôpital. Il avoit la respiration très-prompte, laborieuse, stertoreuse, et il rendoit en toussant beaucoup de crachats d'un jaune verdâtre, tenaces et très-fétides. La région du cardia étoit douloureuse au toucher : les extrémités étoient froides; le pouls à peine plus fréquent que le naturel, se soutenant néanmoins; mais les forces musculaires étoient abattues.

Il assura n'avoir fait usage que de thé.

Reçu à l'hôpital, on avoit à peine examiné sa maladie, qu'il mourut ayant toute sa présence d'esprit.

Le poumon droit fut trouvé très-enflammé : il offroit au scalpel la dureté d'un muscle, et sa couleur étoit d'un jaune de rouille.

Une petite portion seulement, regardant le diaphragme, étoit exempte d'inflammation.

La plèvre étoit enflammée, et le diaphragme encore plus.

Le poumon gauche étoit sain, mais réduit par l'autre à n'occuper qu'un petit espace.

Les veines du cœur étoient très-distendues.

L'estomac étoit très-ample, de même que le pylore, qui demeuroit ouvert. Le duodénum étoit très-dilaté.

Le jéjunum et l'iléum étoient un peu enflammés et contenoient beaucoup de vers lombrics.

Le second exemple est celui d'un ouvrier âgé de quarante-deux ans, qui depuis long-temps se portoit bien. Le 19 avril, sur le soir, il eut mal à la tête, et la nuit suivante de la chaleur et de la sueur. Le lendemain il éprouva des frissons vagues entremêlés de chaleur. Une douleur poignante se fit sentir alors des deux côtés, depuis la portion molle des hypocondres jusqu'aux mamelles, avec une toux sèche. Le troisième et le quatrième jour de la maladie, il n'y avoit aucun amendement.

Il survint des lipothymies et des crachats glutineux. Le 5, il vint à pied à l'hôpital. Il fut saigné, et prit des anti-phlogistiques. La douleur des côtés devint à peine sensible; et le pouls étoit presque comme en santé, de même que la chaleur du corps, qui augmentoit un peu vers le soir et pendant la nuit.

Le huitième jour de la maladie le pouls, d'ailleurs naturel, fut très-intermittent. Le malade se plaignoit d'une légère oppression de poitrine, qu'il n'avoit pas sentie depuis quelques jours, quoique de temps en temps il respirât avec peine. Il restoit peu de chose de la douleur pongitive, et la toux n'étoit pas fort incommode. La nuit fut très-agitée; le malade craignoit de suffoquer, toussoit, rendoit des crachats glutineux, sanguinolens; la respiration se faisoit avec bouillonnement et sifflement, et le pouls présentoit diverses inégalités. Le 29 au soir, ce malade mourut.

Les urines avoient toujours été safranées, et les selles peu abondantes. La fièvre paroissoit fort médiocre; le pouls et la chaleur à peu près comme en santé. Mais la respiration étoit coupée, courte, accélérée, et la figure abattue. Ses paroles étoient souvent coupées, par le besoin qu'il avoit de reprendre souvent haleine. Il passa les premiers jours de sa maladie debout, marchant et s'occupant de son travail ordinaire.

A l'ouverture de la poitrine, on trouva le poumon droit d'une grandeur énorme, enflammé dans sa totalité, et aur. Disséqué, sa substance parut d'un blanc verdâtre.

Le poumon gauche étoit sain : mais tous les deux adhéroient à la plèvre par des liens anciennement formés et fermes. Cette membrane étoit parfaitement saine. On trouva quatre onces d'une eau jaunâtre dans le péricarde.

Le jéjunum et l'iléum étoient fort enflammés, et la vésicule du fiel extraordinairement distendue par une grande quantité de bile tenace.

J'ai vu assez souvent cet état presque naturel du pouls et de la chaleur dans des péripneumonies mortelles, et j'ai observé que *le bruit qui se fait entendre dans la poitrine du malade*

quand il se couche, et le désir qu'il a de se tenir sur son séant, sont des signes d'une mort certaine.

C'est ici le lieu de présenter les terminaisons les plus fréquentes de l'inflammation de poitrine, en faveur de celui qui voudra un jour donner une histoire complète des maladies de cet organe : entreprise assurément pleine de difficultés.

J'ai vu un grand nombre de pleurésies *se terminer heureusement par résolution*, fort peu *se juger par expectoration*, et très-peu *tourner en suppuration*. Mais je ne dirai rien de ces terminaisons des pleurésies et des péripneumonies, qui sont connues, et dont on a déjà traité suffisamment.

Je parlerai d'abord de la mort et des différentes manières dont elle a lieu dans l'inflammation de poitrine; ensuite des maladies chroniques de ceux qui, ayant eu une pleurésie ou une péripneumonie (car ces deux maladies agissent de la même manière), ont échappé à la mort.

1°. Plusieurs périrent *suffoqués* dans la force de la maladie, absolument comme les deux malades dont je donnois tout-à-l'heure l'histoire. L'inflammation du poumon qui refuse le passage au sang, et qui comprime l'autre poumon par sa masse, est la cause de la mort. Les malades ont la respiration très-courte, avec bouillonnement, sifflement, immobilité du thorax, et des efforts ordinairement inutiles pour se relever et se tenir sur leur séant; car ils retombent bientôt sur le dos. Le pouls et la chaleur diffèrent à peine le plus souvent de l'état naturel. La présence d'esprit se soutient quelquefois : le plus souvent il y a un léger délire.

Quelquefois ils essaient de se lever, et quand ils sont debout leur respiration n'est que peu ou point stertoreuse; et ce bruit se fait plutôt dans l'arrière-bouche et le trajet de la gorge que dans le thorax même. Le danger ne vient pas subitement, mais par degrés.

L'inflammation de poitrine en étouffe quelques-uns d'une autre manière. L'inflammation se résout tout à coup, une lymphe coagulable transsudant *subitement et en quantité*

énorme du viscère enflammé dans la cavité de la poitrine ou dans le sac du péricarde.

Cette métastase funeste de la lymphe inflammatoire avoit lieu quelquefois tout-à-coup chez des malades qui étoient traités avec soin, et qui concevoient quelque espérance de guérir. Je devinois qu'elle s'opéroit, lorsque chez un malade qui n'alloit pas très-mal et dont on prenoit grand soin, la respiration devenoit inopinément très-difficile et très-accélérée, et ne pouvoit se faire que le malade étant debout ou assis, et ayant le corps penché en avant; lorsqu'en même temps le pouls étoit petit et fréquent, les extrémités froides, et la face hippocratique. Le malade périssoit bientôt après par ce faux empyème.

Peut-être pourroit-on sauver ces malades, en faisant tout de suite la paracentèse de la poitrine, et en évacuant la lymphe avant qu'elle se coagulât.

2°. D'autres périrent d'une hydropisie de la poitrine, ou de celle du péricarde, après avoir été guéris de l'inflammation de poitrine. En effet, de nombreuses observations ont appris que, quand le poumon est enflammé, il s'amasse de la sérosité dans la cavité du thorax, ou dans le péricarde; que, si la quantité en est petite, elle sera reprise par le poumon guéri et les vaisseaux absorbans des autres parties environnantes, et rentrera dans la masse des humeurs; mais que si l'amas de sérosité est considérable, il formera un hydrothorax qui suffoquera bientôt le malade, ou traînera en longueur.

Je donnerai plus bas un exemple d'un hydrothorax joint à une péripneumonie, où les eaux qui étouffoient le malade furent évacuées par la paracentèse.

3°. L'inflammation de poitrine est suivie aussi de maladies chroniques de différentes espèces, la plupart incurables.

Assez souvent le poumon est adhérent à la plèvre. J'ai rencontré dans les cadavres beaucoup de ces adhérences, les unes lâches, les autres serrées, sans que les individus se fussent jamais plaints pendant leur vie d'avoir la respiration gênée.

Quelques-uns paroissoient avoir souffert de ces adhérences

du poumon aux parties voisines, peut-être parce qu'elles étoient récentes et qu'ils n'y étoient pas encore accoutumés.

Plus souvent on trouve le poumon comme enveloppé dans un sac semblable à du cuir, épais, et formé de membranes appliquées les unes sur les autres; et il est réduit quelquefois à n'occuper qu'un espace très-étroit. Ce sac adhère d'un côté à la plèvre, de l'autre au poumon lui-même; en sorte qu'il est difficile de l'en séparer. Il a quelquefois un pouce d'épaisseur et même davantage. Sa substance est tenace, coriace, quelquefois presque cartilagineuse; et dans des occasions on l'a pris pour la plèvre épaissie.

Les vaisseaux sanguins, soit du poumon voisin, soit de la plèvre, semblent s'être propagés jusques dans la substance même de ce sac. Je pense que cette espèce de cuir étoit formée d'une lymphe coagulable qui avoit transsudé de la manière que j'ai exposée précédemment, mais en trop petite quantité pour avoir pu étouffer le malade.

Les membranes appliquées les unes sur les autres n'avoient pas la même tenacité. Celles placées plus intérieurement en avoient davantage, les extérieures moins, et celles qui provenoient de la dernière maladie étoient encore gélatineuses. On pouvoit par le nombre des couches, calculer celui des pleurésies qui avoient précédé.

Ce sac membraneux ne pouvoit que nuire beaucoup au développement du poumon, sur-tout dans les grandes inspirations. De là, ce sentiment de gêne et de resserrement dans l'un ou dans l'autre côté de la poitrine, joint à celui d'une certaine douleur obtuse dans tout ce même côté, lorsque le mouvement des humeurs étoit accéléré soit par un exercice extraordinaire, soit par la fièvre. C'est à raison d'une telle prédisposition que toute espèce de maladie fébrile commençoit par une douleur dans ce côté. De là aussi cette plus grande tendance à la pleurésie, parce que le poumon de ce côté étoit moins perméable et pouvoit moins se développer.

Je conseillois à ces individus le régime anti-phlogistique, même quand ils se portoient bien, afin d'éviter les attaques fré-

quentes et imprévues de la maladie ; et lorsqu'elle commençoit à se déclarer, je la réprimois au moyen de la saignée.

J'ai dit plus haut que l'hydrothorax qui accompagnoit les inflammations de poitrine, étoit quelquefois la cause de la mort, mais qu'ordinairement il disparoissoit peu à peu, lorsque l'inflammation étoit guérie. Je l'ai vu cependant persister très-long-temps, et se manifester par les signes ordinaires d'une collection d'eau dans la poitrine.

4°. J'ai disséqué un grand nombre de poumons qui se trouvoient tuberculeux. Les tubercules étoient petits, miliaires, blancs, ayant la consistance du lard ou d'un cartilage mou, quelquefois creux et contenant un peu d'humeur aqueuse, disséminés en grand nombre dans toute la substance du viscère, et presque contigus. Le poumon étoit plus pesant, se coupoit difficilement, et crioit sous le couteau. De toutes les altérations des poumons c'étoit la plus fréquente, et elle indiquoit qu'autrefois une pleurésie ou une péripneumonie avoit été mal jugée.

Voici comment je concevois que ces tubercules s'étoient formés. La lymphe coagulable n'avoit point transsudé avec impétuosité dans la cavité du thorax, comme j'ai dit ci-dessus que cela arrivoit quelquefois ; mais sortant de ses vaisseaux, elle s'étoit répandue dans toute la substance des poumons, en sorte qu'il s'étoit formé une infinité de petites collections de cette liqueur coagulable, dont chacune étoit devenue un petit corps solide assez semblable à un grain de millet, en se coagulant de la même manière que ce grand amas de lymphe qui s'épanche dans la cavité du thorax.

Ces individus ainsi affectés étoient sujets à la toux, à l'asthme, et sur-tout à de nouvelles inflammations ; et ils n'éprouvoient de soulagement que de la seule méthode anti-phlogistique.

Mai. On éprouva au commencement de mai une chaleur très-agréable, tempérée de temps en temps par de petites pluies et ensuite par des vents.

La pluie de la nuit du 18 abattit l'énorme chaleur de la journée précédente. Le temps redevint sec et serein, avec une chaleur modérée.

Il plut beaucoup dans la journée du 23, qui fut suivie d'une nuit très-humide et très-froide. Depuis, le temps fut variable, et attristé par du vent et des pluies un peu froides, jusqu'au dernier jour du mois, où on jouit d'un soleil de printemps très-agréable, l'air n'étant un peu froid que le matin et le soir seulement.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 20) de vingt-huit pouces deux lignes.

La moindre (le 1er) de vingt-sept pouces quatre lignes un quart.

La plus grande chaleur eut lieu le 28, et fut de vingt-un degrés et demi au-dessus de 0.

La moindre eut lieu les 2, 8, 23, 24, 29 et 30, et fut de neuf degrés au-dessus de 0.

Ainsi la chaleur moyenne de tout le mois fut de quinze degrés un cinquième au-dessus de 0.

Il y eut encore dans ce mois des fausses couches et des pertes, mais beaucoup moins que dans le précédent.

Il parut vers la fin du mois d'avril, et au commencement de celui-ci, beaucoup de fluxions sur la gorge, les lombes, l'articulation du fémur et des cuisses. Elles cédoient facilement, étoient accompagnées quelquefois d'un peu d'inflammation, et se trouvoient le plus souvent provenir d'un vice des premières voies.

Il y eut quelques fièvres scarlatines *inflammatoires-gastriques*, et des pleurésies *inflammatoires-bilieuses*, en petit nombre, mais beaucoup de catarrhes; ces maladies difficiles à guérir pour plusieurs ne l'étoient pas pour nous.

On observa pendant tout ce mois un grand nombre de fièvres tierces, dont on doit rapporter la naissance vers le milieu du mois précédent.

Juin. Les premiers jours furent chauds, le temps lourd,

l'atmosphère n'étant agitée quelquefois que par un vent du midi fort doux.

Le 5, dans l'après-midi, une pluie très-forte, très-douce, amenée par le vent du sud, abattit la grande poussière qui s'élevoit de la terre desséchée, et qui couvroit la ville et ses environs.

Ensuite on eut de la sécheresse, du calme, et toujours du soleil jusqu'au 17, à l'exception du 11 et du 12, qui furent un peu froids, le soleil se cachant de temps en temps. Le 10, il tonna.

Le temps changea le reste du mois: la pluie presque continuelle et un vent froid le rendirent très-désagréable.

Les deux derniers jours furent sereins : il y eut du vent et du tonnerre.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 9) de vingt-huit pouces une ligne et demie.

La moindre fut (le 16 et le 30) de vingt-sept pouces huit lignes et demie.

La plus grande chaleur eut lieu le 8, et fut de vingt-deux degrés au-dessus de 0.

La moindre eut lieu le 17 et le 21, et fut de neuf degrés au-dessus de 0.

Ainsi la chaleur moyenne, pour tout le mois, fut de dix-sept degrés trois dixièmes au-dessus de 0.

Nous observâmes beaucoup de fièvres scarlatines, qui ne furent point mauvaises chez nos malades.

Il y eut quelques fièvres bilieuses, ou simples, ou avec érysipèle, pétéchies, et même rhumatisme dans les membres.

Les intermittentes furent et en plus grand nombre, et un peu plus tenaces : cependant on n'eut pas besoin d'employer le quinquina.

Vers la fin du mois, les fièvres tierces, simples jusqu'alors, devinrent double-tierces, et cependant elles cédèrent aux fondans et au vomitif; le quinquina ne fut pas nécessaire.

En général les maladies ne furent pas multipliées, ni différentes de celles de autres étés.

Elles se bornèrent *le plus souvent à des diathèses morbifiques.*

Les synoques putrides furent très-rares, sporadiques, et longues dans leur cours. Je n'observai qu'un choléra-morbus et une dysenterie.

Juillet. La terre, après avoir été arrosée pendant deux jours par des pluies, fut ensuite brûlée par des chaleurs d'été.

Le 12, le soleil se cacha, il plut un peu, et l'air fut rafraîchi.

Ensuite le calme vint, la chaleur augmenta d'un jour à l'autre, et l'affaissement et la langueur qui en résultèrent furent à peine mitigés par un léger souffle du vent du midi.

Le 18, une grande pluie dissipa cet état de mollesse, en diminuant un peu la chaleur.

Les deux derniers jours du moins, la chaleur fut encore moindre, un temps d'orage ayant donné de la pluie la veille.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 6 et le 15) de vingt-huit pouces une ligne.

La moindre fut (le 20) de vingt-sept pouces huit lignes et demie.

La plus grande chaleur eut lieu les 25, 26, 28, et fut de vingt-sept degrés au-dessus de 0.

La moindre eut lieu le 12, et fut de treize degrés et demi au-dessus de 0.

Ainsi la chaleur moyenne fut de vingt-un degrés un dixième.

Il parut quelques fièvres *rémittentes ortiées*, qui peu de jours après *devinrent intermittentes.*

Les fièvres tierces furent encore plus nombreuses ce mois-ci. Quelques-unes d'entr'elles eurent, au lieu de l'accès, un vomissement qui revenoit tous les deux jours. D'autres se

déguisoient sous une violente douleur à l'occiput, qui revenoit de même de deux jours l'un.

Elles cédèrent, pour la plupart, aux fondans suivis d'un vomitif. D'autres, en petit nombre, affoiblies déjà par ces moyens, ne se terminèrent qu'à l'aide du quinquina.

Il y eut beaucoup de scarlatines, qui ne furent pas dangereuses pour nos malades.

Des rougeoles sporadiques étoient fréquemment anomales par leur complication avec la fièvre d'été; mais elles ne devenoient pas mortelles, et cédoient à un traitement convenable.

Il y eut çà et là quelques dysenteries, point encore graves, et très-peu de *choléra*, qui furent très-faciles à guérir, puisqu'ils se guérissoient presque d'eux-mêmes. Je regardois cette dernière affection comme le préservatif de la plupart des maladies d'été, comme l'effet d'un émético-cathartique administré par la nature elle-même.

Après les premiers jours du mois, on vit quelques fièvres bilieuses simples, *semi-aiguës*.

Je traitai dans le même temps un grand nombre de coliques de plomb, compliquées avec le caractère épidémique de la saison. Aussi avois-je rarement besoin d'employer l'opium; plus souvent le vomitif, ou le purgatif; très-souvent ces deux moyens, d'abord les évacuans, ensuite le narcotique.

En général le nombre des malades ne fut pas considérable pendant ce mois.

Aout. Le premier jour de ce mois, qui fut pluvieux et froid, fut suivi de plusieurs autres couverts de nuages, et qu'un vent vif et froid rendit désagréables.

A compter du 6, un soleil ardent commença à brûler la terre, qui d'un jour à l'autre devenoit plus altérée, et étoit à peine quelquefois légèrement arrosée par de petites pluies du midi. L'air étoit calme; les corps languissans; un vent du sud très-chaud, affoiblissant, ne soufflant que par intervalles et légè-

rement, donnoit des pesanteurs de tête. Une chaleur triste se faisoit sentir par-tout.

Depuis le 16, le ciel commença à se troubler, et des vents modérèrent la chaleur, qui diminua même considérablement, la sécheresse continuant néanmoins d'avoir lieu.

Depuis le 21, la chaleur reprit de nouveau fortement dans le milieu du jour, les matinées et les soirées étant très-froides.

La terre desséchée s'entr'ouvroit de toutes parts, lorsque les quatre derniers jours du mois, attristés par des nuages et par un vent très-froid qui souffloit les matins, finirent par des pluies et par un brouillard humide.

Ainsi ce mois offrit des changemens marqués et subits d'une chaleur énorme et très-sèche, en un froid d'abord sec, ensuite pluvieux.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 18 et le 19) de vingt-huit pouces trois lignes et demie.

La moindre fut (le 31) de vingt-sept pouces huit lignes.

La plus grande chaleur fut (le 14 et le 15) de vingt-six degrés au-dessus de 0.

La moindre fut (le 29) de dix degrés au-dessus de 0.

La chaleur moyenne (pour tout le mois) fut de dix-neuf degrés et demi.

Au commencement de ce mois, les choléra et les dysenteries furent plus multipliés que durant le précédent; en général néanmoins ces affections ne parurent pas en grand nombre : mais elles menacèrent de l'être.

Ensuite la dysenterie commença à devenir plus fréquente; et sur la fin du mois, plusieurs en furent très-malades. Il y eut dans le même temps des *tranchées sèches*, qui étoient aussi dangereuses que la dysenterie elle-même.

Je donnerai plus bas la description de la dysenterie de cette année.

Je traitai aussi un grand nombre de fièvres inflammatoires putrides. Elles furent, pour la plupart, fort longues, et vexoient les malades par un cours de ventre. Elles se montrèrent continues plus décidément, et rémittentes d'une manière plus

obscure. Les malades que l'on faisoit vomir rendoient des matières pituiteuses en petite quantité, avec fatigue, et sans un grand avantage. Ils étoient gissans, dans un état de stupidité, le pouls et la chaleur du corps s'éloignant peu de l'état naturel, et beaucoup moins que dans les fièvres des mois précédens, quand on ne cherchoit à s'en assurer que par le toucher, les malades assurant de leur côté qu'ils éprouvoient une chaleur violente.

Il y avoit une grande prostration de forces; la langue étoit sèche, retirée, noire, comme un morceau de bois, tremblotante, et les malades ne pouvoient la tirer; les dents, les gencives, les lèvres étoient enduites d'un mucus brun-noirâtre et filant; il y avoit ou douleur, ou tension, ou poids dans tout l'abdomen.

Les urines étoient aqueuses, muqueuses, avec un dépôt considérable et muqueux. La peau étoit sèche, et il ne s'y faisoit point de transpiration.

Il y avoit plus d'hommes que de femmes affectés de cette maladie; et ils en guérissoient plus difficilement.

Dans les derniers jours du mois, certaines parties du corps étoient entreprises de préférence, le poumon sur-tout, en sorte que la maladie commençoit comme une péripneumonie: après le poumon c'étoient les glandes sous-maxillaires, thyroïdes, parotides, enfin les bras et leurs extrémités. Ces parties éprouvoient souvent une douleur très-vive avec gonflement. On adoucissoit d'abord cette douleur avec des émolliens; et on la dissipoit ensuite avec des discussifs.

Sur la fin du mois, les femmes furent affectées aussi fréquemment que les hommes, avec le même danger, et de la même manière absolument.

Vers le milieu du mois, il parut beaucoup de fièvres intermittentes, sur-tout des tierces, simples et doubles, dont les accès se prolongeoient considérablement, et qui portoient au cerveau, produisant alors l'apoplexie, l'épilepsie, la frénésie.

Les fondans, les anti-phlogistiques, et même la saignée

devenoient nécessaires *dans ces fièvres intermittentes*, lorsque, ce qui arrivoit souvent, elles commençoient à se changer en *rémittentes* ou même en *continues*, ou qu'elles attaquoient des sujets vigoureux. Mais ordinairement il falloit enfin leur associer le quinquina, et bien plus fréquemment cet été que dans ceux de certaines années précédentes.

On observa que cette année le vomitif, quoiqu'indiqué, procuroit un moindre soulagement.

Septembre. Des nuages, des pluies, des vents froids, des brouillards très-humides rendirent, pendant les douze premiers jours de ce mois, le temps fort triste. Enfin le 13, il commença à peine à s'éclairer, le vent et le froid continuant toujours avec un brouillard plus léger.

Depuis le 20, l'air fut plus pur, et le soleil plus fort pendant huit jours.

La fin du mois ressembloit au commencement.

Le froid domina : en sorte que la plupart de ceux qui avoient l'habitude de passer l'été à la campagne revinrent plus tôt cette année à la ville.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 20 et le 21) de vingt-huit pouces quatre lignes et demie.

La moindre fut (le 8 et le 27) de vingt-sept pouces six lignes et demie.

La plus forte chaleur fut (le 27) de vingt-sept degrés et demi au-dessus de 0.

La moindre fut (le 30) de huit degrés au-dessus de 0.

Ainsi la chaleur moyenne fut de quatorze degrés trois dixièmes au-dessus de 0.

Il y eut une aurore boréale le 15 et le 21.

Les maladies de ce mois furent absolument les mêmes que celles du milieu et de la fin du précédent. Seulement leur caractère fut plus inflammatoire.

Cette année, les dysenteries furent plus nombreuses et plus graves que l'année dernière, où les diarrhées étoient plus mul-

tipliées, en sorte qu'il y avoit à peine une fièvre sans flux de ventre.

Cette année aussi, la tête étoit affectée chez un plus grand nombre de fébricitans, et plus dangereusement : ce qui produisoit des fièvres *soporeuses*, *maniaques*, *apoplectiques* et *cataleptiques*. Mais l'année dernière, c'étoit le poumon qui recevoit le plus souvent le choc de la maladie : ce qui multiplia chez les fébricitans les toux péripneumoniques, et sur-tout la phthisie.

Cette année, la saignée ne nuisit pas, et fut même nécessaire, non-seulement dans les fièvres continues et dans les rémittentes, mais encore dans les intermittentes. Ce fut le contraire du vomitif, qu'il falloit administrer plus tard, et qui adoucissoit seulement la maladie, mais ne la détruisoit point entièrement.

Les continues ne furent pas nombreuses pendant ce mois et le précédent : mais il y eut davantage de rémittentes, de quotidiennes, de tierces. Ordinairement l'accès ne commençoit pas par le frisson, et ne finissoit pas par des sueurs. Il ne consistoit souvent que dans la chaleur seule.

Les rémittentes se changeoient plus rarement cet été en intermittentes ; et malgré cette conversion, elles étoient difficiles à guérir.

Le traitement des autres fièvres intermittentes donna aussi plus de peine que dans les autres années, et il étoit rare qu'on en vînt à bout sans employer le spécifique.

Mais, quoique pour la plupart des intermittentes il fallût du quinquina, cependant elles ne cédoient à son usage que lentement et difficilement ; en sorte que, même à de très-hautes doses, il ne put sauver deux malades, dont l'un avoit une fièvre *soporeuse* quotidienne, et l'autre une fièvre *cataleptique* tierce. Le premier étoit une femme grosse de huit mois ; le second étoit un jardinier.

Chez quelques-uns, la fièvre intermittente redevenoit, après l'usage du quinquina, d'abord rémittente, et ensuite conti-

nue : alors il falloit employer les fondans, le vomitif, et la racine d'arnica en infusion et en décoction.

Les accès de fièvres rémittentes et des intermittentes se déguisoient sous un symptôme qui leur étoit étranger et reparoissoit périodiquement : et *masquées* ainsi de différentes manières, elles étoient *régulières*, *irrégulières*, *rhumatismales*, *dysentériques*, *ophthalmiques*, *cholériques*, *soporeuses*, *apoplectiques*, *frénétiques*, etc.

Je disois précédemment que cette année la tête et les parties voisines étoient affectées de préférence. C'est ce qui fit que l'on observa des parotides d'espèces différentes, *inflammatoires*, *érysipélateuses*, *œdémateuses* ou *aqueuses* (qui conservoient l'impression du doigt), *difficiles à résoudre*, *venant souvent à suppuration*, et rendant alors une matière ichoreuse, abondante, ténue et verdâtre, qui, laissée long-temps sur le linge, le teignoit en noir comme de l'encre. On vit aussi fréquemment, cette année, des gonflemens des joues et des glandes sous-maxillaires, des érysipèles des paupières; des ophthalmies; des migraines; des douleurs de gorge, de la nuque, du cou, etc.

Dans cette saison où la tête étoit ainsi affectée de préférence aux autres parties, c'est-à-dire dans les mois d'août et de septembre, deux malades seulement subirent l'opération de la cataracte. Quelques-uns de ceux à qui on l'avoit faite avec succès dans les mois de juin et de juillet jouirent par la suite d'une très-bonne vue; tandis que les autres, quoique parfaitement guéris, éprouvèrent, dans les mois d'août et de septembre, des fluxions longues et difficiles à guérir, quelques-uns même des gonflemens des joues, des migraines, des ophthalmies et de la fièvre, et perdirent de nouveau la vue, qu'ils avoient cependant recouvrée tout-à-fait depuis long-temps. L'iris jaunissoit, la pupille se resserroit, la cornée s'obscurcissoit, et il se formoit une cataracte secondaire : on eût dit que la fièvre qui survenoit se fixoit particulièrement sur l'œil encore foible de l'opération qu'il venoit de subir.

Les anthrax furent beaucoup plus rares cet été que l'année précédente.

La couenne du sang des saignées étoit bleuâtre, gélatineuse; mais sur la fin du mois, elle devint retirée, tenace et frangée, suivant ainsi les symptômes des maladies pleurétiques.

Sur la fin du mois les dysenteries ne furent que sporadiques.

Des morts multipliées rendirent cet été malheureux. Les petites véroles sur-tout furent si funestes, qu'elles causèrent, calcul fait, un dixième de la mortalité. Dans l'été précédent, au contraire, il mourut peu de monde, et seulement de maladies chroniques et de celles qui ont lieu dans tous les temps.

Octobre. La première journée d'octobre fut sereine et froide: le soir il se forma des nuages, qui donnèrent de la pluie au milieu des tonnerres. Ensuite, jusqu'au 5, le temps fut continuellement troublé par des nuages, des pluies et du vent.

Ce jour, le soleil se dégagea, et chassant les brouillards du matin, il rendit le milieu de chacun des jours suivans très-agréable.

Le 9, un vent du midi tempéra beaucoup le temps. Il y eut pendant deux jours quelques pluies légères et douces.

Le 12, il survint un froid de nord sec, vif, qui dura jusqu'au 21: alors un vent de sud doux et lourd souffla alternativement avec un vent de nord; l'air devint humide, et il plut un peu de temps en temps.

Le 28 et le 29, il fit un brouillard fort clair avec de la gelée blanche. Une humidité considérable et froide marqua les derniers jours du mois.

L'humidité, qui presque toujours fut légèrement froide, prévalut un peu pendant ce mois, de manière qu'elle et la sécheresse, le froid et la chaleur se succédèrent en variant, et se tempérèrent réciproquement, sans changemens très-marqués et subits.

Cependant, toute compensation faite, l'humidité froide parut avoir prédominé.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 30 et le 31) de vingt-huit pouces une ligne.

La moindre fut (le 25) de vingt-sept pouces trois lignes.

La plus grande chaleur fut (le 8) de quatorze degrés.

La moindre fut (les 17, 18, 28) d'un degré et demi.

La chaleur moyenne, de neuf degrés deux tiers.

Vers le commencement et le milieu du mois, j'eus à traiter beaucoup de fièvres quartes, une ou deux quintes, et quelques tierces : elles avoient commencé depuis les premiers jours de septembre.

Des fièvres putrides inflammatoires attaquèrent aussi les femmes ; mais elles ne furent pas en très-grand nombre, ni extrêmement dangereuses : en outre, elles affectoient la tête plus *rarement* et plus *doucement* que dans le mois dernier.

Lorsqu'à la fin d'octobre les flux de ventre cessèrent, il y eut beaucoup de coliques qui provenoient d'une saburre inflammatoire, et des tranchées sèches.

A la fin du mois, on vit à peine quelques maladies aiguës, qui ne furent point graves.

Durant ces deux mois d'automne, le froid domina, sec d'abord, ensuite un peu humide. Nous n'eûmes aucun changement brusque, que peu de malades, que très-peu de fièvres aiguës, que rarement des morts.

Presque toutes les maladies furent des fièvres quartes, simples, doubles, triples.

Novembre. Pendant six jours consécutifs, il fit un froid sec et médiocre.

Le 7, il tomba une pluie abondante. Ensuite un froid léger, quelques pluies légères, du soleil et un temps serein alternèrent jusqu'au milieu du mois.

Depuis cette époque, des nuages épais et humides dérobèrent le ciel à nos regards.

Le soleil reparut le 25, et avec lui une température agréable, douce, et qui fut de durée.

Le 30, les brouillards se formèrent en pluies.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 2) de vingt-huit pouces quatre lignes.

La moindre fut (le 12) de vingt-sept pouces cinq lignes.

La plus grande chaleur fut (le 26) de onze degrés au-dessus de 0.

Le moindre ou le plus grand froid fut (le 22 et le 23) d'un degré au-dessous.

La chaleur moyenne fut de six degrés au-dessus.

Au commencement du mois, je traitai quelques pleurésies.

Les crachats étoient sanguinolens. D'abord la douleur de côté n'occupoit qu'un petit espace, ensuite elle s'étendit sur un très-grand. Les crachats étoient tenaces, filans, en grande quantité, avec des filets de sang, quelquefois verdâtres, porracés : la couenne du sang des saignées étoit épaisse, tenace, verdâtre, jaune, étendue, non frangée. Tous avoient la bouche amère. Tous vomissoient spontanément, avec de la bile, ce qu'ils avoient pris. Le ventre étoit resserré; la langue sale, blanche; la bouche comme remplie d'une écume de savon fondu et battu; la fièvre forte, avec un paroxysme marqué chaque jour; une chaleur brûlante au toucher; des urines qui dès le commencement de la maladie déposèrent un sédiment furfuracé, briqueté.

C'étoient des pleurésies vraiment inflammatoires, mais avec un léger mélange d'affection bilieuse. Les saignées et l'usage des émolliens adoucirent, abattirent le mal. Cependant, lorsque la maladie étoit déjà avancée et l'inflammation abattue, comme l'affection bilieuse prenoit alors des forces, il étoit très-avantageux de faire vomir les malades.

Quelques-unes de ces pleurésies, ainsi traitées, se terminèrent en intermittentes.

Des malades conduits à l'hôpital le quatorzième jour de leur maladie, pour laquelle ils n'avoient fait encore aucun remède, rendoient beaucoup de crachats épais, purulens. Ils conservoient à peine de la fièvre : mais ils avoient la bouche amère, et quelquefois des vomissemens bilieux, spontanés; la nuit une toux incommode et des sueurs légères. Ils étoient menacés de phthisie.

Ils se trouvèrent bien d'une petite saignée, et de boissons émollientes, nitrées, acidules, que l'on faisoit suivre

d'un doux vomitif, à moins qu'il n'y eût un vomissement spontané.

Je terminois le traitement par la décoction de lichen d'Islande, de polygala, ou même par celle de quinquina. Ils furent bientôt rétablis tous, à l'exception d'une vieille blanchisseuse, maigre, mince de taille, qui expectoroit, la nuit sur-tout, une énorme quantité de crachats, ce qui l'épuisa et la fit périr.

Quelques femmes chlorotiques furent attaquées, pendant ce mois, de la fièvre continue. Elles devenoient sourdes, hébêtées, incapables de mouvement, taciturnes, et comme toujours assoupies. Le pouls et les urines n'étoient point du tout, ou presque point, changés. Les joues étoient rouges, ou au moins une des deux, tandis que l'autre étoit verdâtre; et ces deux couleurs étoient sujettes à changer. Le tour des narines étoit aussi verdâtre. La langue étoit humide, souvent très-rouge, rarement sèche, jamais ligneuse. Ces fièvres étoient continues, sans accès. Toutes ces malades, à leur arrivée, sentoient une odeur de très-fort vinaigre, qui frappoit l'odorat même de loin.

Il me fut impossible d'observer de quelle manière et par quelle crise ces fièvres se jugèrent.

Elles guérirent toutes en quatorze et en vingt jours.

Il survenoit, vers la fin de la maladie, une toux sèche, nocturne, qui ne rendoit la respiration ni difficile, ni dangereuse.

Les stimulans ne convinrent que rarement et fort tard dans cette fièvre; et encore ce furent les plus doux. J'ai fait faire quelquefois dans le commencement une très-légère saignée: c'étoit sur-tout lorsque je remarquois que la circulation étoit gênée dans le poumon. J'ai donné l'ipécacuanha à la plupart de ces femmes, au moins une fois. Je combattois les symptômes les plus urgens; et la fièvre ainsi affoiblie finissoit spontanément. La décoction de fleurs d'arnica fut très-utile à un grand nombre.

Trois femmes se plaignoient d'une petite fièvre vague ou qui les prenoit le soir, d'amertume à la bouche, de perte d'appétit. Elles parurent soulagées, à l'apparition subite

d'exanthèmes psoriques. Un vomitif leur fit rendre des matières bilieuses. Alors la fièvre disparut complètement, et les exanthèmes se séchèrent.

Dans le milieu du mois, on observa quelques angines, et des rhumatismes au bras.

Dans les derniers jours, la poitrine étoit très-affectée par une toux considérable qui arrachoit une espèce de gluten. C'est par cette raison que les fièvres putrides continues, quoiqu'il y en eût très-peu alors, pareillement les rémittentes et les intermittentes, furent tôt ou tard accompagnées d'une toux qui dura long-temps, même pendant la convalescence, et fit mal-à-propos appréhender la phthisie.

Cette toux fut particulièrement nuisible, et quelquefois funeste, aux individus dont le poumon étoit mou, aux femmes, aux blanchisseuses, à ceux qui avoient autrefois craché le sang.

Dans ces mêmes derniers jours du mois, les catarrhes, les fausses péripneumonies, les asthmes, les phthisies pituiteuses parurent assez communément.

Les malades toussoient pendant tout le temps de la nuit.

Il y eut un grand nombre de rhumatismes, qui prenoient le soir, pendant la nuit, comme ceux de nature syphilitique. Les angines eurent le même caractère.

Ces maladies cédèrent à la saignée, suivie de doux purgatifs et souvent d'un vomitif.

Quelques unes s'étant montrées rebelles à ces moyens et à beaucoup d'autres, furent guéries par l'usage des conserves de plantes anti-scorbutiques.

Chez un ou deux fébricitans, le bras affecté de rhumatisme ayant suppuré, le pus fut très-abondant, fluide et verdâtre : ces malades guérirent.

Quelques-uns eurent une expectoration de même nature, rendant des matières ténues, verdâtres, et pendant longt temps. C'étoit en quelque sorte une phthisie commençante, dont le lichen d'Islande fut le remède.

En général cependant, les maladies ne furent ni très-multipliées ni mortelles.

Quelques hommes qui étoient phthisiques depuis long-temps déjà, moururent.

Décembre. Il fit dans les quatre premiers jours un froid nébuleux.

Le 5, il tomba de la neige sans discontinuer. Elle ne resta que deux jours, un temps doux l'ayant fait fondre. Ensuite un froid modéré et sec se fit sentir jusqu'au 18, qui fut obscurci par des pluies et par des brouillards.

Depuis ce jour jusqu'à la fin du mois, le froid fut médiocre, sec, serein et accompagné de vents. Le 24 et le 31, il tomba de la neige qui ne dura pas même vingt-quatre heures.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 25) de vingt-huit pouces sept lignes.

La moindre fut (le 30) de vingt-sept pouces trois lignes.

La plus grande chaleur fut (le 10) de onze degrés au-dessus de 0.

Le plus grand froid fut (le 4 et le 25) d'un demi-degré au-dessous de 0.

La chaleur moyenne fut de cinq degrés au-dessus.

Les mêmes maladies qui avoient paru sporadiquement vers la fin de novembre se montrèrent aussi dans ce mois-ci. Elles furent peu nombreuses et rarement funestes. Il y eut à peine quelques fièvres continues (elles furent très-inflammatoires), mais un grand nombre de rhumatismes, dont quelques-uns se montrèrent extraordinairement rebelles, et cédèrent moins aux secours de l'art qu'au laps du temps et au changement de saison. Il y eut encore beaucoup d'érysipèles.

Nous eûmes un grand nombre de chlorotiques. Elles vomissoient avec leurs alimens de la pituite acide. Ces femmes se trouvèrent plus mal ce mois-ci.

Elles éprouvoient une petite fièvre, de la cardialgie, des palpitations de cœur, et quand elles faisoient quelque mouvement, de la difficulté à respirer.

On leur donnoit des remèdes fondans, salins, ensuite l'ipécacuanha; et enfin les conserves de trèfle d'eau et de

cochléaria, avec un peu de rhubarbe, la racine de gentiane, les fleurs martiales de sel ammoniac firent disparoître chez ces filles cette couleur dépravée qui les rendoit désagréables.

Plusieurs malades de fièvres quartes qui avoient commencé sur la fin de l'été ou au commencement de l'automne, n'entrèrent à l'hôpital que ce mois-ci. Ils ne purent jamais supporter le quinquina, ou que long-temps après avoir beaucoup employé les remèdes fondans salins, et provoqué le vomissement. Alors enfin on pouvoit l'administrer à quelques-uns, de manière cependant qu'il falloit l'abandonner quand les accès manquoient, à cause du gonflement de la région précordiale, de la toux, etc. et reprendre l'usage des fondans et des apéritifs. Il y en eut dont la fièvre quarte se changea en continue, après qu'ils eurent pris du quinquina.

Il étoit avantageux d'éteindre peu à peu la fièvre, au moyen d'un électuaire composé avec les conserves de cresson de fontaine et de trèfle d'eau, le sel ammoniac ou les fleurs martiales de ce même sel, et l'extrait d'absinthe. Il auroit mieux valu employer les fleurs d'arnica : mais cette année, je n'y avois pas encore eu recours contre les fièvres quartes.

Ce mois nous offrit un grand nombre de phthisies non encore confirmées, qui provenoient de catarrhes d'été et d'automne négligés.

Des catarrhes prolongés de ce genre occasionnèrent des hémoptysies. Une ou même deux saignées d'abord, et ensuite un long usage des fondans et des émolliens convinrent dans ces cas, et même suffirent dans la plupart d'entr'eux. Chez un petit nombre seulement, et fort tard, c'est-à-dire, après avoir dissipé l'inflammation des poumons, atténué et délayé les humeurs épaissies pendant l'automne, un doux vomitif donné quelquefois fit cesser et la toux et l'hémoptysie tout à la fois. On prévenoit les rechutes avec le lichen d'Islande et le polygala.

ÉPHÉMÉRIDES

DE L'ANNÉE 1779.

CHAPITRE II.

JANVIER. Le premier jour de l'an, il tomba de la neige, qui se conserva et s'accrut par celle qui survint de temps en temps. Le froid fut continuellement vif et sec, et le temps le plus souvent serein, jusqu'aux derniers jours du mois, qui furent un peu obscurcis par des brouillards et des nuages.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 25) de vingt-huit pouces sept lignes.

La moindre fut (le 1er) de vingt-sept pouces deux lignes.

Le plus grand froid fut (le 9 et le 24) de dix degrés au-dessous de 0.

La plus grande chaleur fut (le 1er et le 11) de trois degrés au-dessus.

La chaleur moyenne fut de deux degrés au-dessous.

Nous recûmes, pendant ce mois, quelques malades qui avoient des fièvres quartes invétérées. J'avois fait un usage fréquent d'un remède composé de deux onces de conserves de cresson de fontaine, autant de celles de trèfle d'eau, deux gros de racine de gentiane en poudre, autant de fleurs martiales de sel ammoniac. Il me réussissoit pour plusieurs; mais chez d'autres la fièvre ne lui ayant pas cédé ni au quinquina, je donnai à ceux-ci les pilules suivantes:

℔ Savon de Venise, demi-once; gomme ammoniaque, trois gros; de la masse des pilules de Rufus, demi-gros;

élixir de propriété, quantité suffisante. Faites des pilules de trois grains chaque. Le malade en prendra quatre par jour.

Je résolus d'employer, pour les femmes principalement, la méthode de de Haën, qu'il suivit dans *presque toutes* les maladies du sexe, c'est-à-dire, dans celles qui sont dues à la diminution de mouvement des humeurs épaissies. (Et combien de leurs maladies ne sont pas dues à cette cause!) Cet homme, d'une sagacité prodigieuse dans la recherche des causes des maladies chroniques, et beaucoup plus heureux dans leur traitement que dans celui des maladies aiguës, donna ces remèdes avec un très-grand succès.

J'ai observé quelquefois, pendant ce mois, combien la respiration influe puissamment pour la conservation ou la perte des malades, et combien son évaluation précise contribue à assurer le pronostic. La respiration courte et en même temps accélérée, tellement que les inspirations et les expirations sont très-petites et se suivent de près, est très-mauvaise, quand même tout seroit bien d'ailleurs. Tant qu'elle n'a pas lieu, soit dans les fièvres putrides et malignes, soit même dans les maladies inflammatoires de la poitrine, je ne perds point l'espérance: mais je n'ai vu guérir aucun de ceux chez qui elle se rencontroit.

Lorsqu'elle est ainsi courte et précipitée, quoique le pouls soit bon et à peine plus fréquent que dans l'état naturel, il n'y a rien à espérer.

Si dans une péripneumonie ou une pleurésie inflammatoire, et même dans l'inflammation d'un viscère quelconque, la respiration devient subitement courte et accélérée (dans le temps où le pouls a coutume de s'améliorer beaucoup, de devenir moins fréquent et d'une souplesse convenable), *la mort va saisir sa proie.*

On trouve dans les cadavres la résolution de l'inflammation faite en grande partie; la sérosité transsudant en grande quantité et promptement dans une cavité quelconque, soit du thorax, soit du péricarde, soit de l'abdomen. C'est en quoi consiste ce changement subit et funeste que l'on observe de la

pleurésie en péripneumonie : d'où résulte la mort par suffocation.

J'ai vu une jeune paysanne, qui avoit une fièvre maligne, être pendant près de deux jours avec un pouls qui se perdoit: mais la respiration étoit douce. Les vésicatoires et de grandes doses de camphre la guérirent.

Un jeune layetier (couché au n°. 12) eut pendant trois jours un froid glacial dans tous les membres ; son visage étoit abattu et vraiment hippocratique ; le pouls ne battoit plus ; on sentoit à peine encore quelquefois l'artère, qui disparoissoit bientôt, et le mouvement extrêmement languissant du cœur ; tantôt il se levoit pour rendre ses matières, tantôt il ne le pouvoit pas ; sa respiration étoit *douce et comme en pleine santé;* sa langue étoit très-sèche, petite, et semblable à un morceau de bois arrondi, tant elle étoit retirée et roide ; l'ouïe étoit très-dure : cependant ses forces et sa santé lui revinrent *peu à peu*, quoique lentement, par le moyen des médicamens préparés avec le vin, des vésicatoires, du camphre et de l'angélique. Je n'ai jamais vu guérir un malade qui ait été aussi près de la mort.

Vers le milieu du mois, il nous vint un grand nombre de pleurétiques. La pleurésie, qui n'étoit pas très-grave, étoit rhumatismale et inflammatoire. La douleur de côté occupoit beaucoup d'étendue : souvent il s'y joignoit des douleurs des extrémités, soit supérieures, soit inférieures, qui répondoient au côté souffrant. Les crachats étoient fort rarement ensanglantés. La résolution se faisoit facilement. On employa les émolliens, la saignée.

J'ai observé quelquefois *dans cette pleurésie* que le pouls, qui étoit très-foible, devenoit plus fort *après la saignée ;* sans doute à proportion que la douleur diminuoit. Lorsque certaines femmes, d'un tempérament lâche, presque chlorotiques, réglées trop fréquemment et trop abondamment, étoient saisies d'une pareille douleur pleurétique, et avoient le pouls très-mou et très-foible, j'appréhendois de les saigner : je ne le faisois d'abord qu'avec timidité et le plus grand ménagement,

pour voir comment elles le supporteroient : devenu bientôt plus hardi, je fis les saignées plus copieuses : le pouls devenoit plus fort, et le soulagement ne tardoit pas à suivre.

Ces pleurésies se jugeoient de toutes les manières, par les sueurs, par les urines, par les selles; plus rarement par les crachats; le plus souvent par les sueurs, lorsqu'elles étoient spontanées et tardives.

Je crois avoir encore observé cette année, ce que je n'avois point vu les années précédentes, que les femmes étoient plus sujettes que les hommes à cette espèce de pleurésie. J'en ai reçu plusieurs très-foibles, très-délicates, épuisées par des évacuations sanguines, c'est-à-dire par des règles excessives, et reparoissant trop souvent, qui furent attaquées de préférence. Je les traitois par les saignées, les émolliens, etc. : leur sang se trouva pleurétique.

Apparemment que l'énergie ordinaire aux hommes, et celle qu'ont certaines femmes, sembloient avoir résisté jusqu'alors au stimulus inflammatoire de l'air de la saison froide, tandis que la fibre plus délicate et plus irritable des autres femmes lui avoit cédé.

Ces malades avoient la langue limoneuse; quelques-unes même l'eurent sèche avec le goût dépravé : mais cette aridité étoit corrigée par les boissons émollientes, qui même, en énervant et en délayant ce qu'il pouvoit y avoir de putride, rétablirent le goût.

Ceux qui furent affectés d'inflammation dans ce temps vomirent spontanément et avec soulagement, au commencement de la maladie et quelquefois même dans son progrès, des matières bilieuses et pituiteuses.

Les pleurétiques expectoroient très-rarement des crachats sanguinolens; mais leur poitrine étoit secouée par une toux sèche très-fréquente, qui enfin leur faisoit rendre un peu de mucosité.

Ils se tenoient couchés assez facilement sur le côté sain; mais ils ne le pouvoient en aucune manière sur le côté douloureux.

On trouvoit toujours le pouls beaucoup plus petit, plus foible, plus resserré, au poignet du côté affecté. La douleur ne restoit pas long-temps ni opiniâtrement au même endroit, si on y appliquoit quelque remède : mais elle gagnoit les parties situées au-dessus, ou l'extrémité des membres; reprenant ainsi la position qu'elle avoit souvent occupée dans le commencement.

J'ai vu ordinairement la couenne du sang d'un jaune pâle et de différente couleur, jaune, verte, cendrée, livide, ou tachetée. Ordinairement aussi elle ne se contractoit point, mais restoit fort étendue et cependant très-tenace.

On apaisoit la douleur de côté par des fomentations, ou même par un vésicatoire, après avoir fait précéder la saignée.

J'ai vu les fomentations émollientes rendre la douleur tellement extérieure chez quelques malades, qu'ils ne pouvoient supporter le toucher.

Chez d'autres, elle cédoit promptement aux fomentations ou au vésicatoire : et cependant la fièvre persistoit encore pendant plusieurs jours, jusqu'à ce que la maladie se fût dissipée peu à peu par les selles, par les urines, par les sueurs.

Cependant il ne falloit point forcer ces excrétions, mais les seconder lorsqu'elles se déclaroient spontanément.

Mais chez quelques-uns, dont le traitement avoit été trop anti-phlogistique, sur-tout par rapport aux saignées très-multipliées, la maladie rentra dans la classe des putrides.

Toutes les maladies fébriles exigeoient presque le même traitement que la pleurésie, savoir, d'abondantes boissons émollientes, nitrées, l'emploi modéré de la saignée; et lors même qu'elles paroissoient traîner en longueur et devenir opiniâtres, il ne falloit point agir avec force et précipitation. Le médecin devoit se dire à lui-même sans cesse : *Hâte-toi lentement.*

Cette observation est d'une grande importance dans le traitement des phthisiques, puisqu'il ne laisse pas que d'être différent dans l'hiver, sur-tout si cette saison est sèche et froide, que dans l'été et dans l'automne.

En effet, quelques-uns d'eux qui avoient été très-soulagés dans ces deux dernières saisons par le quinquina, le lichen d'Islande et la racine de polygala, furent tout-à-coup repris par la fièvre et la douleur de côté. Ils moururent pour la plupart, et on leur trouva des abcès au poumon, grands, petits, ouverts, fermés, et la substance intermédiaire semblable à de la chair endurcie, et horriblement enflammée. Chez d'autres, qui n'avoient encore qu'une phthisie commençante, et auxquels le lichen d'Islande, le polygala, le quinquina avoient paru d'abord avantageux, ensuite nuisibles, l'inflammation qui survint fut promptement dissipée, et ils évitèrent un danger très-pressant pour se voir livrés de nouveau à une longue maladie. Je les faisois saigner, mais modérément; et j'adoucissois une toux cruelle et la douleur de côté avec une tisane émolliente d'althæa, à laquelle j'ajoutois quelquefois un peu de gomme arabique : ce qui parut les soulager beaucoup.

Le sang étoit toujours couenneux; mais chez ces malades, comme chez tous ceux qui furent attaqués d'inflammations dans cette saison, la couenne étoit de diverses couleurs, plombée, jaune, verte, et malgré cela épaisse quelquefois, contractée et frangée : le sang étoit pareillement tenace.

Les odontalgies furent très-fréquentes ce mois-ci. D'abord elles étoient continues; ensuite elles eurent des rémittences, de telle sorte que le jour elles se faisoient sentir à peine, ou très-doucement et par intervalles, et que la nuit elles tourmentoient cruellement les malades, s'adoucissant de nouveau vers le point du jour. Tout fut inutile, excepté les remèdes fondans et salins, suivis du quinquina, qui dissipa ces odontalgies plus promptement qu'il ne chasse ordinairement les fièvres intermittentes, et employé à moindre dose.

J'ai vu aussi dans ce mois des douleurs nocturnes de membres, qui ne guérissoient que par le quinquina, que je donnois tard, à des doses modérées, et durant un temps assez court : néanmoins les malades n'éprouvoient point de rechutes. J'avois fait précéder les sels et l'antimoine

diaphorétique non lavé, qui seuls suffisoient quelquefois pour dissiper le mal.

Une jeune fille avoit des douleurs de colique accompagnées d'une fièvre légère, de frissons, et sur-tout de chaleurs et ensuite de sueurs. Elles commençoient tous les jours à trois heures après midi, et finissoient à six. Elles résistoient à tous les remèdes. Croyant que c'étoit une fièvre masquée, je donnai le quinquina à larges doses et pendant long-temps, mais inutilement. Enfin, la malade m'ayant montré à la grande lèvre droite une tumeur qui étoit fort douloureuse la nuit, je lui administrai le sublimé corrosif. Elle ne tarda pas à être guérie.

J'ai vu d'autres douleurs vénériennes *ne se faire sentir que le jour*, et jamais la nuit.

J'ai appris combien, même dans les maladies chroniques (en y comprenant celles que l'on appelle et qui sont en effet de toutes les saisons), il étoit nécessaire d'avoir égard à la constitution de l'année, et d'apprendre d'elle, comme d'un oracle, ce qu'il convient de faire dans les cas douteux.

Les pleurésies étoient, sur la fin du mois, plus multipliées et même d'un caractère plus inflammatoire. Cependant je n'en vis aucune de mortelle; mais toutes se terminèrent heureusement et doucement par résolution, au moyen des boissons émollientes, nitrées, et bues tièdes continuellement, de cataplasmes sur le côté douloureux, et d'une, de deux, et même de trois saignées.

J'ai guéri une dysenterie uniquement avec des boissons émollientes et mucilagineuses, des fomentations tièdes sur le ventre, et la saignée. Il y eut dans ce mois très-peu de fièvres putrides, quoiqu'un grand nombre de fièvres inflammatoires, et principalement celles qui n'étoient accompagnées d'aucune inflammation locale, ou seulement d'une très-foible, eussent des apparences de putridité. En effet, le goût, l'état de la langue, des dents sales, des nausées, des envies de vomir, des vomissemens, des flux de ventre spontanés eurent lieu comme dans les fièvres putrides : et néanmoins il existoit un état général d'inflammation, un épaississement phlogistique

des humeurs, que l'on ne pouvoit dissiper que par la saignée et par les boissons émollientes et nitrées.

Celui qui avoit guéri *ces* fièvres par *cette* méthode s'imaginoit avoir guéri des *fièvres putrides* uniquement avec la méthode anti-phlogistique. Je crois qu'il avoit bien traité ses malades, mais qu'il avoit mal raisonné, et donné à la maladie un nom qui n'étoit pas le sien.

En effet, il avoit guéri des fièvres *inflammatoires* et non putrides, mais qui avoient cependant une légère teinte de putridité, qui se trouva facilement dissipée par les boissons anti-phlogistiques et en tenant le ventre libre.

Une autre chose m'apprenoit que cela étoit ainsi : c'est que cette fièvre n'attaquoit pas les individus les plus robustes et les mieux portans, qui sont d'ailleurs le plus aisément susceptibles d'inflammation, mais les plus foibles, et les femmes de préférence aux hommes.

Ces malades ne supportoient pas impunément de trop fortes saignées, ni un traitement plus anti-phlogistique que la maladie elle-même. Car c'étoit alors que la fièvre inflammatoire se changeoit en vraie fièvre putride.

Je regardois cette fièvre comme *salutaire*, comme un instrument dont se servoit la nature pour dompter et changer l'humeur prédominante de l'été et de l'automne, en même temps que l'état de la saison changeoit. Mais il falloit contenir dans de justes bornes les efforts violens de la fièvre, quoiqu'elle fût médicatrice.

Certains médecins ayant traité ces fièvres putrides *en apparence*, inflammatoires *en réalité*, par la méthode anti-septique et stimulante, par les vomitifs, le quinquina, les vésicatoires, le camphre, le musc, etc. les accusoient d'être beaucoup plus malignes que pendant l'été dernier. Leurs malades mouroient. L'erreur dans le diagnostic étoit la cause de leur perte : tant il importe, pour bien connoître les maladies, de ne s'en pas laisser imposer par l'écorce, mais de scruter profondément la nature des choses.

Février. Dans les premiers jours, le temps commença à

s'adoucir, et à se charger de brouillards épais ; la rigueur de l'hiver s'amollissoit, et hâtoit le moment de la fonte des neiges, qui, le 5 du mois, disparurent tout-à-fait, à la faveur d'une pluie chaude du midi.

Depuis le 8 jusqu'à la fin du mois, il fit un temps doux et agréable de printemps, en sorte que, dans les quinze derniers jours, les efforts de la végétation furent très-sensibles en différens endroits.

La plus grande hauteur du baromètre fut (les 17, 18, 27, 28) de vingt-huit pouces six lignes.

La moindre fut (le 7) de vingt-sept pouces onze lignes.

Le plus grand froid fut (le 1er et le 2) de trois degrés et demi au-dessous de o.

La plus grande chaleur fut (le 25 et le 28) de dix degrés au-dessus de o.

La chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus de o.

Le 9, le 12 et le 13, il y eut une aurore boréale.

On observa dans le mois beaucoup de rhumatismes, en sorte qu'il arrivoit chaque jour à l'hôpital un grand nombre de malades.

Ces fluxions présentèrent beaucoup de variétés et de différences, résultant de la fièvre principalement et de la partie du corps qui étoit affectée.

En effet, le plus souvent la fièvre n'étoit pas considérable, sur-tout dans le jour ; mais elle prenoit plus d'intensité le soir et pendant la nuit, s'annonçant alors par un frisson : et enfin, après un petit nombre de jours non déterminé, elle disparoissoit peu à peu.

La plupart se plaignoient d'avoir la bouche pâteuse, muqueuse sur-tout et sans goût. Quelques-uns l'eurent amère.

Il y en eut qui n'éprouvèrent aucun symptôme fébrile.

La douleur du rhumatisme étoit déchirante, augmentoit le soir et dans la nuit, cessoit ou diminuoit le jour. Chez quelques-uns les genoux et les poignets se tuméfièrent : le gonflement étoit très-douloureux, cependant peu durable, et il dis-

paroissoit dans les vingt-quatre heures d'un autre gonflement ou de douleurs dans une partie différente.

Les douleurs des articulations ou des parties intermédiaires continuoient quelquefois très-long-temps après que la fièvre étoit terminée.

La maladie étoit d'une variété prodigieuse, eu égard à son siége.

Ainsi il y eut des douleurs qui prenoient le soir à l'occiput, au sinciput, à l'un ou à l'autre côté de la tête; des ophthalmies, des fluxions sur les dents, sur la gorge, etc.

On nous confia une femme à la fleur de l'âge, qui avoit en même temps les deux glandes sous-maxillaires et les deux parotides tuméfiées. On ne pouvoit toucher ces endroits sans lui occasionner une vive douleur. Il y avoit rhumatisme entre les deux épaules : la fièvre étoit légère. Le troisième jour de la maladie, elle avaloit difficilement, et se plaignoit d'un obstacle un peu au-dessus du sternum : sa respiration étoit laborieuse, à cause d'une douleur qui s'étendoit tout le long de la trachée-artère, et qui affectoit particulièrement sa partie supérieure ; cette douleur étoit pongitive et augmentoit dans l'inspiration. Le gosier étoit aussi plus douloureux quand on le touchoit.

La nuit qui suivit le quatrième jour, la respiration devint très-difficile, à raison de la douleur pongitive de tout le gosier ; et la malade étoit menacée de suffocation.

Le cinquième jour, elle vint à l'hôpital ayant les glandes sous-maxillaires et les parotides tuméfiées, la respiration très-laborieuse et douloureuse, comme je viens de le dire. Sa voix altérée ressembloit au gloussement d'un dindon en colère. On ne voyoit rien d'extraordinaire dans le fond de la bouche : toutes les extrémités, jusqu'au bout des doigts, étoient affectées de rhumatisme : le pouls étoit naturel : mais jusqu'alors les frissons avoient été continuels.

Cette malade fut guérie en peu de temps, au moyen d'une saignée; de fomentations émollientes à la gorge, au cou, aux parotides ; de boissons émollientes, nitrées et tièdes; enfin de l'antimoine diaphorétique non lavé.

Quelques malades éprouvèrent de continuelles douleurs dans l'abdomen, après que celles des membres eurent cessé, ou même les unes et les autres en même temps. J'ai regardé ces douleurs comme produites par un rhumatisme interne.

Ceux qui eurent ainsi le ventre douloureux, eurent en même temps un flux de ventre, et rendoient fréquemment, avec des tranchées et du ténesme, un mucus filant, semblable à du frai de grenouilles, ou comme on en trouve dans les urines des pierreux. Ils rendoient aussi des matières stercorales. Le mucus étoit quelquefois teint de sang. Cette maladie ressembloit à la dysenterie : cependant je la traitai comme un rhumatisme inflammatoire des intestins, et avec succès, par les saignées qui donnoient un sang couenneux, par les cataplasmes, les fomentations émollientes sur l'abdomen, les boissons tièdes rendues mucilagineuses, particulièrement avec la gomme arabique.

Après avoir dissipé entièrement la douleur, on pouvoit avec sécurité, et même on devoit expulser par le vomissement la saburre qui existoit d'abord et qui s'étoit accrue. Si pour avoir trop lubrifié le canal intestinal, il restoit de la diarrhée, on l'arrêtoit avec la décoction de racine d'arnica, les amers, les vins austères, et de temps en temps les parégoriques.

Il y en avoit qui urinoient difficilement et ressentoient des ardeurs : cet accident leur survint quelquefois subitement après la disparition de la douleur qui existoit dans une autre partie quelconque : nous le nommions *rhumatisme de la vessie*. Des boissons émollientes tièdes, l'application d'un cataplasme ayant les mêmes qualités sur le pubis et au périnée, procurèrent du soulagement.

Mars. Le temps fut aussi doux dans le commencement de ce mois qu'il l'avoit été pendant la plus grande partie de février. Cependant au bout de deux jours, un vent de nord froid et dur le fit changer.

Depuis le milieu du mois jusqu'au 25, il fut lui-même chassé par le printemps et le zéphir qui revinrent; et les efforts pré-

coces de la végétation, qui avoient été un peu suspendus par la rigueur du froid, recommencèrent, jusqu'à ce qu'une nouvelle gelée vint refroidir les derniers jours du mois.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 5) de vingt-huit pouces six lignes.

La moindre fut (les 15, 18 et 19) de vingt-sept pouces neuf lignes.

Le plus grand froid fut (le 6) de deux degrés et demi au-dessous de o.

La plus grande chaleur fut (les 26 et 28) de treize degrés au-dessus.

La chaleur moyenne, de huit degrés deux tiers au-dessus.

Au commencement de ce mois, on observoit, sur-tout parmi les hommes, non pas cependant chez un grand nombre, une espèce de fièvre putride qui commençoit comme une péripneumonie. Le sang avoit une couenne gélatineuse, étendue, de couleur cendrée. De petites saignées répétées, faites dès le commencement, furent avantageuses, en dissipant l'inflammation locale du poumon : mais ensuite des décoctions de chiendent, etc. avec de l'oxymel ou de l'oxysaccharum furent d'une utilité singulière. Le vomissement convenoit *rarement*, et *quelquefois* seulement *lorsque la maladie étoit plus avancée.* Car ce n'étoient pas des *fièvres saburrales primitivement putrides*, mais seulement *secondairement putrides*, et *quelquefois* seulement.

Cette condition contre nature et d'une nature inconnue, que l'on désigne sous le nom de *putridité*, paroissoit s'être formée primitivement dans les secondes voies, de quelque manière que ce fût, et n'avoir point passé des premières dans les secondes.

La fièvre suivoit son cours sans interruption, sans symptômes violens, sans redoublemens, ou avec des redoublemens très-légers, et qui avoient lieu les nuits. Les malades éprouvoient une somnolence continuelle, avoient la langue muqueuse, rarement la bouche amère. Le quinquina, l'arnica, les aromatiques et les stimulans de toute espèce devoient être exclus du traitement. Les anti-phlogistiques furent avantageux. La

maladie n'avoit point une durée déterminée. Il n'y avoit point de crise bien sensible.

Un froid sec accompagné d'un vent de nord s'étant fait sentir le 4 du mois, il survint beaucoup de pleurésies dont la douleur étoit très-vive. On saigna plusieurs fois : la couenne se trouva considérable, épaisse, étendue, non retirée, et telle qu'on l'observe ordinairement dans le rhumatisme inflammatoire. On employa des boissons tièdes, des cataplasmes émolliens sur le côté affecté. C'étoient des inflammations vraies et graves. Cependant le vomitif, administré tard, et après que l'inflammation eût été abattue, fut utile dans certains cas, la maladie passant de l'état inflammatoire à l'état saburral.

Ceux qui étoient sujets aux hémorrhoïdes en ressentirent des atteintes, quelquefois même très-graves, éprouvant même du ténesme, des douleurs de colique, et une fièvre inflammatoire. La méthode anti-phlogistique, consistant en saignées, en boissons convenables, dans l'application des sangsues, enfin dans les eccoprotiques, leur donna du soulagement.

Plusieurs femmes grosses de quatre à sept mois furent menacées d'avorter. Elles avoient des douleurs comme pour accoucher, de la fièvre. La saignée, les émulsions nitrées, le repos les guérirent. Une d'elles, dont ces moyens ne faisoient que diminuer les douleurs, ayant vomi de la pituite, d'abord spontanément, ensuite avec les secours de l'art, s'en trouva si bien, qu'elle fut délivrée entièrement et de la douleur dans les lombes et des efforts de l'accouchement. L'application des sangsues produisit le même effet sur une autre qui avoit eu quelquefois antérieurement un flux hémorrhoïdal.

Après le milieu du mois, on vit fréquemment une espèce de fièvre putride, dans laquelle les malades avoient toute la tête affectée, embarrassée, stupide, les sens hébétés, une somnolence particulière, et enfin, pendant la nuit sur-tout, un délire taciturne.

Il y avoit beaucoup de signes de saburre; cependant les évacuans, soit que le vomissement, soit que les selles en fussent l'effet, ne procurèrent aucun soulagement, ou il fut très-

léger et même de peu de durée. Quelques jours après, la langue se sécha; la pente au sommeil augmenta, devint continuelle et comateuse. Plusieurs avoient la bouche comme de la suie. Souvent, et contre leur habitude, les yeux étoient entr'ouverts dans le sommeil. Quand ils ne l'étoient pas également, je jugeois que le danger étoit plus grand. En effet, je n'ai jamais vu guérir, soit cette année, soit les autres, aucun malade dont les yeux présentoient ce dernier phénomène, quoique les autres signes ne fussent pas mauvais, quoiqu'ils fussent même favorables.

Quelquefois, à des jours indéterminés, il paroissoit des pétéchies dont l'éruption n'étoit ni utile ni nuisible, qui ressembloient parfaitement, pour la grandeur et pour la forme, à la rougeole, qui étoient d'un beau rose, excepté dans certains cas où leur couleur étoit cendrée ou légèrement jaune. Je les appelois *pétéchies de rougeole*. Les *pétéchies* lenticulaires furent plus rares.

Le pouls étoit plein, fort, dur, seulement un peu plus vîte que dans l'état naturel. J'ai vu la dureté et la vibration de l'artère augmenter quelquefois après des saignées répétées.

Il y avoit chez quelques-uns saignement de nez, sans aucun soulagement sensible.

Le sang des saignées avoit ordinairement une couenne rosacée, et formoit un gâteau très-tenace qu'aucune serosité n'environnoit. Cependant dans quelques cas cette couenne étoit plombée, cendrée, d'un jaune sale, étendue, tenace, non frangée.

Les urines étoient plus jaunes que dans l'état naturel, et couleur d'or; mais jamais elles ne furent de couleur de flamme ou tout-à-fait inflammatoires.

Cette fièvre avoit chaque jour dans le commencement une légère rémission, et un léger paroxysme précédé d'un léger frisson : ensuite on ne remarqua ni rémissions, ni paroxysmes; elle étoit devenue continue.

La durée de la maladie varioit : elle s'étendoit jusqu'à deux ou trois semaines. Ses crises varioient également : mais aucune ne

fut bien sensible, considérable, tumultueuse. La plupart de ces maladies sembloient se dissiper peu à peu sans leur secours.

Les malades avoient tous la poitrine plus ou moins entreprise, comme dans la pleurésie ou dans la péripneumonie.

Ils guérirent pour la majeure partie.

Les anti-phlogistiques seuls furent avantageux; savoir les saignées réitérées, et les décoctions de chiendent et de pied-de-lion, avec l'oxymel et le nitre.

Il fut également utile au plus grand nombre d'entretenir la liberté du ventre par de fréquens lavemens.

Il étoit très-important de tirer les malades de leurs lits, et de les placer sur des siéges, afin que cette position droite les empêchât de dormir. Personne ne connoît, à moins de l'avoir éprouvé, combien le sommeil allume la fièvre, et combien au contraire les veilles et une abstinence forcée du sommeil la modèrent, et préservent du délire.

Les vomitifs et les purgatifs ne furent d'aucune utilité, si ce n'est *rarement, lorsque l'inflammation étoit abattue, et la maladie très-avancée,* c'est-à-dire différente de ce qu'elle avoit été d'abord, et changée en fièvre putride saburrale.

Les vésicatoires, le camphre, la serpentaire, le contrayerva, le vin, etc. dont les malades faisoient usage avant d'entrer à l'hôpital, leur furent nuisibles.

Les ouvertures de cadavres faisoient découvrir des inflammations cachées quelque part, le plus souvent dans la poitrine, quelquefois aussi dans l'abdomen.

Nous appelions cette fièvre avec exanthèmes *putride-sanguine,* pour la distinguer de la *putride-saburrale,* telle qu'elle est produite ordinairement par la saburre putride qui a passé du système gastrique dans le sang; tandis que dans la *putride-sanguine* dont il est question, le vice paroissoit s'être formé *originairement* dans le système sanguin.

Cette putride-sanguine étoit en même temps de nature inflammatoire.

Voilà des pétéchies non *artificielles,* mais nées *spontanément.*

Voilà aussi une espèce de fièvre pétéchiale, et une *certaine* fièvre putride, qui ne cède ni à la méthode *échauffante*, ni à celle par les *émético-cathartiques*, et qui n'est combattue avec avantage que par la méthode rafraîchissante et anti-phlogistique.

Mais celui qui prétendroit que *toutes* les fièvres putrides, ou au moins *la plupart* (dont il y a des différences multipliées et essentielles, quoiqu'elles soient comprises sous la même dénomination), doivent être traitées par la méthode anti-phlogistique et rafraîchissante, et qui proscriroit les autres méthodes dans les autres espèces de fièvres putrides, ne s'écarteroit-il pas infiniment du vrai et de l'observation des médecins de tous les siècles?

Cette fièvre *putride et inflammatoire* a paru préférer les hivers moins froids et tempérés, ainsi que les mois de printemps, fuyant aux approches de la constitution inflammatoire d'un hiver rigoureux.

Quelquefois aussi cette même fièvre précède, sur la fin de l'automne, les maladies inflammatoires de l'hiver.

Avril. Ce mois commença par un temps rude et froid. Mais depuis le 4, la nature entière commença à s'échauffer puissamment jusqu'au 17, qu'un vent froid réprima pendant quatre jours ces chaleurs de printemps : cependant le ciel restoit toujours serein, et la sécheresse se prolongea.

Le 21, il fit une chaleur d'été plutôt que de printemps, et le lendemain cette forte chaleur fut accompagnée de tonnerres.

Le 23, il tomba de la pluie, que la grande sécheresse faisoit extrêmement désirer, et qu'on avoit demandée long-temps à l'Être suprême sans l'obtenir.

La fin du mois fut modérément chaude, et l'on eut des pluies bienfaisantes.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 2) de vingt-huit pouces six lignes.

La moindre fut (le 9) de vingt-sept pouces huit lignes.

La plus grande chaleur fut (le 15 et le 16) de dix-neuf degrés et demi au-dessus de 0.

La moindre fut (le 17 et le 18) de quatre degrés.

La chaleur moyenne fut de quatorze degrés trois dixièmes.

Dès les premiers jours du mois, il y eut un grand nombre de péripneumonies, sur-tout parmi les hommes : la douleur étoit très-étendue ; la fièvre très-forte : le sang étoit inflammatoire dans sa totalité, en sorte qu'il y avoit peu de partie rouge. Elles exigeoient des saignées abondantes, et des cataplasmes émolliens sur le thorax.

Il y eut aussi des inflammations du foie, seules ou accompagnées de pleuro-péripneumonie. Quelquefois toute la région hypocondriaque étoit affectée : quelquefois le thorax l'étoit en même temps qu'elle. L'ictère se joignoit chez quelques-uns à l'hépatitis ; et alors la maladie étoit très-grave.

Outre ces maladies inflammatoires, on continua d'observer un grand nombre de fièvres putrides sanguines.

La plupart des péripneumonies ou des pleurésies avoient quelque chose de saburral et de bilieux : c'est ce qui rendit avantageux un léger cours de ventre. Il n'étoit pas sûr de faire vomir, à moins que ce ne fût *tard*, la fièvre étant déjà diminuée, ou entièrement dissipée, la douleur cependant existant encore ou ayant reparu de nouveau.

Il mourut par-tout beaucoup de malades.

Les matières fécales étoient chez la plupart d'un vert foncé.

Nous reçûmes vers le milieu du mois quelques malades couverts de pétéchies. Ils avoient une saburre particulière, c'est-à-dire *rouillee*, non *tenace* mais *délayée* et *très-liquide*, peu abondante, dont il s'exhaloit une odeur qui tenoit de l'acide, de l'austère et du doux, comme celle du vinaigre auquel on a ajouté un peu de litharge. L'haleine, la sueur, la transpiration insensible des malades, et particulièrement la saburre qu'ils vomissoient, avoient cette odeur.

Les vomitifs étoient souvent nécessaires dans ce cas : cependant ils ne soulagèrent pas autant que dans les autres affections bilieuses, à cause de l'inflammation d'une partie

quelconque, de la poitrine sur-tout, qui avoit lieu conjointement. Une saignée étoit nécessaire, ou même plusieurs, principalement chez les hommes, auxquels les seuls antiphlogistiques, prescrits avant et après le vomissement, furent aussi très-avantageux. Je donnai à d'autres, et sur-tout à des femmes, sur la fin de la maladie, à raison de la foiblesse ou d'un flux de ventre incommode, l'infusion et décoction de racine d'arnica.

Sur la fin du mois, je traitai un grand nombre de quotidiennes, ou plutôt de double-tierces qui se montroient à la suite de fièvres continues.

Ces intermittentes ne cédèrent pas à l'usage des fondans : il fallut le quinquina et les amers.

Mai. Le temps fut très-chaud et étouffant dans les premiers jours.

Le 5, il y eut du tonnerre, et le soir un vent très-violent amena subitement un froid rude. La nuit, le vent ayant cessé, il tomba de la pluie.

Le 6 et le 7, le temps devint serein et chaud.

Le 8, quelques pluies légères, mais douces, furent de nouveau suivies d'une grande chaleur qui dura jusqu'au 20, où l'air commença à se refroidir un peu, ce que l'on eut de la peine à supporter à la suite de chaleurs aussi fortes, et d'une si grande vicissitude de chaud et de froid, la sécheresse restant toujours la même.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 23) de vingt-huit pouces quatre lignes.

La moindre fut (le 3, le 4 et le 13) de vingt-sept pouces sept lignes et demie.

La plus grande chaleur fut (le 11) de vingt-trois degrés au-dessus de 0.

La moindre fut (le 5) de six degrés.

La chaleur moyenne fut de seize degrés et demi.

Il y eut, au commencement du mois, plusieurs fièvres tierces, qui datoient de la fin du précédent. Ces tierces furent

d'abord simples, et ensuite elles devinrent doubles. On les traitoit avec la tisane de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, aiguisée d'un sel neutre, et suivie du vomitif. Lorsque, par ces moyens, les paroxysmes cessoient d'avoir lieu, on donnoit à la plupart des malades, pour les empêcher de retomber, l'électuaire fébrifuge de la pharmacopée de Vienne.

Après les premiers jours de mai, outre les fièvres tierces dont je viens de parler, on observa des angines, avec gonflement des amygdales, qui interceptoient le passage en se touchant. Ces angines étoient inflammatoires bilieuses. On devoit commencer par la saignée, dont le sang étoit inflammatoire. Mais il en résultoit très-peu de soulagement : le vomitif, au contraire, administré un peu plus tard qu'on n'a coutume de le faire, en procuroit beaucoup. Car aussitôt après le vomissement, la déglutition se rétablissoit. Alors on donnoit des laxatifs, et des gargarismes dans lesquels entroit le sel ammoniac. Le vésicatoire ne fut pas utile comme il l'est dans l'angine rhumatismale, ni le cataplasme autour du cou, ni les fomentations émollientes de la gorge.

Outre ces fièvres tierces et ces angines, on observa encore des pleurésies et des péripneumonies, qui étoient absolument de la même nature que les angines. En effet, il y avoit inflammation, ce qui exigeoit d'abord des boissons abondantes, ensuite, mais plus tard, un vomitif et des cocoprotiques. Ce qui chez certains malades arrivoit à la gorge, arrivoit chez d'autres aux poumons. C'étoit la même maladie, dont le siége seulement étoit différent : il falloit employer le même traitement.

Vers le milieu de mai nous eûmes plusieurs fièvres bilieuses simples.

Dans les fièvres tierces, après les fondans et le vomitif, je donnai avec succès les fleurs martiales de sel ammoniac dans un véhicule amer.

Dans la seconde quinzaine de mai, les fièvres bilieuses furent plus caractérisées, la bile plus jaune et plus abondante. Les formes de la fièvre étoient aussi plus diverses. Déjà le

sang étoit rarement couenneux : cependant, avant de donner le vomitif, je faisois faire une ou deux saignées. Quelques-unes de ces fièvres étoient plutôt putrides.

Juin. Ce mois presque entier fut plus froid et moins beau qu'il n'a coutume de l'être dans la plupart des autres années. Les vents étoient fréquens, les pluies rares et très-peu abondantes. Les derniers jours furent beaux et chauds.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 21, le 22, le 29 et le 30) de vingt-huit pouces.

La moindre fut (le 12) de vingt-sept pouces six lignes.

La plus grande chaleur fut (le 12) de vingt-trois degrés au-dessus de 0.

La moindre fut (le 21) de sept degrés et demi.

La chaleur moyenne fut de seize degrés et demi.

On voyoit, après le commencement du mois un grand nombre de fièvres rhumatismales, où la bile et l'inflammation formoient complication. L'humeur rhumatisante abandonnoit les membres subitement et au moment où on s'y attendoit le moins; et elle se portoit sur la poitrine, où elle occasionnoit la dyspnée et l'orthopnée, avec une toux très-violente, de l'oppression, et des crachats quelquefois sanguinolens. Une jeune fille ressentit tout-à-coup un froid extrême, le rhumatisme s'étant porté des membres sur les poumons. Elle ne pouvoit respirer que dans une position droite; une sueur froide se ramassoit en gouttes; on ne sentoit pas le pouls au poignet; le cœur battoit d'une manière très-irrégulière et avec beaucoup de fréquence. Je rappelai les forces au moyen des vésicatoires, du camphre, des épispastiques, des frictions, des fomentations sur les membres. Chez d'autres, où la métastase s'étoit faite également, et dont le pouls étoit fort, j'employai avec succès la saignée, ensuite les vésicatoires avec les fomentations tièdes.

La couenne du sang s'observa de nouveau très-fréquemment. On observoit aussi des érysipèles phlegmoneux. Les convalescens se ressentirent encore de l'influence du refroidissement de l'air : car il leur survenoit des catarrhes inflammatoires.

Après le milieu du mois, la température étant un peu froide, il y eut un grand nombre de fièvres rhumatismales, de l'espèce en même temps inflammatoire et bilieuse. Les malades avoient aux genoux, au dos de la main, des gonflemens vagues, très-douloureux; la saignée, les doux purgatifs furent employés avec succès.

Ce mois ayant été en général plus froid qu'à l'ordinaire et sec, la bile, qui sur la fin de mai paroissoit déjà commencer les maladies d'été, se trouva réprimée de nouveau, ou se joignit à l'inflammation.

Juillet. Des pluies considérables tombèrent au commencement du mois. Ensuite, jusqu'au 16, le temps changea continuellement, subitement, souvent plusieurs fois le même jour, du chaud au froid, du sec à l'humide, du beau au couvert.

Le 16 et le 17 furent sereins et chauds. Ensuite de grandes chaleurs alternèrent avec les pluies : en sorte qu'il y eut des vicissitudes marquées et sans ordre de grandes chaleurs, de pluies, de vent et de froid.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 15) de vingt-huit pouces trois lignes.

La moindre fut (le 5 et le 7) de vingt-sept pouces sept lignes.

La plus grande chaleur fut (le 21 et le 31) de vingt-trois degrés au-dessus de 0.

La moindre fut (le 13, le 14 et le 15) de onze degrés.

La chaleur moyenne fut de dix-sept degrés et demi.

Après le commencement du mois, les dysenteries furent communes par-tout. Leur nature étoit bilieuse-inflammatoire, comme celle de la plupart des fièvres qui régnoient alors.

Chez les jeunes gens et les sujets robustes, *la continuité* de la douleur et son augmentation quand on touchoit l'abdomen exigèrent d'abord la saignée et les émolliens tièdes, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur; ensuite, mais tard et quelquefois seulement, on pouvoit donner un émético-cathartique, ou seulement un purgatif, ou un simple laxatif.

On guérissoit un grand nombre de ces dysenteries seulement avec la saignée, des fomentations émollientes sur l'abdomen, et des boissons tièdes.

Mais je traiterai dans la suite plus au long de la dysenterie de cette année et de plusieurs autres.

Il y eut dans ce mois des fièvres rhumatismales d'un caractère bilieux et inflammatoire :

Beaucoup de fièvres érysipélateuses, qui se jetoient sur la face principalement, les gencives et toute la gorge ; les gencives rendant une matière ichoreuse :

Un assez grand nombre de fièvres bilieuses simples :

Des fièvres bilieuses putrides avec des exanthèmes *de forme* lenticulaire :

Des fièvres de cette dernière espèce, avec des pétéchies qui ressembloient à la rougeole, genre de pétéchies qui fut très-commun dans le printemps et dans l'été de cette année :

Des fièvres intermittentes tierces :

Quelques coliques inflammatoires bileuses :

Des fluxions en grand nombre et variées ; en sorte que presque toutes les maladies de ce mois, dont je viens de faire l'énumération, tenoient quelque chose du rhumatisme, ou fluxion bilieuse, inflammatoire, putride, mixte.

Presque toutes ces maladies étoient *congénères*, et de la même famille : c'étoit la *même matière morbifique ;* elles ne varioient que *par la forme.*

Cette matière étoit *bilieuse*, *bilieuse-putride*, mais toujours avec quelque mélange de *phlogose.*

La saison fournissoit la matière : la forme étoit due au genre de vie, à une prédisposition du sujet.

Le traitement devoit toujours être d'abord anti-phlogistique, à cause de l'inflammation soit déjà existante, soit menaçant d'avoir lieu si on ne la prévenoit par la saignée et les anti-phlogistiques. Mais ensuite, le vice bilieux se déclarant, le vomitif devenoit utile. Les boissons anti-phlogistiques suffirent seules pour ôter à la saburre toute son activité, quand elle n'étoit pas abondante.

Aout. Le temps varia encore singulièrement ce mois-ci, et fut plus humide, sur-tout vers son milieu, que dans le précédent, par les pluies fréquentes et subites qui tombèrent. Il devint ensuite plus constant et plus sec. Mais peu de jours après survinrent de nouveau des vicissitudes singulières d'humidité, de froid, de chaleur et de sécheresse.

Il fit un froid vif tous les soirs jusqu'à la fin du mois.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 28) de vingt-huit pouces deux lignes et demie.

La moindre fut (le 11) de vingt-sept pouces huit lignes.

La plus grande chaleur fut (le 7) de vingt-trois degrés au-dessus de o.

La moindre fut (le 27) de onze degrés.

La chaleur moyenne fut de dix-huit degrés.

Il y eut un très-grand nombre de dysenteries, souvent difficiles, et même mortelles, sur-tout pour les vieillards et les enfans. Aucun âge, aucun sexe n'en exemptoient.

Des fièvres *rhumatismales* putrides, *érysipélateuses* putrides, *pétéchiales* putrides, furent épidémiques dans différens endroits, sur-tout vers le milieu du mois. Les pétéchies étoient ou lenticulaires, ou ressemblantes à la rougeole.

Après les quinze premiers jours, les dysenteries pernicieuses continuant à être très-communes, on vit paroître beaucoup de pleurésies, soit *rhumatismales simples*, soit *rhumatismales bilieuses*, et du même caractère que *les dysenteries elles-mêmes*, dont elles ne différoient *que par la forme*.

Il y eut, pendant tout le reste du mois, une quantité innombrable de rhumatismes cruels, rebelles, errant dans toutes les parties du corps, attaquant tantôt l'une, tantôt l'autre, ou les articulations, ou les poumons, ou les muscles de la poitrine, ou les intestins : ce qui multiplia encore plus les dysenteries, qui étoient souvent difficiles à guérir.

Il y avoit aussi des toux violentes, difficiles, qui arrachoient quelquefois des crachats puriformes, et ulcéroient les poumons. Elles étoient avec quelque mélange d'inflammation, tout-à-fait inflammatoires, péripneumoniques, pleurétiques.

Il y avoit des rhumatismes très-douloureux et avec gonflement des muscles du thorax, contre lesquels l'application de cataplasmes émolliens ne faisoit que peu ou point d'effet. Quelquefois ce gonflement rhumatismal venoit à suppurer et à abcéder.

Il falloit se vêtir avec précaution, et prendre garde d'être frappé dans un moment de sueur par l'air froid, qui dans cette saison étoit et plus nuisible et plus sceptique.

Dans les derniers jours du mois, le nombre des dysenteries fut le même, et souvent il se joignit une inflammation de bas-ventre assez violente. Le sang des saignées étoit comme celui des pleurétiques. Je fis faire quelquefois *plusieurs* saignées avec un avantage *marqué*, et je donnai en abondance des boissons tièdes.

Dans le même temps que la dysenterie régnoit, on observa un assez grand nombre de *coliques*, ainsi que *des difficultés d'uriner*, le ventre restant toujours réglé. On traitoit avec succès ces maladies par la même méthode que les dysenteries.

Quelques-uns alloient rarement à la selle, cinq ou six fois seulement en vingt-quatre heures : mais leurs déjections avoient le caractère dysentérique, étant très-sanguinolentes, muqueuses, et rendues avec des tranchées.

Les maladies varièrent, quant à la forme, d'une manière étonnante, à ne considérer que les parties du corps qui en furent le siége. Car c'étoit toujours la même matière morbifique; et le même traitement curatif convenoit à toutes. Ce traitement étoit le traitement anti-phlogistique, celui qui consiste, non pas dans des saignées copieuses et répétées, mais dans des saignées ménagées, dans beaucoup de boissons tièdes, et dans des fomentations continuelles sur les parties douloureuses. La phlogose, par laquelle j'ai vu presque toutes les maladies de cet été comme défigurées, se trouvant dissipée, ou le malade entroit en convalescence, si la saburre bilieuse, étant en petite quantité, avoit été noyée et comme perdue dans les boissons; ou la maladie simplifiée, et devenue uniquement saburrale, se guérissoit en nettoyant les premières voies.

Les maladies ne se guérissoient pas promptement cette année, comme nous l'observions avec étonnement dans les précédentes, qui étoient plus bilieuses et exemptes de phlogose.

Il falloit ne pas ignorer que cette lenteur dans la guérison étoit propre et particulière à *cette* année, afin d'éviter d'employer des moyens trop énergiques contre des maladies auxquelles un traitement plus doux et le temps devoient suffire.

Il fut souvent avantageux de s'être contenté d'avoir calmé la violence d'une maladie, et après l'avoir rendue chronique d'aiguë qu'elle étoit, de la soumettre à un traitement convenable et de temporiser. J'ai éprouvé combien cela étoit vrai, sur-tout à l'égard de certaines dysenteries très-graves.

Septembre. On essuya dans les quinze premiers jours de très-grandes chaleurs, qui furent tout à coup remplacées par du froid, du vent, et en général par beaucoup de sécheresse.

Le 12, il revint une chaleur fort agréable et qui ne provoquoit point les sueurs; elle dura jusqu'au 16, où il tomba une pluie considérable, suivie d'un vent impétueux qui souffla pendant plusieurs jours.

Ensuite la chaleur et le froid se succédèrent, de manière que deux jours de chaleur étoient remplacés par deux jours d'un froid vif et piquant.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 17 et le 18) de vingt-huit pouces deux lignes.

La moindre fut (le 5 et le 20) de vingt-sept pouces huit lignes et demie.

La plus grande chaleur fut (le 4) de vingt-un degrés.

La moindre fut (le 21) de huit degrés.

La chaleur moyenne fut de quinze degrés deux tiers.

Les dysenteries continuèrent, conservant en partie, ou en totalité, leur caractère inflammatoire. Le vomitif convint rarement, tard; et il ne procura point, ou que très-peu, de soulagement. Les cataplasmes, les boissons émollientes tièdes, les émulsions, les saignées furent utiles. Sur la fin du mois, la maladie fut beaucoup plus rare.

Les rhumatismes furent très-nombreux et variés.

Une jeune fille eut les deux jambes attaquées alternativement d'érysipèles qui disparurent d'eux-mêmes. Après quelques jours il se fit tout à coup dans l'articulation du genou droit une collection d'eau considérable et dont la fluctuation étoit manifeste. Je donnai des sels pour lâcher le ventre; j'appliquai sur le lieu un vin aromatique aiguisé de sel ammoniac: la malade ne tarda pas à entrer en convalescence. Mais ensuite elle eut une fièvre lente nerveuse, que je traitai avec la décoction de fleurs d'arnica, et qui fut jugée par une éruption miliaire.

Vers le milieu du mois, j'observai des douleurs abdominales *absolument pareilles* à celles des dysentériques, le ventre restant réglé cependant, ou même plus resserré. Je nommois ces douleurs *une dysenterie sèche*. Le traitement consistoit dans les émolliens tièdes, les saignées, les cataplasmes, le vomitif donné tard, etc.

Vers la même époque, les fièvres bilieuses et les putrides étoient compliquées jusqu'à un certain degré de péripneumonie, ce qui nécessitoit une ou deux saignées: elles n'étoient ni bilieuses, ni putrides simples, mais avec inflammation.

Le besoin de saigner dans toute espèce de maladie étoit souvent plus pressant, et l'emploi des vomitifs plus rare. On voyoit des pleurésies légères; des péripneumonies entièrement ou en partie inflammatoires, putrides, mixtes, rhumatismales.

Après cette époque, les maladies rhumatismales, qui étoient assez fréquemment d'un caractère inflammatoire, se multiplièrent considérablement, et restèrent presque seules de toutes les autres maladies, les dysenteries étant déjà beaucoup plus rares.

Le siége de ces rhumatismes étoit fixé dans la poitrine, le cou, la tête; dans les extrémités tant supérieures qu'inférieures, mais rarement dans l'abdomen. Comme ils avoient accompagné la constitution dysentérique dans sa vigueur, et qu'ils régnoient encore épidémiquement lorsque celle-ci tiroit à sa fin, je me fortifiai dans mon opinion qu'il existoit une certaine affinité entre elle et eux, une certaine identité d'origine.

En effet, ces maladies qui attaquent l'espèce humaine en nombre égal et dans le même temps, et qui semblent réunir contr'elle leurs forces, ne prouvent-elles pas par-là même qu'elles sont les rejetons d'une même famille, et qu'elles ont le même caractère?

Dans les derniers jours du mois, les maladies abandonnèrent presqu'en totalité leur siége, pour se porter vers la poitrine et vers la tête.

La température de ce mois imitoit celle du printemps, lorsqu'elle est boréale; et on observoit généralement les maladies qui sont ordinaires dans cette saison.

La constitution fut plus inflammatoire, et la même que celle de l'été précédent et des trois automnes derniers.

Le nombre des malades fut très-considérable; en sorte qu'il s'en présentoit tous les jours plus qu'on ne pouvoit en recevoir.

Cependant il n'y eut pas beaucoup de morts.

Les maladies se terminoient difficilement, partiellement, lentement. Les convalescences étoient longues; les rechutes faciles.

Le type des fièvres étoit tel, qu'elles avoient leurs redoublemens les soirs, sur-tout avec frisson. C'étoient des continues rémittentes.

Il n'y eut qu'un très-petit nombre de fièvres intermittentes pendant l'été et au commencement de l'automne.

La matière morbifique, pendant ce mois, étoit composée, c'est-à-dire inflammatoire, muqueuse, bilieuse, âcre, tantôt l'une, tantôt l'autre de ces qualités étant prédominante.

Sur la fin du mois, les fièvres, qui avoient commencé par une phlogose considérable, devenoient souvent néanmoins putrides en avançant; et nous en eûmes même plusieurs de *rhumatismales-putrides*, sur-tout parmi les femmes. Beaucoup d'entr'elles présentèrent, dans leurs progrès, des éruptions ou *lenticulaires*, ou *morbilleuses*.

Ces dernières étoient *jaunes*, brunes, d'un beau rouge: mais

les lenticulaires étoient d'un *rouge obscur, de couleur de châtaigne, livides, rosacées.*

Une femme qui avoit des pétéchies livides, d'un rouge obscur, mourut, quoiqu'on lui eût administré les acides minéraux à grandes doses.

On guérit les autres, en employant d'*abord* la méthode anti-phlogistique (*de petites saignées* qui donnoient un sang inflammatoire dont la couenne étoit jaune et la sérosité verdâtre); ensuite la méthode fondante, consistant dans une décoction de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, avec le sirop de groseilles; enfin le vomitif, mais fort tard, à quelques-uns seulement, et lorsque *la phlogose étoit abattue.* S'il y avoit somnolence, engourdissement; si le pouls étoit presque naturel, ou plus languissant, j'ajoutois les fleurs d'arnica.

Je ne donnai plus les acides minéraux.

Je faisois lever souvent les malades.

Ces fièvres étoient longues, n'avoient aucune crise sensible, et se terminoient lentement et insensiblement.

Je ne faisois usage ni du quinquina, ni d'autres remèdes vantés d'ailleurs dans la fièvre putride, ni des vésicatoires, ni du camphre.

Je m'étonnois moi-même que des succès si marqués ne fussent dus qu'à une juste évaluation des forces de la nature, pour les diminuer quand elles étoient excessives, pour les relever quand elles étoient abattues, en employant des moyens doux et non pas trop actifs et trop stimulans; et qu'à la précaution que les excrétions ne fussent ni supprimées ni trop abondantes. Tenant ainsi les forces dans ce juste milieu, qui est nécessaire et qui suffit pour soumettre la maladie, il falloit donner à l'humeur morbifique un véhicule convenable, au moyen de la tisane de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée avec le sirop de groseilles, etc. Un traitement modérément anti-phlogistique se trouva donc préférable à tous les autres, même lorsqu'il y avoit des pétéchies *livides:* je les ai vues conjointement avec l'inflammation.

Il y avoit moins d'hommes malades que de femmes; et ils

l'étoient moins gravement, et sans pétéchies. Une saignée seulement et ensuite des boissons anti-phlogistiques les guérissoient en peu de temps. Les femmes furent malades en beaucoup plus grand nombre, très-long-temps, avec des accidens qui tiennent à la putridité et des pétéchies de différente espèce. Leur convalescence étoit longue.

Je rapporterai quelques exemples les plus notables des fluxions qui furent alors si fréquentes.

La fluxion qui se faisoit sur les yeux produisoit l'ophthalmie séreuse, qui fut très-commune dans les derniers jours du mois.

Quelquefois l'humeur rhumatisante se glissoit entre les lames de la cornée, et rendoit ainsi cette membrane épaisse, blanchâtre, imperméable à la lumière.

Chez une certaine fille, une matière séreuse augmenta tellement l'humeur aqueuse, qu'il y avoit protubérance de la cornée comme dans le staphylome; les deux yeux rendoient continuellement une grande quantité de larmes âcres, et le nez étoit affecté de coryza.

Je me servis des moyens que je croyois convenir au rhumatisme; et pour que la cornée s'affaissât, je la faisois percer de temps en temps. Je ne pus empêcher la protubérance de se former de nouveau, quoique j'employasse la dissolution de plomb, et des fomentations fortifiantes.

J'ai vu des cataractes provenir d'un rhumatisme qui se portoit sur le cristallin, un amas de matière puriforme dans la chambre antérieure de l'œil être l'effet d'une fluxion.

Une autre fille avoit des douleurs déchirantes dans presque toute la tête, et tous les soirs une petite fièvre. Elle voyoit obscurément de l'œil droit : le gauche étoit un peu tourné et louche, et elle voyoit double. Je lui donnai une mixture saline, qui lâcha un peu le ventre : ensuite on lui appliqua un vésicatoire à la nuque, et je lui fis prendre dans l'eau simple avec le rob de sureau de l'antimoine diaphorétique non lavé : elle ne tarda pas à guérir.

J'ai vu dans une troisième femme cette vue double

provenir de la même cause, et guérir de la même manière.

Un homme fut pris d'une sciatique rhumatismale du côté droit. Peu de jours après, le testicule du même côté devint enflé tout à coup de la grosseur des deux poings ; en sorte que le malade se plaignoit d'une douleur avec tension : et la tumeur parut, à tous ceux qui l'examinèrent, provenir d'une eau épanchée entre les tuniques du testicule. On appliqua des discussifs : on donna ce qui pouvoit provoquer les déjections, les urines, et même ensuite les sueurs. Ces remèdes guérirent la sciatique : mais la tumeur du testicule ne céda qu'à la ponction.

Chez une autre fille, le genou se tuméfia en une seule nuit, de sorte que le lendemain on y sentoit une fluctuation *manifeste*. Cette malade fut bientôt guérie au moyen d'une saignée, de doux purgatifs, et de fomentations vineuses avec addition de sel ammoniac. Elle avoit en même temps une fièvre rhumatismale.

Un homme, attaqué depuis quatorze jours d'une pareille fièvre, délira tout à coup, et finit par mourir quelques jours après dans un sommeil apoplectique. On trouva beaucoup de sérosité entre les deux méninges, et de cette même sérosité mêlée de sang au-dessous de la tente du cervelet.

Une femme, qui avoit gagné du froid ayant très-chaud, fut prise d'un coryza violent. Le coryza disparut peu d'heures après, et bientôt la respiration devint forcée comme celle des asthmatiques, avec des signes d'hydrothorax. Je la soulageai d'abord avec une saignée, ensuite en provoquant doucement les déjections et les urines. Je lui donnai aussi les férulacées. Elle fut long-temps à guérir.

Mais les fluxions de ce genre sur les organes essentiels furent rares. On en observa un très-grand nombre qui affectoient les lombes et les extrémités.

Octobre. Les vicissitudes de froid et de chaud furent moindres pendant ce mois ; les changemens moins grands ; l'état de la température, quel qu'il fût, moins intense ;

l'arrivée des changemens ne fut pas aussi subite, ni leur fin aussi précipitée. Le sec et l'humide, le chaud et le froid furent tellement modérés, et se balancèrent tellement, qu'on ne pouvoit reprocher à aucun de prédominer. Le temps, un peu froid en général, étoit celui de la saison. Les vents se turent pendant tout le mois.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 24) de vingt-huit pouces quatre lignes.

La moindre fut (le 29 et le 30) de vingt-sept pouces neuf lignes.

La plus grande chaleur fut (le 2) de seize degrés au-dessus de 0.

La moindre fut (le 27) de deux degrés.

La moyenne fut de onze degrés un tiers.

Les dysenteries furent très-rares, plus ou moins inflammatoires.

Elles se terminèrent, de même que celles de la fin de septembre, par un ténesme qui fut plus fréquent et plus opiniâtre qu'il ne l'étoit ordinairement dans la dysenterie des mois précédens.

Les femmes furent encore fréquemment attaquées d'une certaine espèce de fièvre putride, qui dans son principe avoit quelque chose d'inflammatoire, et étoit ensuite putride, de manière cependant qu'elle ne supportoit pas les stimulans trop actifs. Elles se trouvèrent fort bien, lorsque la maladie fut avancée, de la décoction de fleurs d'arnica, de racines de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, etc. La plupart avoient la langue sèche, le pouls nullement analogue aux autres symptômes, principalement à la lassitude qu'elles éprouvoient et à l'engourdissement des sens.

Il n'y avoit que peu ou point d'altération. L'indifférence d'esprit étoit étonnante : les malades ne s'inquiétoient de rien, semblables à ceux qui hésitent entre le sommeil et la veille, ou qui ayant pris de l'opium sont au moment de s'endormir.

Quelques-unes de ces femmes conservoient la chaleur

naturelle, le pouls naturel aussi, quant à sa fréquence et à sa force; cependant elles lâchoient sous elles sans s'en apercevoir. D'autres, au commencement de la maladie, ou au moins lorsqu'elle étoit avancée, furent prises d'une toux et d'une oppression de poitrine. Ces fièvres se terminoient environ au bout de quatorze jours, et même plus tard. Les malades restoient étendues négligemment et immobiles : leur délire n'étoit point furieux, mais tranquille; et soit en dormant, soit même en veillant, elles marmottoient des choses sans suite. Les urines étoient comme en santé, quelquefois safranées, quelquefois ictériques.

J'ai vu souvent ce mois-ci, et pendant d'autres, survenir des pétéchies sans que les malades s'en trouvassent mieux. Mais des pustules miliaires, qui parurent au milieu d'une sueur abondante, dissipèrent entièrement la fièvre, en sorte que cette crise, quoique n'ayant pas lieu à une époque déterminée, fut complète et absolue.

Il survint à une femme, dont la maladie s'étoit terminée d'une manière insensible et sans aucune crise manifeste, deux parotides lymphatiques, mais douloureuses, d'un volume considérable, avec grande tuméfaction du cou : il y avoit anesthésie. Cependant la malade avaloit, et elle montroit sa langue quand on la lui demandoit. Je lui donnai un purgatif composé de manne et d'un sel, et j'appliquai un vésicatoire à la nuque. Les parotides diminuèrent un peu, ensuite davantage. Je prescrivis la décoction de fleurs d'arnica, qui n'excita point de cardialgie. Les parotides augmentant de nouveau, on posa un vésicatoire entre les deux épaules. La malade mourut.

La sérosité, pendant ce mois encore, et sur-tout vers son commencement, se portoit sur toutes les parties du corps sans règle et sans frein, attaquant quelquefois subitement ou l'estomac, ou la plèvre, etc. de manière à faire jeter les hauts cris aux malades. Des boissons tièdes, des fomentations, les vésicatoires, l'antimoine diaphorétique non lavé adoucirent et même domptèrent, mais à la longue, cette matière morbifique,

peu abondante, à ce qu'il paroissoit, mais très-dangereuse par sa mobilité et son acrimonie.

Il y eut vers le milieu d'octobre quelques inflammations d'estomac cruelles, et beaucoup de pleurésies accompagnées de peu de fièvre, mais d'une douleur insupportable et qui ne permettoit pas même le plus léger toucher. La saignée donnoit un sang extrêmement inflammatoire, et les fomentations adoucissoient la douleur, qui cependant ne cédoit que très-tard et avec la plus grande peine. C'est ainsi que la matière rhumatisante se porta de l'abdomen à la poitrine, où elle se montroit plus inflammatoire.

La saburre fut pendant ce mois rare et de nature pituiteuse: elle ne fut ni bilieuse, ni abondante.

C'est aussi ce qui rendit rare l'emploi des vomitifs, et fréquent celui des saignées modérées (dans le commencement des maladies), des boissons émollientes, tièdes, diaphorétiques, etc.

On trouva, en faisant l'ouverture de la femme qui mourut ayant des parotides, beaucoup de sérosité sanguinolente entre les méninges, dans tous les ventricules du cerveau, et dans la partie inférieure de la boîte osseuse qui contient la moelle allongée. En écartant avec précaution les lobes du cerveau, on trouva aussi un écartement long de trois travers de doigt, qui pénétroit dans le ventricule droit : il fut produit peut-être par la sérosité qui se fit jour par force dans ce ventricule. Le corps strié du même côté étoit comprimé et aplati.

Ces sortes de collections simplement séreuses et séreuses-sanguinolentes se faisoient tout-à-coup dans le cerveau, ou dans la poitrine des malades attaqués de fièvres putrides, et de cette espèce de fièvres appelées par quelques-uns *lentes-nerveuses*, par d'autres *lymphatiques*, par ceux-ci *catarrhales-malignes*, par ceux-là *rhumastismales-malignes*.

Ainsi, lorsque la métastase se faisoit au cerveau, il survenoit d'abord du délire, ensuite de la stupeur avec une espèce de grognement répété, un pouls vibrant, dur, plein : enfin

les yeux *connivoient* (1), et les malades mouroient apopleetiques.

La vie de ceux à qui il survenoit des parotides pendant cette fièvre me paroissoit en danger, parce que cette matière pouvoit se porter plus aisément sur le cerveau, à cause du voisinage, et occasionner ainsi la mort.

Si la respiration devenoit tout à coup péripneumonique, la fièvre étant déjà très-avancée, elle annonçoit une métastase d'une humeur aqueuse ou sanguinolente dans la cavité de la poitrine.

Ces métastases funestes peuvent ordinairement se prévenir, si pendant tout le temps de la maladie on tient le ventre *un peu plus libre*, non pas seulement par des lavemens, qui ne dégagent que le dernier des intestins, mais par des remèdes pris par la bouche, qui s'ouvrent aisément le passage à eux-mêmes, et chassent vers l'anus, comme vers l'égout général, toutes les humeurs qu'ils rencontrent ou qu'ils attirent. Je ne dis pas que ces moyens doivent agir avec l'impétuosité d'un purgatif (quoique cela soit nécessaire quelquefois, par exemple dans les fièvres putrides qui proviennent de saburre des gros intestins): mais la tendance et la pente des humeurs vers le canal doit être en même temps et légère et continuelle.

La métastase déjà existante se dissipe quelquefois par la saignée soit ordinaire, soit des sangsues, soit des scarifications. Il convient ensuite de lâcher le ventre, et d'attirer au dehors la sérosité épanchée au moyen des vésicatoires.

(1) Les yeux *connivoient* (*conniventibus oculis*). Stoll emploie cette expression en plusieurs endroits. Elle répond au mot grec σχαρδαμυσσω, et au mot latin *nictare* ou *nictari*. Ce n'est point, comme quelques-uns l'ont pensé, ouvrir et fermer alternativement les yeux avec vivacité, faire ce qu'on appelle en un seul mot *cligioter*: c'est bien plutôt tenir les yeux à demi-fermés. Ce signe est des plus funestes, parce qu'il annonce l'affoiblissement des muscles les plus actifs du corps humain, et par conséquent cet affoiblissement général qui précède la mort. En comparant entre eux différens passages de Stoll, on voit clairement que c'est là le sens qu'il attache aux mots *conniventibus oculis* (*Note du Trad.*)

Les fièvres de ce mois que je viens de décrire peuvent être appelées *lentes-nerveuses ;* et de même que les fièvres d'été sont pour la plupart produites par *une matière bilieuse*, de même celles d'automne le sont par une *matière pituiteuse* ou par un *mucus abondant.*

Ordinairement ces fièvres muqueuses paroissent entre la constitution d'été et celle d'hiver (en supposant que ces deux constitutions observent leur marche ordinaire) ; en sorte qu'elles tiennent par une extrémite aux maladies *bilieuses* de l'été, et par l'autre aux maladies inflammatoires de l'hiver.

Il est certain que toutes les fois que les saisons de l'année observent leur marche ordinaire, la phlogose de l'hiver dégénère en pituite du printemps, qui produit à son tour beaucoup de maladies : jusqu'à ce qu'enfin celle-ci soit domptée elle-même par l'influence des saisons ; ou que prenant de l'activité sous celle de l'ardente canicule, et se jetant sur les entrailles, elle ne soit plus alors une pituite inerte, mais une nouvelle humeur mordicante, troublant l'économie animale, indocile à ses lois, et connue sous le nom de *bile* qu'on lui donne communément.

Aux approches du froid de l'automne, cette bile s'adoucit et se métamorphose : alors naît de nouveau la pituite qui se répand dans tout le système des vaisseaux. De là cette variété de fièvres *pituiteuses*, telle à peu près que nous l'avons observée pendant ce mois.

Outre la dysenterie qui parut de temps en temps relever la tête, on observa beaucoup de catarrhes et quelques angines.

Après le milieu du mois, la fièvre que j'ai décrite précédemment affectoit la poitrine plus fréquemment, plus fortement, et comme une péripneumonie.

La toux fut violente ; les crachats, d'abord en petite quantité, devinrent ensuite abondans, filans, transparens, semblables à du blanc d'œuf. Le besoin de saigner étoit plus fréquent au commencement de la maladie. Les remèdes tièdes, émolliens, dépourvus de tout stimulus, furent d'une utilité très-sensible.

Il y avoit ces différences entre la fièvre pituiteuse et la fièvre bilieuse. Dans la première, l'humeur qui abondoit étoit une pituite insipide dont la bouche et l'arrière-bouche étoient remplies, et qui s'évacuoit par expectoration. Cette fièvre n'étoit gastrique-saburrale qu'accidentellement, et partiellement. Car la pituite paroissoit éparse dans tout le corps; tandis que la bile présentoit une masse plus considérable, et avoit son siége primitif dans les premières voies.

Une diarrhée abondante fut moins utile *dans la fièvre pituiteuse*, qu'elle n'avoit paru l'être *dans la fièvre bilieuse*. Cependant il étoit très-avantageux pour les malades d'avoir deux ou trois déjections par jour. Ceux dont le ventre resta serré pendant presque tout le temps de la maladie éprouvèrent des accidens du côté de la tête ou de la poitrine, et même leur vie fut en danger.

Le vomissement artificiel ne les soulageoit point dans le commencement, et plus tard il n'étoit que d'un secours léger et nullement décisif : tandis qu'au contraire un vomitif donné d'abord dissipe souvent tout à coup une fièvre bilieuse.

Des sueurs non forcées (1), et qui survenoient la maladie

(1) Rien n'est plus sage et ne porte autant le caractère des connoissances profondes de l'auteur, que ce qu'il dit sur la réserve qu'il faut mettre en général en médecine pour l'usage des médicamens; il vaut sans doute bien mieux s'en abstenir que d'en employer sans ordre, sans suite, sans aucun rapport direct avec la nature de la maladie, ou même d'en administrer qui puissent contrarier les efforts salutaires de la nature. Combien ces préceptes sont méconnus, sur-tout dans l'exercice de la médecine populaire ou domestique ! Rien n'est plus ordinaire dans les campagnes que de recourir aux remèdes les plus violens, pour se défendre d'un prétendu venin qu'on regarde comme la cause universelle des maladies. C'est ainsi que, dans une épidémie de dysenterie qui a fait de grands ravages dans le département de Melun, les hommes qui en étoient frappés recouroient promptement à des boissons alkoolisées, comme du vin chaud avec de la cannelle, ou du girofle; le mal et sur-tout les douleurs violentes de l'abdomen en étoient tellement exaspérés, que bientôt après les malades périssoient avec tous les caractères d'une inflammation des intestins : ceux au contraire qui par le conseil du médecin étoient d'abord traités par l'usage des mucila-

étant avancée, furent avantageuses. La sécheresse opiniâtre et soutenue de la peau étoit d'un mauvais présage. On ne pouvoit provoquer l'expectoration, sans craindre des stases inflammatoires, qu'avec des boissons tièdes et émollientes.

Une éruption miliaire blanche, spontanée, se faisant jour au milieu d'une sueur abondante naturelle, dissipoit souvent cette fièvre sans crainte d'aucun danger : tandis que dans la fièvre bilieuse, cette éruption est presque toujours factice et dangereuse, provenant ou de l'omission d'un émético-cathartique dans le commencement de la maladie, ou d'un régime échauffant qui l'aura forcée à paroître.

Les symptômes des fièvres pituiteuses sont plus doux en apparence; leur marche est moins vive et moins tumultueuse; certaines fonctions s'écartent moins de l'état de santé, comme le pouls, la chaleur, les urines qui changent peu : tandis que la fièvre bilieuse est plus violente, plus orageuse, et trouble plus manifestement presque toutes les fonctions.

La lésion des fonctions animales principalement est, sous une apparence de douceur, plus grande et plus dangereuse dans les fièvres pituiteuses; par exemple l'engourdissement des sens, la stupeur, l'assoupissement; un délire doux, taciturne, les malades marmottant tout bas; la surdité, l'insensibilité : dans la fièvre bilieuse, le cerveau est affecté plus vivement; il y a un violent mal de tête, de l'agitation, un délire souvent furieux.

Les fièvres *pituiteuses* sont continues : les *bilieuses* sont le plus souvent rémittentes.

On observe également dans les unes et dans les autres des formes et des variétés accidentelles sans nombre. En effet,

gineux, et puis par de légers évacuans, ont été exempts de ces symptômes formidables. Cette épidémie, pour laquelle l'Ecole de Médecine a été consultée, et dont j'ai été chargé d'aller sur les lieux constater le vrai caractère, n'étoit devenue très-meurtrière que par les préjugés des gens de la campagne, et leur coutume perfide de recourir, au commencement des maladies, aux remèdes les plus violens. (*Note de M. Pinel.*)

selon que telle ou telle partie du corps est plus particulièrement affectée, le tableau de la lésion des fonctions varie, quoique la matière morbifique ne cesse pas d'être la même.

De là cette fièvre a reçu différens noms : on l'appelle fièvre rhumatismale, arthritique, lente-nerveuse, frénésie, angine, catarrhe simple, péripneumonie fausse, catarrhe suffocant, asthme, toux convulsive, sciatique, lombago, etc.

La fièvre pituiteuse est ou simple et sans mélange, ou compliquée avec quelque autre fièvre, par exemple avec *la bilieuse* ou avec *l'inflammatoire :* c'est selon que le malade a plus de disposition à la bile ou à la phlogose, selon que la constitution est *bilieuse* ou inflammatoire.

On observe des fièvres *pituiteuses* de différens degrés : les unes étant accusées de *malignité*, et perdant leur nom pour s'appeler *lentes-nerveuses ;* les autres étant très-bénignes.

Quelquefois la fièvre n'existe point formellement et explicitement : mais il y a une disposition fébrile, et comme le germe de la fièvre pituiteuse qui va se développer. J'ai observé les mêmes différences par rapport aux fièvres bilieuses.

Comme dans la fièvre pituiteuse la matière fébrile est dispersée par-tout le corps, quoiqu'en même temps une partie considérable surcharge les premières voies, il est évident que les remèdes n'agissent sur elle qu'*indirectement*, et qu'on ne peut expulser directement et énergiquement que ce qui est contenu dans l'estomac et dans les intestins ; mais que tout ce qui est ailleurs doit être séparé des autres humeurs, dompté, expulsé de différentes manières et non sans beaucoup de peine. Ce travail ne peut être que celui de la nature, dont il faut proportionner les forces médicatrices à la grandeur de la maladie et à la quantité de sa matière, les augmentant, les diminuant, les dirigeant, et écartant tous les obstacles qui peuvent s'opposer à ses efforts salutaires.

Mais dans les fièvres *bilieuses*, l'action des remèdes sur la matière fébrile est plus forte, plus certaine ; elle est directe puisqu'on peut évacuer cette matière par un émético-cathartique.

La méthode *indirecte* trompe souvent, puisqu'elle ne frappe qu'obliquement sur les causes de la fièvre. C'est ce qui rend le traitement des fièvres *pituiteuses* plus difficile et plus lent, et le pronostic plus incertain. Les erreurs des crises sont dangereuses, et les crises elles-mêmes sont plus marquées dans ces fièvres que dans les bilieuses.

Dans la fièvre pituiteuse, sur-tout si elle est avancée et s'il n'y a point de phlogose, un remède apéritif, résolutif, altérant, légèrement émétique sera très-utile. On trouve toutes ces qualités réunies dans la fleur d'arnica, comme je le ferai voir bientôt en détail.

Il y eut, sur la fin du mois, beaucoup d'angines inflammatoires-rhumatisantes, des asthmes, des péripneumonies avec une respiration asthmatique et de l'orthopnée pendant la nuit : des catarrhes opiniâtres, souvent avec inflammation : des toux convulsives chez les enfans : des rhumatismes sur les articulations, plus rebelles et plus longs que ceux des semaines précédentes, et accompagnés quelquefois de convulsions momentanées ou de tout le corps, ou de la mâchoire, et même de frénésie, selon que cette humeur vague de la fluxion se jetoit sur telle ou telle partie.

Une jeune fille avoit un rhumatisme long, rebelle, nocturne et vague. Il se forma peu à peu à l'aine droite une tumeur douloureuse, qui se dissipa de la même manière. J'administrai le mercure, soupçonnant une affection vénérienne : mais ce fut sans succès. Je m'aperçus enfin que c'étoit un rhumatisme de cette constitution, qui quelquefois excitoit un gonflement dans quelque partie. J'avois été induit en erreur par le siége de la tumeur, l'opiniâtreté des douleurs et leur intensité pendant les nuits.

On nous amena le 10 octobre, et le neuvième jour de sa maladie, une fille de vingt ans, qui présentoit les symptômes d'une fièvre composée de la *lente-nerveuse*, de la *bilieuse* et de *l'inflammatoire*. On observoit aussi des signes d'une légère péripneumonie du côté gauche. J'employai les émolliens tièdes. Deux saignées donnèrent un sang couvert d'une couenne

inflammatoire. Elle vomit aussi une espèce de lie, après que la phlogose eût été dissipée ou abattue. Elle se trouvoit bien, et paroissoit convalescente. Mais le 20 octobre, le pouls devint accéléré : elle commença à tousser avec violence et presque continuellement. Elle rendoit des crachats abondans et filans : mais ensuite, la toux persistant, les crachats se supprimèrent. Le pouls étoit quelquefois vibrant : il y avoit stupeur, et le son de la voix ressembloit à un grognement. Pendant tout le temps de la maladie, le ventre avoit été paresseux, la peau sans transpiration, rude et sèche. La malade disoit avoir la respiration libre, et elle nous paroissoit telle, si ce n'est qu'elle étoit un peu accélérée. La stupeur augmenta, et la tête se perdit. Le grognement étoit continuel, ainsi que les efforts pour tousser qui ne produisoient rien. Les urines ne furent jamais enflammées ; elles étoient le plus souvent naturelles, troubles quelquefois, et peu abondantes. La malade mourut le 24.

J'augurois mal de la paresse du ventre et de la sécheresse de la peau, que j'avois observées durant toute la maladie, ainsi que de la rareté des urines, quoique la malade parût d'abord se trouver bien et entrer en convalescence. Je savois d'ailleurs que les humeurs se portent vers la tête et vers la poitrine, quand le ventre, la peau et les urines se comportent comme chez cette fille.

Il sortit par la bouche et les narines du cadavre une sérosité jaunâtre et d'une odeur très-forte. On trouva les vaisseaux du cerveau très-gorgés, les ventricules vides ; mais il y avoit sous la tente du cervelet trois onces d'une sérosité d'un jaune un peu verdâtre.

Plusieurs filles attaquées de la même maladie furent guéries par la même méthode des boissons tièdes, émollientes, et de plusieurs saignées toujours médiocres. Elles rendoient beaucoup de crachats tenaces, muqueux, sans le secours d'aucun remède expectorant actif, dont ces maladies de poitrine s'accommodèrent très-mal.

Au milieu du mois, il y eut encore quelques dysenteries,

produites par la matière rhumatisante, qui attaquant le plus souvent les parties supérieures, et principalement la poitrine, se détournoit aussi quelquefois vers la région abdominale.

Une fille âgée de seize ans avoit eu, au printemps dernier, les pâles-couleurs, dont elle avoit été guérie par l'usage des martiaux et des amers. Au mois de septembre, elle fut attaquée d'une petite fièvre vague, pour laquelle elle ne fit aucun remède, et se contenta d'observer un régime exact.

Le 13 octobre, elle m'appela, et me dit que depuis sept jours elle avoit des déjections fréquentes, sanguinolentes, avec des tranchées, de manière qu'elle alloit quatorze fois à la selle dans l'espace de vingt-quatre heures; de la fièvre, de l'altération, et cependant de l'appétit. Les tranchées n'étoient pas fortes, et avoient lieu seulement un peu avant et pendant les selles. Je lui fis appliquer sur l'abdomen un cataplasme de fleurs de camomille et de sureau dans du lait. Je lui prescrivis une potion composée de cinq onces d'eau de camomille, une once d'huile d'amandes douces, une once et demie de sirop de guimauve et autant de celui diacode. Tout changea de face dans les vingt-quatre heures; les déjections devinrent rares, sans tranchées, les matières en étoient jaunes, pultacées. La malade guérit.

Après le milieu du mois, comme il faisoit fort chaud à midi, et que le matin et le soir il souffloit un vent froid et cuisant, les dysenteries parurent revenir de nouveau. Les vomitifs ne convinrent pas, ni les purgatifs, quels qu'ils fussent. L'opium leur étoit tellement contraire, même fort tard, qu'il occasionnoit un asthme sur-le-champ, et durant la nuit suivante une suffocation très-alarmante. La méthode anti-phlogistique seule, savoir, les saignées, les émulsions tièdes, les fomentations sur l'abdomen, fut utile aux malades.

Novembre. Le temps fut d'abord serein, sec, et un peu froid. Mais, à compter du 6, il tomba des pluies continuelles, qui, au milieu du mois, furent suivies de neige, qui fondit au bout de deux jours. Ensuite le temps resta froid, chargé de neige, et nébuleux jusqu'à la fin du mois.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 1er) de vingt-huit pouces trois lignes.

La moindre fut (le 21 et le 29) de vingt-sept pouces deux lignes.

La plus grande chaleur fut (le 29) de douze degrés au-dessus de o.

Le plus grand froid fut (le 24 et le 26) d'un degré et demi au-dessous de o.

La chaleur moyenne fut de cinq degrés et demi au-dessus de o.

Il mourut peu de monde pendant ce mois, et seulement de maladies chroniques et de consomption.

Lorsque, le 6, il eut commencé à pleuvoir sans interruption, nous reçûmes à l'hôpital beaucoup de malades ayant un genou, même les deux à la fois, et les poignets tuméfiés et très-douloureux; en sorte qu'ils étoient obligés de rester couchés dans la position où le hasard les avoit placés, tant la douleur devenoit cruelle au moindre mouvement : car elle étoit moins vive quand ils ne remuoient pas. Les nuits étoient fâcheuses; et au milieu de sueurs abondantes il y avoit une fièvre continue et sans frissons. Les endroits tuméfiés conservoient, lorsque la douleur avoit commencé à se calmer un peu, l'impression du doigt.

La cause matérielle de ces fièvres rhumatismales n'étoit pas simple. Elle avoit toujours quelque chose d'inflammatoire : ce qui nécessitoit l'usage de la saignée et des boissons émollientes et tièdes. Mais, après que les pluies furent devenues presque continuelles, des signes de saburre bilieuse se manifestèrent bien plus clairement que pendant les mois précédens qui avoient été plus secs; et les vomitifs, qui n'avoient été que très-peu employés auparavant, commencèrent à être de nouveau plus indiqués.

J'avois pensé qu'un temps humide et froid nuisoit aux fonctions de la peau, et que la matière qui devoit s'évacuer par la superficie des corps y étoit arrêtée et repoussée par l'humidité froide qui les environnoit en ce moment : que cette matière se portoit sur les membres chez quelques-uns, et que chez

d'autres, gagnant par les surfaces des entrailles la région précordiale, elle inondoit le système gastrique, empruntant de la bile son nom, sa couleur et sa saveur.

Un malade asthmatique, qui avoit de la fièvre, de l'altération, et le pouls très-dur, fut saigné plusieurs fois, parce qu'il en éprouvoit du soulagement, et que son sang formoit la couenne. Il avoit aussi la plupart des symptômes qui annoncent une hydropisie de poitrine. On lui donna d'abord des anti-phlogistiques, et ensuite de légers diurétiques. Les jambes et les cuisses commencèrent à enfler, et enfin l'abdomen enfla lui-même légèrement. Il mourut de son asthme. On lui trouva les poumons parfaitement sains.

Depuis, plusieurs autres malades, qui avoient également de l'oppression de poitrine, et qui respiroient avec difficulté et sifflement, eurent plus de bonheur, ayant été traité différemment. On les saigna d'abord, puis on les fit vomir; et aussitôt leur respiration asthmatique s'améliora.

Il parut vers le milieu de novembre un assez grand nombre d'ictères d'un jaune verdâtre. La gomme ammoniaque dissoute dans du vinaigre scillitique et des sels neutres furent avantageux.

Il régna dans Vienne des toux convulsives, dont je n'ai rien autre chose à dire, si ce n'est que les enfans qui vomissoient en toussant étoient moins malades et plus tôt guéris que les autres.

Un de mes amis m'a assuré que le sel ammoniac réussissoit à quelques-uns, à d'autres la gomme ammoniaque, à d'autres enfin le savon de Venise.

Il y en eut qui guérirent par l'usage de l'hydromel purgatif des enfans du Dispensaire de Vienne, donné de deux jours l'un.

Cet ami me disoit encore que l'un d'eux, auquel rien ne réussissoit, se trouva bien de la décoction de fleurs d'arnica, et en même temps de celle des herbes et racines émollientes animée avec un sel neutre; que l'opium étoit mortel, et qu'on

avoit trouvé dans les cadavres les bronches engorgées par du gluten.

Une fille avoit un point comme dans la pleurésie, et la douleur étoit répandue dans tout le côté. Nous appelions cette maladie une *pleurésie rhumatismale-inflammatoire*. Le troisième jour (21 octobre) elle fut reçue à l'hôpital. Plusieurs jours après, la douleur commença à s'adoucir; elle cessa ensuite tout-à-fait, et la malade ayant expectoré des crachats cuits, parut entrer en convalescence. Mais après le commencement de novembre, la respiration redevint difficile, sans douleur à la vérité, mais avec un sentiment de pesanteur. Le pouls étoit légèrement fébrile pendant le jour: le soir et dans la nuit il étoit dur et plus accéléré. Il y avoit des sueurs nocturnes très-abondantes au cou, vers les clavicules et sur-tout à la poitrine. La toux du soir et de la nuit, humide dans le commencement, devint ensuite sèche et sans expectoration. La malade respiroit facilement, assise et penchée en devant; difficilement, couchée sur le dos: elle ne pouvoit le faire et craignoit d'étouffer si elle se posoit sur le côté gauche. Quand elle étoit assise, l'épaule gauche paroissoit plus élevée, peut-être parce que la cavité droite de la poitrine étant actuellement plus pesante, le centre de gravité se portoit davantage à gauche. La partie postérieure du côté, qui forme la région droite du dos, paroissoit être plus convexe et protubérante. Le thorax du côté droit s'élevoit à peine dans l'inspiration, presque tout le travail de la respiration s'opérant par le poumon gauche; et ce n'étoit que par sa connexion avec le thorax du côté gauche qu'il faisoit ce léger mouvement. Cette différence d'élévation des deux côtés du thorax s'apercevoit même à la vue, et en posant les deux mains sur l'un et sur l'autre.

Vers le 8 novembre, il se forma tout à coup sur le bras gauche une tumeur dure et douloureuse, qui ayant été ramollie un peu par l'application de cataplasmes émolliens, et ensuite ouverte, fournit un pus louable, mais en petite quantité. Le 12, la mamelle droite se tuméfia subitement pendant

la nuit, devenant d'un rouge livide et très-douloureuse : depuis quelques jours déjà, on avoit aperçu par intervalles de la rougeur aux joues, un gonflement lymphatique sous l'œil droit et au carpe du même côté, de la lividité aux lèvres et aux ongles.

Si on frappoit, selon la méthode d'Avenbrugger (1), sur la partie droite du thorax, elle ne rendoit point ce son que rendent les cavités de la poitrine quand elles sont saines. Je n'ai point éprouvé si la chaleur étoit plus grande du côté rempli de pus, et si un liquide dont on l'oindroit se sécheroit plus promptement que sur le côté sain.

Le 15, au matin, je fis faire la paracentèse au côté droit entre la quatrième et la cinquième des vraies côtes, en comptant de la partie supérieure, et plus près du sternum que de l'épine du dos (ce point avoit été autrefois le foyer et le centre des douleurs) : il sortit avec impétuosité une grande quantité d'un pus ténu, un peu sanguinolent, et d'une mauvaise couleur. On appliqua l'appareil, lorsqu'il couloit encore beaucoup de cette matière, qui pénétroit à travers les linges. La malade parut soulagée. Cependant elle mourut le soir même du jour où on avoit pratiqué l'opération.

Ayant été ouverte, on trouva le poumon gauche fort sain : mais le droit étoit resserré dans un petit espace, et enveloppé

(1) Voici en quoi consiste la méthode d'Avenbrugger. On fait placer le malade sur son séant, les bras élevés le plus possible. Dans cette position, on frappe les différentes régions du thorax avec la pointe des doigts réunis. S'il n'y a point d'eau dans la cavité, on l'entend résonner partout ; mais elle ne rend point de son quand on frappe sur une région qui en contient. Avec un peu d'habitude, on parvient ainsi non-seulement à distinguer s'il y a hydropisie de poitrine, mais encore à reconnoître précisément quel est son siége, et même à évaluer la quantité du liquide épanché. J'observerai cependant que le foie, en refoulant dans le thorax, empêcheroit le son de se manifester dans la partie qu'il occuperoit, et de cette manière induiroit en erreur. L'inflammation du poumon, ou péripneumonie, et aussi celle du cœur ou du péricarde, peuvent encore produire le même effet qui tromperoit dans le diagnostic de l'hydrothorax. (*Note du Traducteur.*)

par une membrane épaisse, fibreuse, formée anciennement; du reste il étoit sain. La plèvre étoit aussi doublée d'une membrane absolument pareille, et comme formée de plusieurs membranes appliquées les unes sur les autres, et adhérant très-fortement. L'abcès paroissoit s'être formé entre le poumon et la plèvre; de manière cependant que j'ignore s'il appartenoit plutôt à celui-là qu'à celle-ci.

Il y avoit un peu de pus entre les muscles intercostaux du côté gauche : mais il étoit facile de reconnoître qu'il ne s'y étoit pas formé, et qu'il y avoit fusé.

La substance du foie étoit d'un jaune clair, très-molle et très-friable.

Avenbrugger, qui a le plus guéri d'empyèmes par la paracentèse, assure que les pleurésies rhumatismales-inflammatoires dégénèrent plus facilement que les autres en empyèmes que l'opération guérira; que la plupart des malades se trouvent guéris six semaines après qu'elle a été pratiquée; que quelques-uns cependant sont morts peu de temps après, ce qu'il attribuoit à une sorte de péripneumonie, le sang se portant avec force dans le poumon, qui cessoit d'être comprimé.

C'est par cette raison qu'il ne tiroit pas tout le pus à la fois, mais qu'il appliquoit l'appareil, lorsqu'il n'y en avoit encore qu'une petite portion évacuée. Le pus ensuite, coulant lentement et à travers l'appareil, ne permet au poumon comprimé de se dilater que lentement et graduellement, et oppose ainsi une résistance à l'abord impétueux du sang.

Nous trouvâmes dans ce cadavre le poumon non encore entièrement développé, mais n'étant pas non plus gorgé de sang.

Ne pourroit-on pas attribuer la mort qui suit si promptement l'opération de l'empyème, lorsqu'on évacue tout le pus, au trouble et au dérangement des fonctions du cœur? En effet le cœur, déplacé et comprimé par une grande quantité de pus, ne supportera pas d'en être débarrassé ainsi subitement. Je crois cette cause de mort plus conforme au raisonnement et plus probable.

C'est pour la même raison qu'Hippocrate vouloit que dans les cas d'hydropisie de poitrine, on n'évacuât que très-peu d'eau.

Je pouvois aussi prédire la mort d'après l'état du pus, instruit par l'oracle de Cos, que l'on guérit d'une collection de pus à laquelle on ouvre une issue par le moyen du feu ou de l'instrument tranchant, si ce pus est blanc et sans mélange; et qu'on en meurt, s'il est sanguinolent, bourbeux et fétide.

Il nous vint, après le milieu du mois, un grand nombre de malades, sur-tout des femmes, qui se plaignoient de douleurs cruelles des articulations, douleurs souvent vagues, et plus fortes le soir et pendant la nuit. Quelques-uns avoient une fièvre assez considérable pour qu'on fût obligé de les saigner deux fois: leur sang étoit absolument comme celui des pleurétiques. Mais la plupart n'en avoient point, quoiqu'ils eussent commencé par en avoir un peu. J'employai les antimoniaux, les vésicatoires, la décoction des tiges de douce-amère, des racines de bardane, de pied-de-lion, de patience, de réglisse, l'infusion de clématite droite, et l'extrait d'aconit. Un petit nombre furent rétablis promptement par une décoction cccoprotique, dans laquelle il entroit beaucoup de crême de tartre; principalement ceux qui avoient la bouche un peu amère. Tous les autres guérirent lentement, de quelques remèdes qu'ils fissent usage. Il y en eut qui étoient sans fièvre, et dont les douleurs étoient très-opiniâtres, qui furent guéris par la décoction de fleurs d'arnica.

Je dois rapporter ici ce que mes tentatives et mes observations m'ont appris cette année touchant les fleurs d'arnica. Mais je ne le dirai que dans l'espoir que ce qui, à ma grande satisfaction, a été utile à mes malades, qui traités d'abord par une autre méthode se trouvoient déjà abandonnés et désespérés, le sera également à d'autres. Je ne suis conduit ni par l'amour de la nouveauté, ni par l'espérance, ni par la crainte, ni par l'animosité et la jalousie, sentimens qui me sont tout-à-fait étrangers.

Je ne pense pas qu'il me suffise d'affirmer que les fleurs d'arnica ont été éminemment utiles dans la fièvre putride ; la notion que l'on a de cette fièvre étant vague et indéterminée, et aucune méthode de traitement fixe et invariable ne pouvant lui être appliquée, puisqu'on est obligé d'en établir un pour chaque cas particulier qui se présente, et pour l'ordinaire de prendre son parti sur-le-champ.

Je donnois la décoction de fleurs d'arnica dans les fièvres putrides : 1° lorsqu'aucun viscère n'étoit enflammé, ou après que l'inflammation avoit été dissipée ; 2° lorsque le pouls étoit naturel, ou presque dans cet état, et que cependant le malade étoit très-foible, et les fonctions animales abattues ; 3° lorsque la langue étoit sèche, ou bien couverte d'un mucus abondant et sale ; 4° lorsque sur-tout le malade étoit stupide, lent, avoit l'ouïe dure, de la pente au sommeil, un léger délire, et marmottoit tout bas ; 5° dans la fièvre *putride-pituiteuse*, dans la lente-nerveuse, ou celle qui lui est analogue, dans la fièvre putride de printemps et d'automne, parce que pendant ces deux saisons la viscosité des humeurs est ordinairement plus considérable, la marche des fièvres putrides moins rapide et moins tumultueuse que dans celles qui ont lieu au fort de l'été, et qui, d'abord bilieuses, sont ensuite devenues putrides (les fleurs d'arnica, ou seules ou avec les racines de la même plante, sont aussi fort utiles dans ces mêmes fièvres) ; 6° lorsque j'avois d'abord évacué les premières voies par haut et par bas, dans les cas où la matière morbifique y sembloit disposée (et ces cas étoient les plus ordinaires), soit qu'il existât ou non des pétéchies, du millet, ou toute autre espèce d'exanthèmes.

Voici à peu près les changemens que j'ai vu s'opérer chez les malades par l'effet de ce remède :

1°. Leur estomac étoit plus ou moins douloureux ; ou bien ils étoient tourmentés de vents et de borborygmes. Ceux qui éprouvoient de la somnolence, de l'engourdissement dans les sens et de la stupeur, en supportoient des doses très-considérables ; mais à mesure que ces accidens diminuoient et qu'ils se sentoient mieux, ils se plaignoient d'avoir mal à l'estomac,

et en accusoient ce remède. Au reste ils étoient alors déjà hors de danger. Des cardialgies même fort graves s'adoucissoient ou se dissipoient en totalité, lorsqu'on le leur donnoit à des doses moindres et plus rapprochées, en sorte que la dose prescrite de décoction saturée fût prise dans les vingt-quatre heures.

J'y ajoutois souvent des carminatifs.

La cardialgie même la plus grave, et telle que, si elle eût été excitée par tout autre remède, j'eusse appréhendé qu'elle ne fût l'effet de l'inflammation, n'occasionnoit à nos malades d'autre inconvénient, lorsqu'elle étoit produite par ce remède, que le sentiment désagréable de la douleur qu'ils éprouvoient.

Les fleurs d'arnica me paroissoient toujours exercer sur l'estomac leur action spécifique, et, par cette action-là même, être un remède si puissamment efficace contre la fièvre putride, qui prend ordinairement naissance dans le système gastrique.

2°. La décoction de ces fleurs excitoit chez quelques-uns des vomissemens modérés, non tumultueux, et ne revenant qu'après des intervalles fort longs. Du moins étoit-ce ainsi dans le commencement, et jusqu'à ce que l'estomac fût capable de la supporter.

La plupart des malades avoient en aversion le goût désagréable de ce remède, et éprouvoient des nausées continuelles, quoiqu'ils ne vomissent pas.

Je ne réprimois point ces vomissemens, les jugeant sans danger ou même salutaires.

3°. Chez un très-petit nombre, ce remède relâchoit le ventre, qui au reste chez tous les autres étoit facile et un peu plus libre que dans l'état naturel.

4°. Tout ce qui se passoit chez les malades démontroit la vertu altérante, puissamment résolutive, et légèrement émétique de ces fleurs.

5°. Ils se rétablirent pour la plupart, sans éprouver de crise sensible, et par degrés.

Je datois le commencement de l'amélioration de leur état

du jour où ils répondoient à mes questions avec plus de vivacité et de promptitude.

6°. J'ai observé chez un grand nombre des urines safranées et presque ictériques, qui procuroient du soulagement.

7°. Quelques-uns eurent une légère jaunisse, que l'on apercevoit plutôt dans le blanc des yeux que dans le reste de la superficie du corps.

Je vais dire maintenant en peu de mots à quelles doses et sous quelle forme j'administrois ce remède.

Je faisois bouillir ordinairement une demi-once, quelquefois une once, rarement une once et demie (j'ai employé une seule fois deux onces) de fleurs d'arniea dans une quantité d'eau suffisante pour avoir deux livres de décoction, à laquelle j'ajoutois un sirop convenable. Le malade prenoit toutes les deux heures une tasse de cette décoction.

Ceux qui avoient peine à la supporter de cette manière prenoient d'heure en heure la moitié de cette dose.

J'ai rarement associé le quinquina aux fleurs d'arniea, et seulement lorsque, soit par la longueur de la maladie, soit par des saignées trop fortes, les solides commençoient à se relâcher et à s'affaisser, ou bien lorsque la fièvre, qui avoit toujours été continue, devenoit rémittente, et augmentoit et diminuoit régulièrement.

J'ai très-rarement aussi ajouté la racine d'arnica aux fleurs, et seulement lorsque les malades avoient un dévoiement qui, loin de les soulager, les épuisoit et les affoiblissoit. Alors je jetois dans la décoction de fleurs d'arnica, lorsqu'elle étoit presque faite, une once et même une once et demie de la racine, qui ne bouilloit qu'un moment à vaisseau fermé, laissant ensuite reposer le tout pendant quelque temps jusqu'à ce que la décoction fût refroidie.

La racine d'arnica n'a besoin que d'une légère ébullition, tandis que les fleurs l'exigent assez soutenue; si bien qu'il n'y a rien à espérer de la décoction ou de l'extrait de la racine, tandis que sous ces deux manières les fleurs sont avantageuses.

C'est peu d'avoir prouvé que tel remède a été utile, puisque

nous sommes plutôt surchargés que dénués de médicamens : il faut donc prouver de plus que ce remède est plus efficace que les autres, et qu'il satisfait mieux qu'aucun d'eux aux indications curatives.

Je tentois presque toutes les méthodes vantées, et toutes les modifications de ces méthodes, pour trouver enfin un traitement fixe et déterminé de la fièvre putride : soit parce que ceux qui en sont atteints forment la classe la plus nombreuse des malades que je traite, soit parce que je voyois sur ce sujet une diversité d'opinions et de méthodes que je ne pouvois concilier.

Très-souvent, en traitant telle ou telle maladie, je n'éprouvois pas le même sort que plusieurs médecins célèbres; et il me sembloit avoir découvert que bien des choses reçues précairement comme vraies, quoiqu'elles fussent fausses, avoient engendré des opinions également fausses et des méthodes de traitement qui leur étoient analogues.

Mais je ne publierai mes recherches sur la nature et le traitement des fièvres putrides que lorsque je les aurai mûries par de nouvelles observations : et cela afin de ne pas dégoûter mes lecteurs, en ne leur offrant que des fruits précoces et qui ne sont pas encore parvenus à une pleine maturité.

En attendant, je déclare qu'aucun remède quelconque ne m'a aussi bien réussi, à beaucoup près, que les fleurs d'arnica. Mais il falloit distinguer le temps et l'état de la maladie convenables à l'administration de ce remède; ce que je crois avoir expliqué jusqu'à présent avec assez de détail. Sans cette connoissance de l'à-propos, toute méthode de traitement est mauvaise, non par la faute des remèdes, mais par l'ignorance du médecin.

Décembre. Pendant tout ce mois, le temps fut mou, un peu chaud; le vent du midi souffla seul; il y avoit ou de la pluie, ou du brouillard : il ne geloit que très-rarement, et très-peu; et ce n'étoit que la nuit et par fois seulement que l'eau se prenoit un peu à sa surface dans les rues.

Le 7, il tomba de la neige, qui ne resta qu'un jour; le 10

et le 11, il en tomba très-abondamment, qui fut également de peu de durée.

Le 15, un vent impétueux dispersa les nuages; et le lendemain, le calme s'étant rétabli, il vint de nouveau beaucoup de neige, qu'une température chaude ne tarda pas à faire disparoître.

La plus grande hauteur du baromètre fut (le 3) de vingt-huit pouces cinq lignes et demie.

La moindre fut (le 22) de vingt-sept pouces.

Le plus grand froid fut (le 31) de quatre degrés.

La plus grande chaleur fut (le 3) de treize degrés.

La chaleur moyenne fut de quatre degrés deux tiers.

Nous eûmes encore ce mois des douleurs aux articulations et des rhumatismes, et en si grand nombre, que je n'ai jamais vu, ni ouï dire, que les maladies de ce genre eussent été plus communes et épidémiques, ou plus cruelles, ou plus opiniâtres.

Quelques-unes de ces maladies étoient accompagnées de fièvre; ce qui exigeoit la saignée et l'usage des boissons tièdes et émollientes. Le vésicatoire appliqué tard et sur la fin leur fut utile; et en général quelque méthode qu'on employât à leur égard, on les guérissoit néanmoins plus promptement que celles qui furent sans fièvre.

La variété des symptômes étoit prodigieuse. Chez les uns la poitrine étoit affectée subitement d'une douleur pleurétique, ou d'une respiration asthmatique. D'autres éprouvoient une paralysie du bras, le tétanos de la mâchoire, l'emprosthotonos, des choléra que rien n'annonçoit, des tranchées, des difficultés d'uriner, des lombago, des sciatiques, des vertiges, et une infinité d'autres accidens dépendant d'une humeur rhumatisante indomptable et vague, qui se jetoit tantôt sur une partie tantôt sur une autre.

Les évacuans, quels qu'ils fussent, les altérans pris parmi les préparations antimoniales, l'ipécacuanha par petites doses, la bardane, les tiges de douce-amère, l'aconit, la clématite droite, tous remèdes dont chacun avoit été singulièrement utile dans d'autres cas, ne le furent qu'à un très-petit nombre

dans cette maladie rebelle. Le mercure lui-même ne procura aucun soulagement.

L'application répétée d'un vésicatoire sur le même endroit fut également inutile.

J'eus l'occasion alors d'éprouver quelle dose d'extrait d'aconit un homme peut supporter. Je commençai par une très-petite, et je l'augmentai chaque jour, en sorte que le malade en prenoit en plusieurs fois, sans aucun accident, sept scrupules dans l'espace de vingt-quatre heures.

Je combattois certaines fièvres quartes, d'abord avec des fondans en abondance, savoir, la décoction de chiendent, de pied-de-lion, et les sels neutres; et ensuite avec le quinquina, lorsqu'elles prenoient de l'intensité, et que les malades étoient menacés d'hydropisie. Je les arrêtois par ce dernier remède : mais elles revenoient au bout de quinze jours, si je ne continuois pas d'en donner de fortes doses tous les jours pendant long-temps.

Pendant ce traitement, quelques malades virent leur fièvre se changer en continue, inflammatoire et putride.

Je résolus donc d'opposer une autre méthode aux fièvres quartes que j'eus à traiter depuis, et qui étoient doubles et triples, et d'éprouver contre elles les forces des fleurs d'arnica. Voici le résultat de mes observations :

Je fis faire un électuaire un peu épais avec ces fleurs réduites en poudre et le sirop d'écorce d'oranges; et j'en prescrivois gros comme une muscade quatre fois par jour. A cette dose on éprouvoit une cardialgie venteuse, supportable cependant. Mais ceux qui en prenoient davantage avoient bientôt après des douleurs cruelles d'estomac qui leur faisoient jeter les hauts cris, et des sueurs très-abondantes, froides, grasses, tenaces, avec un pouls grand, plein et très-lent. Ils étoient très-resserrés, et n'alloient à la selle qu'avec le secours des lavemens.

Cette cardialgie étoit calmée, et par ce même moyen, et par différens carminatifs, par l'opium sur-tout, d'une manière aussi sûre que prompte.

Cette méthode changeoit en peu de jours les triples quartes en doubles, et celles-ci en simples : enfin elles disparoissoient avec toute la cohorte de leurs symptômes, sans qu'on eût à craindre leur retour.

Quand on prenoit la dose plus considérable, on souffroit davantage de l'estomac ; mais on étoit beaucoup plus tôt guéri de la fièvre : comme si cette affection si pénible de l'estomac excitée par les fleurs d'arnica, eût elle-même émoussé les paroxysmes fébriles ; en sorte qu'une fièvre très-grave et très-opiniâtre ne cédoit qu'autant que ce remède agissoit sur les nerfs de l'estomac d'une manière forte et proportionnée à la maladie.

Il n'étoit point indifférent d'employer les fleurs d'arnica en nature, ou seulement en décoction. Celle-ci nous parut préférable dans les fièvres putrides, comme l'autre manière dans les fièvres intermittentes. La décoction excitoit plus souvent le vomissement ; mais plus rarement, et à un degré plus léger, la cardialgie. D'ailleurs le ventre étoit fort libre sous l'usage de la décoction, tandis qu'il devenoit paresseux et rare sous celui des fleurs en nature.

Cette action des fleurs d'arnica sur les nerfs gastriques peut expliquer jusqu'à un certain point comment ce remède guérit, dans une des précédentes années, la toux convulsive qui avoit résisté à tout autre moyen. Ce seroit sans doute un travail fort utile que de faire des recherches exactes sur les propriétés énergiques de cette fleur, et d'opposer comme un remède à certaines affections morbifiques l'action *cardialgique* qu'elle a en quelque sorte *spécifiquement*.

Pourquoi ne l'essaieroit-on pas dans plusieurs maladies nerveuses très-graves, telles que l'épilepsie, le tétanos de la mâchoire, et autres, contre lesquelles les ressources de la médecine ne sont souvent que trop bornées ?

Nous reçûmes, au commencement de ce mois, plusieurs malades attaqués de scorbut. Ils avoient les gencives corrompues, sur-tout à la mâchoire inférieure, les dents noirâtres et déchaussées, l'haleine fétide, des douleurs vagues qui

augmentoient le soir et pendant la nuit. Une jeune fille en fut plus affectée qu'aucune autre. Elle avoit eu auparavant pendant long-temps une fièvre intermittente ; elle étoit bouffie, pâteuse ; et depuis trois mois elle avoit sur les jambes et sur les cuisses des taches larges et livides, tandis que les bras et tout le tronc étoient parsemés d'un grand nombre de pétéchies scorbutiques, c'est-à-dire rondes, d'un rouge sale, et du diamètre d'un gros pois. Elle rendoit du sang avec ses urines ; ses gencives étoient très-pâles et presque détruites ; son haleine étoit d'une puanteur particulière. Ayant fait usage de petit-lait préparé avec la crême de tartre et de conserves de plantes anti-scorbutiques, elle se trouva guérie à la fin de ce mois.

Cette affection scorbutique paroissoit être un peu épidémique, à raison de l'humidité continuelle de l'atmosphère.

Je guéris un tisserand d'une phthisie commençante par des saignées répétées, en les faisant successivement moins fortes, et par un régime végétal et des boissons tièdes et émollientes.

Je distinguois cette espèce de phthisie de toutes les autres ; car c'étoit plutôt une *pleurésie* ou *péripneumonie chronique et latente prête à passer à l'état de suppuration, ou y étant déjà peut-être dans une petite étendue, et encore susceptible de guérison.*

J'ai guéri moi-même des inflammations de poitrine de ce genre, sous le nom de *phthisie commençante*, par cette méthode anti-phlogistique ; et je sais que d'autres ont également réussi de la même manière.

Je n'ai eu à traiter pendant ce mois que quelques fièvres inflammatoires-putrides. Elles duroient long-temps ; leur marche n'étoit point tumultueuse ; le pouls changeoit à peine ; toute la peau et la langue étoient sèches ; il y avoit une petite toux, une légère péripneumonie ; on n'observoit point de crises. De légères saignées répétées, des boissons émollientes, tièdes, humectantes, le soin de tenir les malades levés, enfin la décoction de fleurs d'arnica produisirent l'effet qu'on attendoit de ces remèdes.

DE LA CAUSE ET DU SIÉGE

DE LA FRÉNÉSIE.

CHAPITRE III.

Nous recevions un grand nombre de malades qui arrivoient avec un délire furieux. La fièvre n'étoit pas considérable chez la plupart, à en juger par le pouls; elle étoit très-peu sensible chez quelques-uns, plus marquée chez un petit nombre; tous en avoient cependant, mais à un degré différent d'intensité. La bouche et la langue étoient chez quelques-uns dans l'état naturel, dont elles s'éloignoient fort peu chez un petit nombre, qui avoient seulement la langue légèrement blanchâtre ou jaunâtre.

Jusqu'à ce que la tête s'affectât, la maladie ne consista chez tous que dans des frissons vagues qui revenoient par intervalles et sembloient n'effleurer que la peau, dans une douleur de tête obtuse, dans des mouvemens de chaleur inaccoutumés, dans des lassitudes dans les membres, dans une diminution d'appétit. Les malades se trouvoient moins bien les soirs et pendant la nuit : du reste ils alloient et venoient, et vaquoient à leurs affaires.

Enfin, la tête commença à s'affecter, mais de différentes manières. Les uns tomboient tout-à-coup dans un transport furieux : les autres, éprouvant d'abord des convulsions épileptiques, ou une perte de connoissance grave, déliroient après que ces accidens avoient cessé. Très-peu tomboient dans le

délire par degrés et par intervalles : il étoit chez la plupart en même temps inopiné, grave et furieux.

Je remarquois que le délire n'avoit pas la même intensité le jour et la nuit, qu'il y avoit certaines rémittences qui n'étoient assujetties à aucune période régulière d'heures, mais qui cependant revenoient quelquefois à un temps déterminé, le délire étant plus doux au milieu du jour, plus fort le soir, furieux la nuit et accompagné de cris, d'une force dans les muscles énorme, de craquement de dents, de convulsions ou des mâchoires seulement ou même de tout le corps. La plupart des malades étoient couverts de sueurs, avoient des soubresauts continuels dans les tendons ou une espèce de tremblotement. Ils refusoient opiniâtrement tout ce qu'on leur offroit. Le ventre étoit resserré, les urines rares et en petite quantité; ce qu'on pouvoit en recueillir avoit une couleur safranée et ictérique.

Le pouls étoit plus ou moins accéléré, et je l'ai trouvé chez trois hommes vibrant comme une corde tendue.

Je rapporterai les observations de quelques frénétiques, afin que l'on juge, non pas d'après mon opinion, quels furent alors la nature et le siége de la maladie, et quels ils sont ordinairement, mais d'après ses différentes terminaisons; car je suivois un traitement également différent.

Je ne parlerai donc ici de la frénésie, qu'en prenant çà et là mes matériaux.

Je traitai, il y a trois ans, une jeune fille dont les règles avoient toujours été peu abondantes, tardives, et d'un sang trop aqueux; qui depuis quelques jours déjà avoit un peu de fièvre, l'humeur fâcheuse, des lassitudes, moins d'appétit; qui contre sa coutume disoit beaucoup de choses hors de propos. On auroit pu prédire une fièvre intermittente. Tels furent les commencemens de la maladie. La malade alloit et venoit, mais avec peine.

Enfin la fièvre et le délire étant moins équivoques, on la confia à mes soins.

C'est ma mémoire seule qui me fournit tous ces détails, que

je ne consignai point dans mon journal, en ayant été détourné alors par la multiplicité de mes affaires. Mais je m'en souviens parfaitement, parce que la maladie eut une terminaison fâcheuse, en ce que je ne pus la guérir.

Je me chargeai donc de cette malade, qui avoit de la fièvre et un délire tranquille. Mais après deux saignées, et l'usage prolongé de doux laxatifs, le délire devint furieux. La fièvre, qui d'abord n'étoit pas considérable, parut alors ne plus avoir lieu ; et si quelque chose l'annonçoit, je croyois devoir l'attribuer à la privation continuelle du sommeil, à l'agitation, aux cris, et à l'accélération de la circulation qu'ils occasionnoient.

Jugeant donc la malade sans fièvre, et voyant un délire continuel, furieux, durer plusieurs semaines, j'employai un grand nombre de remèdes usités contre la manie, et même presque tous, à l'exception de l'émético-cathartique. Elle avoit déjà fait usage inutilement des purgatifs; et même ce fut alors que son délire devint furieux de doux qu'il étoit. Ainsi je n'espérois rien du vomitif, puisqu'un évacuant beaucoup plus doux avoit si fort empiré son état.

Neuf semaines se passèrent ainsi dans un transport continuel. On la transféra alors dans un autre hôpital, celui destiné aux fous, où elle guérit, je ne sais par quelle méthode. Je conjecture, d'après ce qui m'a été rapporté, qu'elle prit une ou deux fois de la gratiole. Mais je me hâte de passer à d'autres observations analogues.

Dans le courant de l'été de 1776, on transporta à l'hôpital une autre jeune fille qui avoit également du délire, mais sans fureur ; et on me raconta que depuis quelques jours elle se plaignoit de légers frissons entremêlés de chaleurs, de courbature, de dégoût et d'amertume dans la bouche; que de deux jours l'un, le soir, elle avoit une fièvre plus marquée; qu'elle étoit le plus souvent debout, se trouvant auprès d'une femme difficile, souvent incommodée, et qui exigeoit des soins même la nuit. Dans le temps des accès sa raison vacilloit et même s'égaroit. Le médecin qui avoit été appelé disoit que c'étoit

une fièvre bilieuse ; et il prescrivit un scrupule d'ipécacuanha, qui fit vomir un peu de pituite sans obtenir de soulagement.

Quand elle entra à l'hôpital, elle tenoit beaucoup de propos sans suite : mais son délire n'étoit point furieux. La fièvre, qui étoit continuelle, redoubloit de temps en temps, et le délire augmentoit avec les redoublemens.

Elle fut saignée plusieurs fois du bras, du pied, de la gorge: le sang étoit tantôt bon, tantôt couvert d'une couenne inflammatoire épaisse. On lui appliea des sangsues aux tempes, des vésicatoires à la nuque : on lui baignoit la tête avec de l'oxycrat. Mais pendant l'usage de ces remèdes, le délire devint furieux sans discontinuer, la fièvre considérable : il y avoit des soubresauts dans les tendons, et de temps en temps il s'y joignoit un spasme de la mâchoire.

Ne gagnant rien avec cette méthode, je tentai de détourner de la tête les humeurs qui s'y portoient avec force, et j'employai les purgatifs doux. Je ne réussis pas davantage. Le délire étoit toujours furieux ; il y avoit cependant moins de fièvre, mais la mollesse du pouls annonçoit la perte des forces. Je changeai de plan : j'eus recours aux nervins, et je donnai le camphre à fortes doses; l'efficacité de ce remède dans des maladies à peu près semblables m'étant attestée par des auteurs d'un mérite reconnu.

Après en avoir fait un long usage, le délire devint moins féroce ; il y eut même des intervalles lucides : enfin la malade mit de l'ordre et de l'à-propos dans ses discours, mais elle avoit un babil immodéré, et quand on la laissoit parler trop long-temps, sa raison recommençoit à s'égarer, et elle se portoit à des extravagances. Cependant elle alloit et venoit tranquillement, et toutes ses autres actions étoient conformes aux règles de la modestie. Elle resta ainsi fort long-temps dans un état moyen entre la *fatuité* et la raison. Je finis par lui prescrire du quinquina et des feuilles d'oranger.

Trois mois s'étant passés, et l'enflure des jambes qui étoit survenue vers les derniers temps de la maladie ayant disparu,

elle sortit de l'hôpital guérie, mais me laissant dans le doute si elle en avoit l'obligation à la médecine ou au bienfait de la nature.

Je rapporterai encore trois observations seulement, quoique j'en aie un grand nombre d'analogues : et même c'est à raison de cette ressemblance que je les supprime. Des observations nombreuses faites avec soin, présentant des différences dans l'événement, quoiqu'il n'y en ait point dans la chose elle-même, jetteront peut-être quelque lumière sur la nature de cette affection de l'ame; et nous parcourrons ensuite plus sûrement cette route obscure où il est si facile de s'égarer.

Le forgeron qui couchoit au numéro 11 nous a fourni sur ce sujet une belle observation. Cet homme, âgé de quarante-quatre ans, fortement musclé, d'une taille courte, mais épaisse et ramassée, entra à l'hôpital le 13 de juin 1778. Il nous dit que depuis six jours il se sentoit des lassitudes, moins d'appétit, de légers frissons qui le prenoient par intervalles et sur-tout le soir; que trois jours auparavant, d'après le conseil d'un médecin, il s'étoit fait saigner à raison de ces incommodités; qu'elles n'avoient point diminué; qu'il lui étoit même survenu depuis un tremblement général (il trembloit en me racontant ces circonstances, comme s'il eût été dans un accès de fièvre); qu'il n'avoit point encore gardé le lit, et qu'il avoit continué de travailler, quoiqu'avec assez de difficulté.

Le pouls étoit à peine différent de l'état naturel, un peu vibrant et très-peu accéléré : le goût n'étoit aucunement altéré; la langue étoit légèrement blanche vers sa racine, l'esprit assuré, la parole nette, et tous les membres dispos. Cet homme nous dit que depuis qu'il se portoit mal il avoit de la disposition à suer, et que ses urines étoient un peu plus colorées qu'à l'ordinaire.

Je dis aux assistans que ce n'étoit qu'une fièvre très-légère, un germe de fièvre bilieuse; qu'il suffiroit de donner quelques sels pour lâcher doucement le ventre, une boisson miellée, acidulée.

Toute la journée, jusqu'au soir très-tard, se passa comme je viens de le dire.

Le lendemain, 14 juin, comme je gagnois les salles de l'hôpital, j'entendis des cris qui retentissoient au loin, et bientôt j'aperçois ce malade saisi d'un délire furieux, et qu'on pouvoit à peine tenir assujetti par des liens, à cause de sa force extraordinaire. Les gardes me rapportèrent que son délire avoit commencé subitement vers le milieu de la nuit; que depuis il n'avoit cessé de jeter des cris; qu'il avoit rompu quelquefois ses liens, quoiqu'ils fussent d'une bonne force; qu'alors plusieurs personnes réunies avoient eu bien de la peine à le contenir; que depuis long-temps ils n'avoient vu un malade aussi fort et aussi furieux. Il étoit couvert d'une sueur abondante, continuelle, générale : son pouls étoit vibrant : je ne pus juger de ses urines, qu'il laissoit aller dans son lit.

Je lui donnai sur-le-champ trois grains de tartre stibié, qui ne procurèrent ni vomissement, ni déjections, et ne parurent même pas affecter aucunement le malade.

Une heure après, je prescrivis une potion dans laquelle il en entroit huit grains, à prendre moitié sur-le-champ, et le reste une demi-heure après, si la première partie n'avoit encore rien produit. La garde présenta au malade la potion, qui étoit sous un petit volume; et celui-ci, s'écriant que c'étoit du vin, en prit avec tant d'avidité qu'on évalua à près de sept grains cette première dose. J'avois ordonné de partager la potion en deux doses égales : mais la garde voulut profiter de la bonne disposition du malade à boire, et

» comme dans beaucoup de cas, un ignorant à souvent
» fait plus de bien qu'un homme instruit, »

dans cette circonstance l'erreur fut heureuse. En effet, le malade vomit trois fois des matières bilieuses, et alla trois fois à la selle. Il suoit abondamment. Bientôt sa fureur diminua : ensuite elle se calma, et il déliroit en marmottant. Vers le soir il dormit par intervalles; et enfin il eut, jusque bien avant dans la nuit, un sommeil non interrompu et

tranquille de plusieurs heures. Le 15, au point du jour, il se réveilla avec une connoissance entière et assurée.

Ayant fait usage, depuis cette époque, de la décoction de tamarins, de chiendent, de pied-de-lion, de chicorée, avec la crême de tartre, il ne tarda pas à rentrer dans sa famille, jouissant d'une bonne santé, qui s'est toujours soutenue.

Dans le courant de l'automne de 1778, nous reçûmes un domestique qui étoit dans un transport furieux. Quatre ou cinq jours auparavant, s'étant échauffé en faisant plusieurs courses, et ayant bu beaucoup de bière pour calmer sa soif, il avoit été pris tout à coup d'un mal de tête, et avoit éprouvé par intervalles des frissons extraordinaires. Il ressentit aussi vers les fausses côtes droites une douleur pongitive peu intense et sans toux. Il ne s'alita point.

Une saignée, dont le sang se trouva couenneux, ne le soulagea point. La langue et le goût étoient dans l'état naturel. Le soir du jour où on le saigna, il tomba dans le délire. Son regard étoit menaçant; ses yeux, comme proéminens, rouloient avec vivacité; il poussoit des cris; il étoit furieux; une sueur abondante couloit de tout son corps; le pouls étoit à peine accéléré, mais vibrant. On pratiqua le même soir une seconde saignée, dont le sang parut favorable, mais qui n'apporta aucun soulagement. Il passa la nuit dans un transport furieux, qui le jour avoit été moins violent.

Il entra à l'hôpital le lendemain vers l'heure de midi. Dans le temps qu'on l'amenoit, il revint un peu à lui-même, en sorte qu'à son arrivée il parla fort bien, et nous raconta très-exactement tout ce qui s'étoit passé jusqu'au moment où sa tête se perdit. Il s'étoit écoulé à peine une heure depuis sa réception, qu'il tomba dans un nouveau transport; son pouls étoit fort, plein, vibrant, sans presque être plus accéléré qu'à l'ordinaire; les soubresauts des tendons étoient continuels, la sueur abondante.

Je fis faire, le soir, une très-petite saignée, pour voir comment il la supporteroit, et quel seroit l'état du sang. Je

vis qu'il n'étoit pas couenneux, et que sa surperficie étoit d'un beau rouge.

Je lui fis prendre souvent et copieusement de l'eau miellée, acidulée, et aiguisée d'un sel neutre fort doux; et je tentai de lâcher le ventre par le moyen d'un lavement.

Comme le transport ne diminuoit point à l'heure où la veille il avoit été moins féroce, c'est-à-dire à midi, et qu'au contraire il devenoit encore plus furieux, je prescrivis cinq grains de tartre stibié dans quatre onces d'eau. Il y eut trois vomissemens précédés de nausées, et six déjections. La bile rejetée étoit jaune et semblable à de la lie, mais en quantité peu considérable; celle des déjections étoit beaucoup plus abondante: cette bile étoit la cause et le stimulus de la maladie. Bientôt après le malade se calma, devint plus traitable, et enfin dormit d'un sommeil qui se prolongea le soir et bien avant dans la nuit, au milieu de quelques mouvemens légers et assez rares des tendons et des doigts. Quand il s'éveilla, il se trouva en pleine et entière connoissance.

Depuis, sa raison se soutint parfaitement, les sueurs diminuèrent, et enfin disparurent.

Il fit usage d'une décoction de racines de chiendent, de pied-de-lion, de tamarins: et peu de temps après il quitta l'hôpital. Au moment même où j'extrais de mon journal son observation, je sais qu'il jouit de la meilleure santé.

J'ajouterai que, quelques années auparavant, cet homme avoit eu une grande frayeur qui lui avoit occasionné des convulsions; mais qu'avant et depuis cet événement il s'étoit bien porté.

Un autre domestique, âgé de trente-sept ans, éprouva, le 17 de décembre au matin, des lassitudes, du mal de tête, et du frisson coupé de temps en temps par des bouffées de chaleur: il vomit spontanément de la pituite. L'après-midi, il paroissoit se trouver mieux, alloit et venoit, ne se plaignoit point d'avoir le goût dépravé, mais seulement de manquer d'appétit.

Ses camarades m'assurèrent qu'il aimoit la bière forte, et qu'il en buvoit jusqu'à la crapule.

Les accidens dont je viens de parler étant revenus les jours suivans, il consulta, le 21 décembre, le médecin de la maison où il servoit : celui-ci lui prescrivit une poudre composée de rhabarbe et d'un sel neutre, à prendre par intervalles.

Le 23 décembre après-midi, le même médecin fut appelé auprès de ce malade, qui trembloit de tous ses membres, avoit de l'altération, une grande douleur de tête, le pouls dur, plein et accéléré. La poudre prescrite lui avoit lâché le ventre plusieurs fois : il n'avoit ni la bouche amère, ni nausées. On le saigna tout de suite : le sang devint couenneux. On donna une boisson rafraîchissante et nitrée. Le mal s'étant aggravé le soir sensiblement, on fit dans la nuit une seconde saignée, dont le sang se couvrit également d'une couenne inflammatoire. On prescrivit de la limonade pour boisson. Le malade passa la nuit sans dormir et dans le délire.

Le 24, au matin, il eut des convulsions. On appliqua des vésicatoires aux jambes, et on administra une mixture composée d'un gros d'esprit de sel ammoniac saturé de vinaigre, de sirop de pavot blanc, et d'une eau distillée convenable. Son délire étoit continuel et furieux, et ne diminuoit qu'à la vue de sa maîtresse, dont les avis ou les réprimandes le faisoient rentrer en lui-même pour un instant. La nuit se passa sans sommeil et dans le transport.

Le 25, à midi, il fut reçu à l'hôpital. Interrogé sur sa maladie, il raconta avec exactitude tout ce qui avoit eu lieu jusqu'au moment où il commença à perdre la raison ; et il ajouta, en tremblant encore, que pendant tout le temps de sa maladie il avoit tremblé de tous ses membres, que maintenant les genoux lui manquoient comme s'il alloit tomber. L'état de la langue et de toute la bouche étoit comme en santé : mais il avoit le pouls fort, plein, vibrant, un peu accéléré, et il suoit considérablement.

Quoiqu'il nous racontât toutes ces choses convenablement et dans l'ordre où elles s'étoient passées ; cependant son regard, la vivacité extraordinaire avec laquelle il parloit, annonçoient un certain dérangement, un certain étonnement de l'esprit, et même de l'indifférence pour son état.

A peine avoit-il achevé cette courte exposition de sa maladie, comme je voulois lui faire des questions plus exactes sur certains points, il fut saisi d'un délire furieux, qui augmenta le soir et pendant la nuit. J'avois eu soin dès son arrivée qu'on lui ôtât ses vésicatoires.

Le 26, je trouvai le malade toujours dans le transport; mais il étoit moins furieux, et il buvoit volontiers, ce qu'auparavant il refusoit de faire. Il avoit eu deux selles pendant la nuit. Ses urines, recueillies avec soin et gardées, déposoient un sédiment couleur de brique ou plutôt de cinnabre. Le pouls et les sueurs étoient comme la veille.

Je lui donnai dans la matinée, en une seule dose, cinq grains de tartre stibié fondus dans quatre onces d'eau. Il en résulta six vomissemens d'une pituite peu abondante mêlée d'un peu de bile, et quatre déjections bilieuses considérables. Le délire devint alors plus doux et taciturne; et le malade donna quelques signes que sa raison étoit prête à revenir. Au lieu de laisser aller sous lui, il demandoit au besoin le bassin et l'urinal. Ses urines étoient tantôt blanches et troubles, tantôt presqu'entièrement naturelles, tantôt un peu plus jaunes seulement. La langue se séchoit quelquefois. Il n'y avoit encore aucun changement dans les sueurs et dans le pouls. Il buvoit beaucoup d'eau miellée et acidulée. Il passa la nuit sans dormir, mais dans un délire tranquille.

Le 27, au matin, il eut des nausées, et vomit un peu de pituite. Il étoit plus calme et plus tranquille, tellement qu'on pouvoit quelquefois lui laisser la liberté de ses mains; et même il faisoit des réponses à propos, quoique de temps en temps le délire reparût. Les urines et le pouls n'avoient point changé.

On continua la même boisson, à laquelle on ajouta du nitre et de la crême de tartre. Le soir, comme il paroissoit de nouveau plus agité, et même furieux, que le pouls étoit très-plein et vibrant, on lui tira onze onces de sang, qui fournit une couenne plombée, mince, un peu retirée, et une sérosité très-abondante et d'un bleu verdâtre. Dans la nuit, chaque fois qu'il

prenoit de sa boisson rafraîchissante, il vomissoit beaucoup de pituite légèrement teinte en vert. Il ne dormit point; il tenoit des propos sans raison : mais il n'eut point de transport.

Le 28, dans la matinée, il dormit, ne fut point attaché, avoit sa tête à lui, se plaignoit d'une grande lassitude, d'altération, de mauvais goût. Quelquefois il paroissoit en suspens, comme prêt à retomber dans le délire. On lui donna, à midi, un vomitif composé de deux scrupules d'ipécacuanha et d'un grain de tartre stibié. Il en résulta dix vomissemens bilieux considérables et des déjections. Alors sa tête fut parfaitement libre; il avoit à peine de la fièvre, un léger tremblement dans les membres, très-peu de sueur.

Le 29, il se trouva sans fièvre, sans douleur, ayant toute sa raison; la langue étoit humide, un peu blanche, les urines safranées. On lui donna une décoction de racines de chiendent, de pied-de-lion et de tamarins, avec du jus de citron et du sucre.

Le 30 la nuit fut bonne, et l'apyrexie complète. On continua les mêmes remèdes. Le malade se levoit de temps en temps.

Quel est le siége de la frénésie, et comment traiter cette maladie? Voilà sans doute un grand sujet pour la discussion, et il a été traité déjà par bien des auteurs. Quelques-uns voyoient la frénésie dans l'inflammation du cerveau : tandis que d'autres ont souvent constaté l'état inflammatoire de cet organe dans les cadavres de gens qui n'avoient jamais déliré. Souvent, quoique la frénésie eût causé la mort, on ne trouvoit dans le cerveau rien à quoi on pût l'attribuer, ou du moins rien qu'on n'eût vu plus souvent encore dans d'autres cas, sans que la frénésie eût précédé.

Je pense que la frénésie n'est pas une, et la même par-tout et toujours; c'est-à-dire que la cause et le siége de cette maladie varient.

Je pense que les fièvres accompagnées de frénésie diffèrent entre elles, comme celles qui le sont d'ophthalmie, d'angine, de pleurésie, de péripneumonie, etc.; et j'ai suffisamment

prouvé ailleurs combien celles-ci différoient et par leur origine, et à raison du traitement qui leur convenoit. En effet, je le demande ! quand on voit une ophthalmie, c'est-à-dire de la rougeur et de la douleur à l'œil, avec un mouvement fébrile, est-ce toujours la même maladie ? Cette fièvre *ophthalmique* (si je puis l'appeler ainsi) ne peut-elle pas avoir une origine, une cause différentes, et par-là même exiger un traitement différent? La fièvre ophthalmique est communément *inflammatoire :* chez d'autres elle sera *séreuse*, *rhumatismale*, *gastrique ou saburrale*, *etc., etc.*

Il en est de même aussi de la frénésie, maladie très-souvent différente.

Si nous avons à traiter une fièvre qui trouble l'esprit comme feroit cette maladie, c'est à tort que nous ne faisons attention le plus souvent qu'au délire, comme s'il formoit la maladie principale, et qu'il ne fût pas plutôt un symptôme accidentel de quelque fièvre.

Je crois qu'on peut prouver par l'événement que les fièvres de frénétiques que j'ai observées étoient ou *bilieuses*, ou inflammatoires-bilieuses; et même que cette espèce de frénésie est beaucoup plus fréquente que les autres, puisque la fièvre principale, la fièvre gastrique, est la plus commune de toutes les fièvres, tous les ans et dans tous les pays.

En plaçant dans l'abdomen surchargé de saburre le siége de la frénésie dont je viens de rapporter des exemples (car je ne parle que de cette espèce), je ne dis pas pour cela que je connoisse la manière dont cette saburre abdominale peut troubler le cerveau. En effet, peut-être qu'aucune partie de la matière morbifique n'est portée vers cet organe : mais, l'estomac étant affecté, le cerveau s'affecte lui-même par une certaine sympathie inexplicable. Peut-être aussi qu'il arrive alors ce que nous voyons souvent avoir lieu dans l'ophthalmie bilieuse et saburrale ; ce qui a coutume d'arriver aussi dans l'érysipèle, maladie qui provient de la saburre de l'estomac. Car dans ces maladies, qui toutes les deux tirent leur origine de l'estomac, une portion de la matière, détachée du

foyer, se jette sur les yeux, ou sur l'endroit affecté d'érysipèle: la rougeur des yeux, l'abondance des larmes âcres, l'aspect lui-même de l'érysipèle, nous montrent assez qu'une matière étrangère s'est fixée sur la partie malade.

Nous pourrions donc peut-être concevoir deux siéges de cette frénésie: le premier dans les premières voies, qui se trouvent surchargées d'une humeur bilieuse, putride, ou de toute autre nature; le second dans le cerveau lui même, qui, pour employer les expressions des anciens, a attiré une portion de cette même matière capable de troubler la raison.

On trouvera donc souvent dans les cadavres les vaisseaux du cerveau engorgés, des rougeurs extraordinaires, des épanchemens, quoique la maladie ait eu, comme dans l'érysipèle et dans l'ophthalmie saburrale, sa source et son aliment dans le bas-ventre.

Le vomissement provoqué à propos, et après avoir fait précéder ce qui convient, chassera la saburre abdominale, empêchera qu'une nouvelle métastase ne se forme, ou que la première ne soit entretenue, déplacera peut-être cette matière qui s'est portée des premières voies sur une autre partie à laquelle elle adhère fortement, en excitant une secousse salutaire de tout le corps, ou ces sueurs abondantes qui ont coutume de suivre l'action de l'émétique.

Mais quelque explication qu'on admette, il restera toujours cette règle, de laquelle on ne pourra s'écarter impunément: *qu'il faut tâcher de découvrir le caractère des fièvres, et de les combattre directement, sans s'inquiéter d'un symptôme non nécessaire.*

Je crois même qu'on doit se conduire ainsi, non-seulement dans les fièvres avec frénésie, mais encore dans toute autre espèce de fièvre qu'accompagne une affection locale bien marquée, telle qu'une angine, une pleurésie, etc.

Un symptôme quelconque, par son importance apparente, détourne quelquefois, malheureusement, le médecin de la recherche de la nature de la fièvre, et l'occupe tout entier, parce qu'il est frappé de son énormité comme d'un prodige.

C'est ainsi qu'une frénésie, la même en apparence, mais bien différente en effet, sera le plus souvent soumise à la même méthode, qui se trouvera peu convenable et sujette à égarer, comme toute celle qui n'est point dirigée par une connoissance déterminée de la maladie.

Moi-même je n'ai point traité de la même manière les cinq frénétiques dont j'ai donné l'histoire : je l'aurois dû cependant, puisque la maladie se présentoit comme étant de la même nature.

Chez la première malade, je me fiai à l'usage long-temps continué des doux purgatifs, dans l'idée où j'étois que ce que l'on faisoit avec le vomitif, on pouvoit aussi bien et aussi sûrement le faire avec un purgatif répété plusieurs fois.

J'ai vu des maladies évidemment saburrales s'aggraver souvent par les purgatifs même anti-phlogistiques; tandis que, si on peut en juger par un très-grand nombre de cas très-ressemblans, le vomissement les auroit emportées sur-le-champ.

Mais j'ai vu aussi quelques autres fièvres, produites également par une saburre abdominale, céder à un purgatif doux qui lâchoit le ventre pendant plusieurs jours de suite.

C'est pourquoi je ne regarde point comme indifférent d'employer contre une fièvre saburrale le vomitif ou le purgatif, et je ne crois point qu'ils puissent être remplacés l'un par l'autre.

Il faudra donc examiner si la matière est disposée à sortir par *en haut* ou par *en bas*.

A l'égard de cette malade, j'aurois dû laisser de côté le délire, et rechercher la maladie principale, la fièvre saburrale, pour la combattre de front. Car ce n'est point une loi controuvée et contraire aux principes des anciens : *qu'il faut prendre sur-le-champ la maladie à la gorge, sans s'amuser à des détours; mais qu'il faut être aussi bien attentif, pour ne pas se tromper, et en saisir ou le pied ou la main, au lieu de la gorge.*

Lorsque la fièvre de cette malade fut abattue, la frénésie se changea en manie, qui est un délire sans fièvre.

Un médecin, qui autrefois traitoit beaucoup de maniaques,

me racontoit des faits, desquels j'ai conclu que la plupart de ces malades sont d'abord frénétiques, quoique dès le commencement de la maladie on les déclare maniaques, et sans fièvre, à cause de son obscurité, si on n'apprécie la fièvre que d'après l'état du pouls.

Il m'assuroit aussi qu'il avoit guéri beaucoup de manies, et même presque toutes, lorsqu'elles étoient récentes, en chassant de l'estomac le foyer de la maladie, après avoir fait précéder beaucoup de boissons délayantes et une ou plusieurs saignées. Sa pratique étoit conforme à celle des anciens, qui traitoient les différentes espèces de la folie avec l'ellébore.

L'autre jeune fille avoit une fièvre décidément bilieuse, soit qu'on s'en rapporte au jugement du médecin qui la vit d'abord, et qui est un homme expérimenté; soit que l'on considère que cette fièvre augmentoit et diminuoit à certains temps déterminés.

On cessera d'être surpris que le vomissement que ce même médecin provoqua ait été insuffisant, quand on saura qu'il fut très-médiocre, qu'il fut déterminé par un léger vomitif, que la malade n'y avoit pas été préparée; qu'ainsi il n'étoit pas proportionné à la grandeur du mal.

Dans l'hôpital, elle subit un traitement dangereux. Car, si on délaya la matière morbifique dans des boissons abondantes et convenables, on ne fit rien pour l'expulser par la voie la plus courte et la plus sûre.

Comme le système artériel et veineux avoit été épuisé par des saignées considérables, cette matière ainsi délayée passa dans le torrent de la circulation, et se répandit dans tout le corps, jusqu'à ce que, portée dans sa course vagabonde vers différens couloirs, et poursuivie ou par la nature ou par l'art, elle effectuât sa fuite par diverses issues, d'une manière pénible, tardive, et dangereuse pour le poste qu'on la forçoit à abandonner.

Voilà donc une crise difficile, souvent incomplète, et accompagnée de mille périls!

Le traitement expéditif et heureux des trois autres frénétiques fait voir quelle étoit l'espèce de leur frénésie.

Cela seul est difficile à déterminer avec précision, savoir, si la frénésie est vraie et inflammatoire, ou si elle est sympathique, ou même si elle provient de toute autre cause.

En effet, quoique dans les écoles on donne des définitions exactes des frénésies, cependant leur diagnostic est souvent embarrassant, quand on est auprès du lit des malades.

Car bien des choses que l'on dit indiquer la présence de l'inflammation, et principalement celle du cerveau, ont paru induire fréquemment en erreur.

Et pour commencer par le pouls, on l'a trouvé souvent dur et vibrant, quoiqu'il n'existât point d'inflammation; et foible et mou dans d'autres cas où le cerveau étoit profondément enflammé.

Personne ne révoquera en doute que la force de l'âge et l'usage des échauffans, quand ils se rencontrent chez un individu qui a de la fièvre et le transport au cerveau, indiquent une frénésie inflammatoire. Cependant, tous nos malades étoient à la fleur de leur âge ; un d'eux se livroit habituellement à des excès de bière et de vin : et pas un n'eut une inflammation au cerveau.

On assure que de violens maux de tête précèdent la *vraie* frénésie. Je conviens que cela arrive fréquemment : mais je nie en même temps que cela ait toujours lieu. Je suis certain du contraire. La céphalalgie qui accompagne les fièvres bilieuses, putrides, malignes, est ordinairement plus cruelle que les autres ; et c'est même à cette intensité que je reconnois que son caractère et sa cause ne sont nullement inflammatoires.

J'ai vu deux fois les veilles excessives, que Boerhaave compte au nombre des causes de la *vraie* frénésie, en produire une *fausse*.

La rougeur et le gonflement de la face, la conjonctive gorgée de sang, dénotent souvent la pléthore et l'inflammation : mais je puis assurer avec confiance avoir observé ces mêmes ac-

cidens dans un très-grand nombre de fièvres bilieuses, putrides, malignes.

J'ajouterai même qu'il n'y a quelquefois alors aucun des signes qui annoncent communément la présence d'une bile corrompue et âcre dans les premières voies.

Je ne dis point tout cela pour que l'on néglige ces accidens dans la recherche du caractère de la frénésie, mais pour qu'on ne se fie pas à eux seuls dans la formation d'un diagnostic extrêmement difficile.

La saison de l'année, les maladies congénères; la connoissance exacte de tout ce qui a précédé le délire; les rémissions par intervalles de la maladie; l'observation de ce qui est utile et de ce qui nuit, de ces choses et des maladies qui ont lieu *çà et là et plus fréquemment* que les autres; enfin ce coup-d'œil que donne l'expérience et qu'on ne sauroit décrire, qui fait reconnoître ce qui se cache le plus, voilà ce qui instruira mieux le médecin que tous les préceptes des écoles.

Je pense qu'on ne peut établir aucune division assez exacte de la frénésie, pour embrasser toutes les espèces du délire fébrile; de même que nous n'avons, ni ne pouvons avoir aucune division complète des fièvres.

En effet, eu égard à ce nombre infini des causes de la fièvre, à chacune desquelles doit correspondre un vice particulier dans les solides et dans les fluides, *sa fièvre*, il est impossible que les fièvres ne soient pas non-seulement innombrables, mais encore extrêmement différentes les unes des autres.

Or, je pense qu'il n'y a peut-être pas une seule espèce de fièvre qui quelquefois n'affecte le cerveau d'une manière quelconque, soit par la douleur, qui elle-même varie, soit par telle ou telle lésion de ses fonctions, soit même sous certaines conditions telles que le malade doit être réputé frénétique.

La frénésie sera donc un symptôme commun à un grand nombre de fièvres, qui cependant différeront beaucoup les unes des autres: comme nous le disons de la chaleur, du

froid, de la céphalalgie, de la soif, de la sueur, et d'autres accidens non essentiels communs à toutes les fièvres.

Ainsi, comme, dans la division des fièvres, nous ne les embrassons pas toutes absolument, et que nous ne le pouvons faire par la raison que je viens de dire, comme nous en établissons seulement *quelques-unes*, *les principales et les plus marquantes*, et que nous rapportons toutes les autres qui n'ont pas été spécifiées dans la division à la fièvre principale avec laquelle elles ont une certaine analogie par leurs causes, leur marche, et sur-tout le traitement qui leur convient, je pense qu'on doit se comporter de même dans la division des frénésies.

Je ne prétends pas pour cela donner ici une division de cette maladie; mais je veux faire voir ce qui la rend difficile à établir, et ce qu'on doit observer pour y parvenir.

Ainsi, ceux qui ont cherché la cause de la frénésie uniquement dans l'inflammation du cerveau ont circonscrit une maladie très-étendue dans des limites trop étroites. Il en est de même de ceux qui, en supposant le cerveau sain, ont placé cette cause dans les premières voies. Mais ceux-là même qui ont admis les deux espèces de frénésie, n'ont pas embrassé tout le terrein que cette maladie peut occuper, puisque la cause du délire frénétique peut exister dans un plus grand nombre d'organes, être elle-même d'un caractère très-varié, et troubler l'esprit de diverses manières.

Les frénésies doivent donc différer entre elles, à raison du siége, du caractère et de la manière d'agir de la cause qui les produit.

Comme on négligeoit ces différences, et qu'on ne voyoit jamais par-tout que la même espèce, lorsque le dérangement de la tête d'un fiévreux duroit un certain temps, il arriva que les sentimens des médecins furent partagés sur le siége, les causes et les accidens de cette maladie, ainsi que sur son traitement; et qu'ils proposèrent des moyens diamétralement opposés, chacun invoquant ses observations, et s'appuyant quelquefois sur des ouvertures de cadavres.

J'accorderai volontiers que la plupart d'entre eux ont rapporté des faits réels et non controuvés. Mais ils se sont trompés, selon moi, en ce qu'ils ont voulu étendre à beaucoup d'autres et même à tous ceux qui déliroient avec fièvre, ce qu'ils avoient observé sur un très-petit nombre seulement.

On n'étoit pas plus d'accord sur la définition de la frénésie; attendu que ne connoissant ni la cause, ni le siége de la maladie, il avoit été plus facile de se forger une notion d'après les symptômes qui se présentent constamment chez tous les frénétiques.

Cependant les médecins préférèrent, pour la plupart, de définir la maladie d'après quelque hypothèse favorite, ou d'après un petit nombre d'observations.

J'appellerois la frénésie une *fièvre aiguë avec délire*.

Peu importe de quelle espèce soit la fièvre qui produit la frénésie. Des observations de frénésies nous ont appris qu'il n'étoit pas toujours nécessaire qu'elle fût maligne, quoique quelques médecins adoptent volontiers cette opinion.

On ne peut pas dire non plus que la fièvre soit toujours inflammatoire, ni le cerveau dans un état d'inflammation, chez tous ceux qui sont attaqués de la frénésie.

En effet, je ne connois point de fièvre aiguë, que je n'aie vue quelquefois accompagnée de délire.

J'ai observé le délire frénétique chez des malades qui n'avoient que la poitrine seulement dans un état d'inflammation, ou bien l'estomac et les intestins, mais dont le cerveau n'étoit point du tout enflammé.

J'ai observé aussi des inflammations de cerveau avec et sans délire.

Je puis prouver ce que j'avance par des ouvertures de cadavres.

Je ne veux un délire ni *continuel*, ni *furieux*, ni tel qu'il commence la maladie, pour pouvoir l'appeler *frénésie*, quoique personne ne doute qu'il n'y ait frénésie en pareil cas.

Je ne croirai pas, d'après *le plus* ou *le moins*, que la fré-

nésie existe ou n'existe pas, mais seulement qu'elle est *plus ou moins urgente*, *qu'elle augmente*, *qu'elle diminue*.

Les fièvres aiguës approchent *plus ou moins* de cet état qui constitue la frénésie. Ainsi quelques-unes seront *plus ou moins frénétiques*, *légèrement frénétiques*, ou *parafrenétiques*, ou même *frénétiques par excellence*.

Il n'importe point que le malade délire au milieu des cris, qu'il se débatte de toutes ses forces; ou que ce délire se borne soit à des propos sans raison tenus tranquillement, ou à un simple marmottement.

Si le délire arrive tard, et lorsque la maladie sera déjà avancée, ce ne sera pas moins une frénésie.

Quoique ces distinctions puissent être de quelque utilité pour le pronostic de la maladie et pour en indiquer le danger, cependant elles ne servent de rien pour distinguer la maladie qui se présente de toutes ses autres espèces.

La frénésie est donc une maladie très-étendue, et autant que la notion de la fièvre aiguë elle-même.

Et comme celle-ci varie, ainsi que ses périodes, et le traitement qui peut convenir à chacune d'elles : de même l'espèce de la frénésie et son traitement varieront. Ainsi le traitement de la frénésie se tirera de celui des fièvres.

Cælius Aurelianus appelle la frénésie une *aliénation de l'esprit avec fièvre aiguë, pouls petit et fréquent, carphologie, et crociaisme*.

Mais il est certain que l'état du pouls est quelquefois différent chez les frénétiques; que la *carphologie* ou action de rassembler des fétus, et le *crocidisme* ou action de tirer les fils qui passent des couvertures, ne peuvent entrer dans la définition de la frénésie, puisque ce ne sont point des symptômes essentiels et qui se rencontrent chez tous les frénétiques.

Néanmoins cet auteur a si bien recueilli la plupart des symptômes de la frénésie, et les sentimens des anciens sur le siége de cette maladie (quoiqu'en très-mauvais style et en injuriant les médecins dont il rapporte les opinions), que l'on

se trouve récompensé de la patience qu'il faut avoir pour le lire.

Mais j'aime mieux présenter d'autres observations sur la frénésie, que m'arrêter à réfuter les opinions des autres.

J'ai observé le délire et une fièvre aiguë chez beaucoup de malades qui s'étoient frappé la tête en tombant. Le sang tiré de la veine étoit couenneux.

Ayant ouvert le crâne après la mort, je trouvai le cerveau extraordinairement meurtri dans beaucoup d'endroits.

Mais j'ai guéri d'autres frénésies, provenant également de lésions de la tête, par les saignées et la méthode anti-phlogistique, c'est-à-dire de la même manière que l'on guérit une contusion considérable de toute autre partie qui auroit contracté une inflammation dangereuse.

Le 9 avril 1779, un domestique âgé de trente-sept ans, tomba, la nuit, du haut d'une échelle de dix-huit degrés, et se frappa la tête contre le pavé. Il resta pendant quelques minutes privé de tous ses sens. Mais en ayant recouvré l'usage peu de temps après, il se tint deux jours chez lui, se plaignant d'une légère pesanteur de tête, et d'une blessure d'un pouce de longueur, au côté droit de la tête, au milieu de l'os pariétal; il avoit perdu beaucoup de sang par cette blessure.

Le troisième jour après sa chute, il commença à trembler plus fortement de ses membres (il trembloit déjà depuis plusieurs années, parce qu'autrefois, étant teinturier, il avoit manié beaucoup de couleur où entroit le plomb), à ressentir des chaleurs continuelles, de la fièvre, et à délirer. Transporté à l'hôpital, son délire devint furieux. On sonda la blessure, qui ne pénétroit pas jusqu'à l'os.

Il fut saigné deux fois de suite: le sang se forma en une couenne épaisse, tenace, et d'un jaune sale. On lui lâcha le ventre avec un lavement, et on lui donna une émulsion dans laquelle il entroit de la manne et du sel cathartique amer. Le pouls étoit fort, dur, accéléré; la chaleur fébrile.

Le quatrième jour, comme le délire furieux et la fièvre augmentoient, on incisa la blessure plus profondément et jusqu'à

l'os, que l'on trouva légèrement et superficiellement fendu. On appliqua le trépan à l'endroit de cette félure, qui ne pénétroit pas au-delà du diploé. Il n'y avoit aucun épanchement de fluide. Le délire furieux et la fièvre continuèrent pendant la nuit.

Le cinquième jour, on appliqua une seconde fois le trépan, pour agrandir l'ouverture de l'os. On ne trouva rien d'étranger. Le délire fut continuel, furieux, avec fièvre.

Le sixième jour, au matin, ayant recouvré sa raison, il répondoit convenablement aux questions qu'on lui faisoit; sa fièvre fut très-modérée.

Le septième et le huitième jour, la tête étoit parfaitement remise; à peine y avoit-il de la fièvre. On entretint, pendant ces deux jours, la liberté du ventre avec de fréquens lavemens.

Le neuvième jour, la chaleur, la fièvre et le délire recommencèrent. On fit une saignée : la couenne étoit pleurétique. Le malade ne se trouva pas soulagé.

Il mourut le lendemain.

Quand on eut enlevé la calotte du crâne, on trouva entre les deux membranes, dans le pourtour, une quantité considérable de sérosité aqueuse. Le reste étoit sain; le cerveau ne présenta nulle part de ces meurtrissures que j'ai rencontrées si souvent chez d'autres individus qui étoient morts à la suite de blessures à la tête.

On auroit peut-être espéré de sauver celui-ci, si dans le commencement on eût ouvert la dure-mère, soit pour empêcher la sérosité de s'accumuler, soit pour faciliter sa sortie.

Si c'est un caractère pathognomonique de la frénésie que le malade ayant une fièvre aiguë délire presque continuellement, quel que soit le mode de ce délire fébrile, on ne sera pas surpris, je crois, que j'aie rangé dans la classe des frénésies ces délires et cette fièvre que produit un violent choc contre la tête.

Un homme plus que septuagénaire, mais encore vigoureux et jouissant d'une verte vieillesse, tomba d'une échelle de douze échelons. Il délira sur-le-champ. Il s'étoit fait à l'occiput,

un peu au-dessous de la suture lambdoïde, à gauche, une blessure d'un pouce de longueur, et l'os étoit à découvert. Un peu de sang sortoit par l'oreille gauche et par le nez. Ce malade passa le reste du jour chez lui sans recevoir de secours, et toujours délirant.

Le lendemain on l'apporta à l'hôpital, poussant des cris et faisant des mouvemens désordonnés. Le pouls étoit fort, dur, vibrant, mais à peine plus vîte que dans l'état de santé. La chaleur étoit plus qu'ordinaire. Le malade éprouvoit de l'anxiété, et sautoit souvent hors de son lit.

On examina la blessure, et on n'aperçut d'abord aucune lésion au crâne. Plusieurs saignées furent faites : on tâcha de lâcher le ventre par le moyen d'un lavement et d'un purgatif anti-phlogistique ; mais on n'obtint que très-peu de matières et avec beaucoup de peine.

Ce jour-là et le suivant, rien ne s'améliora; le malade se trouva même plus mal, et la fièvre augmenta.

On dilata la plaie, et on découvrit une fêlure au crâne. Le malade étant mort,

On trouva que cette fêlure commençoit un peu au-dessous du bord supérieur de l'os occipital, s'étendoit à gauche jusqu'au grand trou, qui lui-même étoit fendu.

Entre le crâne et la dure-mère, le long de cette fêlure, se trouvoit un peu de sang épanché et grumelé, représentant une espèce de bande ; mais au trou occipital même il y avoit un peu plus de sang encore liquide.

Les vaisseaux du cervelet etoient par-tout dilatés et gorgés d'un sang noir ; et ses anfractuosités, à mesure qu'on les développoit, laissoient apercevoir un sang épanché, noir, grumelé, tellement retenu entre la substance cérébrale et la pie-mère, qu'il n'étoit point ramassé en plus grande quantité dans un endroit que dans l'autre, mais que, répandu dans toutes les sinuosités, il paroissoit former plutôt une meurtrissure très-considérable, commune et à la membrane et à la surface de l'organe.

L'hémisphère gauche du cerveau tout entier étoit couvert

de meurtrissures noires et étendues, et de vaisseaux gorgés d'un sang noir.

Son lobe antérieur présenta cette meurtrissure dont j'ai déjà parlé, beaucoup plus forte que dans aucun autre endroit.

Toutes ses anfractuosités, quand on les écartoit, se trouvoient remplies d'un sang coagulé, retenu entre la pie-mère et la substance du cerveau.

L'hémisphère droit présentoit, dans sa partie qui répond au milieu du sinciput, une meurtrissure de forme ronde, d'un pouce de diamètre, et noire : il y avoit aussi un sang noir épanché dans les anfractuosités de cette portion du cerveau.

Un domestique âgé d'environ quarante ans, va trouver un médecin, et se plaint de lassitude et d'une diminution d'appétit depuis quelques jours. Celui-ci lui conseille de se purger avec le sel cathartique amer : il se trouve mieux. Huit jours après il revient, et dit que son appétit recommence à diminuer, qu'il vomit quelquefois spontanément un peu de bile, et qu'il se sent fatigué comme après avoir beaucoup travaillé. On lui prescrivit une mixture fondante, saline : il vomit plusieurs fois. Comme il revenoit des commodités dans sa chambre, il tomba sur le seuil de la porte ; et s'étant heurté la tête contre un morceau de fer aigu, il se fit à la région temporale gauche une blessure de la longueur du doigt, qui ne pénétroit pas au-delà des tégumens, qui étoient fendus comme avec un couteau. Le fond et les environs de la plaie paroissoient sains, et furent reconnus tels après la mort. Cet homme resta quelques momens étendu par terre sans connoissance, rejetant fréquemment par en haut un peu de matière rouillée, et répandant beaucoup de sang par sa blessure. Le médecin qui l'avoit déjà vu, ayant été appelé, arrêta ce vomissement à l'aide d'une certaine potion. Peu de temps après, la connoissance revint parfaitement ; la blessure fut sondée et pansée : on fit une saignée du bras. Le malade parut se trouver mieux.

Le soir, au moment où il disoit qu'il se portoit bien et que le lendemain il reprendroit son service ordinaire, il éprouva tout à coup une convulsion universelle. On le saigna fortement, et

on lui donna un lavement. La convulsion fut suivie de délire, de transport, et d'efforts continuels et violens pour sortir de son lit. Il fut saigné de nouveau avant minuit. Le transport furieux et la même agitation continuèrent.

Le jour suivant (c'étoit le douxième depuis qu'il étoit allé pour la première fois trouver le médecin, se plaignant de manquer d'appétit), vers midi, on le transporta à l'hôpital, où, après avoir passé vingt-quatre heures dans un transport furieux et avec une grande fièvre, d'abord éprouvant des convulsions, ensuite devenant roide de tout le corps, il expira.

Le crâne ayant été ouvert circulairement, il s'écoula un peu d'humeur séreuse, qui nous parut avoir été contenue entre les méninges, que la scie avoit entamées.

Le crâne étant enlevé, on ne trouva aucune altération, si ce n'est que les gros vaisseaux des membranes étoient un peu distendus par un sang noir, et les petits comme injectés en rouge. Il y avoit un peu de sérosité dans les ventricules latéraux.

La poitrine étoit parfaitement saine.

Le foie étoit très-jaune, sa surface un peu inégale et moins polie qu'elle ne l'est ordinairement dans l'état de santé : il paroissoit au toucher plus dur et comme s'il eût été cuit. Une bile très-semblable à de la lie remplissoit la vésicule. L'estomac, qui étoit volumineux, et tout le canal intestinal, étoient profondément teints d'une couleur jaune-sale très-foncée; et beaucoup de bile de la même couleur et fort gluante enduisoit la cavité de ces organes.

Les autres viscères de l'abdomen étoient dans leur état ordinaire.

L'altération du système de la bile, telle que nous l'observâmes dans le foie, étoit d'ancienne date chez cet homme, que ceux qui l'avoient connu nous assurèrent s'être depuis un grand nombre d'années fort adonné au vin.

Les premières incommodités qu'il ressentit à l'estomac provenoient vraisemblablement de cette matière bilieuse et tenace. Le sel cathartique amer les soulagea un peu.

Sa frénésie me parut être plutôt *sympathique* qu'*idiopathique*. En effet, la saburre bilieuse, qui existoit déjà auparavant, ayant été augmentée et étant devenue plus active par la chute même, se jeta sur la tête, que le coup avoit rendue moins capable de résistance et plus disposée à la maladie.

J'ai vu ces affections sympathiques du cerveau, le mal de tête, le délire, etc. survenir avec la fièvre ordinairement plus tard et quelques jours après la chute : tandis que les affections idiopathiques de cet organe éclatoient principalement aussitôt que le coup avoit été porté.

Mais j'ai vu aussi le contraire arriver quelquefois; et d'autres l'ont observé comme moi.

Cette influence de l'humeur bilieuse n'a point échappé à la pénétration d'Hippocrate, qui s'exprime ainsi (L. des blessures de la tête) : « Si dans une blessure de la tête, où l'os est dé-
» nudé, soit qu'on ait appliqué le trépan ou qu'on ne l'ait pas
» fait, il survient un gonflement rouge et érysipélateux sur la
» face et sur les yeux, ou sur l'un des deux seulement; si ce
» gonflement est douloureux au toucher, et que le malade soit
» pris de fièvre et de frisson; si d'ailleurs la blessure, relative-
» ment aux chairs et à l'os, ainsi qu'aux parties environnantes,
» à l'exception de ce gonflement de la face, est en bon état;
» enfin, si on n'a commis aucune faute de régime, il faut pur-
» ger le malade avec un médicament qui entraîne la bile par
» les selles. Car, après cette purgation, la fièvre se calme, le
» gonflement disparoît et la santé se rétablit ».

Tous ceux qui savent combien cette bile est douée d'un génie versatile, et combien elle attire de maladies très-différentes en apparence, ne douteront point que cette même humeur, que le témoignage d'Hippocrate et l'observation nous ont fait connoître pour s'irriter par les blessures de la tête, et affecter alors d'un érysipèle la face et les yeux, ne puisse, par la même influence dans les lésions de la tête, produire chez les uns des frénésies cruelles, chez les autres des léthargies, ou des apoplexies, ou toute espèce de convulsions, et que le même remède pour toutes ces maladies, qui dérivent de la même source, ne soit le purgatif qui entraînera la bile.

Mais je suspends pour un instant cette discussion sur la frénésie, pour la reprendre bientôt : et je vais rapporter quelques exemples de lésions de la tête, qui, bien qu'ils n'appartiennent pas au sujet présent, cependant étant comparés avec ceux que j'ai cités et avec les observations des autres, pourront jeter quelque lumière sur cette matière encore obscure.

Première observation.

Un homme âgé de trente-huit ans, fortement constitué et très-bien portant, tomba, le 25 janvier, d'un second étage très-élevé; et sa tête porta avec tant de force contre une chèvre, qu'une pièce de traverse de cette machine, quoiqu'assez forte, fut mise en pièces.

La blessure s'étendoit au bord supérieur du pariétal droit, le long et près de la suture sagittale. Elle avoit environ deux pouces de longueur, et laissoit l'os à découvert, mais intact.

Il resta pendant plusieurs heures privé de l'usage de tous ses sens. On se dépêcha de le saigner du bras.

Le lendemain, on l'apporta à l'hôpital. Il étoit dans un état soporeux, de manière cependant que quand on lui parloit très-haut il répondoit convenablement. Il éprouvoit une douleur de tension dans le dos et dans les lombes, ainsi qu'au genou droit, qu'on ne pouvoit ni remuer ni toucher sans lui faire mal, quoiqu'on n'y aperçût aucune espèce de lésion. Il se plaignoit peu de la tête. Il y avoit chaleur fébrile, une force remarquable dans le pouls, avec dureté et plénitude, sans fréquence bien sensible. On lui fit une saignée copieuse du bras. Le sang se couvrit d'une couenne pleurétique. Il but beaucoup d'une tisane rafraîchissante, nitrée.

Ce demi-état soporeux dura jusqu'au cinquième jour : mais les douleurs des lombes et du dos, après avoir augmenté d'abord, s'adoucirent par degrés, et se portèrent vers la nuque et vers les épaules.

Ces douleurs et la fièvre commencèrent vers le huitième jour

à céder à l'usage des boissons, des doux purgatifs et des lavemens rafraîchissans.

Des fomentations discussives sur le genou furent utiles. On mit sur l'os découvert d'abord l'eau vulnéraire pure de la pharmacopée de Vienne, ensuite cette même eau avec addition d'un peu de teinture de mastic : on appliqua sur la blessure même du baume d'Arcæus. Nous n'observâmes point d'exfoliation. La plaie se ferma en peu de temps. Le malade sortit bien guéri, dans les premiers jours de mars.

Seconde observation.

Un tailleur âgé de cinquante-trois ans, digne suppôt de Bacchus, s'étoit blessé à la tête, un an auparavant, en faisant une chute : il fut guéri; mais depuis ce temps, il avoit, à des intervalles fort longs, un délire tranquille et sans fièvre.

Le 7 février 1778, ayant beaucoup bu le soir, il roula, en se frappant la tête, du haut en bas d'un escalier de douze marches. Le sang couloit abondamment de la bouche et du nez. Transporté chez lui, il se plaignoit de douleurs à la tête, et sur-tout à l'hypocondre droit. Il avoit l'esprit très-présent.

Le 8, l'hypocondre fut plus douloureux. Il survint de l'oppression de poitrine, de l'altération, de l'agitation. Le blessé dormit la nuit, mais en cherchant continuellement à ramasser des flocons. La raison se soutint.

Le 9, les symptômes s'accrurent : il y eut de la toux, de l'éternuement qui lui faisoit ressentir plus vivement la douleur de l'hypocondre. Le thorax devint aussi douloureux.

Le 10, au matin, ayant été reçu à l'hôpital, il se plaignoit de douleurs dans tout l'épigastre, et principalement dans l'hypocondre gauche, d'oppression de poitrine, de toux, et de difficulté à expectorer une matière tenace. Il assuroit ne pas beaucoup souffrir de la tête. Il étoit resté couché chez lui sans faire de remèdes : les fonctions des sens n'avoient encore souffert aucune altération : la fièvre étoit considérable.

Il fut saigné deux fois dans le jour. Le soir, il survint par in-

tervalles des attaques d'épilepsie, dans lesquelles l'œil gauche faisoit des mouvemens très-fréquens, et les lèvres avoient des mouvemens convulsifs, ainsi que les muscles de la face, principalement à gauche. Il mâchoit presque continuellement, même hors le temps des convulsions. En l'absence des attaques d'épilepsie, il avoit complètement sa raison, et ne se plaignoit que de douleur à l'épigastre, à l'hypocondre droit, et même à la région inférieure de l'abdomen. Je cherchai à provoquer des selles par le moyen des laxatifs doux et de beaucoup de lavemens. Dans la nuit les convulsions furent très-fréquentes.

Le 11, on fit une nouvelle saignée. Le sang se couvrit encore d'une couenne pleurétique, épaisse, verdâtre. La présence d'esprit étoit interrompue par de très-fréquentes attaques d'épilepsie. Le malade mourut dans la nuit suivante.

La partie supérieure de la tête, à l'endroit où elle se termine en sommet par la rencontre des deux pariétaux, étoit fort protubérante et inégale, ce que nous regardâmes tous comme un défaut de conformation originaire. Un peu au-dessous de cette tubérosité osseuse, étoit une blessure transversale, longue d'environ six lignes, qui n'intéressoit que les tégumens externes de la tête sans entamer le muscle qui étoit dessous.

On examina la tête avant que de l'ouvrir; et, à l'exception de cette blessure légère, il ne se présenta aux yeux aucune altération.

Le crâne enlevé, nous vîmes le plus grand ravage qu'il soit possible de concevoir : l'os pariétal gauche étoit tellement fracturé, qu'il étoit très-entr'ouvert, et que la fracture, s'étendant au-delà de la suture lambdoïde sur l'occipital, se partageoit sur le côté gauche de cet os en quatre divisions, dont l'une, qui étoit foible, gagnoit le trou occipital, et les trois autres, qui étoient très-ouvertes, se dirigeoient d'un autre côté.

Une fêlure, longue d'un pouce et demi, descendoit du pariétal droit sur l'os temporal voisin.

On trouva beaucoup de sang en grumeaux, épanché sur

toute la base du crâne, et sur-tout entre ses deux cavités latérales, entre les deux méninges.

On en trouva aussi une grande quantité au-dessus et au dessous de la tente du cervelet, et tout autour de cette partie du cerveau, entre les deux mêmes membranes.

La dure-mère s'étoit séparée de l'occipital à peu près au centre de cet os, et il y avoit dans l'espace intermédiaire beaucoup de sang épanché.

Il y avoit du sang coagulé sur le corps calleux.

Les intestins étoient teints dans tout leur trajet d'un jaune très-foncé.

Nous ne trouvâmes chez ce malade aucune de ces meurtrissures du cerveau que nous avions observées chez d'autres, mais des amas considérables d'un sang grumelé.

L'été dernier, un ouvrier âgé de quarante-huit ans, ayant fini sa journée, entra dans un cabaret, et après y avoir bu, mais modérément, il s'en retourna chez lui. Là, il tomba d'une échelle de cinq échelons, se frappa la tête, et resta étendu sans connoissance. Le côté droit s'étoit paralysé, de manière néanmoins que de temps en temps il remuoit un peu et le bras et la jambe. On le saigna deux fois.

Le lendemain il fut transporté à l'hôpital. Il respiroit avec râlement, sifflement et difficulté; il avoit de la fièvre, le pouls grand, plein, dur, accéléré, et une grande chaleur. Vers l'angle postérieur et inférieur du pariétal, on voyoit, par l'ouverture de la blessure qu'il s'étoit faite, l'os découvert d'environ six lignes, et fêlé en forme de croix. On appliqua le trépan, et ayant ensuite percé la membrane, on fit sortir beaucoup de sang. L'état du malade ne s'améliora point. Les saignées, les lavemens, les doux laxatifs n'opérèrent rien. La fièvre augmenta. Il mourut le troisième jour après son accident.

Les tégumens, vers le milieu de l'occipital, étoient légèrement contus. Toute la pie-mère étoit ecchymosée, sur-tout à gauche et en avant de la substance cérébrale.

Il y avoit entre les anfractuosités du cerveau des ecchymoses

considérables, et dans quelques endroits du sang épanché. Il y en avoit beaucoup d'extravasé entre les deux méninges, à la partie gauche de la base du crâne.

Maintenant je vais rapporter d'autres observations de frénésies et reprendre ma dissertation que j'avois interrompue.

Un homme dans la force de l'âge, qui pendant le temps des plus grandes chaleurs de l'été exerçoit le dur métier de forgeron, et s'échauffoit ainsi doublement, commença à sentir du mal de tête, et à trembler de tous ses membres. Il éprouvoit des lassitudes, des vertiges; il avoit le pouls élevé, grand et accéléré. Malgré cela il buvoit du vin avec excès.

A peine eût-il été reçu dans l'hôpital, qu'il tomba dans un délire furieux. Je calmai l'orgasme du sang par le moyen de deux saignées, de l'oxycrat, et en plaçant le malade dans un lieu sombre. Son délire se dissipa en peu de jours, et il recouvra la santé.

Un maçon âgé de quarante-quatre ans, grand et fort, entra à l'hôpital le 6 d'avril 1779. Il nous dit que depuis quatre semaines il avoit un catarrhe, que depuis neuf jours son mal avoit augmenté, en ce qu'il étoit survenu une douleur lancinante un peu au-dessous du teton gauche; qu'il avoit supporté son mal sans s'aliter et se promenant.

Il paroissoit mépriser sa maladie, et il nous la racontoit comme s'il n'eût été que très-légèrement affecté. Sa parole étoit prompte, il parloit sans retenue : son pouls étoit plein, fort, peu accéléré : il toussoit peu, et, comme je l'ai déjà dit, il éprouvoit en toussant de la douleur au côté.

On le fit coucher : on le saigna : on lui donna beaucoup de boissons émollientes, tièdes, nitrées.

Mais peu de temps après qu'il eut fini le récit de sa maladie, il commença à entrer dans un délire furieux, à trembler, à pousser des cris.

Les jours suivans, il fut saigné plusieurs fois : le sang formoit la couenne pleurétique. Son transport fut continuel : l'abdomen étoit un peu tuméfié; et quand on le touchoit, le

malade, quoique furieux, donnoit des signes de douleur.

Le 8 d'avril, sur la fin du jour, la respiration devint stertoreuse; le malade tomba dans l'assoupissement, et pendant ce mauvais sommeil ses yeux ne se fermoient pas tout-à-fait (1). Le pouls étoit dur, vibrant, cédant difficilement sous la pression du doigt, et cependant à peine plus fréquent que dans l'état naturel.

La mort arriva le 9, au matin.

Je fis exhumer son cadavre, que l'on avoit enterré trop tôt par méprise, pour faire des recherches sur l'état des organes, et de la tête particulièrement.

Les vaisseaux de la pie-mère paroissoient dilatés et plus remplis de sang que de coutume. L'état de cette enveloppe du cerveau étoit tel, que l'on douta si elle étoit atteinte de quelque inflammation, même vraie, ou si ce n'étoit qu'une certaine *dilatation non inflammatoire* des vaisseaux, produite par la congestion du sang, et semblable à celle que j'ai observée assez souvent chez des sujets morts dans le délire, mais nullement de quelque maladie de la tête.

On trouva entre les deux méninges du cerveau et du cervelet une sérosité couleur de paille. Les deux ventricules latéraux étoient tellement remplis de la même sérosité, qu'ils ressembloient à des abcès gorgés de pus, et qu'on y sentoit une fluctuation.

La moitié du poumon gauche étoit enflammée. Presque tous les intestins grêles l'étoient considérablement. L'estomac étoit très-ample, la vésicule du fiel vide; le reste en bon état.

Le 29 d'avril, un jeune homme robuste, âgé de vingt-six ans, entra à l'hôpital, et nous dit que depuis deux jours il éprouvoit un grand mal de tête, sur-tout vers l'occiput, des tintemens d'oreilles, une douleur très-violente du cou, qui revenoit par intervalles, de la perte d'appétit, de l'altération et de la chaleur.

Quelques personnes présentes nous rapportèrent que pendant

(1) Voy. la note sur le mot *conniventibus*, pag. 85.

la guerre actuelle cet homme avoit servi dans les troupes légères, et que ces derniers jours, qui furent très-chauds et tels qu'on n'en éprouvoit de semblables les autres années que dans le fort de l'été, il étoit venu de la Hongrie à Vienne déjà extrêmement languissant; que deux jours auparavant il étoit tombé sans connoissance dans une des places de la ville.

Il nous assuroit que depuis un an et demi il souffroit très-fréquemment et presque continuellement de la tête, mais beaucoup moins que depuis ces deux derniers jours.

Il y a quatre ans, il avoit eu une gonorrhée.

Il ne répondit que confusément à d'autres questions plus précises qui lui furent faites. Il avoit le pouls fort, accéléré, dur et vibrant, comme je l'observe ordinairement dans la colique de plomb; de l'altération, de la chaleur; la langue un peu sale et blanchâtre. Sa douleur à l'occiput et au cou étoit si forte dans certains momens, qu'il jetoit les hauts cris; mais elle ne tardoit pas à s'adoucir.

Deux jours après, il survint un délire qui étoit continuel, mais doux; le malade ramassoit des flocons. Des boissons abondantes, rafraîchissantes et nitrées, et une saignée ne lui procurèrent aucun soulagement.

Il fut saigné sept fois pendant le cours de sa maladie; et le sang se couvroit tout de suite d'une couenne pleurétique. La vibration et la fréquence du pouls augmentoient après chaque saignée: le délire étoit le même.

On donna une fois l'émétique, et on appliqua un vésicatoire à la nuque: mais ce fut sans aucun avantage.

Ayant été mis, quatre jours de suite, dans un bain tiède, pendant une ou deux heures, pour tâcher de dissiper ce spasme du système artériel, le malade commença à revenir à lui-même et l'artère s'assouplit. Mais la dureté du pouls et le délire ne tardèrent pas à reprendre, et les bains ne furent plus d'aucun secours. L'urine étoit ordinairement d'une couleur safranée.

La veille de la mort, les yeux étoient de temps en temps à demi-fermés: il y avoit comme un commencement d'opisthotonos: le pouls étoit très-dur et très-vibrant. On fit la septième

saignée. A peine étoit-elle finie que le malade expira. C'étoit le 11 mai.

On trouva du pus entre la pie-mère et l'arachnoïde, dans le trajet des gros vaisseaux du cerveau ; mais il n'y en avoit point dans la profondeur des anfractuosités.

Il y avoit un petit ulcère du cervelet, avec érosion de la pie-mère, des deux côtés, à l'origine de la portion dure du nerf auditif.

Il y avoit aussi beaucoup de pus, et derrière les nerfs auditifs, et vers la réunion des nerfs optiques, et au trou occipital entre les deux méninges.

La tente étoit en différens points, du côté droit sur-tout, très-rouge, et comme ecchymosée.

Les ventricules latéraux du cerveau étoient remplis de sérosité.

On trouva quatre onces d'un sang noirâtre et très-liquide dans la cavité gauche de la poitrine, et six dans la droite.

Tous les intestins étoient couverts en entier d'une bile très-jaune. Le reste fut trouvé en bon état.

Quelle étoit l'origine de l'ulcère du cervelet? Une connoissance exacte de ce qui avoit précédé, que le récit embrouillé et tronqué fait par le malade ne put nous fournir, auroit peut-être répandu quelque lumière au milieu de ces ténèbres. Les douleurs de tête, qui étoient anciennes, font présumer que l'ulcère étoit lui-même d'ancienne date.

J'ai souvent observé, dans les maladies aiguës, que le pouls étoit très-dur et vibrant comme un fil de fer fortement tendu. Dans ce cas, il se faisoit une métastase vers la tête, et cette métastase étoit toujours funeste. Je trouvois alors, en ouvrant les cadavres, les ventricules latéraux du cerveau remplis de sérosité. La maladie qui avoit précédé étoit ordinairement une fièvre composée, c'est-à-dire putride et inflammatoire.

C'est ce qui me fait conjecturer un épanchement de sérosité dans les cavités du cerveau, lorsque dans les fièvres de cette espèce, déjà avancées, le délire survient ou augmente, avec les yeux à demi-fermés, un pouls très-dur, accéléré et vibrant.

sur-tout si tous ces accidens, ou la plupart d'entre eux, surviennent ensemble et presque subitement.

Mais quand on a conjecturé avec assez de probabilité, d'après ces signes, qu'il s'est fait au cerveau une métastase pareille, quel est le traitement convenable?

D'où venoit cet épanchement d'un sang noirâtre et très-liquide? Dernièrement encore, j'ai observé le même phénomène chez un autre individu : la maladie qu'il avoit et l'ouverture du cadavre seront exposées dans un moment.

De même, comment expliquer cette extravasation et cet amas du sang dans la double cavité de la poitrine? On n'en accusera pas un traitement échauffant, qui auroit poussé ce fluide dans des lieux qu'il ne doit pas occuper : car aucun traitement semblable ne fut employé dans le cas dont il s'agit. On n'accusera pas davantage la dissolution putride du sang, puisque dans toutes les saignées que l'on fit on observa la couenne pleurétique. Ce phénomène auroit-il été produit par le spasme des artères, suffisamment indiqué par le pouls dur et vibrant, spasme qui auroit exprimé le sang de ses vaisseaux?

Voici une autre ouverture de cadavre, que je rapporterai à cause de la ressemblance de la lésion trouvée dans le cerveau, quoique les accidens de la maladie et le genre de mort aient été différens.

Une fille âgée de vingt-deux ans, s'étoit toujours bien portée, si ce n'est que douze ans auparavant elle avoit eu la gale, qu'elle fit passer en se frottant seulement, et sans employer de remèdes internes. Depuis six ans environ, elle éprouvoit une douleur à l'occiput, qui tantôt disparoissoit totalement, tantôt revenoit, mais ne surpassa jamais la patience de la malade. Depuis la même époque, il lui sortoit de temps en temps par l'oreille gauche une matière ichoreuse verdâtre, et elle étoit alors un peu sourde de ce côté.

Elle avoit toujours été bien réglée, excepté les deux dernières époques, qui avoient avancé.

Après le carnaval de 1779, elle avoit eu des vertiges

presque continuels, en sorte que pendant quatorze jours entiers elle ne put sortir de chez elle. Durant cet intervalle, elle vomissoit spontanément, tantôt un peu de bile, tantôt ses alimens, et elle se plaignoit d'avoir le goût amer. Enfin les vertiges commencèrent à se calmer peu à peu, et l'amertume de la bouche à se corriger : mais la douleur à l'occiput, qui avoit été continuelle pendant les quatorze jours, ne l'abandonna pas.

Le 19 d'avril, cette douleur, jusqu'alors supportable, s'aggrava; et elle augmentoit à tous les mouvemens de la malade, quoiqu'ils ne fussent pas considérables. Le sentiment d'amertume dans la bouche et de plénitude dans l'estomac reparut. Elle disoit éprouver chaque jour, vers le soir, un léger frisson suivi de chaleur.

Le 21, elle entra à l'hôpital. Depuis midi, il lui étoit survenu une douleur très-cruelle dans le côté gauche de l'occiput; elle crioit, et se rouloit continuellement dans son lit, la nuit principalement. Un pus verdâtre sortoit par son oreille. Elle avoit la bouche amère.

Le 22, la douleur à l'occiput, qui étoit considérable le jour, le devint encore plus le soir et pendant la nuit. Elle vomit un peu de bille.

Le 23, le 24 et le 25, les choses ne changèrent point. Pendant tout le temps que nous la gardâmes, nous ne lui trouvâmes jamais de fièvre, quoiqu'elle nous assurât en avoir éprouvé tous les jours chez elle les soirs. Le pouls étoit plutôt moins fréquent, moins élevé; et la chaleur étoit naturelle.

La nuit du 25, la douleur à l'occiput disparut presque entièrement : ou plutôt, changeant de siége, elle se porta à la nuque, où elle devint encore plus insupportable.

Le 26, au matin, la langue étoit couverte d'un mucus verdâtre, et l'arrière-bouche remplie d'un pus verdâtre et filant. Les gargarismes et les injections ne furent d'aucune utilité. La malade mourut vers le milieu du jour, cette pituite ou ce pus très-verdâtre ayant inondé de plus en plus la gorge, et la res-

piration étant devenue difficile, très-courte et fréquente, et se faisant avec bruit.

Il y avoit dans le lobe gauche du cervelet un abcès de la grandeur d'une noix, rempli d'un pus verdâtre et filant. Une espèce de canal de la grosseur d'une plume s'étendoit de ce sac jusqu'à l'os du rocher, qui étoit tellement rongé que le pus pouvoit pénétrer dans l'oreille interne, et de là se frayer une issue au-dehors. Tout le reste étoit sain.

Cette fille nia avoir jamais eu la gonorrhée, quoiqu'elle convînt en avoir souvent couru les risques, ayant eu affaire à plusieurs hommes.

Nous doutâmes si son mal étoit l'effet d'un vice vénérien, ou de la gale dont elle n'avoit pas été traitée régulièrement.

Un apprentif tailleur âgé de seize ans, fut conduit à l'hôpital le 28 d'octobre 1779. A l'âge de trois ans, il fut jeté du haut d'une voiture qui alloit très-vîte sur un pierre qui faisoit éminence et qui étoit pointue. Ses yeux en tournèrent, et il lui sortit beaucoup de sang par les oreilles. La saignée et des cataplasmes discussifs sur la tête le soulagèrent: mais l'œil gauche resta tourné vers la racine du nez. Il avoit mal à la tête par intervalles, et l'ouïe dure continuellement. A six ans, il eut une douleur de tête très-violente, jusqu'à lui donner des convulsions: mais une saignée et un écoulement de pus par l'oreille droite calmèrent cet accident. Depuis cette époque jusqu'au moment actuel, il sortit de temps en temps du même côté un pus sanguinolent en petite quantité, et la dureté de l'ouïe continua.

Pendant cet intervalle il eut une petite-vérole très-bénigne.

Le 23 d'octobre 1779, au matin, il fut renversé sur le pavé par une voiture. Il y avoit quatre semaines que sa douleur de tête étoit plus forte, et l'écoulement du pus par l'oreille plus abondant. La fièvre et une douleur de tête très-violente, principalement au vertex et vers le front, survinrent tout à coup; il s'y joignit du délire et du transport. Ce malade mourut, deux jours étant à peine écoulés depuis son entrée à l'hôpital.

Les ventricules latéraux du cerveau, le droit sur-tout, étoient remplis d'un pus vert et très-fétide. Le quatrième ventricule, corrodé et ouvert, en laissoit fuser une grande quantité, qui se répandoit tout autour du cervelet, et remplissoit le canal des vertèbres cervicales. L'hémisphère droit du cerveau adhéroit fortement dans un point à l'os du rocher : cette adhérence détruite, on aperçut un canal formé par carie, et qui s'ouvroit dans le tuyau de l'oreille, où il portoit d'un petit ulcère du cerveau un pus de mauvaise qualité et très-fétide.

Voici maintenant l'histoire de la maladie et de l'ouverture que j'ai annoncée, comme appartenant au sujet que je traite, c'est-à-dire à la frénésie.

Un domestique âgé de vingt-huit ans, ayant rendu les derniers devoirs à son frère (mort d'une fièvre putride) auquel il étoit fort attaché, commença par devenir triste, et pendant les quatorze premiers jours on le vit fâcheux et taciturne. Alors il lui survint de la fièvre, avec une légère oppression de poitrine. Il avoit la langue d'un blanc jaunâtre, et d'autres signes d'une saburre bilieuse-putride.

Il ne s'alita point, se fit saigner chez lui, prit d'abord des fondans, et ensuite un vomitif. Il ne fut point soulagé.

Le cinquième jour de sa maladie, il vint à l'hôpital. La fièvre étoit continuelle. Il avoit la langue chargée d'une mucosité jaune, et il sentoit une légère oppression au côté droit de la poitrine.

Sa tête étoit parfaitement saine ; ses forces n'étoient point abattues ; son pouls étoit un peu dur et plein.

Deux jours après son entrée, on aperçut sur toute la surface de son corps des pétéchies d'un rose clair, qui la faisoient ressembler à un marbre tacheté.

Peu de jours après, il survint un délire continuel, avec une dureté spasmodique soutenue des artères, qui vibroient avec vivacité; cette dureté augmenta après chacune des six saignées qui furent pratiquées, et qui fournirent toutes un sang pleurétique et d'un jaune très-terne.

Dans les derniers jours, il suoit abondamment ; les yeux se fermoient à demi ; il ramassoit des flocons.

Il mourut le dix-septième jour de sa maladie.

Les saignées, les boissons rafraîchissantes, nitrées, et autres moyens que je croyois convenables, ne faisant aucun bien, on appliqua aux jambes deux vésicatoires qui parurent avoir fait du mal. Les urines avoient été tantôt de couleur de safran foncée, tantôt naturelles.

A l'ouverture du crâne, on trouva beaucoup de sérosité entre les deux méninges et entre les anfractuosités du cerveau.

Chacun des ventricules latéraux en contenoit une once.

Toute la plèvre, sur-tout dans la cavité droite du thorax, et une grande portion du diaphragme, à l'endroit où passe l'œsophage, paroissoient enflammées.

Il y avoit dans chacune de ces deux cavités de la poitrine plus d'une demi-livre de sérosité sanguinolente, ou plutôt d'un sang très-délayé.

Une petite portion du poumon droit étoit enflammée, et les intestins grêles commençoient à s'enflammer un peu dans quelques points.

Un ouvrier âgé de quarante-deux ans, fut porté à l'hôpital le 9 de juin 1779, ayant la jambe droite cassée en plusieurs endroits. Ces différentes plaies étoient considérables, et il y avoit contusion et déchirement des chairs. Il fut assez bien ce jour-là et le jour suivant.

Le 11, vers midi, il délira par intervalles ; il s'échappoit de son lit : le pouls étoit plein, un peu accéléré, sans dureté ; il eut de la chaleur ; il sua.

Le soir et pendant la nuit, le délire fut continuel et furieux.

Le 12, le délire persévéroit. Le pied devint froid et livide.

C'est pourquoi le jour suivant on lui fit l'amputation, pendant laquelle, et vers midi, la raison parut revenir de temps en temps. Mais l'après-midi, il délira de nouveau avec fureur, avec fièvre, et des sueurs continuelles.

Il mourut au milieu de la nuit qui suivit le 14, qu'il avoit passé dans un délire continuel et furieux.

On trouva en tout cinq onces d'une sérosité limpide entre les deux méninges, au-dessous de la tente du cervelet, et dans les deux ventricules latéraux. Le reste du cerveau étoit dans l'état naturel.

Toute la substance du foie, dans quelque endroit qu'on portât le scalpel, étoit d'une couleur de rouille très-foncée. La vésicule du fiel étoit presque vide, et tous les canaux qui conduisent la bile dans le duodénum parfaitement libres.

La plaie étoit en bon état. Un spasme produit par la frayeur, lorsqu'une poutre blessa cet homme, auroit-il fait refouler la bile de la vésicule dans le foie?

Le foie n'est-il affecté sympathiquement que dans les blessures de la tête seulement? ne peut-il pas l'être aussi dans celles d'autres parties du corps? plus fréquemment à la vérité dans les premières, plus rarement dans les autres? Est-ce que dans ce dernier cas le système hépatique n'est affecté que par la frayeur qui suit le coup? Quels accidens en résultent? quel en sera l'événement? quelle est l'influence du système de la bile, ainsi affecté, sur la maladie externe?

D'où provenoit cet amas de sérosité, et la frénésie qui en fut la suite?

Une jeune fille a un accès de colère, parce que sa maîtresse lui refuse son salaire; elle devient bientôt frénétique, éprouve des convulsions fréquentes, et meurt le quatrième jour. On l'ouvre, on examine avec attention, on trouve tout dans l'état naturel.

D. L*** eut une fièvre miliaire accompagnée de frénésie. Le délire étoit continuel, et l'opisthotonos avoit fréquemment lieu. Comme dans sa santé il se livroit presque tout entier à la lecture des poètes, qu'il étoit lui-même un poète assez agréable, quelqu'un des assistans ayant nommé Klopstock, il revint tout à coup à lui-même, et ce changement complet dura tout le temps que l'on parla des chef d'œuvres de ce poète sublime. Lorsqu'on eut changé de conversation, sa tête se perdit de nouveau totalement, et elle revenoit toutes les fois qu'on récitoit quelques-uns de ces vers divins. Le malade guérit.

Comme il se présente tous les jours des exemples de frénésies, sur-tout de celles qui sont symptomatiques, mon dessein étoit de m'étendre davantage sur leur traitement. Mais je m'aperçois que ce sujet est très-vaste, et que si je voulois le traiter dans tous ses points, même légèrement, ce seroit comme si j'entreprenois de traiter en détail de la chaleur fébrile, ou du mal de tête, ou de tout autre symptôme. En effet ne faudroit-il pas traiter des fièvres et en particulier et en général, et de leurs différentes marches? matière assurément très-étendue, et au-dessus de mes forces.

« Car il y a une infinité de choses, dit Gorter, qui se communiquant au corps, soit à la manière des alimens, soit par » application, soit par morsure, troublent l'esprit. Elles ne » produisent pas la même démence chez les différens individus, et leur variété même multiplie aussi les espèces de démence ». JOANN. DE GORTER, *in Medicinâ dogmaticâ.*

Je terminerai donc ici ma course, rentrant dans le port, après avoir seulement côtoyé le rivage. Pour vous, HOMME ILLUSTRE (1), qui avez un bon vaisseau, qui êtes favorisé des vents, qui connoissez les routes à suivre et celles à éviter, vous ne craindrez point de vous confier à la vaste mer, et vous affronterez de nouveau cet océan immense que vous avez déjà traversé sous les plus heureux auspices (2).

(1) Guillaume Grant, médecin de Londres, auquel Stoll avoit envoyé sa dissertation.

(2) Tout le monde connoît l'excellent ouvrage de ce médecin anglais (sur la nature des fièvres, et la manière de les traiter) qui, traduit dans plusieurs langues de l'Europe, a mérité les plus grands éloges à son auteur.

DE LA NATURE ET DU CARACTÈRE DE LA DYSENTERIE.

CHAPITRE PREMIER.

§ Ier. *Motifs qui ont déterminé l'auteur à traiter de la dysenterie.*

Je nignore point que plusieurs médecins ont très-bien écrit sur le caractère et le traitement de la dysenterie ; en sorte qu'il semble ne plus rien rester, ou ne rester que fort peu de chose à desirer pour connoître soit la nature de cette maladie, soit la meilleure méthode de la traiter.

Cependant, comme depuis quelques années j'ai scruté avec une attention particulière la nature de la dysenterie ; comparé entr'elles les constitutions de différentes années, et qui plus est les dysenteries de la même année ; observé non-seulement entre les premières, mais aussi entre les secondes de grandes différences, non pas de ces différences accidentelles et qui n'obligent point à changer le traitement, mais de celles qui constituent en quelque sorte une autre maladie, qu'il faut combattre avec d'autres moyens ; j'ai douté que toutes les recherches sur la dysenterie fussent épuisées, et qu'il ne restât plus rien à faire à l'avenir.

Et certes, j'étois bien persuadé que cette maladie n'avoit point cette simplicité et cette nature non compliquées, qui semblent s'offrir d'abord à ceux qui ne considèrent point ou

que légèrement ses différences; et par une conséquence nécessaire, que les règles de traitement n'étoient pas si faciles, que mon travail sur cette matière n'eût aucune utilité.

Je voulois donc donner une notion plus claire de la dysenterie, et analyser, pour ainsi dire, cette maladie simple en apparence, mais pour l'ordinaire réellement composée et formée de plusieurs autres, afin qu'il en résultât des idées lumineuses, propres à diriger d'une manière sûre le traitement anti-dysentérique, traitement versatile et variable, tel que l'exige le caractère d'une maladie compliquée.

Je paroîtrai peut-être au très-grand nombre de mes lecteurs faire ce qui a déjà été fait, et ne rien offrir de neuf. Mais, si j'en conviens volontiers avec ceux qui ont plus et mieux vu que moi (car j'avoue la foiblesse de mes moyens), je crains aussi que quelques autres n'aient l'idée *du mot*, si fréquemment prononcé, et usité même parmi le peuple, plutôt que l'idée *de la chose elle-même* désignée par ce mot. C'est ce que je vois arriver à un grand nombre, qui, ayant entendu nommer, par exemple, la *fièvre putride*, s'imaginent tenir *la chose*, et non pas *seulement sa dénomination*, que l'on a coutume d'appliquer à des fièvres très-différentes (quelque ressemblance qu'il y ait entre leurs symptômes), et ne croient pas qu'il faille rechercher ultérieurement quelle est cette dégénérescence qu'ils appellent *putridité* ou *fièvre putride*, mot qui embrasse souvent beaucoup de choses et différentes et opposées.

Il y a d'ailleurs un assez grand mérite à confirmer les belles observations des autres par les siennes propres, et à souscrire ainsi à leurs préceptes.

Je n'embrasserai point ici tout le sujet de la dysenterie; je ne rapporterai ni les observations des autres, ni leurs préceptes quant au traitement : mais j'exposerai ce que j'ai vu moi-même, le sort que j'ai éprouvé en traitant des dysenteries, quelle notion je me suis formée de la maladie d'après mes seules observations, et je soumettrai le tout au jugement des autres

afin qu'ils comparent mes idées avec les leurs et qu'ils les rectifient.

Je parlerai de cette espèce de dysenterie qui paroît plus ou moins tous les étés, quoiqu'elle ait lieu aussi quelquefois dans d'autres saisons, et que tout le monde sait distinguer, quelque définition qu'on en donne.

§ II. *Complication et division de la dysenterie.*

J'ai dit que cette maladie étoit rarement simple; qu'elle étoit ordinairement compliquée de différentes manières.

Je l'appelois simple lorsque les malades avoient des selles très-fréquentes, aqueuses, souvent mêlées de sang (sur-tout lorsque la maladie duroit déjà depuis quelque temps), et abondantes, muqueuses quelquefois dans le commencement, toujours accompagnées de tranchées; lorsque la fièvre étoit légère, que le goût n'étoit point du tout ou que peu altéré, et que la douleur de ventre ne se faisoit point sentir hors le temps des déjections.

Souvent la dysenterie étoit précédée, ou accompagnée, soit d'un coryza, soit d'une angine, soit de toute autre fluxion qui se portoit, ou vers la poitrine et y formoit un catarrhe, ou vers les membres et les affectoit de douleurs déchirantes.

Lorsqu'on négligeoit la dysenterie, ou qu'on la traitoit mal, les tranchées augmentoient, et même elles continuoient après les déjections, qui devenoient plus fréquentes, plus muqueuses, plus sanguinolentes : le ténesme étoit aussi plus considérable qu'à l'ordinaire.

Je n'ai jamais vu cette maladie (1) avoir lieu, sans que les

(1) Les observations et les remarques de Stoll sur la dysenterie portent un caractère rare de sagacité et de pénétration; mais je pense qu'elles auroient eu encore plus d'unité et d'ensemble, s'il s'étoit élevé à la considération de la nature même de la dysenterie considérée comme phlegmasie des membranes muqueuses, sur-tout du colon et du rectum, et s'il avoit distingué les diverses périodes de cette phlegmasie, comme je l'ai fait dans la description d'une épidémie de dy-

malades eussent à se reprocher de s'être exposés au froid, étant en sueur. Ce refroidissement affectoit de préférence telle ou telle partie du corps, selon les différentes saisons; l'hiver, les parties supérieures; le printemps, le milieu du tronc; sur-la fin de l'été et en automne, le bas-ventre. L'estomac et les intestins étant effectivement plus foibles alors que dans tout autre temps de l'année, l'humeur de la transpiration répercutée se jette plutôt sur ces viscères que sur aucun autre. Ainsi cette matière au lieu d'occasionner, comme dans une autre saison, ou des odontalgies, ou des coryza, des angines, des catarrhes, etc. qui sont des maladies séreuses, en produisit, se portant sur les membranes des intestins, un *coryza ventral*, ou un *catarrhe des intestins*, ou un *rhumatisme de cet organe*, maladie qui ne diffère que par son siége des affections

senterie (*Nosogr. philosoph.*) La *première époque* étoit marquée par une sorte de commotion dans l'arcade du colon, comme s'il s'en étoit détaché une matière portée ensuite dans le conduit intestinal, fièvre peu sensible, langue couverte d'un enduit blanchâtre ou jaunâtre, dégoût pour les alimens, constipation opiniâtre, d'autres fois diarrhée pendant un ou deux jours, et ensuite vaines et fréquentes envies d'aller à la selle, tranchées, resserrement extrême du rectum, avec le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante dans cette partie. *Seconde époque* qui commence ordinairement du septième au dixième jour; déjections plus ou moins troubles, et quelquefois semblables à de la lavure de viande, avec quelques mucosités entremêlées; d'autres fois les malades ne rendoient qu'avec des efforts extrêmes des glaires ou mucosités avec des stries de sang; point de tension au ventre ni de douleur au contact, à moins de quelque imprudence dans le régime, ou d'une complication avec une fièvre gastrique ou adynamique, ou bien avec une affection vermineuse; mais quoique le ventre ne fût point douloureux au contact, les malades éprouvoient un sentiment de constriction dans le trajet du colon. *Troisième époque*; elle étoit distinguée par une cessation ou au moins une grande diminution de douleur, une plus grande liberté du ventre, ou plutôt le changement de la dysenterie en une diarrhée simple avec quelques retours vagues de tranchées. Cette période, ainsi que les deux autres, offroient ensuite des symptômes variés suivant la constitution plus ou moins saine de la malade, ou la complication de la dysenterie avec une autre fièvre primitive ou essentielle. (*Note de M. Pinel.*)

également séreuses qu'on observe dans les autres parties de l'année.

Il arrive en outre que le caractère de la matière de la fluxion n'est pas le même dans toutes les saisons de l'année ; qu'il est tantôt bénin et presque sans qualités nuisibles ; tantôt âcre et putride : ce dernier cas a lieu ordinairement dans le temps des chaleurs de l'été.

Au mois d'août de l'année 1778, on observa quelquefois cette espèce de dysenterie, qui est pour moi la *première* et que j'appelle *simple*. J'en fus moi-même atteint, ayant gagné du froid dans ce temps-là.

Des boissons abondantes tièdes et la chaleur du lit furent utiles : quelquefois j'aromatisois légèrement ces boissons. Je donnois le soir une poudre composée de noix muscade et d'un peu d'opium. Les sueurs excitées pendant la nuit arrêtoient le cours de ventre ; les malades se trouvoient bien, et n'avoient à appréhender aucune autre maladie.

Toute autre méthode réussissoit mal, soit celle par les eccoprotiques, soit celle par les vomitifs, soit celle par la racine d'arnica : elles augmentoient le nombre des déjections, les tranchées, le sang, les raclures de boyaux, etc.

Avec la méthode indiquée, la maladie étoit guérie en vingt-quatre heures d'une manière sûre, pourvu qu'elle ne fût pas encore trop avancée, ou qu'elle n'eût pas déjà été mal traitée.

Je comprends aujourd'hui facilement quelles étoient ces dysenteries que les auteurs disent avoir guéries uniquement avec beaucoup d'eau chaude, ou de thé léger, ou de bouillon gras très-coupé, et une diète stricte.

Je pense que celles qu'ils assurent avoir aussi traitées heureusement, et sans qu'il y eût de récidive, avec l'infusion de fleurs de sureau, l'antimoine diaphorétique non lavé, l'opium, avec de légers carminatifs, avec des bains tièdes, des fomentations sur les jambes, l'abdomen, etc. ou par tout autre moyen analogue, étoient pareillement de ce caractère *séreux* ou *catarrhal*, *simple*, *sans complication*.

J'ai encore lu qu'un vésicatoire sur l'abdomen avoit été utile,

à quelques dysentériques; et je trouve la raison de ce succès dans ce qui a été dit jusqu'à présent. En effet, le vésicatoire attiroit vers la peau l'humeur portée sur les intestins, en excitant des sueurs abondantes (comme on l'observe constamment après l'application des cantharides sur une partie quelconque); et le ventre se resserroit.

Ceux qui guérissent des dysenteries avec des altérans composés de petites doses d'opium et d'ipécacuanha, qui provoquent la transpiration, ne guérissent certainement que les dysenteries dont je parle, c'est-à-dire les *rhumatismales*, et ils trouvent ici la raison de leurs succès.

Des auteurs ont reproché à Sydenham (eh, quel homme!) d'avoir trop fait usage de son laudanum dans un grand nombre de maladies, et sur-tout dans le traitement de la dysenterie. Mais n'auroit-il pas été juste de dire aussi qu'il n'employoit pas la même méthode contre toutes les dysenteries, ni dans toutes les constitutions dysentériques?

En effet, est-ce qu'il ne varioit pas son traitement selon que le caractère de la dysenterie, qui n'échappoit pas à sa pénétration, varioit lui-même? N'a-t-il pas souvent conseillé les purgatifs? ne dit-il pas avoir guéri uniquement par des saignées une femme attaquée d'une dysenterie ancienne? et même il combinoit ces différens moyens, lorsqu'une dysenterie étoit de nature à exiger un traitement composé.

Quand Sydenham assure qu'on peut guérir des dysenteries sans le secours des purgatifs avec le laudanum tout seul, je ne puis douter qu'il ne parle d'après son expérience, et que ces dysenteries qui cédoient à ce médicament avoient la même origine que celles dont j'ai parlé jusqu'à présent.

Peut-être me chicanera-t-on sur le nom de la maladie, et me dira-t-on que j'ai appelé dysenterie ce qui n'en avoit que l'apparence, et qu'on pourroit la désigner plus convenablement par un autre nom, par exemple, celui de *rhumatisme intestinal*, ou de *colique*, ou de *diarrhée avec tranchées, provenant de refroidissement, etc.* Mais j'ai bien des raisons en faveur de la dénomination que j'ai adoptée, et je pourrois

prouver de bien des manières que celle-là est la vraie dysenterie, ou plutôt une des espèces du genre nombreux des dysenteries, l'espèce *simple*, non compliquée et la plus bénigne de toutes.

En effet, pour en citer quelques-unes, 1°. elle a présenté les mêmes caractères que nous voyons dans cette maladie que tous d'un commun accord appellent dysenterie, savoir des déjections fréquentes, avec tranchées, de matières muqueuses et même aussi aqueuses dans le principe, et bientôt après sanguinolentes.

2°. Elle est circonscrite dans les mêmes limites que la dysenterie : ses progrès sont les mêmes ainsi que sa terminaison, soit qu'on la néglige, soit qu'on la traite mal.

3°. Il est certain que plusieurs auteurs ont observé cette maladie, l'ont regardée comme une dysenterie, et l'ont traitée de la même manière que moi.

4°. J'ai reconnu chez tous les dysentériques que j'ai traités (et j'en ai traité un grand nombre) ce catarrhe intestinal que j'appelle dysenterie simple, quelque compliqué et déguisé qu'il fût, et quoiqu'il exigeât un traitement très-différent.

Quelquefois ce catarrhe intestinal se fixe de manière que les sueurs ne peuvent le dissiper. Alors il faut l'attaquer à plusieurs reprises par des boissons adoucissantes, anodynes, tièdes, et par quelques doses de laudanum. Mais si on néglige ou qu'on traite mal cette dysenterie *séreuse*, elle se change en une dysenterie *vraie* et opiniâtre, en une *fièvre rhumatismale des intestins*, longue et difficile, comme nous le voyons arriver aux fièvres rhumatismales des membres, dans lesquelles les poignets et les genoux sont tuméfiés et très-douloureux.

Il y a une seconde espèce de dysenterie, qui paroît dans la même saison que la précédente, mais qui est plus composée, et formée, pour ainsi dire, de deux élémens. Voici son origine, son caractère, par où elle tient à la première, par où elle s'en éloigne.

Sur la fin de l'été et au commencement de l'automne, l'estomac et les intestins sont plus foibles que de coutume, et sur-

chargés de saburre bilieuse plus souvent et plus fréquemment que dans tout autre temps de l'année. Cela est connu même parmi le peuple.

Cette saburre (1), par un effet du changement de la saison et de l'approche du froid de l'hiver qui donnent de l'énergie au système gastrique, se trouve chez la plupart élaborée,

(1) La plupart des malades que j'ai traités durant une épidémie dysentérique, dont j'ai parlé dans ma *Nosographie*, offroient la complication d'une phlegmasie des membranes muqueuses du colon et du rectum avec tous les autres signes d'un embarras gastrique, ainsi que dans la dysenterie dont parle Stoll dans cet article; je débutois aussi, non par le fameux anti-dysentérique (l'ipécacuanha), mais par un grain d'émétique (*tartre de potasse antimonié*) dans quatre onces d'une boisson mucilagineuse, comme l'eau d'orge, et je ne puis assez exprimer combien les malades en étoient d'abord soulagés. Mais en général dans le traitement je me suis dirigé d'après la distinction de la dysenterie en ses diverses périodes; l'état d'irritation qui avoit lieu durant la première époque me faisoit insister sur l'usage des boissons mucilagineuses, comme de l'eau d'orge gommée, de l'eau de lin nitrée, du bouillon aux herbes, d'une décoction de pruneaux, etc. Dans la deuxième époque les mêmes boissons étoient entremêlées avec l'usage de quelque laxatif, comme la manne, le miel ou le sirop de chicorée, parce qu'alors le conduit intestinal éprouvoit moins d'irritation, et qu'il importoit de le débarrasser de la matière des déjections propres à produire un surcroît de mal. Je n'employois qu'avec une extrême réserve quelque narcotique, et seulement lorsqu'il s'agissoit de calmer quelque symptôme très-violent, comme des douleurs intolérables, des tranchées vives, une insomnie opiniâtre. Le sentiment d'une chaleur âcre et mordicante au rectum, à la seconde ou troisième époque de la dysenterie, est devenu quelquefois un symptôme très-incommode, et dans ce cas j'ai substitué avec succès à l'usage de l'ipécacuanha, un grain d'émétique avec quinze ou vingt grains de rhubarbe; je partois alors de la nature même et de la marche du catarrhe intestinal; la membrane muqueuse du colon et du rectum avoit été affoiblie par l'usage antérieur des boissons mucilagineuses et des évacuans; je pensois donc qu'en continuant d'évacuer légèrement, il falloit employer un purgatif tonique et légèrement astringent. J'ai suivi avec un grand soin et sur plusieurs malades l'effet de ce remède, sur-tout dans la dernière époque de la maladie, et je pourrois joindre ici une nombreuse suite de faits en sa faveur, si je ne craignois d'outre-passer les bornes d'une simple note. (*Note de M. Pinel.*)

changée, expulsée par différentes voies et de diverses manières.

Mais il y a des individus chez lesquels la bile abonde davantage, et dont l'estomac est plus foible. Cette matière surabondante, avant que le changement favorable de la saison soit arrivé, excite chez ceux-là une maladie *bilieuse*, par exemple, une fièvre *bilieuse*, un *choléra*, *etc.* Mais ce n'est pas encore une dysenterie.

Supposé maintenant qu'un homme chez lequel il existe une saburre bilieuse qui n'est point encore en mouvement, et qui seroit restée dans sa nullité jusqu'à ce qu'elle eût été changée par la révolution annuelle, si aucune cause occasionnelle ne l'eût tirée de cet état : supposé, dis-je, que cet homme a gagné du froid, et qu'il est attaqué de cette dysenterie que j'ai déjà décrite, et que j'ai nommée *fluctionnaire*, il sera malade et de ce rhume des intestins provenant du refroidissement (seul il forme la première espèce de dysenterie), et de la saburre bilieuse, que le rhume aura rendue plus considérable et plus âcre, et que le système gastrique, irrité et devenu sensible par la fluxion séreuse, supportera très-difficilement.

Telle est l'origine de cette autre espèce de dysenterie, composée 1° de la première, qui est la simple; 2° d'une matière bilieuse mise en mouvement : ce sont les deux élémens dont j'ai parlé.

Les remèdes indiqués précédemment ne convenoient nullement dans cette seconde dysenterie, à moins qu'on ne commençât par chasser la bile en mouvement, et qu'ainsi d'une maladie composée on n'en fît une maladie simple. C'est cette espèce de dysenterie qui cédoit à un évacuant suivi d'un traitement calmant et diaphorétique.

La même manière d'évacuer ne convient pas à tous indifféremment. Le vomitif est plus favorable au plus grand nombre; un doux purgatif, avec des sels, de la manne, des tamarins, de la rhubarbe, etc. l'est aux autres.

J'employois ces deux moyens dans l'espèce de dysenterie

composée dont je parle, mais plus souvent encore et avec plus de succès le vomitif ou l'émético-cathartique.

Lorsque l'estomac avoit été ainsi secoué, le narcotique n'étoit nullement nécessaire, et le calme revenoit ordinairement de lui-même : les malades se laissoient aller à un sommeil tranquille, au milieu duquel ils suoient.

Ainsi la bile étoit dissipée par le remède évacuant, et le rhume des intestins par les sueurs.

J'ai traité de cette manière et avec le succès le plus prompt, toutes les dysenteries de l'été de 1776; de même que la plupart de celles que j'observai en Hongrie dans les années 1773 et 1774.

J'avois ordinairement pour règle d'attirer doucement par les selles la saburre qui occupoit le bas-ventre et les gros intestins; mais je chassois par le vomissement celle qui s'agitoit pour sortir par les voies supérieures.

Je pense que c'étoit aussi ces dysenteries que Sydenham guérissoit, non avec le laudanum seul, comme quelques autres, mais avec des purgatifs répétés, et l'opium aussitôt après, en continuant de l'employer jusqu'à parfaite guérison.

J'ai guéri avec le suc exprimé des raisins une dysenterie de la seconde espèce fort bénigne, et dans laquelle la saburre n'étoit pas très-abondante. Ce suc, bu en grande quantité, lâcha le ventre du malade (qui refusoit de prendre tout autre remède); et ayant détaché la bile, l'entraîna comme auroit fait un purgatif. La dysenterie se changea ainsi en une diarrhée salutaire et facile à guérir. J'accordai à un autre des pruneaux nouveaux dont on ôtoit la peau, qui est indigeste : j'ordonnai moi-même ou je permis volontiers d'autres fruits des plus succulens de la saison, en recommandant cependant d'en rejeter les parties fibreuses et dures.

Les sucs de ces fruits fondoient la matière saburrale, et la disposoient à subir efficacement l'action soit du vomitif, soit du purgatif, ou même ils faisoient l'office de ce dernier.

Cependant je les interdisois aux convalescens, du moins en

grande quantité : parce qu'alors il falloit plutôt raffermir et réveiller les forces languissantes de l'estomac.

Cette seconde espèce de dysenterie se distinguoit de celle que j'ai appelée *rhumatisante* par certains signes, et sur-tout par les suivans. Ceux qui devoient avoir la dysenterie éprouvoient, quelque temps avant qu'elle se déclarât, un poids à l'estomac, ou, le matin, de l'amertume dans la bouche, ou des sueurs nocturnes qui sentoient mauvais, et un sommeil agité. Quelques-uns eurent auparavant le ventre relâché, sans tranchées ; et la maladie ne parut que lorsqu'il se resserra soit spontanément, soit par des remèdes hors de saison.

D'autres ressentoient par intervalles une douleur légère et fugitive dans l'abdomen, ou bien ils rendoient fréquemment des vents. Le ventre continuoit cependant d'être réglé : mais quelques jours après, la dysenterie se déclaroit. Plusieurs enfin eurent d'autres indices de la maladie dont ils étoient menacés.

La maladie déjà existante étoit accompagnée de tous les symptômes qui indiquent la présence d'une saburre bilieuse dans les premières voies. Ils sont assez connus d'ailleurs.

La dysenterie rhumatismale-bilieuse étoit exempte à la vérité de fièvre *marquée*, mais non pas cependant de tout *mouvement fébrile :* et en général, quoique je n'ignore pas que les dysenteries se décrivent comme exemptes de fièvre, je ne me rappelle pas en avoir vu une seule qui le fût entièrement. Mais peut-être que cette fièvre étant *extrêmement legère*, on l'aura regardée comme étant absolument *nulle.*

La maladie que j'appelle *fièvre bilieuse*-dysentérique ne différoit de la dysenterie que je viens de décrire que par une plus grande intensité. En effet la bile étoit plus abondante et plus âcre ; elle se mettoit en mouvement de manière à produire la fièvre bilieuse, lorsqu'il s'y joignoit ce rhume du canal intestinal que j'ai dit précédemment être nécessaire pour la formation de notre dysenterie. Cette fièvre bilieuse prenoit alors un surnom, et c'étoit la fièvre *bilieuse*-dysentérique.

On sait d'ailleurs à quels signes reconnoître les fièvres bilieuses. Ce sont ceux qui indiquent la présence dans les premières voies d'une matière bilieuse, dont une portion cependant a déjà changé de siége, pour se porter dans le torrent de la circulation. On observe aussi bien distinctement, dans cette fièvre, à des époques fixes d'heures ou de jours, des redoublemens et des rémittences.

Les déjections de ceux qui furent attaqués de cette fièvre bilieuse-dysentérique n'eurent pas lieu tous les jours, ni dans tous les temps de chaque jour, d'une manière uniforme : mais elles observèrent leurs périodes, étant plus fréquentes lorsque la fièvre elle-même étoit plus forte, et donnant du relâche lorsque la fièvre l'étoit moins.

Cette troisième espèce de dysenterie pouvoit faire périr les malades, ce que les deux autres n'auroient jamais fait, à moins qu'un traitement insensé n'eût transformé une maladie très-bénigne en une maladie dangereuse.

Voici quelle fut la marche des tranchées dans cette fièvre dysentérique.

Dans le temps des déjections, et un peu auparavant, le ventre étoit souvent très-douloureux ; il l'étoit moins, et même il ne l'étoit point du tout, le premier moment qui les suivoit. Mais, quoiqu'un malade éprouvât souvent de violentes tranchées, son ventre n'étoit pas plus douloureux lorsqu'on le pressoit même fortement, ni moins lorsque la main étoit ôtée.

C'est ce qui me faisoit conjecturer qu'il n'y avoit point d'inflammation, et que le vomitif n'étoit pas contre-indiqué.

Mais la tuméfaction et une certaine tension de l'abdomen, et l'augmentation des douleurs au toucher me faisoient reconnoître la phlogose des intestins ; et j'aurai bientôt occasion de parler de ce dernier état.

Le traitement de ces fièvres bilieuses dysentériques (je parle de celles qui n'étoient point compliquées d'inflammation) consistoit presque tout entier à combattre la fièvre bilieuse elle-même, comme la maladie la plus marquante. Je l'ai exposé

d'une manière assez détaillée dans la seconde partie de ma Médecine pratique.

Car il se bornoit à l'usage des savonneux, des fondans, des acides légers; on faisoit suivre, ou on entremêloit l'émético-cathartique.

Il ne falloit dans ce cas donner l'opium que fort tard, avec ménagement, et lorsque la fièvre bilieuse étoit presque entièrement dissipée. En effet, on verra facilement que ce remède et la fièvre bilieuse s'accordent mal, si on fait attention à la nature de l'un et de l'autre, et si on les compare ensemble.

On guérissoit rarement la fièvre bilieuse dysentérique avec les seuls purgatifs, à moins qu'elle ne fût considérable, et qu'on n'employât que des purgatifs très-doux, anti-bilieux, simplement ecoprotiques, tels que les tamarins, la casse, etc.

En effet, la rhubarbe, de quelque manière qu'on la donnât, ou bien les myrobolans et autres purgatifs analogues trompèrent mes espérances, à moins que la fièvre ne fût déjà bien abattue, et que l'émético-cathartique n'eût précédé.

Ordinairement cette espèce de dysenterie n'exigeoit pas d'autres moyens.

Voici maintenant les différentes manières dont se termina la *fièvre bilieuse*-dysentérique.

Les uns, et c'étoit le plus grand nombre, se rétablirent à peu près dans le même temps, et de la même manière que s'ils eussent été attaqués d'autres fièvres bilieuses.

J'ai vu une fois, en suivant la méthode exposée ci-dessus, la fièvre dysentérique se changer en intermittente; le ventre se resserrant hors le temps des paroxysmes fébriles, et les déjections dysentériques revenant avec ces mêmes paroxysmes. Vous eussiez dit que c'étoit une *fièvre* intermittente-dysentérique. La décoction de quinquina termina cette fièvre.

Un individu étoit attaqué d'une fièvre bilieuse-dysentérique: cette fièvre se changea en tierce, sans aucun symptôme de dysenterie.

Quoiqu'on eût combattu cette fièvre dysentérique avec les moyens convenables, le ventre cependant, sans être doulou-

reux, se relâchoit quelquefois immodérément et pendant long-temps; la dysenterie s'étant changée en une diarrhée, qui auroit été favorable si elle n'eût pas été trop longue, qui étoit difficile à arrêter à cause de l'atonie des intestins, et qui mettoit obstacle à la convalescence.

Dans ces cas, la racine d'arnica, en poudre ou en infusion, fut constamment utile, et plus qu'aucun autre remède tonique.

Assez souvent la *fièvre bilieuse-dysentérique* se changeoit en maladie putride, en sorte que changeant de nom, elle s'appeloit alors *fièvre putride-dysentérique.*

Ce changement s'opéroit de différentes manières. J'entrerai dans quelques détails à ce sujet, parce qu'il doit en résulter des notions d'une application très-étendue, et qu'on ne peut ignorer sans crime quand on traite des dysenteries.

La fièvre *bilieuse*-dysentérique se changeoit en putride;

1°. Par *la négligence :* en effet, chez ceux qui négligèrent de se traiter ou qui se traitèrent mal, cette fièvre ne parut plus avoir des rémittences et des exacerbations réglées, mais elle se soutenoit toujours avec la même violence. Elle devenoit donc continue, et étoit accompagnée des symptômes dont l'ensemble caractérise la *fièvre putride.* Alors l'usage long-temps soutenu des fondans, des émolliens, des boissons tièdes, assez souvent aussi la saignée, furent utiles: enfin, mais fort tard, on donnoit un émético-cathartique, c'est-à-dire lorsqu'on avoit dissipé l'inflammation que la longueur et la violence de la fièvre avoient imprimée aux intestins;

2°. Par un *mauvais traitement :* en effet, on a employé les saignées réitérées contre la fièvre bilieuse-dysentérique. Mais les malades n'ayant pas la force de soutenir la perte d'une si grande quantité de sang, la matière bilieuse commença à se dénaturer davantage, s'insinua par-tout, et souilla les autres humeurs du corps par son mélange funeste.

L'état de ces malades n'étoit point inflammatoire. Mais, dévorés par des ardeurs très-vives, leur pouls étant petit, foible, accéléré; ils avoient une fièvre continue, et cette fièvre étoit putride.

Dans ces circonstances, la racine d'arnica, à la dose d'un demi-gros toutes les deux ou trois heures, leur étoit plus utile qu'aucun autre remède.

Ils ne pouvoient supporter un émético-cathartique : car, quoique les premières voies fussent surchargées de saburre, une telle évacuation d'humeurs, même dépravées, achevoit d'abattre le reste des forces vitales. Mais plus tard, et lorsque ces forces se trouvoient rétablies par l'usage de la racine d'arnica, l'évacuation par le vomitif leur devenoit avantageuse. Ils reprenoient ensuite de la poudre d'arnica.

3°. Des *vomitifs réitérés mal à propos*, ou même des *purgatifs trop long-temps continués*, ont rendu les fièvres bilieuses-dysentériques opiniâtres et même dangereuses, à cause de l'épuisement des forces vitales.

Alors la racine d'arnica rétablissoit des malades dont l'état étoit presque désespéré.

Si les remèdes échauffans, astringens, narcotiques, étoient très-contraires dans la *fièvre bilieuse simple*, et la faisoient dégénérer en *inflammatoire-putride*, leur usage aggravoit singulièrement la fièvre bilieuse-dysentérique. Il falloit alors, avant tout, apaiser avec des boissons, des fomentations, des saignées, la phlogose qu'un mauvais traitement avoit occasionnée ; ensuite, on terminoit la cure par la méthode déjà exposée.

Quelquefois la fièvre est *originairement putride* ; mais elle diffère peu de celle que j'ai dit plus haut devenir *secondairement putride*, venant à la suite d'une *fièvre bilieuse*.

Il faudroit maintenant traiter de la *synoque putride*, avant de parler de sa complication avec la dysenterie. Mais depuis long-temps j'ai le projet de profiter d'autres circonstances pour traiter du caractère de ces fièvres si différentes les unes des autres, que l'on embrasse sous le même nom de *fièvre putride*, comme si elles étoient de la même nature (quelle erreur, et quel danger il en résulte pour les malades!), et pour exposer le traitement qui convient à chacune d'elles.

Lorsqu'à la synoque putride se joignoit un rhumatisme des

intestins, avec les conditions requises pour produire la dysenterie, je l'appelois *fièvre putride-dysentérique.*

Alors je m'occupois entièrement à m'assurer s'il n'y avoit aucune inflammation : et si elle existoit, je l'abattois par des fomentations sur le bas-ventre, par des boissons émollientes et mucilagineuses, et même par des saignées. Ce n'étoit qu'après cela que j'employois le vomitif, même répété, ou des purgatifs doux ; selon que la matière étoit disposée à céder à l'une ou à l'autre espèce d'évacuant.

La racine d'arnica complétoit le traitement.

Ce médicament, donné dès le commencement, a suffi seul pour guérir des dysenteries putrides de cette nature, mais sans saburre notable, et exemptes de toute inflammation.

Presque dans tous les cas, elle resserra le ventre peu à peu, et apaisa par degrés les tranchées : elle excita le vomissement chez très-peu de malades : chez quelques-uns elle changea la dysenterie en diarrhée.

§ III. *Fièvre inflammatoire-dysentérique, ou dysenterie inflammatoire bénigne, maligne.*

Le rhumatisme des intestins, sans lequel je ne puis concevoir de dysenterie, se compliquoit assez souvent avec une fièvre inflammatoire : soit que la matière rhumatisante eût de l'acrimonie et la faculté d'enflammer ; soit que les sujets fussent particulièrement disposés à la phlogose ; soit enfin que la constitution de l'année, qui étoit inflammatoire, fît tendre à l'inflammation toutes les maladies qui eurent lieu alors. Souvent aussi, ce qu'on ne pouvoit attribuer ni à la constitution de l'année, ni au tempérament du malade, ni à une certaine âcreté de l'humeur rhumatisante, étoit dû à un traitement inepte et hors de saison, à l'usage du vin, des aromatiques, des narcotiques, des astringens, etc.

Les dysenteries du printemps, de l'automne, de l'hiver, celles qui attaquoient les gens pléthoriques, robustes, étoient

inflammatoires, ou *entièrement* ou *partiellement*, plus ou moins.

Celles de l'été tenoient quelquefois beaucoup de ce caractère, et quelquefois aussi point du tout. Dans l'année 1776, je n'en observai qu'une seule, sur un très-grand nombre, qui participât de l'inflammation.

En cela la dysenterie imitoit la nature de la *fièvre dominante*, de sorte que si l'*une* s'éloignoit beaucoup ou peu de l'inflammation, l'*autre* s'en écartoit ou s'en rapprochoit dans la même proportion.

Il falloit être bien clairvoyant et bien sur ses gardes, pour ne pas méconnoître l'état de phlogose des intestins. On étoit trompé par le pouls, par des vomissemens de matière saburrale, rouillée, par des vers rendus par la bouche; et on prenoit pour un effet de la matière morbifique en mouvement ce qui ne provenoit que de l'état inflammatoire des intestins. Une douleur continuelle et fixée de préférence dans un endroit qui ne pouvoit supporter le toucher, l'agitation et d'autres symptômes ordinaires dans l'entéritis avertissoient le médecin du danger.

J'employai contre cette dysenterie le même traitement que je savois réussir contre l'entéritis, c'est-à-dire le plus antiphlogistique.

D'abord la saignée, quelquefois répétée, ensuite des bains ou des cataplasmes, des émulsions tièdes en boissons et en lavemens, des bouillons légers dépouillés de leur graisse et dans lesquels on faisoit dissoudre de la gomme arabique calmèrent la violence des tranchées et diminuèrent la fréquence des déjections. Tout autre remède, c'est-à-dire ayant des vertus différentes, fut nuisible.

Des dysenteries différentes se réunissoient quelquefois. Plus que toutes les autres, l'*inflammatoire* et la *bilieuse* avoient coutume de se combiner en une seule maladie, lorsque la constitution de l'année étoit sèche et froide, que les individus étoient robustes, pléthoriques, ou qu'ils avoient employé mal

à propos l'opium, le vin, la rhubarbe, les myrobolans, les aromatiques, les astringens.

Quelquefois des dysenteries qui, chez certains malades, avoient existé isolées ou compliquées, se succédoient chez d'autres; de manière qu'il falloit approprier le genre de traitement à cette succession de dysenteries différentes.

§ IV. *Essai d'une nouvelle division de la maladie dysentérique, d'après son affinité avec les divers rhumatismes.*

La division de la dysenterie que j'ai donnée jusqu'à ce moment embrasse la plupart de ses espèces et les moins difficiles à guérir.

Mais il en reste quelques autres qu'il n'est pas si aisé de rapporter à celles déjà mentionnées, et dont on auroit peine à reconnoître le caractère d'après ce qui a déjà été dit.

Je vais donc prendre une autre route, par laquelle j'espère parvenir à une connoissance plus intime de la nature de cette maladie.

Je pose en principe que la dysenterie qui a eu lieu pendant ces années-ci fut un *rhumatisme des intestins*, engendré de la même cause qui a coutume de produire les rhumatismes sur la fin de l'été et dans l'automne.

Ainsi la fièvre rhumatismale d'été, et les rhumatismes d'une partie quelconque des membres, de la face, etc. eurent alors *la même cause matérielle* que les dysenteries, et ne différoient d'elles que par la *forme*.

En effet, 1° on a vu, la dysenterie survenant, des rhumatismes des membres disparoître subitement.

2°. Quelquefois un même individu étoit attaqué en même temps et d'un rhumatisme et de la dysenterie.

3°. La dysenterie cessoit tout-à-coup aussi du moment que les poignets ou les genoux s'enfloient et devenoient douloureux, comme lorsque la fièvre rhumatismale se jette sur les membres.

4°. L'une et l'autre de ces maladies étoient également communes dans la même saison, les uns étant affligés de rhumatismes, les autres de la dysenterie.

5°. Le même traitement convenoit aux deux maladies. Le tableau des symptômes étoit le même, aux différences près qu'occasionnoit celle des parties affectées.

6°. La dysenterie se jugeoit et se terminoit fréquemment par des sueurs, ou par des efflorescences miliaires, ou des deux manières à la fois; et c'est ce que l'on observoit souvent aussi à l'égard des rhumatismes.

Assurément la bile très-âcre, seule et sans le concours du rhumatisme, ne produit point la dysenterie. Il m'arriva un jour à moi-même, étant attaqué d'une fièvre bilieuse, de vomir une saburre d'une âcreté extrême, et qui me brûla tellement la gorge, que pendant deux jours entiers les boissons les plus douces me semblèrent comme du feu qui auroit traversé mon gosier dépouillé. Cependant, malgré la présence de cette bile excessivement âcre, je n'éprouvai aucune douleur et à l'estomac et aux intestins, ni aucun symptôme de dysenterie.

En outre, les dysentériques ne vomissent souvent que très-peu de matières, dont la couleur et le goût ne sont nullement dépravés, et qui ne présentent aucune autre de leurs qualités viciée sensiblement. Cependant, pour l'ordinaire, ce vomissement les soulage beaucoup.

Ainsi la dysenterie ne me paroît pas être produite par une bile âcre, retenue dans la cavité du tube intestinal et non encore résorbée, quoique la présence de cette bile puisse la rendre plus dangereuse. D'ailleurs le vomitif a souvent paru utile comme sudorifique : car on n'ignore pas que son action finit par provoquer les sueurs.

On peut donc appeler la dysenterie *un rhumatisme des intestins*, non d'après une certaine analogie éloignée et par métaphore, mais dans le sens propre et naturel de ces expressions, et regarder ces deux maladies comme congénères et filles de la même mère.

Par conséquent le traitement des rhumatismes d'été peut être

rectifié et corrigé d'après celui que nous adoptons aux dysenteries, et réciproquement.

Maintenant je vais passer en revue les différences de rhumatismes que j'ai observées dans les saisons dysentériques, afin qu'on ne puisse douter de l'analogie qui existe entre les rhumatismes et les dysenteries.

On voyoit affectés de rhumatismes des hommes bien portans d'ailleurs, pour s'être exposés, dans un état de sueur, à un air froid. Ces rhumatismes furent bénins, sans fièvre; et on les dissipoit facilement à l'aide de boissons tièdes et diaphorétiques.

J'ai observé une dysenterie séreuse, de la même nature absolument, bénigne, susceptible d'une guérison aussi prompte et par les mêmes moyens. C'est celle que j'ai dit plus haut former la *première espèce de dysenterie.*

La seconde espèce de rhumatisme étoit ce rhumatisme opiniâtre et chronique des extrémités, d'abord avec fièvre et un gonflement de la partie affectée; ensuite, quoique la fièvre eût été dissipée, restant long-temps douloureux. S'il n'étoit pas traité convenablement, les articulations ne cessoient qu'à la longue d'être douloureuses : il les laissoit moins propres au mouvement, roides, pleines de nodosités, tuméfiées, et pour toujours comme à demi-contournées.

Nous rencontrions une dysenterie semblable à ce rhumatisme, rebelle comme lui aux lois du traitement connu, et suivant tout-à-fait la marche de cette fluxion opiniâtre des articulations. Les douleurs des intestins durèrent fort long-temps, sur-tout celles du rectum, duquel, lorsque tout le reste du bas-ventre étoit rétabli, un ténesme continuel exprimoit un mucus gélatineux parsemé de filets de sang. J'ai vu ce ténesme, qui duroit depuis très-long-temps, disparoître dans une seule nuit, et un gonflement de la cuisse droite et du poignet du même côté survenir aussitôt après, avec une douleur rhumatismale, qui céda au petit-lait et aux frictions.

Il n'y eut cependant que très-peu de malades qui s'en tirèrent si doucement. Car quelquefois, quoique les tranchées

ne cessassent que fort tard, le ventre couloit sans interruption pendant plusieurs semaines. On tenta inutilement différens moyens : les malades périrent, soit d'hydropisie, soit de consomption, par des déjections continuelles de sérum ou de chymus.

On trouvoit alors les intestins, sur-tout les gros, beaucoup plus épais que dans l'état ordinaire, roides, coriaces, et cependant sans aucune ulcération.

Le rhumatisme invétéré produisoit ici sur les intestins ce que j'ai dit avoir eu lieu par la même cause pour les articulations, qui restoient tuméfiées, noueuses, roides, et inhabiles au mouvement.

En effet, cette rigidité et cet endurcissement des intestins occasionnant l'oblitération des vaisseaux absorbans, un dévoiement continuel et sans douleur attira l'hydropisie et la consomption.

Quelques-uns d'entr'eux, et seulement les plus forts et en même temps les plus jeunes, après avoir été réduits presque à l'extrémité par la longueur de la maladie, reprirent peu à peu leurs forces épuisées ; la matière rhumatismale perdoit peut-être elle-même alors son énergie, et abandonnoit les intestins. Mais le long séjour du mal laissa après lui le souvenir de son existence, par la langueur des forces de l'estomac et la perte de la vigueur de la jeunesse.

Il y avoit un troisième genre de fluxions fort commun en été et au commencement de l'automne. Ces fluxions étoient de nature érysipélateuse, très-caustique ; elles faisoient pousser des cris au malade lorsqu'on le touchoit avec le doigt, même très-légèrement ; elles étoient plus douloureuses vers le soir et pendant la nuit, et susceptibles de septicité.

Je traitai, en 1777, deux jeunes filles, dont l'une eut la main et l'autre le pied affectés d'un pareil rhumatisme. Je pensai que la maladie avoit été plutôt adoucie par le temps que domptée par mes soins qui, quoique très-multipliés et diversifiés, ne purent l'emporter sur le caractère opiniâtre de la maladie.

Chez quelques malades, ces rhumatismes, après les avoir fait souffrir long-temps, se tournèrent en suppuration.

Ceux qui, avant la maladie, faisoient de mauvaises humeurs, furent sujets plus que les autres à cette espèce de rhumatisme.

J'ai observé aussi des dysenteries semblables chez des individus cacochymes. Elles étoient très-graves, mortelles.

Heureusement qu'elles furent très-rares, et qu'on n'en vit aucune dans l'année 1776.

Ces dysentériques éprouvèrent, dès les premiers jours de la maladie, une *ardeur de bas-ventre* très-violente, continuelle, qui ne permettoit pas le plus léger toucher; une anxiété extraordinaire, et de l'agitation; des déjections très-fréquentes d'un sang pur, mais d'un rouge sale : leur pouls étoit souvent grand et vibrant, mais jamais très-accéléré; quelquefois aussi il étoit très-petit. La saignée donnoit un sang louable, sans couenne inflammatoire; et elle ne soulageoit point. Lors même que leurs extrémités étoient d'un froid glacial et plus que cadavéreux, ils se plaignoient d'une chaleur interne qui les dévoroit. Ils avoient un désir insatiable des boissons froides, la langue sèche, rude et froide aussi; l'esprit présent; le sentiment des douleurs jusqu'au dernier jour de leur vie. Les boissons mucilagineuses, tièdes, répétées, et les fomentations continuelles sur l'abdomen furent rarement avantageuses. C'étoit le troisième ou le quatrième jour, pour l'ordinaire, que ce froid de marbre et humide se répandoit sur tous les membres; une sueur froide couloit abondamment et à grosses gouttes, principalement du visage.

Le septième et le huitième jour, les déjections devenant plus rares, de meilleure qualité, et ayant lieu sans tranchées, les malades paroissoient quelquefois reprendre de la chaleur. Mais restant la bouche ouverte, les yeux demi-fermés, avec un délire sourd, et une position négligée dans leur lit, ils périssoient le 9 ou le 10.

Les membranes du cœcum, du colon, sur-tout de sa portion transversale et descendante gauche, et celles du rectum étoient

épaisses, charnues, dures et tuméfiées : la couleur en étoit plombée ou d'un rouge pâle.

On voyoit sur le mésentère et sur l'épiploon une couleur rouge sale très-étendue, et pénétrant çà et là profondément dans la substance de ces organes.

Le canal intestinal ayant été ouvert, on trouva sa membrane veloutée fortement imbue d'un vert obscur, que ni l'eau ni l'éponge ne purent enlever.

Cette couleur verte n'existoit pas dans certains cadavres, dont les intestins étoient toutefois d'un rouge sale, et répandoient un sang de même couleur. Quelques glandes du mésentère étoient tuméfiées par inflammation, et ressembloient à des grumeaux de sang.

Les intestins grêles étoient plus rarement et plus légèrement altérés, ou même ils ne l'étoient point du tout.

C'étoit ici une inflammation du mésentère, des intestins et de l'épiploon, non *bénigne*, mais septique, érysipélateuse, et que tout l'appareil anti-phlogistique ne pouvoit dissiper.

On ne réussissoit pas plus avec les adoucissans et les incrassans, qu'avec les vomitifs ou les purgatifs.

En effet, on ne pouvoit adoucir l'inflammation par les antiphlogistiques seuls, quand on n'évacuoit pas la bile âcre et inflammatoire qu'il pouvoit y avoir : et on ne pouvoit évacuer cette bile lorsqu'il existoit une inflammation aussi considérable du mésentère, des intestins et de l'épiploon.

D'ailleurs, la cause de la maladie ne résidoit pas toute entière dans la cavité du tube intestinal, comme on l'observe ordinairement chez ceux dont l'estomac est chargé de crudités résultantes d'un repas de la veille : une portion assez considérable de la matière dysentérique s'étoit fixée dans les membranes des intestins, dans le mésentère et dans l'épiploon, et il fut souvent très-difficile et très-dangereux de chercher à les en débarrasser.

La fièvre elle-même étoit de cette famille nombreuse et variée des *fièvres septiques*, ou plutôt inflammatoires-septiques et érysipélateuses.

L'observation journalière nous apprend qu'il existe des rhumatismes gastriques. Ces rhumatismes sont très-variés, et très-différens de ceux que j'ai décrits jusqu'à présent. Ce n'est point une chose nouvelle et découverte depuis peu : depuis long-temps les hommes même les moins instruits en sont convaincus. En effet, les noms d'ophthalmies gastriques et d'odontalgies saburrales, de céphalalgie gastrique, de rhumatisme bilieux des extrémités, et d'autres fluxions sur différentes parties qui proviennent de la saburre de l'estomac, ne sont-ils pas déjà devenus vulgaires, et pris dans l'essence même des choses et des causes?

Toutes ces fluxions ont lieu sans fièvre, ou avec une fièvre légère seulement. On s'imagine plutôt être incommodé que réellement malade.

Une bile âcre agit sur leur estomac, mais elle ne se fixe pas en totalité dans cet organe. Sa portion la plus ténue, celle qui en est comme la vapeur, reçue dans le torrent de la circulation, ou se porte vers différens émonctoires et se dissipe ainsi, ou s'égarant dans sa route, se fixe quelque part.

Si c'est sur les poumons, et que ceux-ci ne s'en débarrassent pas sur-le-champ, il en résultera un catarrhe provenant des premières voies : si c'est sur la membrane pituitaire, ce sera un coryza, etc.

Supposé maintenant que cette vapeur bilieuse, introduite dans le torrent des humeurs, s'égare dans sa course, de manière qu'elle n'aborde pas à un couloir convenable, ou que cherchant peut-être à sortir par les pores de la peau, elle soit repoussée par du froid, et qu'au lieu de se porter alors, comme je le disois tout à l'heure, ou sur les poumons ou sur la membrane pituitaire, elle se jette sur les intestins, sur le mésentère, etc., il en résultera un catarrhe ou coryza intestinal, en un mot une *dysenterie*, et de l'espèce que j'ai appelée au commencement de cette dissertation, *bilieuse-simple*.

La seule saburre bilieuse de l'estomac et des intestins, non compliquée avec ce rhumatisme, et ayant son siége uniquement dans la cavité intestinale, auroit peut-être produit un cours de

ventre sans tranchées ou avec des tranchées, si la matière morbifique eût eu de l'âcreté. Mais une pareille *diarrhée*, quoique peut-être accompagnée de tranchées dans la supposition qu'il y a âcreté de l'humeur, est bien différente de la *dysenterie*, dans laquelle les déjections sont, il est vrai, très-fréquentes et avec douleurs, mais ne produisent presque rien, c'est-à-dire point d'excrémens, et seulement du sang et du mucus exprimés par force.

Telle est certainement la véritable dysenterie, qu'on doit plutôt la ranger parmi les maladies qui resserrent le ventre, au milieu d'efforts continuels, mais inutiles, pour aller; et que souvent la diarrhée elle-même guérit la dysenterie.

Cependant la dysenterie n'est pas tellement opposée à la diarrhée, que, celle-ci survenant spontanément ou par l'effet des remèdes, il soit nécessaire que l'autre disparoisse toujours, et d'une manière certaine. Ainsi, une jeune fille qui s'étoit échauffée à danser et à boire du vin pur, et qui se refroidit ensuite dans la nuit, eut le lendemain une dysenterie extrêmement cruelle, avec une anxiété insupportable, le pouls petit, des défaillances. Au bout de trois jours, elle vint à l'hôpital. Elle avoit des déjections presque continuelles d'une matière comme laiteuse, avec une légère teinte verdâtre çà et là, qui sortoit avec autant d'impétuosité que d'abondance. Je la fis saigner, présumant qu'il y avoit inflammation de bas-ventre; j'employai les boissons tièdes mucilagineuses, et des fomentations sur l'abdomen, afin que les humeurs qui se portoient sur les intestins prissent une autre direction; enfin j'essayai de suspendre, au moins pour quelque temps, les évacuations en donnant de l'opium. Rien ne me réussit. La malade périt dans une agitation continuelle, et se plaignant d'un poids énorme à la région précordiale, lorsque ses tranchées diminuoient.

Je trouvai l'estomac et tout le canal intestinal d'une couleur rose intense, souples, et n'ayant point leurs membranes tuméfiées, telles que je les avois observées dans les autres sujets morts de la dysenterie. L'épiploon et le mésentère présentèrent la même couleur.

Mais je crois devoir revenir à la *dysenterie bilieuse*. C'est de toutes les espèces celle que j'ai observée être la plus fréquente et épidémique; elle fut presque la seule, en 1773, dans certaines parties de la Hongrie, et pendant l'été de 1776 dans tout le territoire de Vienne.

Quoique cette dysenterie soit très-souvent populaire, et que la mort moissonne un grand nombre d'individus pendant qu'elle règne : cependant ce seroit à tort qu'on accuseroit de malignité le caractère de cette espèce, et qu'on la regarderoit comme coupable de leur perte.

On doit plutôt s'en prendre aux malades qui négligent le mal dans son origine, ou qui, voulant y porter remède, ne le font pas d'une manière convenable :

» Ils sont les victimes de leurs propres sottises, les » imbécilles !

Hom. Odyss. A.

Je ne décrirai point ici la forme et les signes de la maladie, l'ayant déjà fait lorsque j'ai parlé de la *dysenterie bilieuse*.

J'ai aussi exposé alors la méthode de traitement, qui consiste dans l'emploi des vomitifs ou des émético-cathartiques, et de l'opium après le vomissement.

Les émético-cathartiques me semblèrent préférables aux purgatifs seuls, quels qu'ils fussent, parce qu'ils évacuoient tout ce qu'ils rencontroient d'étranger dans le tube intestinal, et par toutes les issues.

Je comptois aussi sur cette vertu qu'ont les vomitifs d'exciter les sueurs lorsque leur opération est terminée. Je pensois qu'on pouvoit alors les provoquer avec sûreté et que cette excrétion dissiperoit en même temps le rhumatisme des intestins.

En conséquence je prescrivois l'opium, le plus puissant des diaphorétiques, le calmant le plus certain et en même temps le plus doux de toutes les douleurs.

Si la maladie présentoit cet état que j'ai appelé fièvre bilieuse-dysentérique, je donnois l'opium avec plus de ménage-

ment, et plus tard lorsque la fièvre étoit déjà sur son déclin. On a vu plus haut pourquoi je me conduisois ainsi.

Ordinairement un seul émético-cathartique suffisoit pour terrasser la maladie. Quelques-uns en prirent deux : un seul malade tout au plus eut besoin d'un troisième. Je mettois un jour d'intervalle de l'un à l'autre; et dans ce jour, je donnois de temps en temps une décoction de chiendent et de pied-de-lion, avec du sirop de groseilles ou toute autre semblable, et un narcotique le soir.

Une autre raison encore qui me faisoit préférer le vomitif à tout autre moyen d'évacuation, c'étoit l'action même et les efforts du vomissement, qui attirent les particules irritantes, et les chassent alors par toutes les voies.

Nous recevions un grand nombre de malades qui avoient déjà fait usage pendant long-temps, mais inutilement, de rhubarbe, de myrobolans, de tamarins, de manne, de différens sels neutres. J'atteste que je les ai guéris plus difficilement, toutes choses égales d'ailleurs, que ceux qui n'avoient encore fait aucun remède.

Je connois les éloges qu'on prodigue à ces médicamens. Peut-être ont-ils guéri, plus tard, des dysenteries que les nôtres auroient guéries plus tôt.

Mais ces remèdes m'ont même paru nuisibles lorsque la saburre étoit très-abondante, ou qu'elle avoit son siége dans l'estomac et le premier intestin.

J'ai observé qu'il en étoit des dysenteries comme de la plupart des autres maladies : on les dit guéries par tel ou tel remède, lorsque les malades ont eu le bonheur d'échapper après en avoir fait usage. C'est ainsi qu'on peut expliquer les éloges donnés mal à propos à certains traitemens.

Celui qui essaiera différentes méthodes, et qui les comparera, soit entre elles, soit avec les seules forces de la nature, parviendra à connoître laquelle est préférable, et ce que peut ou ne peut pas faire la nature. Nous avons fait toutes ces observations dans notre hôpital.

On pouvoit observer des rhumatismes inflammatoires, qui

même se compliquoient les uns avec les autres, ou différentes espèces de rhumatismes qui se succédoient réciproquement, dans le même temps où il y avoit beaucoup de dysenteries du même caractère : et on les guérissoit de la même manière que la maladie épidémique des intestins.

§ V. *Différentes terminaisons de la dysenterie.*

Je vais dire maintenant quelles terminaisons différentes eut cette dysenterie. Assez fréquemment un émético-cathartique emporta la maladie entièrement, tout de suite et sans retour.

Or, nous voyions, et avec admiration, ce soulagement subit obtenu par le vomissement dans les rhumatismes gastrisques, par exemple dans la frénésie gastrique, l'ophthalmie, le coryza, le catarrhe, et d'autres maladies, lorsqu'elles provenoient de saburre dans l'estomac. Car le vomitif non-seulement débarrassa cet organe de la matière récrémentitielle, mais encore déplaça avec une égale promptitude la portion absorbée de cette matière qui s'étoit fixée dans un endroit du corps même très-éloigné. La ténuité et la mobilité de cette portion absorbée de la saburre gastrique, qui affectoit ou le cerveau, ou les yeux, le nez, la poitrine, les extrémités, les membranes des intestins, étoient vraisemblablement telles (sur-tout dans un corps déjà préparé, dont les fibres étoient déjà un peu assouplies et au moment de se prêter, en un mot *lorsque la coction étoit faite*) que dans le même temps, et avec le même remède, l'estomac pût être évacué, et ce qui en étoit sorti pour se jeter sur quelque viscère être déplacé, ramené dans le torrent de la circulation, et porté vers quelque émonctoire.

Quelquefois la maladie s'adoucit, et céda plus tard, après une nouvelle coction de la matière morbifique, une préparation ultérieure du corps, et enfin un second ou même un troisième vomitif.

D'autres fois le vomitif ne procuroit aucun soulagement, la violence des douleurs et la fréquence des tranchées restant tou-

jours les mêmes. Dans ce cas, je fis saigner du bras; et d'après le conseil d'Hippocrate, *j'humectois avec beaucoup d'eau tiède les parties situées au-dessous de l'ombilic*, en même temps que je donnois beaucoup de boissons tièdes et émollientes. J'ai ainsi été utile, de bonne heure, à un grand nombre de mes malades, un peu plus tard à d'autres, mais toujours d'une manière certaine.

Le sang des saignées ressembloit souvent à celui des pleurétiques : je réunissois donc la méthode anti-phlogistique à celle que l'on appelle évacuante.

Au commencement de l'automne, ou lorsqu'un temps plus rude que ne le comportoit la saison et un air froid saisissoient des individus vêtus trop légèrement, ou suant soit par un soleil chaud de midi, soit par l'exercice, et leur donnoient la dysenterie; assez souvent alors la saignée seule les guérit, aidée de beaucoup de boissons émollientes et de fomentations sur l'abdomen.

Après que les tranchées avoient été apaisées par la méthode soit évacuante, soit anti-phlogistique, le ventre couloit quelquefois sans discontinuer pendant plusieurs jours, et même plusieurs semaines. On donnoit alors avec avantage la racine d'arnica en substance ou en infusion. Les vésicatoires arrêtèrent cette diarrhée dans une ou deux occasions.

Les stomachiques, les fortifians, les frictions, le seul laps du temps dissipèrent l'enflure des jambes qui suivit ce flux de ventre prolongé. Mais l'expérience m'avoit appris qu'il falloit employer ces toniques avec précaution, de peur qu'en voulant fortifier l'estomac, on ne le chargeât de choses qui péchassent par excès ou de quantité ou d'énergie. Car les toniques les plus légers seulement refont un estomac très-languissant et très-débile, tandis que de plus forts l'offenseroient. Un régime conforme aux principes de la médecine et le temps lui-même furent les secours les plus utiles pour ceux qui étoient attaqués de ce flux de ventre, et pendant leur convalescence.

Je crois avoir parlé avec assez de clarté et de détail de la dysenterie qui ne s'adoucissoit pas même après l'émético-

cathartique, de la raison de ce phénomène, de son traitement, et de la conversion de la dysenterie en une longue diarrhée.

J'ai vu un troisième état de la maladie, bien rare à la vérité, mais par cela même plus difficile à guérir. La dysenterie se relâchoit beaucoup, de manière que les déjections devenoient moins fréquentes et à peine douloureuses : elles l'étoient cependant, et pendant plusieurs semaines.

Je craignois plus que la dysenterie la plus aiguë, et plus que la longue diarrhée de laquelle je parlois tout à l'heure, cette dysenterie chronique, quoiqu'elle ne fût accompagnée que d'une douleur légère, de très-peu de durée, et sensible seulement au moment même des dejections. Le plus souvent elle éluda l'effet de nos remèdes, trompa nos espérances, et dévoua les malades à une mort lente et inévitable.

On trouvoit dans les cadavres une *inflammation chronique* avec une dureté et une rigidité des intestins, des gros principalement.

Je comparois cet état de la dysenterie avec la matière rhumatismale ou arthritique qui se fixoit opiniâtrement dans les articulations tuméfiées, et qu'on ne pouvoit en déplacer; et je pensois que c'étoit la même maladie, et la même cause matérielle, dont le siége étoit différent.

Ceux qui n'étoient plus à la fleur de l'âge succombèrent plutôt à la longueur qu'à la violence du mal.

Un petit nombre de dysenteries se terminèrent cette année (1779) par le ténesme, qui au reste est ordinairement le dernier des symptômes de la dysenterie, et en ferme la marche. Il y en eut cependant qui, après la disparition totale des douleurs, éprouvèrent pendant quelques jours de vains efforts pour aller, ne rendant que du mucus, et quelquefois aussi un peu de sang. Une fois seulement j'observai un ténesme qui dura plus longtemps, et résista à tous les moyens que j'employai. C'étoit tantôt avec la rhubarbe et les myrobolans, tantôt avec des clystères mucilagineux, tantôt (changeant de méthode) avec l'opium, que j'essayai, mais en vain, de le dissiper. Une nuit, il disparut

tout à coup, et il survint presque aussitôt, dans la même nuit, un gonflement douloureux au carpe droit et une sciatique du côté gauche. Peu de temps après, le malade fut délivré de ces douleurs par l'usage du petit-lait.

Je regarde le ténesme comme la même maladie que la dysenterie, dont seulement le siége varie et occupe moins d'espace. En effet, si la majeure partie des gros intestins, et sur-tout du colon, qui est le siége principal et le plus ordinaire de la dysenterie, est affectée de ce rhumatisme, et l'est de la manière que je disois précédemment être nécessaire pour constituer cette maladie des intestins, il est convenu qu'il y aura dysenterie. Mais si ce rhumatisme dysentérique, abandonnant une grande partie de l'espace qu'il occupe, se renferme dans les limites étroites du rectum ou même de son extrémité, ce ne sera plus qu'*une dysenterie de cet intestin*, ou autrement dit *un ténesme*.

Je ne connoissois point d'autre traitement de ce *ténesme* ou *de cette dysenterie partielle* que celui de la maladie entière et principale.

Il résultoit de là que je le combattois par les vomitifs, par les purgatifs, par les lavemens émolliens, par les boissons de même nature, et par la saignée; quelquefois aussi avec l'opium et même avec un vésicatoire sur le sacrum; c'est-à-dire que je variois mes moyens selon l'idée que je m'étois faite de cette dysenterie locale.

Quelquefois on pouvoit sans danger confier au temps la guérison du ténesme.

Une jeune fille, relevant de la dysenterie, étoit tourmentée par un ténesme, mais que je croyois être d'un autre caractère. Car elle avoit eu autrefois un gonflement hémorrhoïdal douloureux, avec ténesme : et alors elle paroissoit ressentir les mêmes incommodités des tubercules des hémorrhoïdes irritées.

J'observai, plus fréquemment depuis, ce ténesme hémorrhoïdal chez des hommes très-robustes, et plutôt dans les dysenteries d'automne que dans celles d'été.

Les émulsions et les lavemens purement émolliens guérissoient le ténesme hémorrhoïdal : mais les opiatiques l'aggravoient.

Chez quelques-uns la dysenterie se changea en un rhumatisme de quelqu'autre partie. Par exemple, les épaules chez les uns, la nuque chez les autres, ou l'occiput, ou les poignets, ou les genoux, etc. furent en proie à une douleur déchirante, les tranchées et les déjections n'ayant plus lieu.

Je désirois *quelquefois* ce changement de la dysenterie en une maladie articulaire, quoiqu'un grand nombre d'observateurs le redoutent. Mais j'aimois mieux avoir à traiter les articulations, qui supportent la violence du mal plus facilement et avec moins d'inconvéniens que les intestins. J'ai dit *quelquefois*, c'est-à-dire dans des dysenteries graves, difficiles, ou presqu'impossibles à guérir, mais non pas dans des *dysenteries* simples-bilieuses, pouvant guérir celles-ci en peu de temps et beaucoup plus facilement qu'une maladie des articulations.

Quelquefois les poumons commençoient à s'affecter comme d'un catarrhe, du moment que la dysenterie s'adoucissoit, ou que les malades en relevoient.

Quelques-uns avoient, après la dysenterie, un tintement d'oreilles avec un peu de surdité.

Chez un très-petit nombre, la maladie des intestins étant déjà domptée, le mal se portoit vers l'estomac, où un poids énorme se faisoit sentir.

Quelquefois, lorsque les symptômes dysentériques étoient calmés, la poitrine étoit très-oppressée, ou le côté affecté d'une douleur comme pleurétique, sans qu'il y eût cependant une fièvre forte et bien marquée. Le rhumatisme s'étoit porté alors sur la plèvre ou sur les muscles intercostaux.

Quelquefois ce rhumatisme restoit fixé à un seul endroit; quelquefois aussi il erroit vaguement, attaquant tantôt une partie, tantôt une autre.

Mais, sur quelque partie qu'il se jetât, il se dissipoit en

peu de jours, soit spontanément, soit au moyen de remèdes convenables.

Pour produire cet effet, j'excitois la transpiration avec une infusion de fleurs de sureau tiède et l'antimoine diaphorétique non lavé. La tisane de bardane, etc. fut utile aussi. Quelques-uns furent délivrés de cette fluxion par le petit-lait, d'autres par de la rhubarbe, d'autres enfin par un vésicatoire.

Une femme fut saisie d'une douleur pleurétique qui, abandonnant la poitrine, se jeta sur la partie molle de l'hypocondre droit, et se reportant ensuite aux poumons, occasionnoit une toux comme catarrhale très-incommode, surtout la nuit. Cette toux ayant cessé tout à coup, il survint une dysenterie, qui s'arrêta subitement aussi avant les vingt-quatre heures; et alors la région droite et supérieure du thorax derrière la clavicule fut affectée d'une douleur violente. Je provoquai la diaphorèse au moyen d'une abondante infusion de sureau tiède, et je plaçai un vésicatoire entre les deux épaules : la malade fut guérie.

J'ai observé plusieurs exemples de ce rhumatisme errant de l'été et de l'automne. Ils font voir si clairement son affinité avec la dysenterie, qu'il ne doit pas rester le moindre doute sur ce sujet, même aux plus récalcitrans.

Chez quelques-uns, la maladie se jetoit sur la vessie, en sorte que la dysenterie s'arrêtant tout à coup, il survenoit une grande difficulté d'uriner, ou même une ischurie complète. D'autres éprouvèrent seulement un grand poids à la région du pubis, après la disparition de la dysenterie. Il y en avoit qui urinoient difficilement, quoique la dysenterie fût encore dans toute sa force. Les émulsions d'amandes avec addition de sirop d'althæa, et des cataplasmes émolliens sur le pubis dissipèrent cette dysurie qui venoit à la suite de la dysenterie.

Pendant cette année (1779), quoique le nombre des dysenteries fût beaucoup plus considérable que dans l'été de 1776, j'en observai bien moins, que dans cette saison, avec complication de dysurie.

On vit très-peu de malades attaqués de strangurie, avec un sentiment de pesanteur vers le pubis, et sans dysenterie.

§ VI. *Terminaison de la dysenterie en hydropisie.*

Digression sur l'hydropisie par pléthore.

La dysenterie se termina aussi en hydropisie, sur-tout chez les femmes que la longueur de la maladie épuisa davantage.

Sur les derniers jours de la dysenterie, et lorsqu'elle se terminoit en un flux de ventre indolent, la plupart eurent les jambes et quelquefois les cuisses gonflées par un flegme blanc: chez quelques-unes le gonflement gagna l'abdomen et tout le reste du corps.

Ceux dont les pieds seulement et les cuisses furent tuméfiés éprouvèrent du soulagement au moyen des toniques doux, des cordiaux agréables, des amers, etc.; des frictions aromatiques sur les jambes, du temps lui-même.

Mais lorsque tout le corps étoit tuméfié, ce qui n'avoit lieu que très-rarement, le traitement devenoit plus difficile, et on en varioit les moyens. Moins de sommeil, de l'exercice, la tisane de pied-de-lion et de chicorée avec la terre foliée de tartre, l'*extrait de Collin* que je faisois préparer avec le suc de *laitue vireuse* fraîche, rétablirent ces malades sur la fin de l'automne et au commencement de l'hiver.

Je ne parlerai point de beaucoup d'autres hydropisies qui provenoient de causes différentes, et qui furent guéries par les moyens et les méthodes que tout le monde connoît. Cependant je ne puis manquer cette occasion de m'écarter un peu de mon sujet, et de traiter, en forme de conférence, de cette maladie (de l'hydropisie), le hasard m'y ayant en quelque sorte conduit.

Je reprendrai donc ma dissertation sur la dysenterie lorsque, ranimé par une certaine variété d'objets, je sen-

tirai se dissiper le dégoût que produit tout récit un peu prolongé.

Outre les autres hydropisies plus ordinaires, mais dont je ne parlerai point, non plus que de leurs causes, j'en observois une certaine espèce qui a bien été décrite par-ci par-là, mais qui est peu connue, selon moi, dans la pratique, et que par cette raison on traite quelquefois fort mal.

Voici ce que j'appelois *hydropisie pléthorique*, ou *causée par la pléthore*.

Ses causes étoient presque l'opposé de celles des autres espèces d'hydropisies c'est-à-dire la pléthore, et l'embarras dans la circulation des fluides qui d'ailleurs étoient de bonne qualité : d'où il arrivoit que les vaisseaux sanguins, trop distendus, laissoient échapper facilement la partie aqueuse, qu'ils avoient ensuite peine à reprendre. Alors les eaux, ramassées dans le tissu cellulaire ou dans certaines cavités, formoient l'espèce d'hydropisie nommée par moi *pléthorique*.

J'essayai de me rendre claire à moi-même, par quelque exemple, la formation de cette maladie. De même, en effet, que dans les derniers temps de la grossesse, la compression des veines iliaques occasionne une surabondance d'humeurs dans les extrémités inférieures, ou une pléthore locale, d'où résulte une hydropisie des jambes, des cuisses et des parties externes de la génération : de même, chez les pléthoriques, la colonne du sang, trop considérable pour être contenue sans gêne dans les vaisseaux et ramenée facilement vers le cœur, produit l'hydropisie.

Cette maladie, d'après mes observations, a lieu seulement chez les sujets robustes, dans la fleur de leur âge, et usant d'une nourriture succulente.

C'est de cet état du corps, de l'âge, du genre de vie, ainsi que de l'absence des causes qui ont coutume de produire les autres espèces d'hydropisie opposées à l'espèce que j'appelle *pléthorique*, que je tirai la notion exacte et du caractère de celle-ci et du traitement qui lui convient.

J'ai vu, entr'autres, le cuisinier du comte de ***, homme

d'une corpulence carrée, un bûcheron, un forgeron, un domestique, hommes d'une très-forte constitution, enfin deux femmes d'une complexion vraiment virile, attaqués de cette espèce d'hydropisie, avec des résultats différens, comme je le rapporterai dans la suite.

Ordinairement cette hydropisie est entre cuir et chair, et répandue par-tout le corps. Quelquefois elle n'occupe que les jambes et les cuisses. Je n'ai point encore vu d'*ascite pléthorique*. Quelquefois elle présentoit les accidens de l'hydrothorax : difficulté de respirer quand on marche, impossibilité de se coucher sur le dos, réveil en sursaut pendant le premier sommeil, avec crainte de suffocation, etc.

Il étoit difficile de distinguer l'hydrothorax par pléthore des autres espèces d'hydrothorax qui proviennent d'autres causes, et qui exigent un traitement différent.

J'ai observé aussi des *chloroses par pléthore*, très-distinctes des autres espèces. C'étoit chez des filles de la campagne habituées à de rudes travaux.

Dans cette hydropisie et cette chlorose par pléthore, les remèdes qui conviennent dans les autres espèces étoient la plupart nuisibles.

On employa avec avantage des saignées médiocres, mais que l'on répétoit quelquefois; un régime anti-phlogistique; des tisanes émollientes, nitrées, acidulées; le petit-lait avec la terre foliée de tartre.

J'ai opéré quelques cures de cette hydropisie par l'usage soutenu de la crême de tartre.

Quelquefois cette hydropisie et cette chlorose acquéroient un caractère inflammatoire. Alors, ayant recours au traitement le plus anti-phlogistique, je pratiquois plusieurs saignées, dont le sang se trouvoit comme celui des pleurétiques.

Voici quelques exemples de cette hydropisie, dont l'événement a été moins heureux.

Le cuisinier du comte de ***, d'une corpulence carrée, musculeux, ayant la poitrine large, le cou court et gros, eut une pleurésie chez lui dans le fort de l'hiver. Ayant échappé

avec peine à cette maladie, il se plaignoit d'une difficulté de respirer quand il marchoit, et la nuit quand il étoit couché sur le dos : il se réveilloit dans son premier sommeil comme s'il eût été au moment de suffoquer, et se jetoit hors de son lit pour prendre l'air. Il passa beaucoup de nuits sur son séant : ses jambes étoient très-œdémateuses ; les carpes étoient aussi tuméfiés, mais médiocrement. Le pouls étoit développé, lent, et l'artère frappoit le doigt comme un fil de fer. Pendant qu'il étoit encore chez lui, il se fit faire quelques saignées dont le sang étoit pleurétique. Il éprouva quelque soulagement, mais de peu de durée. Cependant il se nourrissoit comme il avoit coutume, mangeant de la viande, buvant du vin, et le plus souvent pur, parce qu'il s'échauffoit par le travail et à être près du feu.

On me le confia sur la fin du printemps. L'usage de la scille et des autres moyens qui portent puissamment aux urines, des frictions sur les jambes lui procurèrent en peu de temps l'avantage de n'être plus réveillé dans son premier sommeil, ou au moins de ne plus être obligé de quitter son lit. Dans l'espace de quelques semaines, le gonflement des jambes et des mains disparut, de même que les accidens de la poitrine. Devant sortir de l'hôpital le lendemain, il avoit ramassé ce qui lui appartenoit, et s'étoit couché gaîment et en se félicitant du rétablissement de sa santé : mais après minuit, il tomba dans des convulsions épileptiques en poussant de grands cris, et ensuite dans un sommeil apoplectique, dans lequel il mourut sur le soir.

Son cœur fut trouvé d'une grosseur démesurée et trois fois plus considérable qu'il n'a coutume de l'être. Ce n'étoit point l'effet d'une dilatation morbifique, puisque toutes ses parties étoient bien proportionnées.

Les poumons adhéroient de toutes parts au thorax par un tissu cellulaire lâche qui les enveloppoit.

Les vaisseaux du cerveau étoient très-grands et distendus par beaucoup de sang. Il y avoit un peu de sérosité épanchée entre les méninges.

Les diurétiques, les purgatifs, les frictions, avoient dissipé les effets de la pléthore, c'est-à-dire les amas de sérosité : mais la cause n'avoit pas été détruite; elle avoit même augmenté.

J'ai lu une observation semblable dans le journal de Van-Swieten, dont je ferai paroître les articles les plus intéressans, aussitôt que mes occupations me le permettront.

Le malade dont il fait l'histoire, hydropique *de la même manière* que le mien, traité *de la même manière*, mourut aussi *de la même manière*.

Un domestique, vigoureusement constitué et très-robuste, vomissoit fréquemment depuis plus d'un an, sur-tout dans la matinée : il étoit toujours altéré. Enfin une anasarque se déclara. Il se purgea inutilement chez lui; les diurétiques ne lui furent d'aucun avantage, au contraire ses urines devinrent plus rares. Tous ceux qui l'avoient connu étoient surpris de voir cet homme passer ainsi tout-à-coup d'une habitude athlétique à un état de cacochymie aqueuse, sans qu'aucune maladie précédente eût épuisé ses forces.

A son entrée dans l'hôpital, je lui trouvai le pouls plein, dur, et très-vibrant. Tout son corps, ses cuisses et ses jambes étoient horriblement tuméfiés. On tenta de nouveau les diurétiques, et on les varia, parce qu'il est certain, d'après l'expérience, que le même remède n'excite pas toujours les urines dans une hydropisie de la même espèce.

Enfin, ne produisant aucun bien, je fis appliquer des vésicatoires aux jambes, moyen par lequel j'avois déjà guéri certaines hydropisies très-graves et qui avoient résisté à toutes les espèces de remèdes internes.

Les eaux coulèrent abondamment jour et nuit par les plaies des vésicatoires, en sorte qu'en très-peu de jours le malade fut désenflé presqu'entièrement.

J'augurai mal, dès le commencement, de cette hydropisie, parce qu'elle provenoit d'une cause inconnue dans ce jeune homme, chez lequel je ne pensois pas qu'il y eût de la dispo-

sition à l'hydropisie, et parce que je trouvois certains rapports entre ce domestique et le cuisinier.

J'annonçai une terminaison fâcheuse, une mort convulsive, apoplectique, peu éloignée : tous ceux qui voyoient le malade en espéroient cependant bien ; mais moi je ne savois comment écarter la tempête qui le menaçoit prochainement. Peu de jours après, lorsque l'eau étoit déjà presqu'entièrement évacuée, il tomba tout-à-coup dans des convulsions, et mourut apoplectique.

Le cerveau étoit environné de sérosité : ses vaisseaux étoient gorgés de sang. On trouva une livre de cette même sérosité dans la cavité droite de la poitrine, et neuf onces dans la gauche. Le péricarde en contenoit six.

La vésicule du fiel étoit vide. Le foie paroissoit sain par sa consistance : mais il étoit d'une couleur très-verte dans toute sa substance.

Je soupçonnai que cette couleur verte et l'absence de la bile de la vésicule étoient dues aux convulsions qui survinrent quelque temps avant la mort.

Je connoissois déjà depuis long-temps cette espèce d'hydropisie, et même j'en avois guéri quelques malades. Mais je ne sais ce qui obscurcit mon diagnostic à l'égard de ces deux malades, au point de me faire attribuer à leur maladie une cause qui n'étoit pas la vraie.

Je fus trompé par le succès apparent du traitement, quelque mal indiqué qu'il fût, et je me confirmai ainsi dans l'idée fausse que je m'étois faite sur la nature de la maladie.

Les eaux s'écoulèrent, à la vérité, très-abondamment ; mais ce fut par des remèdes qui n'atteignoient pas la cause du mal, ou qui même augmentoient ses forces. Je me suis bien gardé depuis d'employer les vésicatoires dans l'hydropisie *par pléthore* ; j'ai préféré des scarifications au bas des jambes, et d'évacuer ainsi les eaux qui étoient attirées vers les plaies. Cette pratique accéléroit la guérison d'une manière à étonner.

Un maçon âgé de trente-huit ans, disoit avoir été dans un hôpital un an et demi auparavant, pour une affection catarrhale

de la poitrine, avec une toux fréquente et sèche, une respiration laborieuse et fréquente, et une crainte de suffoquer, particulièrement la nuit. Sa poitrine étoit oppressée. Il fut guéri par des saignées et d'autres remèdes, de manière cependant que ces mêmes accidens menaçoient assez souvent de reparoître, et qu'il les prévenoit par de nouvelles saignées.

Depuis onze semaines déjà, son moyen ordinaire ne le soulageoit plus d'une oppression qui se faisoit sentir vers le bas de la poitrine, et d'un embarras dans la respiration. Il rendoit des crachats muqueux. Cependant son appétit se soutenoit, et il continuoit toujours de travailler.

Depuis huit jours, il étoit survenu une toux catarrhale continuelle, plus forte la nuit, et presque suffocante alors, parce que l'oppression et la difficulté de respirer augmentoient à un tel point qu'il étoit obligé de se lever et de se promener dans sa chambre, dans la crainte d'étouffer en restant couché et tranquille.

Il se couchoit aussi facilement, ou pour mieux dire aussi difficilement, sur tous les côtés : son appétit étoit perdu : il ne pouvoit se soutenir : l'anasarque étoit générale ; les pieds surtout, les jambes et les cuisses étoient tuméfiés. Le pouls étoit fort, plein, et vibrant.

La respiration devint de plus en plus laborieuse, asthmatique, accompagnée de sifflement ; le corps se tuméfia encore davantage ; le malade rendoit depuis plusieurs nuits des crachats briquetés et mêlés de beaucoup de mucus ; il quittoit fréquemment son lit, et sur les derniers temps il déliroit par intervalles. Il mourut au commencement du treizième jour à dater de son entrée.

J'ai noté seulement dans mon journal, qu'à l'ouverture du cadavre on avoit trouvé une hydropisie dans les deux cavités de la poitrine et dans le péricarde, avec une inflammation considérable du poumon droit.

Soit oubli, soit distraction occasionnée par d'autres affaires, je n'ai point spécifié la quantité d'eau.

Voilà une hydropisie que l'on doit rapporter à l'espèce dont

il est ici question, guérie dans le principe par des saignées, ensuite souvent adoucie par le même moyen, enfin devenant plus forte et faisant périr le malade.

Un forgeron âgé de quarante-huit ans, nous racontoit que depuis sa jeunesse il avoit eu la respiration difficile, et même de temps en temps presqu'asthmatique; qu'au reste il n'avoit jamais été gravement malade, si ce n'est dans l'hiver de 1768, où il fut attaqué d'une maladie aiguë de poitrine qui dura huit jours.

Depuis le commencement de décembre 1778, son ventre commença à se tuméfier un peu, ainsi que les jambes vers les malléoles. Depuis cette époque-là aussi, sa respiration fut plus laborieuse, sur-tout après les repas, et lorsqu'il étoit couché.

Mais, à dater de la fin de ce même mois, il étoit obligé fréquemment, les nuits, de sortir du lit, dans la crainte d'étouffer s'il y fût resté.

Depuis dix-sept jours, il ne pouvoit, par la même raison, se coucher sur le côté gauche; et il ne le faisoit, même avant, qu'avec peine.

Les gens de sa connoissance nous avoient assurés que c'étoit un grand ivrogne.

Une toux modérée lui faisoit rendre parfois un peu de matière glutineuse.

Ce fut le 15 janvier 1779 qu'il vint à l'hôpital : il avoit les jambes et les cuisses tuméfiées, ainsi que le ventre, qui ne l'étoit pas beaucoup.

Il se trouva très-soulagé par l'usage de la terre foliée de tartre et de l'oxymel scillitique dans de l'eau de persil : les urines coulèrent, et le ventre s'ouvrit. Au bout de quatre jours, il nous quitta malgré nous, respirant beaucoup plus librement, non pas cependant avec une liberté entière. Il avoit les extrémités inférieures et le ventre encore un peu enflés. Il disoit qu'il étoit content du mieux qu'il éprouvoit, et qu'il ne vouloit pas acheter une santé parfaite à un si haut prix, c'est-à-dire par une diète sévère et en buvant de l'eau, manière

de vivre qui lui sembloit plus insupportable que la maladie elle-même.

Le 24 de janvier, au matin, on nous le ramena dans une voiture. Il avoit le visage bouffi, de couleur pourprée, livide; les lèvres plombées; les yeux protubérans: il respiroit d'une manière entrecoupée et avec sifflement, comme s'il eût été au moment de rendre l'ame. On le déposa dans cet état à la porte de l'hôpital.

On lui fit une petite saignée: ensuite on le plaça dans un lit. La voix et l'usage de ses sens lui revinrent: mais la respiration s'améliora à peine.

Lorsqu'il se fut reposé près d'une heure, il put répondre aux questions qu'on lui fit, et il nous dit que la veille même et les autres jours, depuis qu'il nous avoit quittés, il s'étoit livré à des travaux extraordinaires de son état, ce qui l'avoit obligé de boire plus de vin que de coutume.

On lui fit une seconde saignée, qui fut de dix onces. Le sang forma une couenne inflammatoire fort mince, gélatineuse, et de couleur plombée. Après la saignée, je fis pratiquer la paracentèse au côté droit de la poitrine, d'où il sortit, avec force, cinq onces d'une sérosité jaunâtre. Le chirurgien assura qu'il avoit senti avec son doigt introduit par la plaie, que les poumons étoient aussi durs qu'on les trouve souvent en ouvrant les cadavres après des maladies inflammatoires.

On observoit la plupart des signes qui annonçoient que cet homme, outre l'hydropisie, avoit une péripneumonie considérable.

Replacé dans son lit, il respiroit beaucoup plus aisément à la vérité, mais encore cependant avec un certain sifflement. Il but de l'eau de persil avec la terre foliée de tartre et de l'oxymel scillitique en petite quantité: ce qui lui fit vomir par deux fois une matière semblable à de l'eau de savon des blanchisseuses, blanchâtre, écumeuse, un peu tenace et très-amère.

Le lendemain, comme la chaleur étoit considérable, que la respiration se faisoit difficilement et avec sifflement, on lui prescrivit pendant plusieurs jours des boissons purement émol-

lientes, tièdes et nitrées. Deux nouvelles saignées donnèrent un sang toujours pleurétique, et apportèrent du soulagement, en sorte que le 1er de février le malade respiroit librement, pouvoit se coucher sur le dos et sur l'un et l'autre côté, et ne toussoit que très-rarement.

Pendant tous ces jours il s'écoula une grande quantité d'eau de la cavité de la poitrine et du tissu cellulaire des muscles de cette région. Mais le gonflement des jambes et des cuisses restoit toujours aqueux et considérable.

Depuis ce temps le malade se levoit, et se promenoit dans sa salle. Il commença à faire usage d'oxymel scillitique et d'autres remèdes, par le moyen desquels j'espérois provoquer les urines.

Mais, après le milieu du mois de février, le gonflement des jambes et des cuisses augmenta tellement, qu'il fut de nouveau obligé de garder le lit. La toux reparut, le soir sur-tout et pendant la nuit : la chaleur et la fièvre devinrent continuelles, mais avec plus d'intensité vers le soir. La plaie de la paracentèse rendit un pus ténu, aqueux et très-abondant.

Pendant que les extrémités inférieures étoient extraordinairement tuméfiées, les muscles des bras se fondoient en quelque sorte, ainsi que ceux qui garnissent le thorax.

Il mourut le 18 de mars. Le poumon du côté ouvert étoit très-enflammé dans sa totalité, et il adhéroit fortement par toute sa surface à la plèvre, qui étoit également enflammée. On ne trouva nulle part ailleurs de collection de pus, ni d'ulcération. Le reste étoit comme dans l'état naturel.

Nous fûmes étonnés de voir une péripneumonie très-grave jointe à un hydrothorax et à une hydropisie très-considérable des extrémités inférieures ; ainsi que des crachats *purulens*, et non simplement *puriformes*, sans aucun vestige d'ulcère ni dans le poumon, ni ailleurs.

Quoique dans le commencement de février, ce malade n'eût point de fièvre sensible, et qu'il pût se lever ; cependant, à ce qu'il paroît, l'inflammation du poumon, qu'il avoit lors de son entrée à l'hôpital, n'avoit pas été totalement dissipée.

L'adhérence du poumon à la plèvre eut lieu plus tard, et après l'opération : car les eaux sortirent librement ; et le chirurgien, ayant introduit son doigt par la plaie aussitôt qu'elle eut été faite, ne rencontra aucun point d'adhérence.

Quoique la plèvre fût enflammée, cependant le malade ne s'étoit jamais plaint d'un point de côté.

J'ai rencontré assez souvent cette complication de l'hydrothorax avec la péripneumonie (soit que ces deux maladies se trouvent réunies par hasard seulement, soit qu'elles naissent toutes deux d'une cause commune, ou (ce que j'ai prouvé être le plus ordinaire) que l'une dépende de l'autre comme un effet dépend de sa cause) ; j'ai même guéri quelques malades de ce genre par des saignées modérées, mais répétées fréquemment, et par la tisane de guimauve avec le nitre.

Tout ce qu'on a dit sur l'usage des sels les plus doux, acides, neutres, du sel d'oseille, de la crême de tartre, de la terre foliée de tartre, du nitre lui-même pour la cure de l'hydropisie, appartiendra principalement à cette espèce d'hydropisie *pléthorique* ou inflammatoire, si les autres secours à employer tendent au même but, comme le régime, les boissons, et de temps en temps aussi la saignée.

Mais je ne crois pas qu'il faille combattre les autres hydropisies, *quelles qu'elles soient*, par le moyen cruel de l'abstinence de la boisson : pratique dont les effets pernicieux me sont démontrés et par ma propre expérience et par ce qu'en a dit le célèbre Millman (1).

§ VII. *Des différens remèdes et méthodes antidysentériques. Certaines particularités de la dysenterie.*

Je me suis étendu peut-être plus que je ne me l'étois proposé d'abord sur l'hydropisie *par pléthore*, cette matière étant

(1) *Animadversiones de naturâ hydropis, ejusque curatione, auctore Francisco Millman, M. D. Colleg. reg. Med. Cons. et regiæ societatis Lond. Socio. Viennæ et Londini, apud* Rudolphum *Græfferum.*

étrangère à mon sujet. Je ne le pardonnerois pas à un autre, et je ne réclamerois pas pour moi-même, s'il n'étoit à peu près indifférent dans quel ordre on raconte, quand ce n'est pas une histoire complète, mais seulement des fragmens et des morceaux détachés.

Que celui qui veut construire l'édifice s'occupe d'un ordre et d'une distribution ; mais moi qui ne suis qu'au service de l'architecte, je crois avoir rempli ma tâche, si j'ai placé çà et là quelques matériaux dont il puisse faire usage.

Je vais donc reprendre mon sujet, et rapporter, sans y mettre aucun ordre déterminé, ce que j'ai trouvé épars, soit dans mon journal, soit même dans ma mémoire, sur la dysenterie.

Celui qui sait combien les différences de cette maladie sont multipliées ne pourra pas douter de la nécessité de varier les moyens de la traiter. Je ne crois pas cependant avoir jamais employé les astringens, excepté une seule fois, dans l'été de 1776, contre un cours de ventre ancien et indolent, qui eut lieu à la suite d'une dysenterie. Ils ne réussirent point. Le ventre continuant de couler, l'hydropisie survint, et ensuite la mort eut lieu sur la fin de l'hiver.

Ce genre de remèdes s'accorde mal avec la notion que je me suis formée de la nature de la dysenterie.

Ceux qui font prendre le bol d'Arménie à des dysentériques, pour resserrer le ventre quand il est trop relâché, et qui croient parvenir à ce but en prescrivant un gros de cette terre inerte, ne se trompent-ils pas assez plaisamment pour le bonheur de leurs malades ?

J'ai vu une dysenterie *ancienne et sans fièvre*, qu'aucun remède ne pouvoit arrêter, guérie par le baume dit *de Saxe*.

Une autre dysenterie pareille céda à un vésicatoire appliqué sur le ventre, et une troisième à un sinapisme appliqué sur la même région.

Je n'ai presque pas fait usage des huileux, si ce n'est des plus doux, et combinés avec beaucoup de mucilage, tels qu'on les trouve dans les émulsions faites avec les quatre

semences *froides*. Ces émulsions tièdes, avec les autres moyens anti-phlogistiques, tenoient le premier rang dans le traitement de la dysenterie non bilieuse, mais plus ou moins compliquée avec l'inflammation des intestins. Les dysenteries de ce caractère ont lieu au commencement du printemps, ou même dans un automne plus froid qu'à l'ordinaire : mais elles ne règnent pas long-temps, la constitution de l'année étant alors sur son déclin, et près de se terminer.

Dans cette année même que nous finissons (1779), l'automne ayant été rigoureux, on ne vit que très-peu de ces dysenteries auxquelles l'opium ne fût pas contraire, quoiqu'on eût fait précéder les précautions nécessaires. Si on l'administroit pour procurer au malade du repos et les douceurs du sommeil, on observoit le lendemain une fièvre aiguë, des selles plus fréquentes, et quelquefois un commencement de péripneumonie, qui exigeoient le secours de la saignée, des émulsions tièdes, et des fomentations sur l'abdomen.

Les dysenteries d'automne étoient pour la plupart *bilieuses-inflammatoires* ou *inflammatoires*, comme celles que nous observâmes au printemps : mais il y en eut peu, et elles cédèrent facilement à un traitement purement anti-phlogistique.

Vers la fin du mois d'août, et pendant l'automne de l'année 1779, j'arrêtai des dysenteries récentes, qui n'avoient point fait encore de progrès considérables, par un régime sévère et des boissons émollientes tièdes. Il n'y eut point de rechute.

On ne sauroit m'objecter que ce n'étoient que des diarrhées légères, accompagnées de quelques tranchées, et non pas de véritables dysenteries déjà commençantes, que j'ai ainsi guéries avec tant de facilité. Car il est certain que le début de la maladie fut le même que chez ceux qui, de l'aveu de tout le monde, eurent la dysenterie.

Il y avoit donc certaines dysenteries qui étoient comme les préludes et les essais de maladies plus graves, et qui seroient devenues telles si on ne se fût opposé à leurs commencemens.

Dans le mois de septembre de la même année, je repoussai de la même manière des dysenteries déjà dissipées, mais qui quelques jours après menaçoient de reparoître. Si le malade trop vorace avoit surchargé son estomac encore languissant, un vomitif lui devenoit nécessaire.

En général, la méthode de traitement dans les dysenteries épidémiques pouvoit être déterminée par celle qu'exigeoit *la fièvre dominante de la saison; la dysenterie épidémique s'approchant de très-près de la nature de la fièvre épidémique.*

Dans l'année 1776, la fièvre d'été fut très-bilieuse, sans être toutefois d'un mauvais caractère, à moins qu'on ne l'irritât par un traitement mal entendu : elle étoit simple et presque toujours entièrement exempte de phlogose. Or, les dysenteries furent, cette même année, d'un caractère absolument semblable, c'est-à-dire très-bilieuses, simples, et sans aucun mélange d'inflammation : elles cédèrent à la même méthode de traitement, et avec la même promptitude.

Dans les années 1777, 1778, et dans celle-ci où j'écris (1779), la fièvre d'été, qui fut bilieuse, bilieuse-putride, assez souvent opiniâtre, compliquée de phlogose, et accompagnée de différens exanthèmes de mauvais caractère, fit périr beaucoup de ceux qu'elle attaqua. Nous fûmes étonnés de trouver absolument le même caractère dans la dysenterie qui régnoit alors.

Cependant nous n'observions pas que dans l'année où il y avoit le plus de fièvres d'été, il y eût aussi un plus grand nombre de dysenteries : en sorte que malgré cette affinité entre la fièvre dominante et la dysenterie, l'une et l'autre n'avoient pas un domaine également étendu, et le nombre des individus qu'elles attaquoient n'étoit point égal de part et d'autre.

Quoique cette maladie, quand elle s'étend considérablement, moissonne par-tout beaucoup de monde, et ne se retire jamais qu'après avoir fait un immense butin, cependant ses ravages pourroient le plus souvent être réprimés, si l'on s'y opposoit

dès leur origine; et si l'on étoit bien persuadé généralement qu'il n'y a peut-être pas une seule maladie, du nombre de celles qu'on appelle *épidémiques*, dont les progrès soient susceptibles d'être arrêtés plus promptement, et qui, étant négligée, dévaste autant les villes, les campagnes, les armées, tellement que ce fléau des camps y fait plus de ravages que le fer de l'ennemi.

Certaines dysenteries ne cédoient à aucun remède connu: mais, pourvu qu'elles ne fussent pas très-graves, et qu'on ne les attaquât pas avec des remèdes trop actifs, elles ne devinrent point funestes, à moins que ce ne fût à des individus affoiblis antérieurement. Des boissons mucilagineuses tièdes, des fomentations sur l'abdomen, et sur-tout le laps du temps rendirent la santé aux malades.

La même chose avoit lieu dans le traitement de certains rhumatismes, qu'il ne falloit pas trop tourmenter. Car on auroit détruit le reste de la santé avant de dompter le rhumatisme rebelle. Le changement de constitution et la patience furent seuls utiles.

En général j'étois convaincu qu'il ne falloit pas trop presser certaines maladies; qu'il suffisoit qu'elles n'empirassent pas et que chaque jour vît diminuer un peu le mal, quoique de cette manière la maladie fût fort longue. Car, si la médecine agissante peut faire du bien, elle peut aussi faire du mal.

La dysenterie n'épargnoit ni l'âge, ni le sexe, ni aucune condition humaine, ni un état quelconque des solides et des fluides, ni aucune habitude de la santé. Seulement le danger étoit différent. On n'en étoit pas plus exempt, soit en ne buvant que de l'eau, soit en buvant du vin.

La privation absolue des fruits, leur usage ou même leur abus étoient ou n'étoient pas suivis de la dysenterie, de manière qu'aucune probabilité ne pouvoit servir à déterminer ce qu'on avoit à faire.

Il en étoit de même, soit qu'on se réduisît presqu'à la nourriture animale, soit qu'on s'astreignît à un régime purement végétal.

Néanmoins le danger n'étoit pas le même dans tous les cas. Les femmes, par exemple, étoient plus maltraitées, ayant à lutter plus long-temps contre la maladie elle-même et contre ses suites.

Il y avoit du danger pour la vie des cacochymes, des vieillards, de ceux qui avoient essuyé auparavant des maladies des articulations; et parmi ceux-ci les femmes couroient plus de risques encore que les hommes.

Car ce fut chez des femmes dysentériques que la langue devint sèche, que les extrémités se glacèrent, qu'une sueur froide coula en grosses gouttes de tout le corps avec le sentiment d'une chaleur continuelle et insupportable qui dévoroit les entrailles, une soif inextinguible, un désir insatiable d'eau froide et de vin, l'esprit restant toutefois présent, et l'usage de tous les sens n'éprouvant aucune altération.

Je n'ai jamais trouvé de plaies avec suppuration dans les cadavres des dysentériques, ce qui me fait croire que les ulcérations des intestins provenant de la dysenterie sont extrêmement rares.

§ VIII. *Deux opinions erronées sur le caractère et le siége de la matière de la dysenterie, et sur sa contagion.*

Je crois avoir découvert deux sources de cette dysenterie *maligne* (à moins qu'on n'aime mieux l'appeler *inflammatoire avec malignité*), que j'ai dit plus haut être funeste principalement aux femmes. Ce sont le caractère malin de la constitution elle-même, et une disposition particulière du corps à cette maladie.

J'ai aussi remarqué qu'il y avoit deux opinions très-répandues sur la nature de la dysenterie. L'une, accréditée parmi le peuple, attribue cette maladie à l'abondance des humeurs qui se jettent sur les intestins et à la foiblesse de cet organe; l'autre, appuyée par des *médecins assez distingués* et qui a quelque chose de vraie, consiste à rapporter toutes les espèces

de la dysenterie aux maladies saburrales, et leur naissance à l'agacement et à l'irritation du canal intestinal par une matière, ou *bilieuse*, ou *putride*, et en même temps *âcre*, qui y aborde.

Ceux qui pensent ainsi se servent de plusieurs exemples pour appuyer leur assertion. Les personnes (disent-ils) qui ont pris une résine purgative mal combinée et qui s'attache fortement aux plis de l'intestin, éprouvent une espèce de dysenterie analogue à la dysenterie d'été. Ils pensent que la même chose arrive ordinairement quand les intestins sont irrités par une matière âcre quelconque, ou même par des vers : d'où résultent des tranchées, du ténesme, des déjections fréquentes, muqueuses, sanguinolentes, etc.

Mais je crois qu'on devroit plutôt nommer ces dysenteries *fausses dysenteries*, ou *diarrhées avec tranchées*, parce qu'elles n'ont rien de commun avec le *rhumatisme des intestins*, ou la *dysenterie* vraie.

L'opinion *populaire* a infiniment perdu parmi les médecins par sa seule vétusté, et c'est un bien pour l'humanité. Mais on enlèveroit plutôt à Hercule sa massue, qu'on ne détruiroit cette opinion dans certains esprits grossiers.

C'est elle qui a fait trouver et inventer tant de mauvaises pratiques, qui moissonnent chaque année un si grand nombre de victimes.

En effet ses prôneurs cherchent à arrêter les déjections avec l'opium et les astringens.

L'autre opinion, qui est moins éloignée de la vérité, tend à chasser par des vomitifs, des purgatifs et autres moyens analogues, la matière qui corrode le canal intestinal dans lequel elle est fixée, et c'est en cela qu'elle fait consister le point principal du traitement.

Mais les dysenteries n'admettent point toutes sans exception les vomitifs ou les purgatifs. Car quelques-unes, en petit nombre il est vrai, cèdent sur-le-champ à l'opium et à l'action des sudorifiques : c'est Sydenham qui nous l'atteste. Quelques autres, lorsqu'elles n'ont pas encore fait de grands progrès,

sont réprimées par des boissons émollientes tièdes, tandis que des remèdes évacuans les auroient augmentées. Il y en a même que l'on guérit par la saignée, et par la saignée répétée. C'est ce qui prouve que la dysenterie épidémique n'est point une maladie du canal des intestins, comme contenant une matière âcre, mais bien de leurs membranes elles-mêmes, qui sont affectées d'un rhumatisme, et quelquefois aussi du mésentère, de l'épiploon, et de la vessie urinaire.

A la vérité, un vomitif ou un purgatif dissipe *très-souvent* ce rhumatisme des intestins, comme l'expérience l'a prouvé.

De là est venue l'opinion de ceux qui pensent que toute espèce de dysenterie n'est absolument qu'une *maladie saburrale*.

Quoique ceux qui embrassent l'autre opinion n'aient pas non plus une notion exacte de la dysenterie, cependant leur méthode de traitement convient dans la plupart des épidémies dysentériques.

Car le plus grand nombre de ces épidémies est de l'espèce que j'ai appelée *bilieuse*.

Il est des cas cependant où des erreurs graves dans la pratique deviennent une conséquence de cette opinion.

Mais je pense que si on a bien réfléchi sur ce que j'ai dit précédemment de la nature de la dysenterie et de ses différentes espèces, on distinguera ceux où une méthode de traitement peut convenir, quoiqu'appuyée sur une opinion fausse, de ceux où au contraire elle pourroit occasionner des erreurs dans la pratique, et quelles sont les raisons de cette différence.

Peu de personnes doutent de la contagion de la dysenterie, et la plupart sont persuadées que des émanations de la maladie passent du malade à ceux qui l'entourent. Mais certes je suis étonné comment dans notre hôpital, pendant toutes les années dernières, nous leur avons échappé, médecins, aides et infirmiers. Cependant tous les jours, le matin, nous examinions toutes les déjections de la nuit précédente, et nous étions forcés de recevoir les exhalaisons les plus fétides.

Je n'ignore pas que les déjections dysentériques corrompent

l'air que tout le monde respire par une puanteur abominable, et provoquent ainsi les maladies putrides, appelées par excellence *maladies d'hôpital*. Mais que les émanations des dysentériques produisent la maladie chez ceux qui ne l'ont pas, c'est ce que je crois contraire aux observations.

Je pense qu'il importe beaucoup qu'on n'ignore pas que la dysenterie n'est point contagieuse. Car avec quel courage un médecin soignera-t-il des dysentériques, et sur-tout ceux qui sont pauvres, s'il croit à la contagion de cette maladie ?

Combien donc il est important d'être exempt soi-même de cette crainte mal fondée, et de pouvoir en guérir les autres !

Je désire qu'on pense de même sur la contagion du millet, des pétéchies et de la scarlatine, qui n'existe point. Mes observations, des expériences multipliées m'ont constamment prouvé que cette prétendue contagion ne peut produire la maladie chez les autres, ni par le toucher, ni par la respiration, ni par la déglutition, ni par aucune espèce d'inoculation.

Ainsi nous aurons de moins un ou deux épouvantails qui ne sont pas des moindres, parmi tant de craintes soit vaines, soit fondées.

§ IX. *Moyens préservatifs de la dysenterie.*

On a cherché en vain un préservatif de la dysenterie dans l'usage fréquent des purgatifs : je les crois même plutôt nuisibles, à moins que la présence de la saburre ne les nécessite. En effet, les fréquentes purgations abattent davantage les forces de l'estomac déjà affoiblies par les chaleurs de l'été, et elles y attirent le rhumatisme comme vers la partie la plus foible.

Les observations ont également confirmé l'inutilité de ce moyen prophylactique.

On ne se préserve pas plus de la dysenterie, en se bouleversant fréquemment l'estomac par des vomitifs lorsqu'elle règne, à moins qu'il n'existe des matières saburrales qu'il faille évacuer.

Mais alors ce ne seroit plus un moyen prophylactique, mais curatif.

J'ai déjà dit qu'aucun genre de vie n'étoit un préservatif de la dysenterie.

Je n'en connois pas de plus assuré que d'éviter le refroidissement subit et l'impression d'un air froid, lorsque le corps est échauffé et transpire abondamment.

J'ai vu souvent la dysenterie survenir tout à coup, lorsqu'ayant le ventre mal couvert, on se le refroidissoit subitement après des sueurs abondantes.

Quand on s'est garanti d'un pareil refroidissement, il faut encore éviter les crudités et les vices de saburre, qui, quoiqu'ils ne produisent pas seuls la dysenterie, l'attirent cependant en affoiblissant le corps, ou l'aggravent si elle existe déjà.

Après avoir évité le refroidissement et les crudités, il conviendra en outre de soutenir les forces des premières voies par de doux toniques.

Je regarde comme certaine l'observation de Mohrlin (dans Zimmermann) (1), que ceux-là principalement s'étoient préservés de la dysenterie qui, ayant d'ailleurs évité les erreurs de régime, s'étoient abstenus de boire abondamment, surtout de l'eau froide, lorsqu'ils avoient très-chaud, et avoient soin en tout temps d'entretenir la transpiration.

Une chose qui rend le traitement fort difficile, c'est que les malades, en se levant presque continuellement, peu couverts, les pieds nus, et dans des nuits le plus ordinairement froides, renouvellent de temps en temps la cause de leur maladie, je veux dire le refroidissement.

(1) Qui est-ce qui ne connoît pas l'excellent traité de la dysenterie de Zimmermann, où ce médecin a disposé convenablement et philosophiquement toutes les observations faites jusqu'à lui sur cette maladie, les a comparées avec les siennes, et a établi ensuite les règles de traitement? Le chapitre X, qu'on devroit lire sans cesse, est plein de cet esprit de pratique, que l'on ne comprend bien que quand, après avoir beaucoup vu de malades, on en voit encore après avoir lu cet ouvrage, et qu'on revient une seconde fois à la lecture de ce dixième chapitre.

De là vient aussi qu'ils éprouvent tant de soulagement, lorsque, restant constamment dans leurs lits, ils rendent leurs selles dans un bassin qu'on glisse sous eux, et qu'on leur réchauffe le ventre (qui est douloureux) avec des cataplasmes doux et chauds.

Cest par ces moyens que je me préservai de la dysenterie, moi et les miens.

§ X. *Quelles instructions il convient de donner au peuple, lorsqu'il y a une épidémie dysentérique.*

Il est d'usage que les colléges de médecins publient des avis pour se préserver, et même pour se traiter, de la dysenterie, s'il survient quelque épidémie dysentérique funeste, sur-tout aux habitans des campagnes.

Autant cette espèce d'institution est louable, autant elle est difficile à remplir. Car on a à craindre de nuire en instruisant, lorsqu'on s'efforce d'être utile.

J'aimerois mieux certainement qu'on s'abstînt de tout traitement, que d'en faire un déplacé et qui ne seroit point analogue à la maladie, qui dès-lors même deviendroit pernicieux, et troubleroit les efforts salutaires de la nature.

Or, dans une maladie aussi versatile et qui exerce la sagacité des meilleurs médecins, le peuple n'adoptera-t-il pas le plus souvent un traitement dangereux? Nous pouvons, à la vérité, lui fournir des armes, c'est-à-dire des remèdes excellens, mais jamais la science des indications et l'adresse de saisir les occasions de s'en servir.

Il faut examiner cependant jusqu'à quel point le peuple peut être instruit : afin que dans des constitutions dysentériques, il se préserve lui-même de la maladie, ou la guérisse si elle existe déjà, ou du moins ne nuise pas au travail salutaire de la nature.

La première partie de l'instruction pourroit être remplie

par des avis, et sur-tout par ceux que je viens de donner sur les moyens préservatifs, et sur la précaution d'éviter le refroidissement lorsque le corps est échauffé.

L'autre partie apprendroit à traiter la maladie elle-même, et elle ne présenteroit que deux méthodes, déjà proposées depuis long-temps par Hippocrate (*de Affect. t. II. sect. I. c. VII. edit.* Halleri) : car il en conseille deux, l'une et l'autre *faciles dans leurs moyens* et *dans l'application de ces moyens*, et dont le peuple le plus grossier peut apprendre à saisir les *indications* et les *temps convenables* pour en faire usage.

Ces deux méthodes anti-dysentériques sont l'une *évacuante*, l'autre *anti-phlogistique*.

Je sais bien que le traitement de la dysenterie comprend autre chose que ces deux méthodes : mais je sais aussi que quiconque les emploiera convenablement se rendra utile au plus grand nombre des malades, à plusieurs *directement*, à d'autres *indirectement*, et qu'il ne nuira à aucun, ce qui dans la pratique de la médecine est toujours de la plus grande importance.

Les autres variétés de la maladie sont au-dessus de la portée du peuple; et il est impossible de lui prescrire pour ces cas aucune méthode directe, sans l'exposer à se nuire à lui-même en se traitant mal.

Hippocrate (*loc. cit.*) guérissoit certaines dysenteries par les *évacuans*, et donnoit des remèdes *pour chasser la pituite par le vomissement.* Mais dans d'autres dysenteries, où il y avoit douleur, *il humectoit avec beaucoup d'eau tiède les parties voisines de l'ombilic.* Cette double pratique du père de la médecine suppose clairement la connoissance des deux méthodes, l'évacuante et l'anti-phlogistique.

Ainsi ceux qui sont obligés de se soigner eux-mêmes doivent toujours commencer le traitement par des boissons émollientes tièdes et par des fomentations sur l'abdomen.

Si la douleur diminue, ou si elle cesse entièrement hors le temps des déjections; si en même temps les forces ne sont

point abattues, et qu'il n'y ait point de fièvre trop marquée, ou si cette fièvre ne prend de la force qu'à des heures déterminées, donnez alors *le médicament qui purge par haut*, et continuez cependant les fomentations sur le bas-ventre.

J'ai vu un très-grand nombre de dysenteries apaisées heureusement par cette méthode *évacuante* seule. Mais il faut y joindre un régime léger, la chaleur du lit, et les boissons émollientes, que l'on continuera long-temps après l'usage du vomitif, en ajoutant de la camomille.

On peut se passer d'opium dans ces cas; à moins qu'*après le vomissement, lorsqu'il n'y a plus de douleur et point de fièvre*, on ne veuille, en l'employant modérément, soutenir une sueur salutaire et qui sèche le ventre.

Mais, *si la douleur est continuelle, si elle se fait sentir même hors le temps des déjections, si le malade ne supporte pas le toucher*, alors, d'après le conseil d'Hippocrate, *humectez beaucoup avec de l'eau tiède les parties situées au-dessous de l'ombilic*. Car en pareille circonstance le vomitif seroit non-seulement peu sûr, mais même pernicieux. La saignée seroit avantageuse, ainsi que des fomentations non interrompues sur l'abdomen, et d'abondantes boissons émollientes faites avec la mauve, la guimauve, la graine de lin, etc. C'est la méthode *anti-phlogistique seule* qui procurera du soulagement.

Si des enfans sont attaqués de la dysenterie, il faudra, surtout s'ils supportent difficilement les douleurs, et qu'il y ait des menaces de convulsions, leur faire beaucoup de fomentations, ou les mettre dans un bain tiède.

Celui qui possédera bien ces règles de traitement (et elles ne sont pas difficiles à saisir, étant fondées principalement sur des signes très-manifestes, particulièrement sur la continuité ou l'intermittence des douleurs), celui-là, dis-je, guérira les espèces les plus communes de la dysenterie, savoir, la *bilieuse*, l'*inflammatoire*, et celle qui est composée de l'une et de l'autre.

Une chose encore devroit se trouver dans une instruction de

ce genre : c'est l'indication des méthodes, et des remèdes que l'on doit rejeter comme nuisibles et pernicieux.

Mais, quelque salutaires que soient les conseils que l'on donneroit, il seroit à craindre que l'on n'en retirât aucun fruit, ou que très-peu.

Car le peuple suit ordinairement ses préjugés plutôt que les préceptes de la saine raison ; et par cela même il s'attire (disoit Homère) des maux qui ne lui étoient pas destinés.

§ XI. *Ce qu'ont eu de particulier, ou même de commun entr'elles, les dysenteries des quatre étés précédens.*

Je décrirai en abrégé les constitutions dysentériques de ces quatre étés, et je dirai ce qu'elles eurent de semblable et de différent.

Tout l'été de l'année 1776, et d'un côté une grande partie du printemps, de l'autre une partie non moins considérable de l'automne, présentèrent des maladies de la même nature et ayant la même origine, c'est-à-dire produites par la bile, mais une bile pure, non inflammatoire, non sceptique, et d'un *caractère* bénin, à moins que la maladie ne fût mal traitée.

Les dysenteries furent aussi du même caractère, et de l'espèce que j'ai appelée *rhumatismale-bilieuse*, et *fièvre bilieuse-dysentérique*. Elles furent *très-nombreuses* à la vérité ; mais elles cédèrent avec une promptitude étonnante et sans retour aux seuls vomitifs, et parmi ceux-ci au tartre stibié principalement.

J'ai vu quelques dysenteries de cette année guéries avec les tamarins, la manne, le sel cathartique amer, la crême de tartre, le tartre vitriolé, enfin avec la rhubarbe et les myrobolans. Ces remèdes étoient prescrits par ceux qui rejettent la méthode du vomitif, malgré sa grande efficacité quand on l'emploie à propos, parce qu'ils en ignorent l'excellence. Ils avoient à traiter des gens pusillanimes, des femmes, des per-

sonnages de qualité, et autres *auxquels les docteurs doucereux ne donnent que des bonbons*. Leur traitement fut plus long que celui par le vomitif. Néanmoins les malades guérissoient, à moins que la bile ne fût en trop grande quantité, et en mouvement pour sortir par le vomissement.

Mais dans l'été de l'année suivante (1777), la dysenterie ne se montra que très-rarement chez les particuliers, tandis qu'elle fut très-fréquente dans les prisons, où elle fit périr beaucoup de monde.

Elle fut ordinairement, par-tout où elle parut, difficile et longue; elle ne céda ni aux vomitifs, ni aux purgatifs, qui pouvoient à peine l'adoucir.

Je crus que quelques dysenteries de cet été avoient été calmées plutôt par le changement de saison que par l'action des remèdes, sur-tout chez les jeunes gens, et chez ceux qui étoient les plus capables de supporter la maladie.

Cette maladie des intestins n'étoit pas purement *bilieuse*, mais, à ce qu'il paroissoit, un peu *inflammatoire*, sans être cependant exempte de putridité. Elle avoit un certain caractère inexprimable, qui ne laissoit apercevoir clairement que sa *seule* opiniâtreté.

Ce même caractère marqua également les autres maladies qui parurent sur la fin du printemps, en été et en automne.

Les sels neutres furent à peine de quelque utilité, soit dans les dysenteries, soit dans les autres maladies de cette année. C'est ce qui fit que les malades éprouvèrent de longues diarrhées, que rien ne pouvoit arrêter.

La racine d'arnica fut d'un grand secours, soit dans ces dysenteries (l'inflammation étant préalablement dissipée), soit, et encore plus, dans les autres fièvres non dysentériques.

En 1778, le nombre des dysentériques fut un peu plus grand que dans l'été précédent, mais cependant bien moindre qu'en 1776.

Les dysenteries se rapprochoient beaucoup de celles de 1777, si ce n'est qu'elles étoient plus inflammatoires.

La matière des déjections, chez le plus grand nombre des

malades, étoit entièrement muqueuse, et semblable à du frai de grenouilles. Ils rendoient une quantité considérable d'un mucus très-filant, et tremblant, qu'on pouvoit à peine détacher du bassin, tel à peu près qu'ont coutume d'en rendre les calculeux ou ceux dont la vessie est irritée par un stimulus quelconque; seulement celui-ci adhéroit au vase plus fortement et comme du gluten.

Chez les autres dysentériques, les matières étoient porracées, écumeuses, représentant de petits morceaux de graisse, teintes de filets de sang, semblables à des parties ou à de la lavure de chair.

Il est étonnant combien cette excrétion de mucus maigrissoit les malades, et comment en peu de jours, quoiqu'ils parussent soutenir assez bien la maladie, elle les réduisoit à la dernière extrémité et même les faisoit périr.

Ceux qui étoient ainsi affectés ne guérissoient point en employant la méthode *évacuante*, soit par les vomitifs, soit par les laxatifs, qui avoient si bien réussi en 1776.

Il fallut établir un traitement *composé*, tel que celui que subit avec succès une jeune fille (c'est un exemple que je veux donner) qui rendoit de ce mucus tremblant en grande quantité et pur, et qui se plaignoit de douleur dans tout le bas-ventre comme s'il eût été ulcéré. Je lui fis prendre beaucoup d'émolliens tièdes en boissons et en lavemens. Je lui humectai l'abdomen avec un cataplasme, et je la tins couverte soigneusement. Je l'aurois fait saigner, si elle ne l'eût pas été déjà chez elle. Quelques jours après, comme les douleurs avoient un peu diminué, et que la langue étoit devenue plus sale, elle prit un vomitif qui lui fit grand bien. Elle se rétablit peu de temps après, et plus promptement que tous les autres dysentériques.

Après la mi-septembre, une femme de soixante ans entra à l'hôpital. Trois semaines auparavant, elle avoit eu une diarrhée de huit jours, qui se termina spontanément, et après laquelle elle se trouva bien. Mais depuis quatre jours, elle avoit des selles très-fréquentes, peu copieuses, sanguinolentes, avec

du ténesme et des tranchées. La douleur de l'abdomen étoit continuelle, modérée; mais elle augmentoit au moment des déjections. La bouche étoit muqueuse : il y avoit un peu de fièvre. J'employai le même traitement que pour cette jeune fille dont je viens de parler. Je prescrivis une saignée dont le sang étoit pleurétique. Il n'y eut la nuit suivante que cinq déjections qui furent abondantes, et formées de crottins. Le lendemain il n'y en eut que trois. La malade se trouva rétablie.

La même année (1778) je guéris quelques dysenteries sans beaucoup d'efforts, et d'autres avec beaucoup de difficulté. Deux malades succombèrent, mais plus tard, à un cours de ventre qui les épuisoit, et dans lequel ils rendoient un mucus tremblant, d'abord avec des tranchées, ensuite sans douleur. Deux femmes périrent de la dysenterie en peu de jours.

Je crois que je ne fis pas assez d'attention à la complication de la phlogose dans cette constitution, m'étant laissé séduire par les observations que j'avois faites en 1776, où les dysenteries, qui étoient *purement bilieuses*, se guérissoient promptement et constamment en très-peu de jours par l'émético-cathartique.

Mais ce sera au lecteur à décider, lorsque j'aurai donné l'histoire succincte de ces malades, s'il faut en accuser ou l'impuissance de l'art ou ma propre incapacité.

Un homme, plus que septuagénaire, avoit eu long-temps pendant l'été une fièvre intermittente. Je n'ai point marqué sur mon journal par quelle méthode il fut traité. Le 4 du mois d'août 1778, il vint à l'hôpital, et nous dit que depuis quatorze jours il étoit attaqué d'une dysenterie fort grave. Quatorze jours auparavant, il avoit éprouvé un défaut d'appétit, de l'amertume dans la bouche, et les soirs un peu de fièvre. Un émético-cathartique, et ensuite l'usage de l'arnica, dissipèrent entièrement la douleur en très-peu de jours. Mais le ventre continua de couler le jour et la nuit; le malade rendoit des matières muqueuses, aqueuses, sans aucunes tranchées. La diarrhée ne put être arrêtée par aucun moyen, ni même suspendue avec de l'opium. L'amaigrissement étoit comme au dernier degré de

la phthisie. La peau étoit pendante, rude, très-sèche. Il mourut à la fin de septembre.

Je trouvai les gros intestins très-enflammés, durs, rigides, et très-difficiles à couper.

Une femme célibataire, âgée de trente ans, entra à l'hôpital le 15 du mois d'août. Elle avoit la dysenterie depuis quatre jours; son corps étoit maigre, décharné, sec comme du bois, et quoiqu'elle assurât avoir été bien portante auparavant, elle offroit bien peu de marques de cette santé, ayant à cet âge déjà perdu ses dents. Elle rendoit au milieu de tranchées continuelles, une matière filante, blanche, pareille à celle qui sort de la vessie des calculeux.

Cette femme, d'une humeur très-fâcheuse, ou ne prit aucun remède, ou les rendoit après les avoir pris, s'excitant elle-même à vomir en mettant ses doigts dans sa bouche. Elle gardoit un peu de la boisson émolliente. Les vomissemens qu'elle provoquoit lui firent rendre un peu de matières aqueuses et muqueuses; ce qui d'abord diminua ses douleurs, et ensuite les fit cesser totalement. Il resta un flux de ventre muqueux, et qui la faisoit maigrir beaucoup plus qu'en proportion de la quantité de ce qu'elle rendoit.

Elle mourut le 17 de septembre. Elle ressembloit plutôt à un squelette qu'à un cadavre. L'épiploon étoit très-rouge; les gros intestins avoient leurs parois dures et plus épaisses que dans l'état naturel; il y avoit différens endroits enflammés; leur surface interne étoit d'un rouge pâle, et couverte d'un mucus sanguinolent : il n'y avoit point d'érosion.

Une fille accoucha secrètement sur la fin du mois de juillet. Ayant ensuite repris son travail ordinaire, mais trop tôt, elle éprouva des douleurs continuelles dans les lombes. Le 28 du mois d'août, elle entra à l'hôpital, ayant la dysenterie depuis cinq jours : ses déjections étoient très-multipliées, aqueuses, mêlées de sang; mais chacune étoit infiniment petite. La douleur de ventre étoit continuelle, et lui faisoit éviter le toucher. Elle étoit arrivée très-mal vêtue et presque nue, par un temps extrêmement froid qui duroit déjà depuis plu-

sieurs jours. Elle étoit dans une grande agitation, se lamentoit continuellement, ne prenoit aucun sommeil. Son goût n'étoit nullement dépravé, et à en juger par le pouls et par la chaleur de son corps, elle n'avoit point de fièvre. Son visage étoit pâle et jaunâtre. Une teinture aqueuse de rhubarbe diminua ses douleurs, qui ensuite se dissipèrent tout-à-fait. Mais elle continua à rendre des matières aqueuses, souvent mêlées de sang. Le 3 de septembre, au soir, on lui donna un calmant. La nuit, la respiration devint difficile, et le jour suivant elle se fit avec bouillonnement et bruit. La malade mourut le même jour.

L'épiploon étoit légèrement enflammé. Les intestins grêles, de même que le mésentère, l'étoient aussi en quelques endroits. Mais tout le colon, et principalement sa portion gauche descendante, étoit considérablement enflammé, livide çà et là; les parois en étoient très-épaisses et si dures, même dans les endroits livides, qu'on pouvoit à peine les couper. Le rectum étoit dans le même état; et ses glandes, comme celles du colon, étoient extrêmement tuméfiées, voluminenses et enflammées.

Nous reçûmes, le 30 du mois d'août, une autre fille âgée de dix-huit ans. Ses règles n'avoient pas paru depuis cinq mois. A huit ans, elle avoit eu une fièvre aiguë continue. Depuis cette époque, elle fut très-sujette aux vers. Elle nous dit avoir la dysenterie depuis trois jours. Le visage étoit d'une vilaine couleur; le pouls très-petit, difficile à saisir et très-fréquent; la douleur continuelle, et quelquefois si forte que la malade poussoit les hauts cris, se rouloit dans son lit, faisoit craquer ses dents, avoit les extrémités froides, et le visage misérable et annonçant le désespoir. Elle rendoit des vers lombrics par la bouche et par le fondement. Elle passa la majeure partie de la nuit, qui fut très-froide, hors de son lit, placée sur son bassin, dont elle ne pouvoit se servir couchée. Elle avoit le goût mauvais. De la teinture aqueuse de rhubarbe et le vomissement la soulagèrent, mais infiniment peu. Peu de temps après, tous les accidens reprirent avec la même

violence. Des émolliens tièdes, des mucilagineux, des cataplasmes, etc. adoucirent les douleurs et rendirent les déjections plus rares et à peine douloureuses. Cependant la malade mourut le 7 de septembre, au moment où, le pouls étant devenu plus fort et à peine accéléré, elle paroissoit aller mieux.

L'épiploon étoit très-enflammé. Tous les intestins grêles avoient une couleur rouge foncée. Tout le colon et le rectum étoient profondément enflammés, avec des taches livides çà et là. Les membranes des gros intestins étoient très-épaisses; l'inflammation avoit augmenté le volume de leurs glandes; un mucus sanguinolent tapissoit la surface interne de tout le canal.

Il auroit fallu ici un traitement éminemment anti-phlogistique; et ce fut mal à propos que l'on commença par la teinture aqueuse de rhubarbe et par le vomitif. Le soulagement qui en résulta étoit trompeur. Mais on fut induit en erreur par l'habitude du corps de la malade, sa disposition vermineuse, les vers qu'elle rendoit, et sur-tout par les succès que l'on avoit eus avec cette méthode dans d'autres dysenteries.

Cette année, un grand nombre de dysentériques rendirent des vers comme cette fille dont je viens de parler; et ces malades étoient pour la plupart des individus de son sexe, des femmes pâles, et qui avoient été autrefois sujettes aux vers. On ne pouvoit pas commencer le traitement par les anthelmintiques, les vomitifs, les purgatifs, à cause de la continuité et de l'intensité des douleurs provenant de l'inflammation: et cette inflammation étoit quelquefois d'*un mauvais caractère*, tellement que la saignée et les autres moyens anti-phlogistiques ne faisoient aucun bien, et que le sang n'avoit point cette couenne inflammatoire que l'on y observe ordinairement dans les *inflammations qui ne sont pas d'un mauvais genre*.

Tous les dysentériques de cette année eurent les soirs une petite fièvre avec un peu de froid, et ensuite une chaleur peu considérable: les selles devenoient alors plus fréquentes, et les tranchées plus fortes. Le pouls étoit à peine accéléré; la langue sèche et aride; les urines en petite quantité, quelquefois ce-

pendant plus abondantes, mais toujours peu colorées, ordinairement sales, muqueuses, non diaphanes. Elles déposèrent tard un mucus blanc, abondant, d'un doigt d'épaisseur. Enfin, lorsque l'état du malade s'amélioroit, elles devenoient transparentes, sans sédiment, et comme elles ont coutume d'être dans la santé. La plupart des malades eurent des ténesmes cruels, et qui continuoient long-temps encore après qu'il n'y avoit plus de dysenterie; ce qui étoit bien différent en 1776, où le plus souvent un émético-cathartique enlevoit et la dysenterie et les ténesmes. Je ne craignois point le hoquet qui survenoit dans le progrès de la maladie et plus tard, pourvu que les autres symptômes n'augmentassent pas d'intensité.

En peu de jours, cette maladie amaigrissoit des individus très-chargés d'embonpoint, bien au-delà de la proportion indiquée par la quantité des excrétions.

Les malades mouroient ayant toute leur tête, au milieu de déjections continuelles, le pouls étant très-petit et se perdant sous le doigt.

La mort avoit lieu plus tôt ou plus tard, et après un nombre indéterminé de jours ou de semaines.

Je trouvois dans les cadavres une inflammation *crue;* et quoiqu'il y eût quelquefois çà et là des taches livides, cependant les autres signes de la gangrène manquoient, tels que la friabilité de la partie affectée, et le peu de cohérence de la portion gangrenée. Je remarquai aussi que les endroits livides étoient très-difficiles à entamer avec le scalpel.

Cette maladie attaqua plus particulièrement et d'une manière plus grave le menu peuple, et sur-tout les femmes pauvres, mal nourries et encore plus mal vêtues.

Aucun de nos gardes-malades, aucun chirurgien, aucun élève n'en fut attaqué. Un individu, qui étoit placé aux convalescens, où il n'y avoit aucun dysentérique, en attendant qu'on l'opérât de la cataracte, le fut, mais très-légèrement, et pour s'être promené, n'étant pas assez couvert, dans une galerie très-froide.

Je passe maintenant à la dysenterie qui régna pendant l'été

et une partie de l'automne de 1779; dysenterie qui se montra sous des formes très-variées, et devint funeste à beaucoup de monde.

Il y eut très-peu de dysenteries au mois de juin, davantage le mois suivant, un très-grand nombre dans les mois d'août et de septembre; enfin elles diminuèrent en octobre.

J'ai passé plus haut en revue les différentes espèces de cette maladie qui parurent cette année. Cette constitution dysentérique fut telle, qu'elle sembloit en quelque sorte composée des constitutions des années précédentes, tantôt mêlée, tantôt alternant avec elles. En effet, ce seul été présenta la collection de toutes les dysenteries qui avoient paru dans les étés et les automnes antécédens.

La saburre étoit moins bilieuse cette année, et les malades vomissoient peu de matière, et sans fruit, à moins qu'on n'eût fait précéder beaucoup d'émolliens tièdes, et même souvent la saignée.

Les dysenteries de cette constitution ne supportèrent pas non plus l'usage des sels neutres, qui, même seuls, guérirent quelquefois les dysenteries bilieuses de 1776.

Je n'ai point observé cette année ces déjections absolument blanches, tremblantes et visqueuses, qui étoient si fréquentes l'année dernière : mais à leur place c'étoient des matières semblables à de la lavure ou à des morceaux de chair, légèrement vertes, d'un rouge sale.

Il mourut beaucoup de malades, et dans la ville et à la campagne, soit par la nature du mal, que l'art ne put vaincre, soit parce que la maladie, qui étoit d'un caractère douteux et variable, parut toujours *la même* aux ignorans et les induisit en erreur, parce qu'elle se présentoit à eux *toujours sous les mêmes formes*.

La constitution de cette année montre clairement combien on s'égare quand on prend les *mots* pour les choses, et qu'on suit toujours la même méthode dans toutes les espèces de dysenteries; combien est vaine l'espérance de trouver un *anti-dysentérique universel!*

§ XII. *De quelques petites choses d'une grande importance.*

Je ne crois pas avoir tiré des conclusions et établi des distinctions plutôt subtiles que claires et utiles : ou, si j'ai décrit une forme de maladie tout-à-fait différente, si j'ai présenté des distinctions en apparence minutieuses, elles ne seront jugées telles en réalité que par ceux qui ignorent que les grands effets viennent souvent des petites causes.

Duntaxat rerum magnarum parva potest res
Exemplare dare, et vestigia notitiaï,

disoit Lucrèce.

Je n'ignore pas que les sectateurs de cette manière de traiter les malades la préfèrent, parce qu'elle dispense d'une recherche aussi pénible des choses cachées, qu'elle évite des détours aussi considérables, qu'elle s'inquiète moins de découvrir les causes des maladies et d'examiner leurs diverses complications. Je sais encore qu'on dispute beaucoup contre cette science scrupuleuse et si soigneuse d'établir des différences. La difficulté et la peine qu'il y auroit à s'instruire rendent diserte la négligence de ces adversaires, qui aiment mieux soutenir qu'il n'y a rien dans cette médecine qui s'occupe de rechercher philosophiquement, que d'apprendre péniblement ce qu'elle a de réel.

Mais je conviendrai en même temps que je suis encore jusqu'à présent très-éloigné de l'idée que j'ai conçue de la dysenterie, et que je n'ai pas complètement rempli ma propre intention en décrivant, comme je l'ai fait, cette maladie : et quand même j'aurois pu le faire, je ne pense pas pour cela que celui qui seroit instruit de mes préceptes fût en état de traiter sûrement la dysenterie, sachant parfaitement d'ailleurs combien, avec la description la plus fidèle et la connoissance de la maladie tirée de cette description, on est encore loin de cette science qu'on acquiert par l'exercice de

l'art. Car, comme dit Lancisi dans sa lettre à Cocchi, *la médecine est une sorte de prudence d'expérience qu'il est presque impossible d'acquérir autrement que par soi-même, et qui doit être découverte presque toute entière et mise en œuvre sur le lieu même de l'action par l'artiste observateur et instruit.*

Voilà tout ce que mon travail m'a pu fournir. On le comparera avec les observations que d'autres auront faites; et de cette manière, celui qui aura vu davantage, et qui aura plus fortement conçu son sujet, établira des règles plus sûres pour repousser ce fléau annuel, et arracher plus de victimes à un même genre de mort.

DE CERTAINES MALADIES

DU SYSTÈME HÉPATIQUE,

PRINCIPALEMENT

DE L'ICTÈRE.

CHAPITRE V.

Première observation.

Un homme âgé de trente-neuf ans, avoit eu, huit ans auparavant, une fièvre tierce d'automne qui fut traitée avec le quinquina : elle reparut plusieurs fois. Depuis cette époque, il se plaignoit souvent de cardialgie, et d'un sentiment incommode dans l'épigastre droit. Tous les ans, au printemps et à l'automne, il avoit dans la bouche des aphthes graves et difficiles à guérir. Il étoit d'une pâleur continuelle, et d'une maigreur qui ne lui étoit pas ordinaire; il avoit de l'appétit; ses yeux étoient quelquefois légèrement jaunes. Depuis le printemps de l'année 1777, l'hypocondre droit se tuméfioit souvent, et devenoit très-douloureux dans sa partie molle vers l'estomac: l'appétit diminua, et le ventre fut moins libre. Le malade prit des pilules de gommes férulacées, d'aloès, etc. Il alla pour lors plus aisément à la selle, et éprouva du soulagement. Cependant ses yeux devenoient plus souvent jaunes, et d'un jaune plus chargé. Il continuoit de vaquer à ses occupations, et montoit beaucoup à cheval. Depuis le mois d'août

il éprouvoit tantôt tous les jours, tantôt tous les deux ou tous les quatre jours, une fièvre erratique légère : il gardoit la maison, et souvent même le lit, lorsque toutes les incommodités déjà détaillées augmentoient, sur-tout la diminution des forces, le défaut d'appétit, et cette paresse du ventre, qui étoit telle que ce n'étoit que par le moyen des lavemens qu'il rendoit des matières, en petite quantité, dures, et semblables à des crottins de chèvre. Vers le milieu d'octobre il commença à vomir fréquemment, quelques heures après son repas, de la pituite. Ces vomissemens cessoient pendant un jour, deux jours, et même plus ; et ils reparoissoient bientôt après. Tout empira : le ventre devint plus resserré, les vomissemens plus fréquens. Enfin les selles se supprimèrent totalement, même avec les lavemens, et les vomissemens devinrent beaucoup plus fréquens. Il mourut le 5 de novembre de la même année.

Je pronostiquai, lorsque vers le milieu d'octobre je fus consulté pour lui, que telle seroit la terminaison de la maladie. J'ajoutai même que je soupçonnois plus que toute autre chose un vice au pylore et un resserrement par endurcissement cartilagineux ; que je l'avois observé ainsi dans d'autres occasions.

Ouverture du cadavre. L'estomac étoit d'une grandeur tout-à-fait extraordinaire, descendoit jusqu'à l'ombilic, et avoit une forme presque quarrée. Le pylore et le commencement du duodénum étoient très-durs au toucher, squirrheux, noueux, avec des appendices épais et durs, dont un, plus considérable que les autres, paroissoit être l'extrémité du pancréas. La surface interne du pylore présentoit un rétrécissement, des inégalités, de légères érosions dans quelques points, et un tubercule athéromateux de la grosseur au moins d'une noix muscade, et qui, ouvert avec l'instrument, fournit une matière pultacée d'un gris jaunâtre et d'une odeur fétide.

La couleur des intestins étoit d'un jaune pâle.

Le cœcum étoit considérablement distendu et noirâtre.

Le foie, la vésicule du fiel, la rate, le mésentère et ses glandes étoient comme dans l'état sain.

Il y avoit dans l'estomac beaucoup de matières noires : mais les intestins grêles et les vaisseaux du mésentère étoient vides.

Outre ces matières contenues dans l'estomac, on y trouva une assez grande quantité de mercure coulant que le malade avoit pris avant sa mort (on me dit qu'on lui en avoit donné sept doses avec de l'huile d'amandes douces, et chacune d'elles étoit de trois onces). Toutes mes recherches ne m'en firent point trouver dans les intestins grêles. Le cœcum et le colon droit étoient engorgés par des crottins fort durs : mais le colon transverse n'étoit gonflé que par de l'air, et sa couleur étoit d'un rouge obscur.

On n'ouvrit point la poitrine : ainsi je n'en parlerai point.

Je ne pus assister à l'ouverture, qui se fit à la campagne. Si je m'y fusse trouvé, j'aurois examiné soigneusement le foie, les canaux de la bile, la liberté, ou la difficulté, ou l'interruption totale de sa marche vers le canal intestinal. Il est très-probable, au reste, que cette humeur passa d'abord très-difficilement par ses conduits rétrécis, et enfin ne parvint plus jusque dans l'intestin.

Seconde observation.

Un jeune homme âgé de vingt-six ans, se plaignoit depuis près de deux mois de diminution d'appétit et de lassitude : il étoit triste, pensif, et plongé dans un chagrin profond, parce que dernièrement son maître, dans un moment de colère, l'avoit congédié, et qu'il ne savoit où se réfugier dans son dénuement. Du reste il ne ressentoit aucune incommodité. Il lui survint de l'oppression à la partie inférieure et antérieure de la poitrine, et par intervalles des douleurs vagues dans les membres. Ces deux symptômes disparurent d'eux-mêmes après quatorze jours, et furent remplacés par un ictère très-foncé et général. Le malade éprouvoit de la lassitude ; il se promenoit cependant : l'appétit étoit perdu : il sentoit mauvais de la bouche, dont le fond étoit rempli de beaucoup de mucus.

L'ictère existoit déjà depuis trois semaines, lorsque ce jeune homme entra à l'hôpital. Il étoit absolument sans fièvre. Ses excrémens étoient blancs et semblables à ceux des chiens. On lui donna des fondans salins, une tisane de chiendent et de dent-de-lion, ensuite un vomitif. La couleur de l'ictère resta également foncée. Il continua les fondans et les apéritifs : ses matières parurent alors teintes de la bile.

Enfin il survint de la fièvre avec une extrême sécheresse de la langue, des terreurs, de la taciturnité, et un délire tranquille. Dans les derniers jours, le bras droit enfla extraordinairement : la tumeur n'étoit ni rouge, ni fort douloureuse. Il mourut peu de jours après son entrée.

Ouverture du cadavre. Tous les organes contenus dans l'abdomen étoient pénétrés d'une bile jaune. La vésicule du fiel étoit gorgée d'une bile verte. Le foie étoit taeheté en plusieurs endroits d'une bile semblable à du jaune d'œuf.

Le passage de la bile par les canaux cystique, hépatique, cholédoque dans le duodénum étoit libre, et ces canaux étoient assez amples. Tous les viscères étoient beaucoup plus flasques que dans l'état naturel.

Le bras tuméfié, ayant été incisé, fournit une humeur ténue, biliforme, qui s'étoit ramassée en grande quantité dans le tissu cellulaire.

Le chagrin a une force étonnante pour troubler les fonctions de l'estomac, des intestins et du foie. On a vu souvent la fièvre lente-nerveuse provenir uniquement d'un long chagrin.

J'ai observé que les ictères *fébriles* étoient, pour la plupart, ou mortels ou au moins extrêmement dangereux. J'en fais la remarque, afin que les autres médecins puissent prévoir et pronostiquer en pareil cas combien il y a de danger, et peu d'espérance.

Il m'est arrivé quelquefois de voir des *métastases bilieuses*, ou un amas considérable d'une bile très-ténue. Cette humeur bilieuse qui s'écoula du tissu cellulaire du bras tuméfié provenoit de la résorption et du dépôt de la bile elle-même.

Le raisonnement et l'expérience s'accordent à prouver que le transport de cette humeur bilieuse peut varier et se faire sur différentes parties.

La matière bilieuse portée au cerveau produira les diverses maladies analogues aux fonctions de cet organe. Son transport et son séjour sur les yeux, sur la gorge, sur la poitrine, etc. donneront lieu à ces variétés singulières de la fièvre bilieuse, que j'ai décrites en détail dans le tome II de ma Médecine pratique.

Quelle nombreuse famille de maladies provenant d'une seule et même matière, comme d'une mère commune!

Un ictère aussi saturé a-t-il pu exister du vivant de cet homme, les conduits par lesquels la bile est portée dans le duodénum étant supposés libres et dilatés tels qu'on les trouva après sa mort? Ou bien étoit-il formé par un spasme que la mort détruisit?

Les observations nous apprennent que les ictères peuvent se former, quoique ces conduits soient très-perméables; et je conviendrois sans peine que cela auroit eu lieu dans le cas présent, si la blancheur des excrémens n'eût attesté l'absence de la bile.

Troisième observation.

Un tisserand âgé de trente-neuf ans, étoit attaqué, depuis près de vingt ans, à la fin de chaque automne, d'une fièvre rhumatismale qui duroit quelques semaines. Il y a actuellement trois ans qu'aux approches du printemps il se rétablit d'une fièvre quarte qui duroit depuis neuf mois, sans autres remèdes que ceux qu'il employa contre une toux violente qui lui faisoit rendre des crachats abondans, et qui le tourmenta pendant six mois en même temps que la fièvre elle-même. Ces remèdes consistoient, d'après son rapport, en plantes pectorales.

Depuis cette époque il s'étoit toujours bien porté.

Le 22 de janvier 1779, ayant soupé et bu la veille plus qu'à son ordinaire, il éprouva le matin de légers frissons et de la

chaleur alternativement. Bientôt il survint une chaleur continuelle et sèche, qui dura tout le temps de la maladie. Il ne gardoit pas le lit : mais il traînoit ses membres languissans, sans pouvoir se livrer à son travail ordinaire. Il avoit des douleurs rhumatismales dans tous les membres.

Il s'alita le 24, et de son propre mouvement prit de la myrrhe dans de l'eau. Son état empira.

Le 27, la toux, qui d'abord avoit été légère, devint forte, incommode, sur-tout pendant la nuit, et lui faisoit expectorer avec peine des crachats glutineux. Il disoit ce jour-là ressentir dans les deux hypocondres une douleur pongitive, mais peu considérable, et seulement quand il faisoit une inspiration profonde ou qu'il toussoit fortement.

Le 28, il se fit faire chez lui une saignée que l'on répéta le soir.

Le 29, on le transporta à l'hôpital. Les douleurs rhumatisantes des membres disparurent ce jour-là. La voix étoit rauque depuis le commencement ; la soif fut toujours considérable ; il avoit une douleur de tête obtuse ; le goût étoit diminué, sans être dépravé; l'appétit étoit perdu; la langue étoit humide, légèrement blanche; il se couchoit facilement sur l'un et l'autre côtés ; il ne ressentoit aucune douleur, aucune oppression de poitrine ; ses hypocondres étoient alors indolens ; il avoit une anxiété précordiale très-forte ; le pouls plein, fort. On lui donna beaucoup de boissons émollientes, nitrées, et tièdes.

Le 30, on le saigna. Le sang forma une couenne très-épaisse, non compacte, tenace, de couleur de rouille. Les urines étoient jaunes. On continua les mêmes remèdes : on mit un cataplasme sur la région de l'estomac. Le ventre fut plus libre ; le malade n'éprouva aucun soulagement ; le pouls resta le même ; l'anxiété étoit considérable.

Le 31, il n'y avoit aucune amélioration. On fit une saignée. La couenne inflammatoire étoit considérable, tenace, étendue, jaunâtre. On continua les mêmes remèdes. (A son arrivée, son visage nous parut légèrement jaune, à l'exception

des yeux, qui étoient d'un blanc très-net : le reste du corps étoit aussi dans l'état naturel.) Ce jour (31) nous aperçûmes un léger ictère sur tout le corps. Le pouls n'avoit pas changé, ni le reste non plus. Il y eut la nuit une toux très-tourmentante, continuelle, et presque sans crachats. Les urines étoient jaunes; hors les momens de toux, la respiration se faisoit facilement et sans douleur.

Le 1er de février, l'ictère augmenta : la respiration devint bruyante, bouillonnante, accompagnée de toux. Le pouls étoit toujours plein, vibrant, et dur. On fit une forte saignée : le sang présenta une couenne plus considérable, mais ayant les mêmes qualités que celle des saignées précédentes. Les urines étoient d'un jaune très-foncé. Il y avoit une anxiété précordiale inexprimable, mais point de douleur. Le malade se couchoit facilement de tout sens : la voix continuoit d'être rauque : il invoquoit souvent la mort à cause de l'anxiété : le ventre étoit libre.

Le 2, au matin, le pouls restant toujours fort et dur, la voix étant presque entièrement éteinte, et les extrémités froides depuis quelques heures, il expira, au onzième jour de sa maladie. La tête s'étoit constamment soutenue, et les déjections avoient toujours été libres et de nature *bilieuse*.

Ouverture du cadavre. Tout le poumon droit étoit très-enflammé, dur, pesant, et semblable à de la chair. Il adhéroit de toutes part très-étroitement à la plèvre et au diaphragme. Il étoit revêtu dans toute sa surface d'une membrane d'une demi-ligne d'épaisseur, très-solide, et où l'on apercevoit un grand nombre de vaisseaux sanguins : elle étoit formée de deux lames que l'on pouvoit aisément séparer l'une de l'autre ; et chacune de ces lames présentoit une membrane ferme et sillonnée par beaucoup de vaisseaux très-rouges.

Il faut observer que la plèvre d'une part, et la membrane externe du poumon de l'autre étoient parfaitement distinctes de ces deux lames, qui ne pouvoient pas en être regardées comme une production dégénérée.

La plèvre qui revêt la partie supérieure et postérieure de la cavité droite du thorax se trouva très-enflammée.

La substance du poumon enflammé étoit dans son intérieur d'une couleur cendrée-rougeâtre.

La surface interne de la trachée-artère étoit, ainsi que celle des bronches et de leurs premières ramifications, très-rouge et enflammée.

Le poumon gauche étoit sain, et adhéroit à la plèvre de toutes parts par des attaches un peu allongées et cependant fortes.

Le foie étoit très-gros, d'un rouge jaune, très-pesant, et opposant au scalpel plus de résistance qu'à l'ordinaire; il s'avançoit jusqu'à l'hypocondre gauche, et remplissoit tout l'épigastre.

La vésicule du fiel ne contenoit qu'un peu de bile filante, très-tenace et très-jaune. Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étoient parfaitement libres; et on pouvoit, avec la moindre pression, pousser la bile jusque dans l'intestin.

Observons, 1°. que le malade avoit toujours conservé la liberté de se coucher sur le côté qu'il vouloit;

2°. Qu'il n'y eut point de douleur vraiment pleurétique; qu'il n'y en eut même aucune dans les derniers jours, quoique l'inflammation de la plèvre fût très-forte;

3°. Que l'ictère se forma, quoique les canaux qui versent la bile dans le duodénum fussent très-libres, et parussent l'avoir été même pendant la maladie, puisque les matières fécales furent constamment teintes par la bile.

Quatrième observation.

Un maçon âgé de quarante ans, ayant toujours joui jusqu'alors d'une bonne santé, soutenoit, le mardi au matin, avec beaucoup d'effort, une échelle sur laquelle un autre étoit monté. Il sentit alors une douleur, comme si quelque chose se fût déchiré à l'intérieur du corps vers le cardia. La douleur augmenta, remonta par tout le côté gauche jusqu'au milieu

du sternum, et redescendit vers l'ombilic. Des frissons et de la chaleur se succédèrent par intervalles : la respiration devint difficile.

Le mercredi, rien n'avoit changé : sa respiration étoit bruyante, bouillonnante : il marchoit.

Le jeudi, il fut saigné du bras. Depuis, les crachats devinrent sanguinolens. Il n'étoit pas mieux.

Le vendredi, le samedi et le dimanche, son état empira. Jusqu'alors, il ne s'étoit point alité; il continuoit de travailler, quoiqu'avec peine; il buvoit tous les jours du vin et de la bière, espérant surmonter son mal par cette boisson, par le travail et par son courage. Il eut pendant ces trois jours des alternatives de frisson et de chaleur.

Le lundi, il entra à l'hôpital, ayant un ictère qui duroit depuis je ne sais combien de jours. Au toucher la chaleur paroissoit naturelle : la tête étoit saine : il se sentoit de la force : les crachats étoient sanguinolens : il toussoit : la respiration étoit bouillonnante : la douleur comme précédemment : le pouls inégal de toutes les manières.

On lui fit sur-le-champ une saignée : la couenne du sang étoit inflammatoire, étendue, épaisse. Il prit une boisson émolliente tiède.

Le mardi matin, il mourut en parlant.

Ouverture du cadavre. Une jaunisse très-foncée étoit répandue sur tout le corps.

Le poumon droit étoit légèrement enflammé dans sa partie moyenne vers le dos : mais le gauche l'étoit extraordinairement dans toute son étendue, et il étoit entièrement enveloppé d'un sac que l'on pouvoit détacher et de la plèvre et de l'organe lui-même.

Ce sac étoit formé d'une membrane parsemée d'un grand nombre de vaisseaux gros, très-apparens, tenant visiblement au poumon, ou en provenant.

On trouva dans le péricarde trois onces d'une eau jaune.

L'estomac étoit volumineux et parsemé de vaisseaux variqueux fort gros.

La vésicule du fiel étoit médiocrement remplie d'une bile tenace, et ses trois canaux étoient très-ouverts, en sorte que la bile avoit un libre passage vers le duodénum. On apercevoit en quelques endroits des intestins grêles des taches rougeâtres, comme s'ils eussent commencé à s'enflammer.

L'abdomen contenoit environ deux livres d'une sérosité jaunâtre. Le foie étoit très-jaune, mou et friable.

Cinquième observation.

Un tabletier âgé de trente-cinq ans, s'étoit toujours bien porté, si ce n'est qu'au carnaval dernier il avoit eu un rhume qui ne fut pas de longue durée. Le 6 de mars, au matin, il éprouva, contre son ordinaire, une chaleur avec des frissons vagues et un mal de tête considérable. Une douleur aiguë se fit sentir depuis la mamelle droite jusqu'à la crête de l'os des iles.

On lui fit ce jour-là deux saignées, sans le soulager : la couenne étoit inflammatoire, comme celle des pleurétiques. Le même jour il vomit spontanément des matières aqueuses, vertes, amères. Le ventre étoit resserré. Il prit le même jour encore une mixture que je soupçonne avoir été nitrée.

Le 7, on le transporta à l'hôpital. Il avoit les mêmes symptômes que la veille, vomissoit spontanément, et très-fréquemment, beaucoup de matières amères et rouillées. Le ventre étoit toujours resserré : on donna des lavemens.

Le 8, le mal de tête étoit diminué; la langue très-blanche et comme velue, mais humide; la bouche amère; la respiration difficile, et avec sentiment d'oppression à la poitrine : une douleur pongitive s'étendoit depuis la dernière fausse côte jusqu'à la mamelle droite et vers le scrobicule; elle se modéroit lorsque le malade restoit couché tranquille. Il se tenoit aisément sur le dos, mais fort difficilement sur le côté affecté. La toux étoit modérée, les crachats en petite quantité, tenaces, et teints çà et là d'une couleur verte herbacée. Il prit beaucoup d'une boisson émolliente, nitrée, tiède. Ses urines étoient safranées. On le saigna. Le sang étoit inflammatoire, et en-

même temps jaunâtre. Il ne résulta aucun soulagement de la saignée.

Le 9, il se manifesta un peu d'ietère : il y eut des vomissemens spontanés, abondans, de matières rouillées. Le soir, ces vomissemens cessèrent, et le malade parut un peu soulagé.

Le 10, qui étoit le cinquième jour de la maladie, l'ietère fut plus sensible; il n'y eut point de vomissement; les urines furent très-safranées; la chaleur forte; la douleur pongitive légère. On continua les boissons émollientes nitrées tièdes : on appliqua un cataplasme sur tout le côté droit de la poitrine et sur l'hypocondre du même côté : on fit une saignée considérable.

Le six de la maladie, il y eut des crachats de couleur herbacée et un peu sanguinolens; la respiration fut gênée et courte. Les urines, l'ietère et la chaleur parurent être comme la veille. Le pouls étoit un peu plus accéléré que dans l'état naturel, et un peu dur. On fit une saignée : la couenne fut toujours de même. On continua les mêmes remèdes.

Le sept, mêmes accidens. Les crachats étoient abondans, quelquefois sanguinolens, et quelquefois aussi très-verts. Depuis deux jours déjà, le malade buvoit beaucoup de petit-lait tiède. On le saigna : la couenne fut considérable et inflammatoire. Les urines étoient presque noires. La respiration étoit accélérée, coupée, se faisoit par le mouvement du bas-ventre. Le malade pouvoit se coucher sur l'un et l'autre côtés. Le pouls étoit plein et fort; la chaleur intense et continuelle; l'ietère toujours le même.

Le huit, les crachats, la chaleur, le coucher et la respiration furent comme le jour précédent. Le malade vomit une seule fois spontanément un peu de matières couleur de rouille. Il éprouvoit une grande anxiété. Le ventre, qui jusqu'alors n'avoit obéi qu'à des lavemens, donna ce jour-là trois selles *copieuses, très-blanches et liquides*. La respiration fut plus mauvaise que la veille. On fit une saignée de dix onces : le sang fut le même que celui des précédentes.

Le neuf, tout étoit dans le même état. Il y eut des selles spontanées, mais *très-vertes* et *de couleur de rouille.*

Le dix, on n'observa aucun amendement.

Le onze, la fièvre ayant augmenté, et la respiration étant très-difficile, on fit une saignée.

On la répéta le douze au matin. Les matières avoient toujours été rouillées. Depuis cette époque la fièvre commença à s'adoucir dans la journée, et ce n'étoit que le soir qu'elle redoubloit.

Le dix-sept, il y eut des crachats tenaces, en partie puriformes, en partie purulens. Il y avoit de la fièvre les soirs.

Le dix-huit et le dix-neuf, il y eut beaucoup de crachats.

Le vingt, il y avoit à peine de la fièvre : les crachats furent les mêmes. Depuis trois jours, il se levoit quelquefois.

Depuis ce temps il commença à maigrir, à être tourmenté par la toux, sur-tout la nuit, et à expectorer une énorme quantité de crachats purulens. On employa la plupart des moyens recommandés dans les ulcérations des viscères, le quinquina, le lichen, le lait, les incrassans. Rien ne réussit. Il survint dans les derniers jours une diarrhée colliquative; et cet homme, d'une force d'esprit au-dessus de son état, jouissant d'une pleine connoissance et de l'usage complet de tous ses sens, expira très-paisiblement le 17 de mars 1779. L'ictère persévéra jusqu'à la fin.

Ouverture du cadavre. Le poumon gauche adhéroit très-étroitement et très-fortement, dans toute son étendue, à la plèvre et au diaphragme.

On trouva dans la cavité droite de la poitrine trois livres d'une eau claire et transparente. La substance entière des deux poumons étoit remplie d'une quantité innombrable de petits abcès, formés de manière que l'un s'ouvroit dans l'autre, et qu'ils contenoient du pus.

La vésicule du fiel étoit retirée, absolument vide et très-étroite. Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étoient entièrement obstrués et fermés par une matière solide qui ressembloit à du suc de réglisse épaissi, étoit dure comme un

calcul, et cependant se dissolvoit peu à peu dans l'eau en l'y agitant. Cette dissolution étoit noire, et comme de l'encre.

Le foie étoit moins ferme et moins volumineux qu'à l'ordinaire.

On trouva dans la tunique vaginale du testicule gauche quatorze onces d'une eau limpide. L'hydrocèle existoit depuis neuf ans.

Il y avoit en même temps chez ce malade pleuro-péripneumonie des deux côtés, et hépatitis.

Chacune de ces maladies, sans le concours de l'autre, est souvent mortelle. On découvrit en outre un amas énorme de saburre bilieuse.

On peut expliquer par là, pourquoi la seule méthode antiphlogistique étoit insuffisante pour abattre l'inflammation, puisqu'elle laissoit toujours le stimulus de cette saburre âcre et de couleur de rouille.

Mais l'évacuation de cette saburre n'eût pas répondu davantage à nos vœux. Car l'inflammation étoit trop grave et trop avancée pour qu'elle n'eût pas dû être augmentée par le vomissement, quoique celui-ci eût emporté ce qui irritoit l'inflammation.

Le ventre fut en général paresseux, et les matières d'abord jaunes : elles devinrent ensuite, et pendant long-temps, très-rouillées. Cependant nous trouvâmes les canaux qui conduisent la bile dans l'intestin obstrués, imperméables.

Sixième observation.

Un garçon marchand de vin, âgé de vingt ans, assez replet et assez robuste, jouissoit depuis deux ans d'une santé non interrompue.

Le 5 de mai, au moment de se coucher, il éprouva des frissons suivis de chaleur. Il se sentit de la courbature, de l'altération, du mal à la tête, la bouche amère, de l'anxiété, de l'oppression de poitrine, de la difficulté à respirer.

Le 6, la chaleur et le mal de tête augmentèrent : l'amer-

tume de la bouche resta la même. Le sentiment pénible d'oppression de poitrine s'accrut et s'étendit à tout l'épigastre ; le malade eut des nausées : il se couchoit avec peine sur l'un et l'autre côtés. Il toussoit et crachoit du sang. On le saigna ; la couenne du sang étoit très-pleurétique. Il ne fut point soulagé.

Le 7 et le 8 (jour de son entrée à l'hôpital), son corps étoit d'une couleur ictérique. Les accidens étoient les mêmes. On fit deux saignées ; le sang en étoit pleurétique et ictérique. Elles ne procurèrent aucun soulagement.

Le 9, tout avoit empiré. La toux et les crachats sanguinolens persistoient. Deux nouvelles saignées ne produisirent pas un soulagement bien sensible. La couenne du sang étoit pleurétique et ictérique.

Le 10 mai, le mal de tête étoit moindre. L'ictère étoit général et plus fort. La bouche continuoit d'être amère. La langue étoit hérissée et enduite d'un mucus jaune. Il y avoit des nausées. La respiration étoit précipitée, laborieuse. Toute la poitrine étoit oppressée. Il y avoit une anxiété considérable vers la région précordiale. Il éprouvoit comme un sentiment de contraction du cardia et de tout l'abdomen, accompagné d'une grande anxiété. Il lui sembloit que l'hypocondre droit principalement étoit tiré en dedans. Le pouls étoit vif, grand, plein, et cependant sans dureté. Le ventre étoit libre, et il rendoit des matières bilieuses. Le malade ne se couchoit que sur le dos. Ses crachats étoient sanguinolens. On fit une saignée le soir : le sang fut comme celui des précédentes. Jusqu'alors la fièvre avoit augmenté chaque jour.

Le 11, on donna un vomitif, qui fit rendre des matières très-jaunes, en grande quantité. Tous les accidens diminuèrent alors. Il n'y eut plus de toux, ni de crachats sanguinolens. Le soir, l'ictère étoit moins fort.

Le lendemain, il étoit dissipé.

Depuis cette époque, à l'aide d'une tisane de chiendent, de pied-de-lion et de chicorée, et ensuite de l'*élixir-stomachique moyen*, il se rétablit, de manière que le 20 du même

mois il se trouvoit fort bien, excepté que ses jambes étoient un peu enflées.

L'histoire de la maladie fait voir qu'il y avoit péripneumonie bilieuse-inflammatoire avec crachement de sang et inflammation du foie. Il fallut remédier d'abord à l'inflammation, commo effet très-menaçant d'une saburre bilieuse épaisse qui enflammoit le sang. Mais cela ne suffisoit pas : il falloit encore chasser par le vomissement cette saburre stimulante, après l'avoir délayée, énervée et rendue mobile.

Le vomitif, donné dans le commencement, eût mal réussi : car alors la matière étoit moins disposée à être évacuée; et quand même elle l'eût pu être, le malade seroit mort de l'inflammation qui auroit continué et même augmenté.

Septième observation.

Un charron, âgé de soixante-six ans, jouissoit depuis six d'une bonne santé.

Il mangeoit peu; mais il buvoit beaucoup de liqueurs spiritueuses.

Pendant tout le mois de janvier, il eut la bouche continuellement amère, fut sans appétit, vomit spontanément et fréquemment des matières amères, verdâtres. Il souffroit de tout le bas-ventre; mais il étoit sans fièvre.

Etant venu à l'hôpital au commencement de février, il retourna quatorze jours après dans sa famille, ne se plaignant plus d'aucune incommodité. Il ne voulut pas rester plus longtemps, quoiqu'en si peu de temps il eût déjà éprouvé de bons effets de la décoction de chiendent, de dent-de-lion et de chicorée.

Vers le 8 de mars, ses premiers aceidens se renouvelèrent. Il s'y joignit une sciatique et une douleur dans les membres, dont il fut tourmenté chez lui pendant trois semaines. Ayant été guéri une seconde fois à l'hôpital, en peu de jours, par la méthode déjà employée, et en outre par l'application d'un

vésicatoire sur le siége de la douleur, il retourna encore au milieu des siens.

A peu près vers le milieu d'avril, tous ses anciens maux l'ayant repris plus gravement, il resta d'abord quatre semaines chez lui. Ensuite il vint à l'hôpital, où il prit un vomitif, qui le soulagea ; et il nous quitta.

Le 17 de mai, il revint, maigre, sec, ayant la démarche chancelante, et un ictère jaune-vert répandu sur tout le corps. La bouche étoit amère, la langue hérissée et enduite d'un mucus jaunâtre. Une douleur se faisoit sentir par intervalles dans l'abdomen, mais légèrement, et de manière à permettre de palper : elle s'étendoit vers l'hypocondre droit, et ensuite remontoit par le même côté jusqu'à l'épaule. Il y avoit, surtout après avoir pris quelque chose, des vomissemens spontanés et fréquens de matières vertes semblables à de la lie; le ventre étoit libre, quelquefois relâché; le pouls petit, accéléré; les forces très-abattues, et, par l'effet d'une maigreur extrême, la peau très-desséchée tenoit à peine aux os qu'elle recouvroit.

Les derniers jours de sa maladie, il tomba dans un délire tranquille, et mourut le 5 juin.

Ouverture du cadavre. Le foie étoit d'un jaune verdâtre, mou, et parsemé dans toute sa substance d'un grand nombre de corps ronds, de la grosseur d'une noix, blancs, avec une légère teinte jaunâtre, comme sébacés, et disséminés partout.

La vésicule du fiel contenoit une lie bilieuse, que l'on put faire passer dans le duodénum.

Le canal cholédoque étoit très-rétréci, et obstrué dans toute son étendue par de petits corps ronds de la grosseur d'une fève, et qui ressembloient à des glandes endurcies et presque cartilagineuses. Tout le canal lui-même étoit endurci.

Le pylore (de même que la portion voisine de l'estomac et le commencement du duodénum) étoit dur, épais, et surchargé de ces corps durs et comme glanduleux que nous avions remarqués dans le canal cholédoque.

Tous les viscères contenus dans la poitrine et dans l'abdomen étoient d'une couleur jaune très-foncée.

La substance des os étoit jaune aussi, mais moins que les chairs des muscles.

Les cartilages l'étoient également dans toute leur substance, mais à un degré encore moindre que les os.

Les méninges étoient jaunes, tandis que le cerveau lui-même et les humeurs de l'œil avoient leur couleur naturelle.

Huitième observation.

Un manœuvre âgé de soixante-deux ans, un peu adonné au vin, comme le sont ordinairement les gens de cette classe, avoit eu, un an auparavant, une fièvre continue qui se changea bientôt en tierce, dont il fut guéri dans l'espace de quatorze semaines, et depuis il s'étoit bien porté.

Il y a quatorze jours, il eut des frissons et des mouvemens de chaleur qui le prenoient irrégulièrement. Un chirurgien lui donna un remède qui lui fit rendre beaucoup de saburres par haut et par bas; ce qui le soulagea un peu.

Il lui resta cependant depuis un sentiment de pesanteur dans l'épigastre, une diminution d'appétit, et de la dureté à la région de l'estomac. Il avoit une petite toux qui lui faisoit cracher un peu de mucus. L'hypogastre étoit souple; le visage et les yeux furent, pendant ces quatorze jours, teints d'une couleur jaune; il vomissoit souvent, et spontanément, ce qu'il prenoit.

Il fut reçu à l'hôpital le 18 de novembre. Il étoit maigre, décharné, avoit le ventre paresseux; ses selles étoient cependant colorées en jaune. Il n'avoit point de fièvre.

Il mourut le 19 au soir. Dès le matin, ses extrémités étoient déjà froides, et le pouls si foible, qu'il disparoissoit sous le doigt. La présence d'esprit et la parole se soutinrent parfaitement jusqu'au dernier moment.

Ouverture du cadavre. On trouva la dure-mère colorée en jaune. La substance corticale du cerveau étoit d'une couleur un

peu plus terne qu'à l'ordinaire, et elle étoit extérieurement plus dure : du reste elle ne présenta aucune altération.

Il y avoit un peu d'eau entre les deux méninges et dans les deux ventricules, plus dans le droit que dans le gauche. Celui-ci nous fit voir le plexus choroïde rempli de petites hydatides. Mais ce plexus étoit très-rouge des deux côtés.

Les deux artères vertébrales, à leur entrée dans le crâne, étoient remarquables par de petites lames osseuses ; et même elles étoient totalement ossifiées dans un trajet de quelques lignes, la droite cependant plus que la gauche.

Les poumons présentoient de petits grains blancs et durs, disséminés çà et là, et un commencement d'inflammation dans presque leur totalité. Ils étoient plus fermes, plus rouges et plus pesans que dans l'état sain, et tenoient en quelques endroits à la plèvre et au diaphragme par de légères adhérences.

L'estomac étoit volumineux, et sa face postérieure étoit affectée plus fortement par l'inflammation qui occupoit la totalité de cet organe, qui étoit adhérent au foie par un lien membraneux épais et très-solide, dans l'endroit où il se termine en formant le pylore.

Le foie étoit fort gros, prominent beaucoup en dessous des côtes, et il s'étendoit dans la région épigastrique. Sa couleur étoit décidément ictérique.

La vésicule du fiel, qui étoit enflammée, contenoit une once, ou un peu plus, d'un pus blanc, mais plus consistant que le pus ordinaire : elle ne renfermoit point de bile. Le canal cystique étoit entièrement bouché par l'adhérence de ses parois, sur-tout à son origine. Le canal hépatique étoit au contraire dilaté, au point d'admettre le pouce d'un homme ; et les canaux partant du foie, comme autant de racines pour le former, étoient aussi très-gros. Ils contenoient une bile très-jaune et ductile. Mais ce canal hépatique, si large d'abord, se terminoit en un petit canal extrêmement étroit (c'étoit le canal cholédoque) dont les parois étoient fort dures

et avoient presque six lignes d'épaisseur. Le duodénum, à l'endroit où il reçoit ce canal, étoit beaucoup plus épais et plus dur qu'ailleurs.

Les intestins étoient pour la plupart livides, et tous retirés comme une espèce de corde. L'épiploon étoit affecté de gangrène. Tout le mésentère étoit teint d'une couleur ictérique, et on y remarquoit des taches rouges, plus larges les unes que les autres, et comme provenant d'une inflammation.

J'ai trouvé dans ce sujet et dans un grand nombre d'autres les poumons *granuleux*. Ces petits grains étoient innombrables, ressembloient par leur couleur et leur grosseur à du millet, et avoient la dureté d'un cartilage très-ferme.

Voilà encore ici un estomac enflammé, sans les symptômes ordinaires et les plus sensibles de l'inflammation!

Chez cet homme, comme chez plusieurs autres, on touchoit le foie en touchant la région de l'estomac. Car ce viscère eut alors, et il a fréquemment cette position et ce volume.

Le passage de la bile du foie dans le duodénum étoit seulement difficile, mais non entièrement intercepté.

Ou la lividité des intestins eut lieu sans inflammation préalable, ou l'inflammation les affecta sans qu'il s'en offrît des signes.

J'ai vu quelquefois les ictères chroniques chez les hommes, sur tout chez les buveurs, devenir mortels en peu de temps, lorsque le malade, ne se bornant pas à diminuer son mal par une méthode douce et émolliente, faisoit usage de remèdes *trop fortement résolutifs*.

J'ai aussi vu dans cet hôpital, et quelquefois ailleurs, des malades vomir pendant long-temps ce qu'ils prenoient, d'abord rarement, et quelque temps après le repas, ensuite plus souvent, et après toute espèce d'alimens ou trop solides ou trop copieux. Leur estomac ne gardoit que du lait coupé, ou un peu de bouillon : il finissoit par ne rien retenir, et ces malades périssoient consumés de maigreur.

On trouvoit alors chez eux le pylore très-étroit, et une

grande partie de l'estomac, celle qui l'avoisine, dure et à demi-cartilagineuse.

Neuvième observation.

Un tailleur âgé de cinquante-neuf ans, et depuis dix-huit bedeau d'une église, étoit sujet depuis long-temps à des vomissemens fréquens : il avoit des rapports amers, sur-tout le matin, et assez souvent des défaillances presque totales. Il se livroit tous les jours à la boisson, soit du vin, soit des liqueurs spiritueuses, et mangeoit fort peu.

Il y a quatre semaines, la bouche devint plus amère : il s'y joignit un dégoût des alimens; des douleurs rhumatismales dans les membres, qui prenoient par intervalles et augmentoient la nuit; de la soif.

Le troisième jour de la maladie, ayant pris trois pilules il eut un vomissement et plusieurs déjections de matières bilieuses. Alors il commença à maigrir, à éprouver dans l'abdomen des douleurs déchirantes, et à jaunir par tout le corps. Il prit encore quelquefois une poudre composée de jalap et de scammonée. Mais son état empira de jour en jour. Il fut pendant un mois presque toujours alité.

Le 7 de décembre, jour de son entrée, il étoit extrêmement maigre; sa peau collée sur les os étoit jaune, rude, imperspirable; l'abdomen supportoit avec peine un toucher un peu fort, étoit élevé comme dans la tympanite; la langue étoit sale, et la bouche amère; il n'avoit point d'appétit. Les forces étoient épuisées, et le pouls petit et accéléré. Ayant pris des délayans pendant quelques jours, il lui survint une diarrhée colliquative, et il mourut le 17.

Ouverture du cadavre. Ayant enlevé les tégumens de la partie antérieure de la poitrine, nous vîmes d'abord les cartilages qui unissent les côtes au sternum teints d'une couleur jaune, foible à la vérité, mais pénétrant intimement toute leur substance. Le péricarde étoit jaune aussi, de même que la superficie du cœur. Les poumons différoient à peine de l'état sain. La face supérieure du diaphragme étoit saine : mais l'in-

férieure étoit jaune, et présentoit des nodosités et des lames cartilagineuses plus ou moins grandes. La couleur du foie étoit d'un jaune obscur tirant sur le vert, et sa substance étoit très-compacte et très-dure.

La vésicule du fiel contenoit une bile roussâtre et muqueuse. L'estomac, beaucoup plus petit qu'à l'ordinaire, étoit jaunâtre. Le pancréas, gros comme le poing et en ayant presque la forme, étoit noueux et dur, et il se laissoit couper difficilement. Les intestins n'offrirent rien contre nature, excepté le cœcum, qui étoit gonflé par des vents, et l'extrémité du colon (du côté du rectum), qui se portoit de gauche à droite, transversalement, devant la dernière vertèbre des lombes; de là le rectum descendoit par le bassin vers l'anus, le long du côté droit du sacrum. Le bord inférieur et pendant de l'épiploon présentoit plusieurs séries de nœuds, dont la grandeur et la forme varioient, qui ressembloient les uns à des fèves, les autres à de gros pois, et même à des avelines: ils étoient tous, en général, d'une couleur roussâtre et durs comme du cartilage.

Les glandes du mésentère étoient endurcies; la face interne du péritoine étoit jaune dans toute son étendue, et parsemée en quelques endroits de croûtes et de nodosités cartilagineuses. La cavité abdominale contenoit environ trois mesures d'une eau jaunâtre qui teignoit le papier de sa couleur. La plupart des membranes du corps et le périoste étoient jaunes : les os eux-mêmes l'étoient aussi, de même que la substance du cerveau, mais légèrement.

L'obstacle à l'abord de la bile dans l'intestin étoit formé par des tubercules durs disséminés aux environs des canaux biliferes.

Dixième observation.

Une femme de quarante-cinq ans, attaquée d'un ictère très-jaune ou plutôt roussâtre, avoit fait usage, sans succès, de fondans de toute espèce. Elle avoit le goût amer et des rapports de bile. Ayant pris un vomitif, elle rendit une quantité énorme de saburre bilieuse, et la couleur de son visage parut alors

moins foncée. Depuis, on la fit vomir de nouveau toutes les semaines, parce que, quelques jours après le vomissement, elle éprouvoit de nouveau des rapports de bile, et que chaque vomitif emportoit une partie de l'ictère.

Après le sixième vomitif, elle se trouva entièrement guérie.

J'ai observé que les vomitifs convenoient très-rarement dans l'ictère, quoique dans le cas présent et dans un fort petit nombre d'autres ils aient seuls réussi.

En effet, le vomitif augmentoit souvent l'ictère, ou bien il excitoit des mouvemens fébriles qui n'existoient pas auparavant. C'est pourquoi je n'employai le vomitif avec avantage que dans l'ictère non fébrile, récent, après avoir fait précéder beaucoup de fondans et des fomentations émollientes sur l'abdomen, et chez des individus dont j'estimois qu'avant l'apparition de l'ictère les viscères avoient toujours été sains et intègres.

Onzième observation.

L'automne dernier, il survint chez trois ictériques, après quelques jours de remèdes, des efflorescences scarlatines bien caractérisées, et même du millet rouge, sur les bras principalement et sur les jambes. Aussitôt que ces exanthèmes parurent, on observa quelque diminution dans l'ictère, qui céda tout-à-fait à l'usage suivi des mêmes remèdes.

Est-ce que l'éruption scarlatine et la miliaire proviendroient de la bile dans les fièvres de ce nom, comme cela a lieu ordinairement pour l'érysipèle?

Douzième observation.

J'ai toujours trouvé, dans les cadavres de ceux qui, attaqués de la colique de plomb, moururent d'épilepsie, la vésicule du fiel très-distendue par une espèce de lie bilieuse et verte; il n'y avoit point eu, ou n'y avoit point ordinairement d'ictère, ou bien cet ictère fut très-léger et rare.

Treizième observation.

Un cordonnier eut une fièvre putride. La maladie déjà avancée, il survint un ictère. La fièvre, auparavant continue, se changea alors en rémittente. Le pouls étoit foible et accéléré, et la langue très-sèche. Le malade étoit épuisé. La fièvre et l'ictère cédèrent au quinquina en décoction.

Quatorzième observation.

Une fille de vingt-ans n'avoit pas eu ses règles depuis cinq mois. Depuis huit semaines, elle se plaignoit de douleurs à l'estomac; elle éprouvoit des chaleurs passagères et vagues, de la diminution d'appétit, des lassitudes. Sur la fin de juillet, elle prit un drastique violent, qui lui fit vomir, plusieurs fois et avec de grands efforts, beaucoup de matières rouillées, et aller fortement à la selle.

Il survint alors des tranchées, de la fièvre, une jaunisse intense; et le 6 du mois d'août, jour de son entrée à l'hôpital, elle avoit la langue très-rouge, et le pouls fort et accéléré.

La fièvre et la jaunisse augmentèrent; le ventre se resserra; elle vomissoit spontanément, et avec des douleurs à l'épigastre, tout ce qu'elle prenoit; les remèdes ne la soulageoient point.

Le 13, devenue de plus mauvaise humeur, elle refusa tout ce qu'on lui présentoit; des douleurs de lombes, qui la prenoient de temps en temps, lui faisoient jeter les hauts cris. Enfin sa tête se perdit, sa jaunisse prit une teinte de rouille; et le 15, elle mourut presqu'aussitôt après être accouchée d'un enfant mort.

Il paroît que, dans le dessein de se faire avorter, elle avoit avalé du vitriol de cuivre : moyen connu dans le peuple, et qui est la cause de beaucoup d'accidens de cette espèce.

Ouverture du cadavre. La vésicule du fiel étoit remplie d'une bile jaune-verdâtre, à laquelle les canaux laissoient un libre passage vers le duodénum. La substance du foie fut trouvée

aussi molle qu'a coutume de l'être ordinairement celle des poumons. Les intestins étoient vides, et un peu gonflés de vents. Le mésentère étoit en beaucoup d'endroits très-rouge et comme meurtri.

Quinzième observation.

Une femme âgée de trente-huit ans, n'avoit pas eu ses règles depuis le mois de novembre, et son ventre grossissoit par degrés. Elle assuroit n'être pas grosse.

Le 9 de mars, pendant la nuit, elle commença à vomir tout à coup et à plusieurs reprises, d'abord ce qu'elle avoit pris, ensuite des matières bilieuses, verdâtres. Le ventre étoit resserré depuis cinq jours; elle éprouvoit des frissons, du froid et de la chaleur alternativement; elle avoit de l'oppression de poitrine, une grande altération, et des douleurs de ventre violentes.

Ayant été reçue à l'hôpital le 10 au matin, elle fit dans le jour, spontanément, une selle considérable. Le soir, on la saigna : les symptômes furent les mêmes.

Le 11, au matin, une seconde saignée fournit un sang très-compacte, et légèrement inflammatoire. La langue étoit sèche avec une croûte d'un blanc jaunâtre. Les urines étoient supprimées depuis trois jours : on les évacua avec la sonde. Les douleurs de ventre étoient continuelles, rendoient le toucher insupportable, augmentoient par intervalles, sur-tout dans l'hypocondre droit. La peau étoit un peu jaune et perspirable; le pouls fort, fréquent, plein et dur. On fit une troisième saignée : on donna des mucilagineux, des huileux : on appliqua sur l'abdomen des fomentations émollientes : on administra des lavemens.

Le 12, pendant la nuit, il y eut encore quelques vomissemens spontanés de beaucoup de matières rouillées, ensuite pituiteuses et noirâtres. Le lendemain, de grand matin, éprouvant des douleurs comme pour accoucher, et une hémorrhagie considérable qui avoit lieu par intervalles, elle demanda le bassin, dans lequel elle se délivra d'un fœtus de

cinq mois, qui vécut pendant une heure. La mère expira trois heures après l'accouchement.

Ouverture du cadavre. On ne trouva rien de vicié dans la poitrine.

Il y avoit une livre d'une bile jaune et muqueuse répandue dans la cavité abdominale. Tous les intestins étoient légèrement enflammés dans quelques endroits, et livides dans beaucoup d'autres. Le foie étoit d'une couleur plus claire qu'à l'ordinaire, et d'une consistance moins ferme. La vésicule du fiel affaissée présenta une tache d'un rouge pâle, grande comme une petite pièce de monnoie, et percée d'un petit trou à son centre, ce que l'on découvrit par un peu de bile qui sortoit quand on pressoit la vésicule, et en y injectant de l'eau. A l'endroit directement opposé à cette tache, on observoit un tubercule enflammé, de la grosseur d'un pois. Il y avoit dans la cavité de la vésicule deux calculs du volume d'une petite aveline, et dont les angles étoient mousses. L'estomac contenoit beaucoup d'une matière noire, un peu muqueuse, qui ressembloit à peu près à du rob de sureau délayé dans de l'eau, et telle que la malade en avoit rendu, en grande quantité, dans ses derniers vomissemens. On mettoit aisément le pouce dans le pylore. Le duodénum étoit livide, et tellement dilaté, qu'il avoit plutôt l'air du colon.

Les canaux cystique, hépatique et cholédoque étoient libres. On reconnut, en ouvrant la matrice, que le placenta étoit, avant l'accouchement, placé sur l'orifice.

J'ai appris depuis que cette femme avoit cherché à perdre le fruit d'un amour furtif en buvant de la décoction de sabine.

Seizième observation.

Une femme âgée de quarante ans, fut deux ans sans avoir ses règles; elle se portoit bien d'ailleurs. Un an auparavant, elle avoit fait une chute, dont elle disoit ne s'être aucunement ressentie; mais qu'elle commença, il y a six mois, à éprouver après ses repas, sur-tout quand elle avoit bien mangé, un

sentiment de pression vers le creux de l'estomac. Du reste, aucune douleur ne se manifestoit. Par le conseil de ses amies, elle prit, pendant quelques jours, un vin amer. Alors elle vomit par intervalles des matières muqueuses et tenaces, et même ses alimens. Elle ne vomissoit point quand elle avoit l'estomac vide. Les vomissemens continuant d'avoir lieu par intervalles, la pression au creux de l'estomac se fit sentir plus fortement.

Il y a environ sept semaines que, sans avoir rien ressenti qui lui indiquât la rupture d'un abcès, elle vomit une matière que son médecin déclara être purulente, qui sortit d'abord pure, et ensuite mêlée de filets sanguins. La quantité de cette matière, rejetée en différentes fois, fut de quatre, cinq mesures. La pression diminua alors, et la malade fut soulagée. Mais cette femme, auparavant forte et épaisse, maigrissoit beaucoup d'un jour à l'autre. Ce fut dans cet état qu'elle entra à l'hôpital, le 1er de mars 1777. Trois semaines après, toutes ses forces se trouvoient épuisées; elle n'avoit plus ni appétit, ni chaleur, ni altération; elle vomissoit de temps en temps, sur-tout après avoir pris quelque chose; le goût de ce qu'elle rejetoit étoit aigre; la couleur en étoit cendrée, brune, noire et teignant le linge comme de l'encre; le vomissement la soulageoit; elle éprouvoit une ardeur vers l'estomac, et le long de l'œsophage jusqu'à l'arrière-bouche; le ventre étoit paresseux; le pouls serré, assez fort, à peine plus fréquent que dans l'état sain; elle ne suoit point les nuits; la position sur le côté droit lui peinoit, et provoquoit le vomissement; il y avoit une tumeur de la largeur de la main à la région de l'estomac, vers l'hypocondre gauche, et cette tumeur étoit dure et douloureuse au toucher. Vers le 27 du mois, son corps étoit d'une pâleur extrême; la tumeur étoit à peine sensible depuis deux semaines; le pouls étoit petit et foible; la face et les extrémités étoient un peu œdématiées; la respiration étoit courte; la malade restoit constamment couchée sur le côté affecté; elle ne perdoit jamais sa présence d'esprit. Elle mourut le matin du 28.

Ouverture du cadavre. Elle fut faite le lendemain. La cavité

gauche de la poitrine contenoit deux livres et demie d'une eau légèrement jaunâtre : il y en avoit à peine une once dans la cavité droite. On trouva dans le poumon droit une hydatide de la grosseur d'une aveline, suspendue par un pédicule mince. Les poumons, d'ailleurs sains, étoient marqués de petites taches noires. Le cœur étoit petit. Il n'y avoit point d'eau dans le péricarde, et que peu dans l'abdomen. La surface convexe du foie tenoit au diaphragme par un appareil membraneux que l'on pouvoit détacher avec les doigts. Le lobe gauche de ce viscère, qui occupoit la région de l'estomac, se terminoit à deux travers de doigt au-dessus de l'ombilic, et formoit cette dureté que nous croyions, l'ayant sentie tant de fois avec la main, être diminuée dans les derniers temps de la maladie. Cette portion du foie, où est placée la vésicule du fiel, adhéroit fortement, dans une étendue de près de trois travers de doigt, au duodénum à sa sortie de l'estomac, et au pylore lui-même. Le colon étoit aussi très-adhérent au duodénum.

Le foie et l'estomac ayant été séparés l'un de l'autre avec le scalpel, on découvrit un ulcère large d'un travers de doigt et demi, formé par l'érosion du duodénum près le pylore d'une part, et du lobe du foie de l'autre part. Les parois de cet ulcère étoient épaisses. La matière qui s'en écoula étoit noire, d'une odeur très-pénétrante, très-âcre, et comme de nature acide. On ne trouva aucuns vestiges de la vésicule du fiel, ni des canaux de la bile, et il sembloit que le réservoir de cette humeur, comprimé et corrodé ainsi que ses canaux, avoit formé l'ulcère. L'estomac, très-volumineux, remplissoit tout l'hypocondre gauche; il étoit plein de cette même matière noire que la malade vomissoit. La rate étoit petite et très-adhérente à l'estomac. La portion transverse du colon, après avoir formé une adhérence étroite avec le duodénum et le pylore, descendoit à trois travers de doigt au-dessous de l'ombilic, et remontant ensuite à gauche, formoit l'angle de la rate. L'épiploon et le mésentère étoient sains; les intestins livides. Le rectum se replioit sur lui-même au-dessus du fond de la matrice; et dans l'endroit où la matrice et le vagin sont appliqués sur lui, il ne descendoit pas

en ligne droite à travers le bassin, mais se rendoit à l'anus en faisant différentes courbures. Toute la face postérieure de la matrice adhéroit très-fortement à la partie du rectum qui lui étoit adossée, ainsi que les ovaires, qui étoient petits et desséchés. Les deux trompes, qui avoient l'épaisseur du doigt, contenoient une sérosité jaune et mucilagineuse. Les franges des trompes qui embrassoient les ovaires, et les trompes elles-mêmes, étoient unies entr'elles et avec le rectum par une adhérence prolongée et membraneuse, qu'on avoit peine à détruire avec le scalpel, étant très-difficile à distinguer de ces organes eux-mêmes. La matrice étoit fort petite, et contenoit dans sa paroi gauche une tumeur ronde et dure de la grosseur d'une noix. Cette tumeur opposa au scalpel la même résistance qu'un cartilage un peu ramolli : elle étoit blanche, et on pouvoit la retirer avec les doigts de la substance de la paroi comme d'un sac. Deux excroissances blanchâtres, longues de quatre lignes, et larges d'une seule, partoient de la surface interne et inférieure du col de la matrice.

La glande thyroïde, qui avoit la grosseur du poing, fournit dans sa dissection un mucilage contenu dans une substance qui paroissoit celluleuse : des cloisons cartilagineuses formoient dans son intérieur diverses cavités remplies d'un mucus peu épais et de cellules membraneuses.

La malade n'avoit point de suffocation, même pendant la nuit, et se tenoit toujours couchée la tête basse, dans une position presque horizontale.

Pourquoi vomissoit-elle quand elle se couchoit sur le côté droit ?

Les muscles de l'abdomen, les droits sur-tout, présentent de la dureté, et font paroître les viscères comme endurcis dans les sujets qui les ont forts et exercés. De même le foie prominent en impose pour une induration de l'estomac.

Je regrette de n'avoir pas recherché avec plus de soin quelle étoit la nature de ce pus ichoreux qui répandoit une odeur acide très-pénétrante.

Il n'y eut jamais de fièvre, quoique cette suppuration fût d'un très-mauvais caractère.

Dix-septième observation.

Le 5 de décembre 1779, on transporta à l'hôpital une femme qui étoit dans le délire depuis quatre jours, et dont le corps étoit d'une maigreur et d'une sécheresse extrêmes. Elle avoit trente-quatre ans, et étoit mariée depuis dix.

Son mari nous raconta que depuis le commencement de juillet, elle avoit eu de fréquentes cardialgies, et avoit commencé alors à maigrir : qu'il étoit ensuite survenu des tranchées fréquentes, et depuis les quinze dernières semaines, des vomissemens de ce qu'elle prenoit, d'abord assez rares, et dans la suite plus multipliés et même chaque jour : que depuis deux mois, le ventre, qui avoit toujours été paresseux, étoit tellement resserré, que quelques matières moulées ne sortoient plus qu'à l'aide de lavemens âcres : qu'elle se livroit à la boisson, souvent même jusqu'à la crapule : qu'elle n'avoit eu qu'un enfant et plusieurs années auparavant. Cette femme mourut le jour de son entrée.

Ouverture du cadavre. On trouva le pylore plus étroit et plus dur qu'à l'ordinaire : un tuyau de plume y auroit à peine passé. Le pylore et le duodénum étoient embarrassés par plusieurs corps (comme glanduleux) durs et volumineux. De petits calculs, ou plutôt un sable biliaire remplissoit la vésicule du fiel, qui s'étoit rétrécie et avoit la grosseur et le volume d'une fève. Le canal cystique étoit bouché et détruit : mais les canaux hépatique et cholédoque se trouvèrent libres. Le foie étoit en bon état : les gros intestins étoient remplis d'excrémens. L'orifice de la matrice étoit très-dur et cartilagineux.

Nous avons trouvé, dans d'autres cadavres de sujets adonnés au vin, des altérations semblables des systèmes gastrique et bilieux.

Dix-huitième observation.

Nous observions souvent des *métastases bilieuses*, qui

varioient soit entr'elles, soit par les parties du corps sur lesquelles elles se faisoient. Nous voyions assez fréquemment chez des péripneumoniques des crachats très-verts et même absolument rouillés ; et la langue chez eux se trouvoit teinte d'une couleur rouillée ou d'un vert de porreau. Les poumons étoient en même temps affectés d'une inflammation grave, allumée peut-être par l'âcreté de la bile elle-même.

J'ai rencontré chez quelques-uns une bile délayée, safranée, qui teignoit de la même couleur le linge ou le papier, qui filoit un peu, comme le vin dans certains cas, et qui ressembloit, dans toutes les épreuves que je lui faisois subir, à de la bile de la vésicule délayée dans de l'eau : je l'ai rencontrée, dis-je, dans différentes régions du corps, par exemple dans la cavité de la poitrine, et cela par l'effet d'une métastase. Le passage de la bile dans le duodénum étoit cependant libre.

Dix-neuvième observation.

J'ai guéri cet automne une femme ictérique avec la décoction de fleurs d'arnica : et une autre avec le fiel de taureau, à la dose d'abord d'un gros, ensuite de deux gros, chaque jour.

Un autre individu attaqué d'un ictère verdâtre se trouva bien de l'usage de la gomme ammoniaque dissoute dans l'esprit-de-vin, d'abord à la dose de deux gros, ensuite à celle de trois, chaque jour.

Pendant le fort de l'hiver, et dans une constitution inflammatoire, l'ictère n'admettoit souvent que la saignée et les boissons anti-phlogistiques, tandis que les dissolvans lui étoient contraires.

Vingtième observation.

Lorsque je cherchois à découvrir l'origine et la cause de la cataracte, quelques individus affligés de cette maladie m'assurèrent qu'ils avoient été tout-à-coup privés de la vue, dans le temps qu'ils étoient attaqués d'une fièvre aiguë, que mes recherches me prouvoient avoir été de nature *bilieuse*.

Mais j'ai observé beaucoup d'autres causes, et très-variées, de la cataracte.

DE CERTAINES AFFECTIONS NERVEUSES.

CHAPITRE VI.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Danse de Saint-Weith.

Une petite fille de cinq ans, qui s'étoit toujours bien portée jusqu'alors, fut saisie d'une grande peur vers le milieu du mois de novembre 1778, la voiture où elle étoit avec ses parens s'étant renversée. Il ne parut de marque d'aucun coup : elle ne ressentit de douleur nulle part.

Aussitôt après sa chute, tous les mouvemens de son corps s'exécutèrent avec plus de promptitude et de vivacité qu'à l'ordinaire, et comme à la hâte, continuant néanmoins à être réguliers. Huit jours après, elle commença à faire des mouvemens désordonnés et des gesticulations, à n'être plus ferme sur ses pieds, et à ne plus prononcer tous les mots, comme elle avoit coutume de le faire auparavant.

Elle finit par ne pouvoir plus absolument, debout ou assise, se tenir le corps droit. Les mouvemens de toutes ses articulations étoient variés, rapides, avec gesticulation. Elle ne pouvoit rien prononcer. Sa bouche et ses lèvres remuoient continuellement, avec des contorsions ridicules. La nuit, elle dormoit très-paisiblement, et son corps restoit alors en repos. Elle avoit bon appétit.

Elle fut transportée à l'hôpital le dix-huitième jour de sa maladie.

Je lui prescrivis d'abord des substances salines et eccoprotiques, ensuite un vomitif, que je répétai après un intervalle de quelques jours. Elle ne fut pas mieux. Je la mis alors à l'usage des fleurs de zinc, que j'employai très-pures ; elle en prenoit deux grains seulement toutes les deux heures. Il n'en résulta aucun changement. Je les abandonnai au bout de sept jours : peut-être aurois-je dû les continuer ; mais je ne voulus pas perdre du temps, dans la crainte que le mal ne s'enracinât davantage, et que les nerfs ne s'accoutumassent à la maladie.

Je donnai l'extrait de racine d'ellébore récente, à la dose d'un grain par jour, de manière qu'elle en prenoit la sixième partie toutes les quatre heures. Au bout de deux jours de son usage, il parut un peu d'amendement. J'en prescrivis alors un grain et demi, délayé dans de l'eau commune. Six jours après, la malade pouvoit se lever sur son lit, et se tenir assise seule. Après huit autres jours, elle commençoit à se tenir debout, même seule, et enfin à former quelques pas.

Sur la fin de décembre, elle se promenoit dans sa salle et dans les promenoirs ; elle couroit même, et assez vîte. Mais les bras n'étoient pas encore guéris tout-à-fait : car elle ne pouvoit pas prendre elle-même sa nourriture, son bras droit et sa main s'égarant en s'avançant vers l'objet qu'on lui présentoit. Elle prononçoit tous ses mots, parloit exactement, quoiqu'avec quelque peine encore et avec répugnance. On observoit aussi quelquefois des mouvemens désordonnés de ses lèvres. On lui donna pendant quelques jours deux grains d'extrait, que l'on divisoit en six doses.

Le 30 de décembre, elle eut une fièvre quotidienne, mais qui fut légère. On lui prescrivit de légers incisifs, et ensuite le quinquina.

Tant que la fièvre eut lieu, son état convulsif fut stationnaire.

Le 6 de janvier 1779, elle n'eut plus d'accès. Je lui prescrivis le même jour le remède suivant ;

℞ *Esprit de serpolet*..... } āā deux onces.
Essence de castoréum..... }
Camphre ..... demi-gros.

Mêlez, pour en bien frotter, chaque matin, tout le dos, les lombes, les épaules, les bras.

Les 9, 10 et 11 janvier, elle se servoit avec aisance de l'un et de l'autre bras, pour prendre sa nourriture. Elle étoit alerte et gaie. Je la déclarai guérie.

Seconde observation.

Convulsion chronique.

Une jeune fille, âgée de onze ans, fut confié à nos soins dans le printemps de l'année 1778. Depuis trois ans, si je ne me trompe, elle éprouvoit fréquemment un léger frisson de tout le corps, comme si on lui eût jeté inopinément de l'eau froide, et une convulsion momentanée et infiniment rapide de tous ses membres. Cette convulsion passagère la prenoit tous les jours très-souvent, sans que l'usage de ses sens fût aucunement altéré. Il arrivoit très-rarement qu'elle la fît tomber. Je lui avois donné, sans succès, le quinquina, la valériane sauvage, les feuilles d'oranger, l'assa-fœtida, le camphre, les fleurs de zinc, etc. Enfin j'employai l'extrait de belladone, d'abord à la dose d'un grain par jour, en six fois. J'augmentai la dose jusqu'à deux grains en vingt-quatre heures. Dans peu de jours, les convulsions commencèrent à devenir plus rares : après quatorze jours elles disparurent entièrement. Nous manquâmes d'extrait, et ne trouvâmes cette année aucun moyen de nous en procurer.

Cette enfant alla en Hongrie, où elle éprouva de nouveau, par intervalles, de légères convulsions, mais beaucoup plus rares et plus passagères que la première fois.

Quand elle quitta l'hôpital, elle étoit grasse et très-bien portante.

Troisième observation.

Épilepsie.

Une autre jeune fille, très-pauvre, orpheline, âgée de treize ans, épileptique depuis trois, fit usage du même extrait, à une dose d'abord très-petite, ensuite plus forte, si bien qu'elle en prenoit chaque jour dix-huit grains en six doses. Auparavant, elle tomboit plusieurs fois par jour dans les convulsions : elle avoit déjà gagné d'être des jours entiers sans éprouver de paroxysmes. Le mal fut une fois dix-huit jours sans paroître : il revint ensuite, mais moins fréquemment. J'ai cru observer que le paroxysme étoit d'autant plus fort, qu'il étoit plus éloigné du précédent. Je ne pus continuer mes expériences, la jeune fille ayant été emmenée par un de ses parens.

Quatrième observation.

Action de l'extrait de belladone sur le corps humain.

L'illustre de Wasserberg, homme distingué par ses connoissances en tout genre, à qui j'avois remis de l'extrait de belladone, pour faire des expériences lorsque l'occasion s'en présenteroit, éprouva sur lui-même l'action de ce remède, et m'écrivit ce qui suit, et qui est parfaitement d'accord avec mes propres observations :

« L'usage des pilules d'extrait de belladone, dont j'ai fait » l'expérience sur moi-même, me fit éprouver une grande » sécheresse de la bouche et de l'œsophage, et par suite de » l'altération; puis une sécheresse des narines et des yeux, » avec un certain sentiment d'ardeur dans ce dernier organe » et dans les paupières. Lorsque je prenois quatre pilules par » jour, et plus encore lorsque j'augmentai la dose, j'eus du » mal de tête : j'avois de la peine à lire à la lumière d'une bou- » gie, les lignes se confondoient, et il falloit approcher de » mes yeux ce que je voulois lire : j'avois dans la bouche un

» goût légèrement vineux ; mon pouls étoit plus mou et un » peu plus lent qu'à l'ordinaire : je ressentois quelquefois » une ardeur vers le cardia : l'augmentation de la dose fut » constamment suivie de mal de tête, accompagné d'une » certaine stupeur et de moins d'activité dans les facultés » intellectuelles ».

Cinquième observation.

Épilepsie.

Le fils du conseiller S. Z**, parvenu à la quatrième année de son âge, commença par être frappé souvent d'une espèce de terreur momentanée, et d'une convulsion très-légère et momentanée dans les bras. On en ignoroit la cause. Cette affection devint plus fréquente, plus longue et plus forte, de sorte qu'à la fin c'étoit une véritable épilepsie, dont les accès prenoient souvent tous les jours, et même plusieurs fois le même jour. Quelquefois, et sans aucune cause manifeste, l'enfant étoit quatorze jours, et même davantage, sans éprouver de paroxysmes.

Une infinité de médicamens furent mis en usage pendant toutes ces années, sans autre effet sinon que chacun d'eux, presque sans exception (les divers anthelmintiques, le musc, le camphre, le castoréum, la valériane, l'assa-fœtida, le fer, les feuilles d'oranger, le quinquina, même le sang des règles donné à boire), parut aigrir le mal et le rendre plus fréquent.

Cet enfant avoit treize ans lorsqu'on le confia à mes soins. Je lui donnai, à la fin de l'été de 1779, l'extrait de belladone, d'abord à une très-petite dose, que j'augmentai peu à peu, en sorte que sur la fin de l'année il en prenoit dans les vingt-quatre heures vingt grains divisés en cinq doses.

Ce remède rendit d'abord les accès moins forts : ensuite il les éloignoit pendant des semaines entières ; et quand ils reparoissoient, ce n'étoit qu'imparfaitement. Le malade alors

n'étoit point renversé par terre, ni privé de sa raison ; et ils se dissipoient promptement, sur-tout si on parloit avec force au malade qui trembloit. Mais, dans la nuit et pendant le sommeil, il revint quelquefois des attaques complètes d'épilepsie.

Je lui prescrivis une dose de belladone lorsqu'il iroit se coucher, et une autre vers le milieu de la nuit.

Il ne reparut plus d'accès pendant la nuit, et ils furent rares et incomplets pendant le jour.

J'espère que le remède qui a affoibli le mal le détruira entièrement. Dans ce moment-ci, ce malade est électrisé tous les jours. Voilà déjà plusieurs semaines que l'on emploie ces deux moyens, et l'on n'a encore observé aucun paroxysme, même incomplet.

Sixième observation.

Convulsion produite par une peur.

Un enfant de huit ans, qui s'étoit toujours bien porté jusqu'alors, fut effrayé, la veille de la Saint-Nicolas, par le simulacre d'un spectre. Vingt-quatre heures après, croyant qu'on alloit encore lui faire peur (quoique personne n'y songeât alors), il se jeta sur son père, en criant que le spectre alloit le saisir. Cette crainte, avec ces cris et ce recours à la première personne qui se trouvoit le plus près de lui, revenoit fréquemment lorsqu'on s'y attendoit le moins, et presque chaque jour, quelquefois cependant après un intervalle de plusieurs jours.

Cela lui arriva quelquefois à l'hôpital. Il couroit, crioit, saisissoit fortement la première chose qui s'offroit à lui, et pendant quelques minutes sa raison s'égaroit.

On lui donna chaque jour un grain d'extrait de belladone. Le lendemain qu'il eut commencé à faire usage de ce remède, il délira toute la journée, et ne dormit point la nuit. Depuis, il n'éprouva point de paroxysme, jusqu'au 2 novembre où il

en eut un qui dura quelques minutes. Le jour suivant il prit deux grains d'extrait.

Le paroxysme revint le 9. On prescrivit trois grains d'extrait.

Comme les accès de la maladie revenoient plus fréquemment; qu'ils étoient accompagnés de la perte de la raison, et de convulsions tantôt dans un bras ou dans une jambe, tantôt dans les deux bras ou dans les deux jambes; qu'ils se terminoient par un assoupissement, fort court à la vérité; et que, depuis l'usage de la belladone, la maladie ressembloit davantage à l'épilepsie, je pensai que cet enfant, qui étoit de la campagne, très-pauvre, maigre et d'une couleur terreuse, pouvoit avoir des vers. Je le purgeai avec des anthelmintiques. Les paroxysmes en devinrent plus fréquens. Je lui donne maintenant le camphre et l'extrait de camomille : mais je n'en ai encore obtenu aucun bon effet. Maintenant on l'électrise; et il commence à avoir meilleure couleur, et des paroxysmes moins forts et qui reviennent moins fréquemment.

Septième observation.

Danse de Saint-Weith.

Un jeune garçon marchand de vin, âgé de seize ans, bien portant d'ailleurs, se plaignit, le 23 mai 1779, d'avoir la tête embarrassée.

Le lendemain cet accident s'accrut : il éprouvoit une ardeur avec un sentiment d'oppression au creux de l'estomac, un gonflement dans les deux hypocondres, des rots qui sentoient un peu l'aigre, des nausées, des efforts pour vomir, une petite fièvre vague, une douleur comme rhumatismale au bras gauche, avec un sentiment d'urtication, et quelquefois de légères contractions de ce membre, et même des convulsions momentanées. Les nuits étoient agitées.

Le 26, ce même bras commença à faire des gesticulations et des mouvemens de plus en plus désordonnés; il obéissoit

moins aux volontés de l'ame. Les autres accidens continuèrent.

Le 27, le malade eut un accès de colère. Tous les symptômes s'aggravèrent; il survint des mouvemens désordonnés de la cuisse gauche.

Le 28, la langue étoit couverte de petites pustules : il se fit une distorsion de la bouche vers le côté gauche.

Le 30, il survint aussi à la face quelques pustules. Les premiers symptômes empirèrent. On fit une saignée, qui fut répétée le lendemain. Il n'en résulta aucun soulagement. Les nuits étoient très-agitées.

Ce fut le 1er de juin qu'il entra à l'hôpital. Outre les symptômes déjà exposés, il avoit la langue blanche. Il alla toujours difficilement et rarement à la selle.

Après avoir fait précéder les fondans salins, on lui donna un vomitif : il vomit des matières amères. La petite fièvre disparut, ainsi que le sentiment d'oppression au creux de l'estomac. Les membres furent beaucoup plus tranquilles.

Après le vomitif on donna des eccoprotiques; et l'amendement fut tel, que le 7 de juillet le malade ne se plaignoit presque plus que de la douleur rhumatisante du bras et de l'épaule gauches. Alors on appliqua un vésicatoire entre les deux omoplates, et on prescrivit une boisson diaphorétique. Mais, le jour suivant (8 de juillet), sans aucune cause manifeste, il commença à pleurer, à gesticuler de tous ses membres, du corps, de la tête, de tous les muscles de la face, et par intervalles à débiter beaucoup de choses hors de sens.

Il se trouva plus mal de l'usage des férulacées, plus encore de celui du camphre. Il se plaignoit continuellement d'un gluten dans la bouche et sur les dents.

Les eccoprotiques salins le soulagèrent de nouveau, mais ne le guérirent pas.

L'extrait de belladone produisit des vertiges, des maux de tête, du délire qui alla jusqu'à la fureur; en sorte qu'on l'abandonna, et qu'on purgea de nouveau le malade avec de la rhubarbe, des sels neutres et beaucoup d'oxymel scillitique. Il rendit alors un ver (il nous assura en avoir rendu beaucoup au-

trefois à plusieurs reprises) et de la pituite. Les selles n'étoient pas considérables, mais il y en avoit chaque jour. Le gluten de la bouche, les convulsions des membres et tous les autres accidens se dissipèrent si complètement, que sur la fin de ce mois il retourna guéri dans sa famille.

Huitième observation.

Danse de Saint-Weith semblable à la précédente.

J'ai guéri, chez une jeune fille, cette maladie qui provenoit d'une pituite amère amassée dans les premières voies. J'employai les fondans, les eccoprotiques, la rhubarbe, l'arcanum duplicatum et l'oxymel scillitique. La malade avoit eu d'abord un rhumatisme fort long, qui fut négligé, et qui finit par dégénérer spontanément en danse de St-Weih. Les stimulans, de même que l'extrait de belladone, les fleurs de zinc, et l'étincelle électrique furent nuisibles dans cette espèce de danse produite par des vers et de la pituite dans le canal intestinal.

Neuvième observation.

Tétanos de la mâchoire, à la suite de fracture et de contusion, mortel.

Magdeleine Kaningerin fut blessée d'une manière fort extraordinaire, le 26 de juin, par l'explosion d'un magasin à poudre. Le bras droit étoit fracassé en deux endroits. Le pied gauche n'avoit qu'une blessure superficielle au-dessous de la malléole externe. La jambe et la cuisse du même côté, ainsi que les fesses, étoient fortement ecchymosées. Ayant été pansée convenablement, elle se trouva bien, et même beaucoup mieux que tous ceux qui avoient été blessés en même temps qu'elle. On la saigna.

Le troisième jour, il survint une légère douleur pongitive au côté gauche et un peu de fièvre. Une saignée et des boissons

émollientes tièdes firent disparoître la douleur dans le même jour.

Cependant, ce même jour, la blessure des tégumens du pied commença à devenir gangréneuse. On scarifia la partie gangrenée, et on la pansa avec l'esprit de térébenthine, le camphre, l'onguent de styrax, etc.

Les parties gangrenées se détachèrent le septième jour. Le tendon se trouva à nu : sa couleur étoit bonne, et il n'étoit point endommagé. La malade n'éprouvoit de douleur nulle part.

Le 9 au soir, fort tard, on observa par intervalles un tétanos dans la mâchoire, qui continua d'avoir lieu pendant la nuit, en sorte qu'on avoit peine à introduire le bout du petit doigt entre les deux mâchoires. Cette même nuit, la déglutition eut quelquefois peine à se faire. Le ventre ne cédoit qu'aux lavemens, et encore avec difficulté. La bouche étoit toujours amère, et les alimens paroissoient avoir le même goût. La malade se plaignoit de temps en temps d'une tension douloureuse de la nuque, qui tirailloit fortement la tête en arrière.

Le 10, au matin, les symptômes étoient les mêmes. On prescrivit un bain entier, un cataplasme émollient et anodyn sur la mâchoire, des lavemens, quatre grains d'opium en six doses dans une mixture nervine. La malade se trouva soulagée après son bain. Cette espèce d'opisthotonos revenoit plus rarement et moins vivement. La mâchoire s'écartoit un peu davantage. Mais pendant la nuit, elle se rapprocha beaucoup plus qu'auparavant, en sorte qu'il y avoit à peine une demi-ligne d'intervalle entre les deux.

Le 11, au matin, les choses étoient dans le même état que pendant la nuit. Des commencemens d'opisthotonos se manifestoient fréquemment. On donna, en douze heures, cinq grains d'opium dans une mixture nervine. La malade prit ce jour-là deux bains, plusieurs lavemens; on lui appliqua des cataplasmes de feuilles de jusquiame, de fleurs de camomille et de crottin de cheval. Elle ne fut point soulagée. Je prescrivis de petites doses de tartre stibié, non pas comme vomitif, mais comme altérant, comme anti-spasmodique : elle eut des nausées inu-

tilement et sans éprouver de soulagement. Elle ne dormit point de la nuit.

Le matin du 12, on lui donna la mixture suivante :

℞ *Camphre* (*dissous dans le mucilage de gomme arabique*). . . . . demi-gros.
Opium pur, ... sept grains.
Sirop diacode . . . . . une once et demie.
Eau de camomille . . . . . cinq onces.

Mêlez. La dose est de deux cuillerées toutes les deux heures.

La malade prit deux bains ce jour-là. Elle ne fut point soulagée.

Le tétanos survint dans le temps de la maladie où elle ne se plaignoit d'aucune douleur nulle part, et se trouvoit très-bien.

Une grande partie de l'ecchymose se dissipa, Il se fit, à la partie inférieure et externe de la cuisse gauche, une petite ouverture, par laquelle il sortit une humeur rouge fort abondante. Il s'étoit formé dès le commencement, à la fesse gauche, un ulcère large et sordide.

La nuit du 12 se passa sans pouvoir dormir : les attaques d'opisthotonos se multiplièrent. On continua la mixture de la veille, en augmentant la quantité de l'opium. Le soulagement fut nul.

Le 13, les mêmes attaques furent plus fréquentes et plus fortes. La déglutition devenoit plus difficile de jour en jour, et même d'heure en heure. La malade se trouvoit mieux sur son séant, mieux encore si, quand l'opisthotonos la prenoit, quelqu'un lui pressoit fortement le devant de la tête. Le pouls, qui avoit toujours été fréquent, étoit ce jour-là plus foible qu'à l'ordinaire. L'opisthotonos étoit toujours accompagné de crainte de suffocation et d'étranglement. Le ventre ne rendoit qu'avec peine, et sollicité par des lavemens, une très-petite quantité de matières. Il y avoit des sueurs; les ulcères étoient d'une couleur légèrement plombée, et plus secs ce jour-là. Le soir, la malade

délira un peu par momens ; la raison lui revint ensuite parfaitement. Elle mourut vers le milieu de la nuit.

Outre les remèdes déjà mentionnés elle avoit pris, dans le courant de sa maladie, la décoction de quinquina, avec addition, sur la fin, de la racine de valériane sauvage, de la liqueur minérale anodyne d'Hoffmann, et du sirop de camomille.

Ouverture du cadavre. La cavité droite de la poitrine contenoit environ trois onces d'un sang grumelé. Il n'y avoit rien contre nature du côté gauche, où une douleur pleurétique se déclara dans les premiers jours.

On trouva, dans le tissu cellulaire de la cuisse gauche qui avoit été contuse, du sang épanché çà et là en petite quantité et sans former aucune collection considérable. Il sembloit que ce sang auroit pu encore être résorbé si la malade eût vécu.

Peut-être ai-je eu tort de ne pas prescrir un plus grand nombre de saignées : il n'y en eut que trois de faites, une dans le commencement, une autre quand la douleur pleurétique se déclara, la troisième à la première invasion du tétanos. Mais, jusqu'à ce que cet accident se déclarât, elle paroissoit se bien trouver ; voilà pourquoi la malade ne fut pas saignée davantage avant son apparition.

Dixième observation.

Tétanos de la mâchoire, à la suite d'une blessure, guéri.

Je fus appelé en consultation, le 18 de juillet 1779, auprès d'une femme de condition âgée de vingt ans, et grosse de huit mois. Bégontina le jeune, son médecin, homme de mérite, nous fit ainsi l'histoire de la maladie :

Seize jours auparavant (le 2 du même mois), elle tomba d'environ quatorze pieds de haut. La jambe droite se fracassa, un peu au-dessus des malléoles, en plusieurs morceaux, dont quelques-uns furent extraits de la plaie, qui étoit fort grande.

Le calcanéum étoit fracturé, et le talon offroit une plaie considérable.

On fit la réduction. Les plaies fournissoient un pus ténu. Les nuits étoient agitées. On donna le quinquina, et les soirs un calmant.

Le quatorzième jour après la chute, la malade éprouva, à l'articulation de la mâchoire des deux côtés, un sentiment de constriction, qui augmenta successivement, au point que le seizième jour de la chute, où je fus appelé, on pouvoit à peine passer le doigt entre les dents. Elle tenoit fortement serré un petit morceau de bois pour empêcher la réunion complète des deux mâchoires. Ce jour-là, le pus étoit plus louable. La malade avoit reposé; elle ne sentoit de douleurs nulle part.

Je portai un pronostic défavorable, et cependant je proposai ce qui suit :

℞ *Quinquina en poudre.*	} āā	demi-gros.
Racine de valériane sauvage.		
Musc.	} āā	deux grains.
Camphre.		
Sirop de camomille.		quantité suffisante.

Pour un bol. On en fera huit semblables, et on en donnera un toutes les trois heures.

Elle prendra le soir une mixture opiatique, et on appliquera sur les mâchoires un cataplasme de feuilles de jusquiame bouillies dans du lait, et de camphre.

Le premier du mois d'août, il survint par intervalles un léger opisthotonos, qui reparut fréquemment dans la suite jusqu'au 6.

Le 2 au matin, des douleurs comme pour accoucher se firent sentir : mais elles étoient légères, et elles disparurent promptement. Elles revinrent tous les jours dans la matinée, et elles disparoissoient bientôt.

Les nuits étoient tranquilles : il y avoit seulement de temps

en temps, pendant le sommeil, de légers mouvemens convulsifs des membres.

La douleur de la partie blessée étoit très-légère : à peine même se fit-elle sentir pendant tout le cours de la maladie : bien plus, la douleur de la plaie fut beaucoup moindre pendant tout le temps que dura le tétanos, qu'avant son apparition.

Les mâchoires s'écartoient spontanément pendant le sommeil, de manière que le petit bâton interposé pour les empêcher de se joindre complètement s'échappoit souvent parce qu'elles ne le serroient plus assez pour le retenir.

On supprima le camphre et le musc, qui répugnoient beaucoup à la malade, et l'on se borna au quinquina et à la valériane, avec l'opium pour le soir.

Le 9, à huit heures du matin, elle accoucha facilement d'un enfant à terme et bien portant.

Le pus fut louable pendant tout ce temps : on tira à plusieurs reprises des esquilles de la plaie.

Le 26, le mari m'apprit que depuis quatorze jours sa femme n'avoit plus besoin de tenir le petit bâton entre ses dents ; qu'elle pouvoit écarter un peu les mâchoires ; que du reste elle étoit bien.

Elle avoit continué l'usage du quinquina et de la valériane sauvage. Elle se rétablit.

Après l'accouchement la fracture se consolida.

Onzième observation.

Tétanos, opisthotonos, épilepsie, provenant vraisemblablement des vers, et ouverture.

Un cordonnier âgé de dix-huit ans, qui jusque-là s'étoit toujours bien porté, se plaignit, le 5 de mai au matin, d'une douleur à la nuque continuelle, pressive, qui descendoit le long du dos, et d'une oppression de poitrine depuis la gorge jusqu'au creux de l'estomac. Il sua abondamment pendant la nuit.

Le 6, tout étoit dans le même état. Il survint un tétanos de la

mâchoire fort léger et qui ne dura que quelques minutes. La nuit fut agitée, et la sueur coula abondamment.

Le 7, jour de son entrée à l'hôpital, il éprouvoit un sentiment de chaleur très-forte aux deux tempes ; sa langue étoit très-sale, un peu jaunâtre ; il avoit eu une certaine amertume dans la bouche depuis qu'il étoit malade ; son haleine avoit une odeur acide ; la douleur pressive de la nuque continuoit, ainsi que l'oppression de poitrine ; le ventre étoit resserré ; le pouls plus fréquent que dans l'état sain.

On lui donna des boissons aiguisées avec un sel.

Le 8, tout étoit dans le même état : il y avoit une roideur de tout le corps et de tous les muscles presque continuelle, augmentant souvent, ne se dissipant jamais entièrement, en sorte qu'il sembloit y avoir tantôt un tétanos universel, tantôt un opisthotonos. La fièvre étoit plus forte : les urines étoient jaunes, troubles, déposant à demi un sédiment. Le malade avoit de l'altération, la langue très-chargée, la bouche amère, l'haleine sentant l'aigre.

Le ventre, qui étoit opiniâtrement resserré, fut lâché d'abord par un lavement huileux, ensuite par un autre irritant. Une potion purgative, composée de manne et de sel cathartique amer, prise en deux doses, produisit trois selles copieuses.

Pendant la nuit, il tomba deux fois dans des convulsions épileptiques : il se mordit plusieurs fois la langue, ne dormit point, fut agité ; et lorsque l'accès épileptique le quittoit, il se rouloit, poussoit des cris et comme des mugissemens.

Le 9, il y avoit de la fièvre, de l'altération. La poitrine étoit libre, la langue très-sale. Il paroissoit, pendant tout ce temps, répondre avec un visage riant à ceux qui lui parloient.

Le pouls fut aussi un peu plus fréquent que dans l'état sain, sans être dur. La chaleur étoit à peine plus forte. Les urines ressembloient à de la bière, devenoient bientôt troubles, et peu de temps après laissoient échapper à demi un sédiment d'un blanc rougeâtre, et surnager beaucoup de matière muqueuse qui adhéroit aux parois du vase.

Ce jour, l'agitation et les convulsions des muscles du cou et

du thorax furent plus modérées; mais l'abdomen étoit dur comme du bois et ne l'avoit jamais été autant. La roideur des bras avoit diminué, et leurs mouvemens convulsifs étoient plus rares. Le malade fit trois selles. Il survint de la douleur aux deux aines, et de temps en temps des éreetions.

Il survint aussi vers l'ombilic une douleur pongitive qui prit tout à coup, et revint par intervalles et souvent. Lorsqu'elle revenoit, le malade étoit convulsé en arrière, et eet état convulsif cessoit bientôt, mais non pas entièrement.

Vers midi, il tomba tout à coup dans des convulsions où la respiration restoit long-temps suspendue. Enfin, livide, jetant de l'écume par la bouche, ne respirant plus, tous ses membres s'agitant légèrement, ou plutôt se roidissant, il expira en un quart d'heure.

J'examinois le pouls dans le temps de l'accès épileptique. Il étoit très-petit, à peine sensible, un peu fréquent; enfin il s'affoiblissoit davantage de temps en temps, conservant le même degré de fréquence, jusqu'à ce qu'il disparût entièrement.

Ouverture du cadavre. Les poumons étoient sains; le gauche plus engorgé que dans l'état ordinaire.

Tous les intestins étoient distendus par des flatuosités. Le jéjunum étoit d'une couleur rouge-livide légère, et on y trouva quelques vers lombrics.

Le colon, avant de former le rectum, présentoit dans la longueur d'un empan, des vaisseaux très-rouges, plus grands et plus nombreux qu'à l'ordinaire, dont quelques-uns étoient livides: une grande portion du mésentère auquel eet intestin est fixé étoit également rouge. Etoit-ee inflammation, meurtrissure, ou congestion sanguine non inflammatoire produite par le spasme? Je l'ignore.

L'épiploon étoit plus rouge que de coutume; les glandes du mésentère paroissoient plus volumineuses qu'à l'ordinaire et engorgées: le foie étoit plus mou.

Les vers furent-ils la cause du mal? ou bien étoit-ee quelqu'autre matière âcre logée dans les intestins, ou ailleurs? Tout est ici obscurité.

CHAPITRE VII.

Sujets divers et détachés.

Verge fendue. Hernie de la vessie.

Le 19 de juin 1779, on nous présenta un enfant âgé de quinze mois, chez lequel nous observâmes ce qui suit : 1°. une hernie inguinale de chaque côté, toutes deux considérables, la droite cependant plus que la gauche; la première étoit de naissance, la seconde ne commença à paroître que le troisième mois, et à la suite de cris violens et continuels; 2°. une tumeur au-dessus du pubis, grosse comme la moitié d'un œuf de poule, presque ronde, qu'un examen attentif nous fit reconnoître pour la vessie urinaire, au moins en partie, qui sortoit au-dessus des os pubis, par l'écartement des muscles droits de l'abdomen.

Cette hernie de la vessie étoit pareillement de naissance.

La verge étoit fendue postérieurement, tant qu'on pouvoit la suivre des yeux.

Hydropiques morts subitement.

Plusieurs malades mouroient subitement, lorsqu'ils relevoient d'une fièvre aiguë, et qu'ils avoient les jambes encore enflées, s'ils se livroient trop au sommeil. L'eau se portoit tout à coup des parties inférieures vers le cerveau.

Quelques-uns, devenus hydropiques d'une autre manière, périssoient aussi de suffocation subite, si les eaux se jetoient sur la poitrine, ou d'apoplexie, si c'étoit sur le cerveau.

Tendon insensible.

Nous avons vu cette année un tendon mis à nu, qui, touché

de différentes manières avec les pinces, ne produisoit aucune douleur.

Décoction des feuilles, ou de l'écorce, de saule blanc, anti-septique.

Je me suis assuré que l'usage externe de la décoction des feuilles, ou de l'écorce, de saule blanc est d'une grande efficacité dans la gangrène produite par la situation prolongée sur la même partie; et dans les bubons gangréneux.

Aucun malade ne contracta la gangrène de cette manière dans notre hôpital : mais quand ils y arrivoient l'ayant déjà, je la guérissois par le moyen dont je parle.

Fièvre syphilitique masquée.

Il étoit survenu, depuis neuf semaines, à une jeune fille de dix-huit ans qui s'étoit toujours bien portée jusqu'alors, une tumeur osseuse au milieu du sternum, accompagnée de douleurs qui prenoient irrégulièrement le jour, la nuit, qui s'étendirent jusque dans les mamelles et dans les bras, et qui quelquefois s'apaisoient entièrement. Il n'y eut jamais aucun autre signe de vice vénérien. Elle fut mise à l'usage d'un électuaire composé de trois onces de rob de sureau, de trois gros d'extrait de gratiole, et trois grains de sublimé-corrosif. La tumeur et la douleur disparurent. La malade se rétablit.

(A ce sujet appartient l'histoire de cette jeune fille attaquée d'une *fièvre quotidienne vénérienne*, que j'ai rapportée page 58).

Le sublimé-corrosif a souvent guéri la maladie vénérienne après que d'autres préparations mercurielles avoient échoué. Je le donnois ou seul dans du rob de sureau, ou avec l'extrait soit d'aconit, soit de gratiole.

C'est de cette manière que je guéris une dartre située sur le cou, derrière l'oreille droite, chez une jeune fille très-bien

portante d'ailleurs et qui ne présentoit aucun signe de vérole. Cette dartre avoit résisté à différens traitemens ; quoiqu'on l'eût attaquée profondément avec les caustiques et un vésicatoire, elle étoit revenue à plusieurs reprises. Enfin je lui soupçonnai une origine vénérienne. Mais ni les frictions, ni toute autre préparation mercurielle ne réussirent. Elle céda enfin au sublimé-corrosif et à l'extrait d'aconit incorporés dans du rob de sureau, et ne reparut pas davantage.

Nous avons eu sous les yeux beaucoup d'exemples de maladies vénériennes guéries complètement au moyen du sublimé-corrosif. Mais je ne veux pas m'arrêter plus long-temps sur une chose journalière, certaine, et qui n'est révoquée en doute que par un ou deux médecins contre l'autorité de tant d'autres du plus grand mérite.

Cependant nous avons vu aussi quelques maladies vénériennes qui, après avoir résisté au sublimé-corrosif, ont cédé à d'autres préparations mercurielles, et de préférence à quelques-unes d'entre elles.

Ainsi, je pense qu'on ne doit point prôner toujours, partout, dans *toute* et dans *chaque* maladie vénérienne, une préparation mercurielle quelconque, comme si c'étoit un remède anti-vénérien universel.

D'après ces principes j'employois tantôt l'une, tantôt l'autre, selon le tempérament du malade, ou la modification propre ou relative de la maladie, ou ses différentes complications avec d'autres maladies ou dispositions morbifiques.

C'est donc à tort que quelques-uns ont voulu bannir entièrement, du traitement anti-syphilitique, le sublimé-corrosif comme manquant son effet, ou même comme dangereux. Mais on auroit également tort de le recommander comme un médicament qui méritât, toujours et par-tout, la préférence sur tous les autres.

Ceux donc qui assuroient que la vérole se guérissoit souvent et d'une manière sûre par son moyen n'auroient pas dû être taxés de crédulité ou même de mauvaise foi : puisque des observations très-multipliées, exactes, faites dans différens

pays, présentées sans aucun motif de crainte ou d'espérance, justifient complètement leur assertion.

Et certes il ne convenoit pas d'outrager les mânes du grand Van-Swieten, en l'accusant d'avoir été trop crédule, et de s'être laissé tromper par d'autres. Cet illustre médecin avoit constaté souvent lui-même les avantages du sublimé-corrosif; et ses observations personnelles sont confirmées par celles que l'on fait tous les jours.

Qu'il me soit permis de répondre ici à ceux qui, circonvenus par la malveillance, révoquent en doute certaines observations et expériences faites à Vienne, comme s'il étoit reconnu qu'on leur refuse véritablement toute espèce de croyance.

Tous les essais que l'on a tentés à Vienne sur la vertu de certains médicamens nous apprennent, d'après le témoignage des auteurs eux-mêmes, que tel ou tel a souvent été plus utile qu'aucun autre, même dans des cas désespérés; que cependant il n'a pas réussi quelquefois, et que même il a été nuisible.

Mais voici un fait presque incroyable : le rapport, depuis long-temps convaincu de fausseté, fait par des hommes sans mérite et dicté par la jalousie, a triomphé de cette assertion si modeste des hommes les plus recommandables.

Au reste, le temps lui-même, et les expériences multipliées des hommes les plus célèbres dans toute l'Europe confondront ces calomnies avancées avec autant de témérité que d'imprudence.

Exacerbation quotidienne, sur le milieu du jour, des douleurs vénériennes.

Une femme vérolée, qui avoit des taches vénériennes et des tophus sur le tibia, éprouvoit tous les jours un redoublement de douleurs, qui revenoit sur le midi exactement. Ses nuits étoient bonnes. Elle fut guérie avec le sublimé-corrosif.

Un rhumatisme vénérien dans les jambes revenoit de deux jours l'un, pendant le jour, à des heures fixes, et ne se faisoit

point sentir les nuits. Les jambes nues et exposées à l'air froid étoient alors beaucoup moins douloureuses.

Nous avons vu des douleurs vénériennes tourmenter les malades jour et nuit sans relâche. Chez un malade elles furent ainsi continuelles dans une certaine partie du bras, tandis qu'une autre partie de ce même bras n'étoit douloureuse que la nuit seulement.

Angine produite par le mercure.

Il falloit distinguer soigneusement l'angine et les ulcères de la gorge produits par le mercure, de l'angine et des ulcères vénériens de cette partie. Car l'ulcère vénérien de la gorge se guérissoit par le mercure : tandis que celui qui provenoit d'avoir trop pris de mercure cédoit aux purgatifs, tels que la rhubarbe et les myrobolans donnés à des doses modérées, mais répétées, et à des gargarismes astringens.

L'angine produite par le mercure étoit plus intense le soir et pendant la nuit : ce qui lui donnoit l'apparence d'une angine vénérienne.

Quelquefois l'ulcère de la gorge, qui d'abord étoit dû à l'action du virus, ne se consolidoit point, parce qu'on donnoit le mercure avec trop de précipitation et en trop grande quantité. En effet l'ulcère, qui d'abord étoit vénérien, devenoit un ulcère *mercuriel* après que le virus avoit été détruit.

Nous pensions qu'on devoit évaluer la difficulté du traitement de la vérole plutôt par l'ancienneté de cette maladie que par la gravité des symptômes. Lorsqu'elle étoit invétérée, qu'elle existoit depuis plusieurs années, qu'elle avoit été palliée quelquefois par un traitement palliatif, elle cédoit difficilement, lentement, et seulement aux préparations mercurielles les plus actives, dont on aidoit l'effet par les autres moyens auxquels on a recours dans les cas de complication. Mais une vérole récente, quoiqu'elle fût accompagnée d'une foule de symptômes graves, si elle n'étoit compliquée d'aucune autre

maladie ou disposition morbifique, je la guérissois très-promptement avec les préparations mercurielles les plus douces, et sans aucuns remèdes auxiliaires.

Assez souvent une vérole paroissoit d'abord légère, et quelquefois je doutois de son existence, à raison du petit nombre et de l'incertitude de ses symptômes. Dans ces cas, j'administrois un peu de mercure. Bientôt se manifestoient des signes non équivoques de la maladie, qui, sortant de sa retraite profonde, se montroit pour ce qu'elle étoit (1).

J'ai guéri avec le mercure deux sœurs, l'une âgée de dix ans, l'autre de onze, toutes les deux affectées d'un rhumatisme vénérien et de tophus. Elles s'étoient bien portées jusqu'alors, et avoient été élevés sagement et avec beaucoup de surveillance. Aucun autre signe de vérole n'avoit précédé ou n'accompagnoit ceux-ci. Le père nous déclara qu'avant d'être marié, il avoit eu une gonorrhée qui dura fort long-temps, qu'il négligea, et qui disparut enfin d'elle-même : que la santé de sa femme avoit toujours été et étoit actuellement excellente. Après la guérison de ses deux enfans, et même pendant que leur traitement duroit encore, le père se plaignit d'un mal de gorge qui augmentoit pendant la nuit : il en avoit éprouvé plusieurs fois déjà, depuis quelques années, des attaques légères et momentanées. Son front avoit aussi été couvert de boutons pareils à ceux qu'on observe chez les vérolés ; et sa lèvre supérieure ainsi que sa gorge s'ulcéroient. Il fut guéri

(1) Les médecins qui ont le plus d'habitude de traiter des maladies vénériennes sont quelquefois embarrassés à décider si la maladie existe ou n'existe pas : étoit de perplexité vraiment cruel et pour eux et pour leurs malades ! Ce que dit ici Stoll de l'effet des premières doses de mercure mérite sans doute d'être approfondi et vérifié. Mais il ne paroît pas jusqu'à présent que l'expérience des autres praticiens l'ai confirmé. On s'accorde plus généralement à espérer que l'on tirera plus de secours, dans les cas douteux, des préparations martiales, fournies soit par la nature soit par l'art. Il y a, dit-on, à Spa une source que l'on a appelée *fontaine de vérité*, à raison de la propriété qu'on lui attribue de découvrir le virus syphilitique caché dans le corps, en lui faisant faire une sorte d'explosion. (*Note du Trad.*)

avec la décoction de gaïac et d'antimoine, le mercure sublimé-corrosif et l'extrait d'aconit. Cependant, la lèvre supérieure s'ulcéroit encore de temps en temps, jusqu'à ce qu'on eut cicatrisé parfaitement l'ulcère en y appliquant directement les mercuriaux. Il y a trois ans que cet homme jouit d'une santé non interrompue.

Une jeune fille de onze ans avoit sur les deux jambes des tophus, et des douleurs vénériennes dans les membres. Elle s'étoit toujours bien portée jusqu'alors, et n'avoit pas d'autres signes de vérole. Je ne soupçonnai aucunement qu'elle eût gagné la maladie par un commerce impur. Sa mère éprouvoit depuis un grand nombre d'années une douleur au coude gauche, qui augmentoit pendant la nuit, même avant qu'elle accouchât de cette enfant. Sa douleur ayant augmenté extraordinairement cette année, elle vint me trouver avec sa fille. Je les guéris si complètement toutes les deux avec le sublimé-corrosif, que depuis un an elles ne ressentent plus leurs anciennes douleurs, et n'éprouvent aucune incommodité.

Il paroît qu'il existoit chez ces jeunes filles un foyer de vérole héréditaire, qui, aux approches de la puberté, éclata comme ayant brisé ses barrières, et acquis des forces par l'âge.

Un homme âgé de trente-quatre ans, avoit, quelques années auparavant, attrapé la chaude-pisse plusieurs fois, si je ne me trompe. Après qu'il eut beaucoup bu d'une décoction de bois sudorifiques, la chaude-pisse disparut; mais il survint une douleur de membres opiniâtre et qui troubloit son sommeil, une angine nocturne causée par une ulcération, des taches syphilitiques au visage, et un ulcère sordide à la partie supérieure et chevelue de la tête près le front. Les bords de l'ulcère étoient élevés par le gonflement du tissu cellulaire qui étoit extraordinairement baveux. Le malade fit usage, pendant six mois consécutifs, de différentes décoctions d'antimoine, et en même temps de frictions et de plusieurs préparations mercurielles. L'angine diminua : les douleurs de membres s'adoucirent, de manière cependant que le soir et pendant la nuit, de-

venant vagues, elles affectoient tantôt une partie du corps et tantôt l'autre. L'ulcère refusoit opiniâtrement de se cicatriser, quoiqu'il rendît un pus assez louable : du reste, le visage étoit celui d'un homme qui se portoit bien, et l'habitude du corps étoit replète et athlétique.

Comme le malade salivoit de temps en temps, quoique modérément, qu'il avoit le visage haut en couleur et un peu trop plein, je pris le parti de rendre le ventre libre au moyen de quelques eccoprotiques, et je prescrivis en même temps un régime léger. Je voulois détourner les humeurs, qui par l'effet d'un trop long usage du mercure se portoient avec trop de force vers la tête, et priver ainsi de son aliment cet ulcère opiniâtre, afin qu'ensuite, au moyen des dessiccatifs et d'une légère compression mécanique sur ses bords relâchés et fongueux, je pusse tarir cet écoulement intarissable de pus.

L'usage prolongé des eccoprotiques sécha l'ulcère. Mais il resta au malade ce rhumatisme vague qui revenoit par intervalles, principalement la nuit ; et il parut sur le milieu de la clavicule gauche un gonflement osseux, de la grosseur de la moitié d'une noisette, douloureux pendant la nuit et quand on le touchoit un peu rudement. Quelques semaines après, l'ulcère lui-même, dont la cicatrice récente supportoit avec peine un faux toupet, et à laquelle de la sueur survenue sous ce toupet avoit occasionné une forte démangeaison, se r'ouvrit, et refusa de se cicatriser de nouveau, quelque moyen qu'on employât. On faisoit des frictions mercurielles sur l'exostose, et dans les intervalles on la recouvroit d'un emplâtre mercuriel.

La cure n'avança point pendant quatre mois, à la fin desquels il se déclara tout-à-coup une fièvre violente avec érysipèle sur toute la face. On saigna le malade ; on lui donna des boissons rafraîchissantes, et même un vomitif. Cette fièvre ayant été dissipée dans un intervalle de quatorze jours, l'ulcère se cicatrisa ; l'exostose et les douleurs vagues des membres se dissipèrent également.

Quatorze semaines après, il survint tout-à-coup à cet

homme une céphalalgie, et la douleur étoit plus forte au siége de la cicatrice. Une saignée et un régime anti-phlogistique le rétablirent en peu de jours.

Un mois après, la même céphalalgie revint, et fut dissipée de la même manière.

Depuis cette époque il n'a cessé de jouir d'une santé ferme et robuste.

Le mercure ne faisoit que pallier l'exostose, et les douleurs vagues dans les membres, et l'ulcère rebelle; mais il ne les guérissoit point complètement. Une fièvre violente paroît avoir été utile contre cette maladie invétérée (1) : et plût au ciel que nous pussions quelquefois l'exciter dans les maux anciens et rebelles, de manière à la porter jusqu'au degré où elle seroit salutaire, et à l'empêcher de passer les bornes en deçà desquelles elle deviendroit un moyen de guérison.

J'ai vu chez d'autres malades des douleurs nocturnes des membres et des tophus qui avoient résisté à toute espèce de traitement, être dissipés par une fièvre quelconque, quelle qu'en fût l'origine.

« Les fièvres elles-mêmes, au rapport de Sénèque, soulagent » certaines maladies; et la fièvre, ce qui peut paroître éton- » nant, est souvent avantageuse ». Celse.

Jusqu'à quel point il faut insister sur le traitement anti-syphilitique.

On conviendra unanimement qu'il faut insister sur le traite-

(1) Une fièvre violente me paroît produire, dans les circonstances dont parle Stoll, les mêmes effets qu'on attribue aux décoctions plus ou moins saturées de certains végétaux, que l'on administre dans les maladies syphilitiques rebelles. Ces décoctions ont pour vertu principale de mettre en mouvement le mercure que les malades ont déjà pris en plus ou moins grande quantité; et la différence qu'il y a entre toutes ces décoctions, sans exception, se réduit, sous ce point de vue, à très-peu de chose. Je n'en connois point qui, dans notre climat, fasse céder seule et sans addition de mercure une vérole rebelle, à moins que celui-ci n'ait précédé son usage. (*Note du Trad.*)

ment anti-syphilitique, jusqu'à ce que le virus ait été entièrement détruit. Mais quels sont les signes de cette destruction complète? Est-ce la disparition totale des symptômes? Mais on ne sauroit douter que quelquefois le virus, qui paroît absolument anéanti, n'est seulement qu'affoibli, et qu'il reparoît de nouveau, même long-temps après, sans qu'on se soit exposé à une nouvelle contagion.

Substance des squirrhes.

Nous avons examiné quelquefois les squirrhes douloureux des mamelles, en les disséquant. Leur substance étoit dure, et avoit la consistance et la couleur d'un cartilage mou; il n'y avoit aucune organisation, et le tout paroissoit un corps homogène et cartilagineux.

Os fracturés non réunis.

Nous avons eu dans notre hôpital deux individus qui avoient des fractures. Le premier dérangea souvent dans le commencement son bras fracturé et réduit. La réunion ne s'opéra point, quoique, au bout de quelques jours, il fût plus tranquille, et permit aux parties de l'os de rester en position. L'autre avoit eu un bras et une cuisse cassés. Le bras seul se consolida : cependant, il ne remuoit point ses membres fracturés.

Ouverture d'une femme hydrophobe.

L'examen le plus scrupuleux du cadavre d'une femme morte hydrophobe, après avoir été mordue par un chien enragé, ne nous fit découvrir absolument aucune espèce d'altération.

De la cataracte, etc.

Plusieurs individus, cette année, recouvrèrent la vue par notre secours, au moyen tantôt de l'*extraction*, tantôt de la *dépression* de la cataracte.

L'une et l'autre méthodes ne nous étoient point indifférentes. Nous préférions souvent l'*extraction*, et quelquefois la *dépression*.

Nous ne faisions jamais l'opération par *extraction* lorsque le malade étoit sujet à des douleurs rhumatismales ou arthritiques dans quelque partie du corps, à des maux de tête, à la migraine, à des douleurs vers les tempes, à des ophthalmies fréquentes ou à des érysipèles sujets à récidive, à une toux chronique, à des boutons sur la figure, lorsqu'il avoit les dents ou les gencives en mauvais état; enfin lorsque la cornée d'un des yeux commençoit à s'obscurcir, ou que l'on apercevoit sur l'œil des vaisseaux augmentés de volume ou variqueux. La méthode par *extraction* réussissoit mal ordinairement dans ces circonstances; l'œil s'enflammoit après l'opération, et la vue diminuoit ou même se perdoit entièrement.

C'étoit alors le cas de la dépression seulement.

Nous la faisions avec une aiguille d'argent, terminée, non en forme de pique, mais en cône allongé et mince, et dont le manche étoit gros comme une plume à écrire, de forme cylindrique, et long de sept pouces.

J'ai dit que cet instrument étoit d'argent, mais avec un amalgame considérable de cuivre, pour donner de la fermeté et de la force à sa pointe fine et conique.

On tenoit ce stylet avec deux doigts, et on l'enfonçoit dans l'œil en tournant lentement, de manière qu'il y pénétroit presque avec la seule force que lui donnoit sa masse.

L'œil supportoit la dépression faite de cette manière avec tant de facilité, qu'il avoit à peine besoin d'être bandé, qu'il ne s'ensuivoit aucun accident, et que le malade n'étoit pas obligé de se coucher. Le mieux cependant étoit de couvrir l'œil, parce que souvent il soutenoit très-difficilement l'impression de la lumière.

On faisoit une saignée aux plus robustes, avant ou après l'opération.

Un seul vomit, à plusieurs reprises et avec difficulté, après qu'elle fut faite. Mais il n'en résulta aucun mal, et le cristallin

abaissé, et caché au fond du corps vitré, ne remonta point à sa place naturelle.

Il falloit préparer ceux que l'on opéroit par la méthode de l'extraction. On leur faisoit observer quelques jours auparavant un régime léger, et on les saignoit.

Nous n'étions pas également heureux dans toutes les saisons de l'année. Nous redoutions les constitutions rhumatismales, celles sur-tout où les régions supérieures sont attaquées de préférence aux inférieures.

Il fut très-avantageux d'avoir le ventre libre après l'opération; et nous aimions mieux le tenir dans cet état par des lavemens que par des purgatifs, même les plus doux.

Après une opération chirurgicale quelconque, la douleur de la plaie augmentoit, si le malade n'alloit pas à la selle tous les jours avec facilité.

Il falloit avoir un soin particulier de la salubrité de l'air, et tenir par conséquent dans des chambres particulières ceux que l'on opéroit de la cataracte. Car dans les salles communes l'air n'est pas assez pur; et ils étoient plus exposés aux fièvres épidémiques, ou au moins à des mouvemens fébriles dangereux. Or, une fièvre, quelque légère qu'elle soit, et même seulement éphémère, fera fixer la matière morbifique sur la partie qui est douloureuse et d'avance affoiblie, c'est-à-dire sur l'œil opéré.

Nous avons appris le besoin de ces précautions de l'expérience, et de certains résultats peu favorables, que nous avons su éviter par la suite.

Une heure après l'opération, après avoir examiné l'œil de nouveau pour nous assurer que tout alloit selon nos desirs, nous appliquions un cataplasme fait avec la mie de pain et la pulpe de pommes aigres-douces bouillies dans de l'eau; on ajoute un peu de fleurs de sureau.

En se hâtant d'employer ce cataplasme, on prévenoit l'inflammation, qui avoit lieu quelquefois avant que nous eussions eu recours à ce moyen, et diminuoit ou même faisoit perdre totalement la vue.

C'est ce qui nous engagea à l'appliquer presque indistinctement à tous nos malades, après l'opération.

Tous n'étoient pas également sujets à cette inflammation. Car j'ai vu, dans l'extraction d'une cataracte secondaire, l'œil long-temps et fortement tourmenté avec plusieurs instrumens, sans qu'il s'ensuivît aucune inflammation; tandis que, dans un autre individu, l'extraction de la cataracte, faite avec promptitude, adresse, et sans avoir fatigué sensiblement l'œil, fut suivie d'une inflammation très-grave.

Il me semble avoir observé que ceux qui perdoient une portion de l'humeur vitrée dans l'opération furent plus à l'abri de cette inflammation si redoutable, et de l'absence de laquelle dépend presque tout le succès.

Une fois, la majeure partie de l'humeur vitrée étoit sortie, et l'œil à demi affaissé; vingt-quatre heures après, je le trouvai de nouveau comme dans l'état sain, entièrement plein, et la plaie fermée.

Chez un autre malade, l'humeur aqueuse écoulée fut refournie de nouveau en une demi-heure.

Fin de la troisième et dernière Partie.

DISSERTATION

SUR

LA MATIÈRE MÉDICALE

PRATIQUE.

PLAN.

Cette Dissertation est divisée en quatre paragraphes. Le premier contient quelques généralités ; le second enseigne la manière de prescrire, et les règles à observer sur la forme ; le troisième présente un choix de remèdes ; et le quatrième offre quelques modèles de formules. Ces formules sont moins faites pour être adoptées dans la pratique, que pour servir à en comparer un plus grand nombre.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES REMÈDES (1).

§ PREMIER.

Il faut observer, à l'égard des remèdes, qu'ils doivent être proportionnés à la maladie, faciles à trouver, simples, appropriés à l'âge, à l'idiosyncrasie, au goût et à l'habitude.

Les remèdes doivent être *proportionnés à la maladie*, c'est-à-dire qu'ils ne doivent être ni au-dessous, ni au-dessus d'elle. Car il y a des médecins qui prescrivent des remèdes excellens à la vérité, mais à si petite dose qu'un homme instruit n'en peut espérer aucun effet : par exemple, si dans une maladie aiguë on ajoutoit à une mixture une si petite quantité de nitre qu'il n'en entrât que quelques grains dans chaque dose.

Faciles à trouver : dans les grandes villes on se procure tout facilement : mais dans les campagnes, un médecin ne doit choisir et prescrire, autant qu'il lui est possible, que les choses que l'on a sous la main.

Simples : on a beaucoup péché contre la simplicité des remèdes, non du temps d'Hippocrate, qui prescrivoit les plus

(1) On trouvera à la fin de la dissertation un tableau comparatif de l'ancienne et de la nouvelle nomenclature des remèdes que l'auteur emploie.

simples, mais dans le commencement de ce siècle et dans le siècle précédent. Et de nos jours encore on voit quelques médecins qui s'efforcent mal à propos de rassembler dans une seule et même formule les substances opposées à tous les symptômes d'une maladie : car on rencontre souvent des formules où l'on compte plus de vingt substances différentes. Assurément celui-là ne connoît pas la maladie, qui compose une formule qui va au-delà du besoin.

Appropries à l'âge : tout remède ne convient pas à tout âge, ni toute espèce de formule. Ainsi l'enfance et l'âge suivant rebutent les poudres et les décoctions, et s'accommodent mieux des mixtures, des sirops et des substances que l'on peut administrer sous forme sirupeuse. Autre chose convient au jeune homme, autre chose à l'homme fait.

A l'idiosyncrasie : il y a sur-tout des hypocondriaques ou des femmes hystériques qui ne peuvent supporter l'assa-fœtida, le castoréum, etc. On rencontre même des individus qui ont pour le quinquina une répugnance très-réelle, dont on ne peut rendre raison.

Au goût, s'il est possible : car il importe à l'honneur du médecin, et souvent aussi au bien du malade, de flatter le palais des personnes délicates.

A l'habitude : car il n'est presque point d'endroit où l'on n'aime de préférence certaines formules et certains médicamens, dont le jeune médecin particulièrement doit se procurer avec soin la connoissance, sans même en excepter les choses qui seules seroient insuffisantes, et demandent à être unies à d'autres pour pouvoir vaincre le mal. Par exemple, il est d'usage dans les maladies aiguës de prescrire des mixtures, quoique le traitement consiste principalement dans beaucoup de boissons délayantes et émollientes. Cependant, puisque c'est l'usage, nous ne devons pas les négliger.

A ces observations générales sur les remèdes appartiennent aussi les avis suivans :

1°. Ce que les malades conservent de leur manière de vivre et de se nourrir doit concourir avec l'action des médicamens.

Qu'elle soit donc en opposition avec la nature du mal : autrement on sera trompé dans les effets. Par exemple, si on emploie des délayans, que le régime le soit aussi et non pas trop nourrissant : si ce sont des calmans, qu'on les seconde par la manière de vivre, c'est-à-dire par le repos.

2°. Il ne faut pas avoir recours aux remèdes pour toute espèce d'incommodité légère, parce que souvent le repos seul, une manière de vivre et une diète convenables la feront disparoître.

3°. Ne donnez pas des remèdes qui soient plus forts que la maladie : car si dans une diarrhée légère, un mal de tête, une douleur de membre, etc., vous recourez aussitôt à de violens purgatifs, etc., vous ferez plutôt du mal que du bien.

4°. Ne donnez point de remèdes dans les maladies imaginaires. On voit sur-tout des hypocondriaques qui se croient toujours malades. D'autres le sont en effet ; mais ils voudroient se porter mieux que leur âge et leurs forces ne le permettent : il faut leur conseiller, au lieu de médicamens, le régime de vie qui convient et à leur âge et à leurs forces. Enfin, il y en a qui, parce qu'ils ont été infectés jadis de quelque virus, s'imaginent toujours en conserver encore quelque reste : on ne leur prescrira aucun remède, mais on cherchera à les désabuser, ou seulement, si les circonstances l'exigent, on ne leur permettra que les plus doux.

5°. Il ne faut jamais donner de remèdes curatifs dans des cas de maladies incurables, par exemple, dans le cancer, dans les scrophules, dans le squirrhe invétéré, etc., ou du moins que ce ne soient pas des remèdes énergiques : car le traitement doit être tel que, s'il ne réussit point, au moins il ne nuise pas. Les jeunes médecins sur-tout doivent être sur leurs gardes, pour ne pas se charger de malades desquels des médecins expérimentés ont déjà désespéré, ou, s'ils s'en chargent, pour ne pas trop promettre : car ils pourroient par là compromettre beaucoup leur réputation. Celui-là réussira certainement le mieux, qui sera le plus sincère ; et quoique la prudence lui défende quelquefois de dire la vérité au ma-

lades, il doit la déclarer aux parens à qui il importe de la savoir : c'est ce qui a lieu sur-tout pour les phthisiques.

6°. Les remèdes ne doivent pas être non plus moins puissans que la maladie. En effet, il y a des médecins, même fort instruits, qui, par défaut d'expérience auprès du lit des malades, ne connoissent pas les forces de la nature, sont si timides dans la prescription des doses, que les meilleurs remèdes ne produisent aucun effet.

7°. On ne doit pas changer les remèdes, ni les augmenter sans nécessité. Certains médecins changent de médicamens, ou en augmentent la dose tous les jours, et quelquefois deux fois par jour, afin, disent-ils, de produire un effet. Ignorent-ils donc que l'état de la plupart des maladies change à des époques et dans des périodes déterminées? Un bon médecin doit connoître la nature des maladies, et les périodes de leur changement d'état, afin de savoir à quelle époque il peut espérer que le malade sera soulagé.

8°. Préférez les médicamens communs aux médicamens précieux, ceux qu'on trouve chez soi à ceux des pharmacies, à moins que les malades n'aient plus de confiance dans les uns que dans les autres.

9°. Préférez aussi les médicamens agréables à ceux qui déplaisent, ceux qui sont éprouvés à ceux d'une vertu encore incertaine. Attachez-vous à plaire au goût, sur-tout pour l'enfance, l'âge suivant et les personnes délicates : par exemple, combinez le quinquina avec d'autres substances, afin qu'on le prenne volontiers, ou du moins sans beaucoup de répugnance.

10°. Bannissez entièrement de vos formules les substances qui ne sont plus en usage, comme la poudre de corne de cerf, le bézoard, les pierres précieuses, les momies, la fiente, etc. On voit encore des gens recommander le crottin de cheval contre le tétanos; et pourquoi, si tous les émolliens produisent le même effet? D'autres recommandent les excrémens humains contre la goutte, l'or fulminant contre la rage, l'iléus, les obstructions opiniâtres, etc., quoique ce ne soit qu'une matière inerte, ou qui ne purge qu'à raison d'une substance saline qui

lui est simplement adhérente. D'autres vantent le clou de Saint Ruppert comme un préservatif universel, différentes amulettes, et une infinité de folies de ce genre.

11°. Il faut prendre garde de pécher contre les lois de la chimie : ce dont nous parlerons plus bas.

§ II.

Manière de prescrire, et règles à observer sur la forme.

La manière de prescrire varie à raison de la dose et de la forme, qui elles-mêmes varient à raison de la maladie, de l'organe affecté, de l'âge, du sexe, etc.

POUDRES.

Commençons par les *poudres*. Elles se prennent à l'intérieur, ou bien on les emploie extérieurement pour les sachets, les fumigations, les bains, les dentifrices, ou tout autre but chirurgical.

La *matière* d'une poudre est toute substance qui, seule ou avec addition d'une autre, est susceptible d'être pulvérisée : ainsi les huiles distillées, le camphre, le musc, le castoréum, les extraits se réduisent en poudre en leur joignant une autre substance; il faut au savon médicinal une dose quadruple pour qu'il se pulvérise bien, et même pour les enfans on le prescrit avec une dose sextuple d'yeux d'écrevisses.

La *dose* des poudres à prendre intérieurement ne doit pas être au-dessous de huit ou dix grains, ni excéder un gros. Ainsi les feuilles et les fleurs ne se prescrivent même pas à cette dernière quantité, parce qu'elles feroient un trop grand volume : mais on ne doit pas non plus prescrire des substances en poudre à une dose moindre, à moins qu'elles ne soient très-légères ou combinées avec un autre constituant. Par exemple, l'extrait d'aconit se donne à la dose d'un grain avec addition de huit grains d'yeux d'écrevisses ou de sucre; le mercure doux avec un peu de sucre; mais il est plus prudent de n'administrer

les préparations mercurielles que sous forme de pilules. Dernièrement dans notre hôpital nous avons porté jusqu'à un gros la dose des fleurs de zinc, que l'on ne donnoit au commencement que par demi-grain avec le sucre, la magnésie, les yeux d'écrevisses. Le kermès minéral se donne toujours à la dose d'un demi-grain : car à la dose d'un grain il excite souvent le vomissement. Le soufre doré d'antimoine et le tartre émétique se prescrivent de la même manière. On commence par arroser le camphre d'un peu d'esprit de vin, et ensuite on le réduit en poudre à l'aide du sucre. L'ipécacuanha, comme sudorifique, se donne par demi grain avec du sucre, de même que le musc, le castoréum et l'opium avec les yeux d'écrevisses.

La forme est une poudre très-fine, ou une poudre moins fine, ou une poudre grossière. Cette dernière s'emploie pour les fumigations, les sachets, les décoctions, les infusions, les cataplasmes, les vins médicinaux.

La dose des poudres à appliquer extérieurement varie : ainsi pour un vin médicinal, ce sera depuis une once jusqu'à deux ; pour des fumigations depuis demi-once jusqu'à une once; pour un cataplasme, suivant l'endroit sur lequel on l'appliquera ; par exemple, si c'est sur tout l'abdomen, alors une livre suffira ; pour des bains artificiels il en faudra depuis une livre jusqu'à trois. Exemple :

℞ *Foie de soufre*. . . . . une livre.

Bon pour trois fois.

On détermine la dose de la poudre, ou avec précision, au poids, pour les substances qui agissent fortement à petite dose; ou moins exactement, comme avec la pointe d'un couteau ou une cuiller à café, si c'est une poudre absorbante ou fortifiante.

DÉCOCTION.

La décoction est un médicament interne, liquide, préparé par la coction dans un menstrue liquide.

La matière servant aux décoctions est très-variée. Ce sont

premièrement tous les végétaux, racines, écorces, bois, herbes, feuilles, tiges, fleurs, fruits, semences : secondement les parties solides des animaux, comme la râpure de corne de cerf et celle d'ivoire, les tortues, les vipères, les limaçons. L'illustre de Haën employoit pour la toux convulsive qui provenoit d'une acrimonie acide la formule suivante :

℥ *Limaçons de jardin*, n°. XX.

Faites bouillir pendant $\frac{1}{2}$ *d'heure dans une demi-livre de bière.*

On fait aussi pour les phthisiques des décoctions de pieds de veau et de mouton : mais on a tort, parce qu'elles chargent l'estomac, et qu'elles augmentent la toux. Troisièmement, dans le règne minéral, on emploie aussi pour des décoctions l'antimoine, le mercure et dés sels. On renferme l'antimoine dans un nouet, et on le fait bouillir pendant quatre heures : sur la fin on ajoute les espèces des bois. Le mercure, comme anthelmintique, doit subir une ébullition de deux heures. Les sels s'ajoutent souvent aux décoctions fondantes eccoprotiques. Exemple :

℥ *Racines de chiendent,*
Tamarins, de chaque . . . . . une once.
Faites bouillir pendant une heure et ajoutez sur la fin.
Crême de tartre . . . . . deux gros.

La matière qui sert d'excipient n'est pas toujours la même; c'est de l'eau simple ou distillée, du lait, du petit-lait, du vinaigre, du vin : cependant ces deux derniers servent plus souvent pour des infusions.

La proportion entre l'ingrédient et l'excipient d'une décoction sera d'une once ou d'une demi-once pour une livre du liquide qui sert d'excipient, à moins qu'une raison particulière ne la fasse déterminer différemment, par exemple, si on prescrivoit de la racine de salep ou des fleurs d'arnica. En effet l'arnica excite, quand on le donne à plus de deux gros, des nausées et des cardialgies très-cruelles, à moins qu'on ne l'em-

ploie contre un état soporeux ou un état de putridité ; et dans ces cas nous le portions dans notre hôpital jusqu'à une once. J'ai dit qu'en général *la proportion* étoit d'une once par livre : quelquefois cependant, quand on veut avoir plutôt un extrait liquide qu'une décoction, on augmente la proportion, et on la fait aller jusqu'à une demi-livre. Exemple :

℥ *Racines de chiendent.* . . . . . une demi-livre.
Faites bouillir pendant une heure et demie dans une suffisante quantité d'eau. Passez en exprimant fortement, et ajoutez à la décoction, qui doit être d'une livre :

Terre foliée de tartre en liqueur. . deux gros.

Sirop des cinq racines apéritives. . une once et demie.

La quantité s'évalue pour les racines et les semences par le poids, pour les herbes par poignées, pour les fleurs par pincées. Pour une livre de liquide on mettra une ou deux poignées d'herbes, ou deux pincées de fleurs, ou un gros et demi de semences. La manière de déterminer la quantité d'une décoction varie, et il y en a deux principales : ou le médecin indique la quantité de liquide à employer, et prescrit de faire bouillir jusqu'à réduction à moitié ou au tiers ; ou bien il laisse au pharmacien le soin de doser l'excipient, et ne fixe que le temps que doit durer la coction et la quantité de la décoction faite. Quant au temps que doit durer la coction, on fera bouillir l'antimoine quatre heures, le quinquina deux, des racines et autres parties de végétaux une demi-heure ou un quart d'heure. La quantité de la décoction doit être telle qu'on puisse la prendre en vingt-quatre heures : elle n'excédera donc pas alors une livre et demie, ou quatre livres si elle doit tenir lieu de boisson ordinaire.

La dose à prendre à chaque fois est déterminée de manière que le malade boive deux, trois, quatre fois par jour, ou toutes les deux ou trois heures, plein une tasse ou une demi-tasse à café, ou, ce qui revient au même, deux, trois, et jusqu'à quatre onces. On spécifiera non-seulement la dose de l'in-

grédient, mais encore sa préparation préliminaire, comme la râpure, la contusion, la macération. Exemple :

℥ *Bois de Gaïac râpé* . . . . . une once.

Versez dessus une suffisante quantité d'eau, bouchez le vase, laissez infuser à chaud pendant vingt-quatre heures, et ensuite faites bouillir pendant une heure.

On spécifiera aussi la manière de faire bouillir, à vaisseau fermé ou à vaisseau ouvert, s'il faut couler la liqueur, l'exprimer plus ou moins, se servir de la presse, clarifier. Je donne pour exemple le petit-lait clarifié selon les règles.

On donne les décoctions ou seules, ou avec d'autres substances, comme un sirop, un sel, du savon, du rob; ainsi dans une livre et demie de décoction passée on mettra deux onces de sirop ou même trois; on mettra plus ou moins d'un sel, selon sa nature.

Il y a encore quelques autres espèces de décoctions. Telles sont les *tisanes* dont les grains forment l'ingrédient, et le *pochet* ou la seconde décoction (pour servir de boisson ordinaire) des mêmes espèces qui ont servi pour faire la première destinée à être prise à des temps déterminés. Tels sont encore les *bouillons*, si on a employé des parties d'animaux : si on a fait de la gelée, ces *bouillons* s'appellent alors des *restaurans*.

INFUSION.

L'infusion est un médicament interne, liquide, préparé par simple infusion dans un menstrue liquide.

L'infusion se fait à froid ou à chaud. Une infusion de fleurs ou d'herbes dans l'eau bouillante s'appelle *thé;* on la fait pour l'ordinaire chez les malades, le pharmacien fournissant seulement les plantes prescrites. Souvent il y a dans la même formule décoction et infusion, quand le médecin prescrit des substances dont les unes exigent la première préparation, et les autres la seconde seulement. Exemple :

℥ *Feuilles de guimauve* . . . .
de mauve . . . . . } āā une poignée.

Faites bouillir pendant un quart d'heure dans une s. q. d'eau Ajoutez sur la fin,

Fleurs de bouillon blanc . . . . . une pincée.

Laissez infuser pendant un autre quart d'heure.

L'infusion se fait à froid de préférence, quand on veut extraire quelque principe par le moyen du vin ou de la bière; alors c'est une infusion vineuse ou un vin médicinal, ou une bière médicamenteuse.

L'infusion à froid du quinquina et de plusieurs autres amers est peut-être aussi préférable : du moins la saveur du quinquina se fait-elle beaucoup plus sentir de cette manière que dans une décoction. Voici une formule :

℞ *Quinquina en poudre* . . . . . une once.

Broyez dans un mortier de marbre, en versant dessus peu à peu quelques onces d'eau. Ajoutez ensuite une livre et demie d'eau, remuez souvent, et laissez infuser à froid pendant vingt-quatre heures. On passe la liqueur avant d'en faire usage.

On prépare aussi les infusions à froid, en tenant dans l'eau ordinaire, ou dans le vin, ou dans la bière, les substances enfermées dans un linge.

On emploie en *infusion* des herbes, des fleurs, des racines, et toutes les substances dont la vertu réside dans un principe volatil. Il y a des substances dont les propriétés ne résident point dans un principe volatil, mais fixe, et qui cependant n'ont besoin que d'être infusées, parce qu'elles se dépouillent facilement de ce principe. Telles sont les fleurs de mauve, de guimauve, etc. (1).

L'infusion, de même que la décoction, ne doit être faite qu'à une *quantité* telle qu'elle puisse être prise dans les vingt-quatre

(1) La rhubarbe perd par la décoction ses propriétés fondantes, et en acquiert de stimulantes : les feuilles de séné doivent toujours seulement infuser et jamais bouillir.

heures, et même en dix heures dans la saison de l'été, parce qu'elle se corrompt alors facilement.

La dose, pour chaque fois, est depuis deux onces jusqu'à quatre, ou depuis une demi-tasse jusqu'à une tasse entière, toutes les deux ou trois heures, ou même toutes les heures. Quand une infusion doit être bue toute entière en une seule fois, on l'appelle potion; et ordinairement c'est pour les purgatifs qu'on emploie cette forme, qui ne doit pas excéder quatre onces. Les plus connues sont l'eau laxative du dispensaire de Vienne, à trois ou quatre onces de laquelle on ajoute deux ou trois gros de sel; ensuite l'hydromel des enfans, qui est de trois ou quatre onces, dont on fait prendre toutes les heures ou toutes les deux heures une demi-tasse jusqu'à ce qu'il commence à purger.

CLAIRET.

Le clairet (claretum) est une infusion qui doit être d'un goût, d'une odeur et d'une couleur agréables. Des fleurs de roses rouges ou de grenades, etc. avec quelque sirop agréable, font un clairet, de même que des conserves mises en infusion.

JULEP.

Le *julep* est un médicament interne, liquide, transparent, d'un goût, d'une odeur et d'une couleur agréables, fortifiant, et le plus souvent fait pour tromper la soif.

On prend de l'eau distillée simple, ou quelqu'autre eau amie des nerfs, et on y mêle des sirops agréables, ou un oléo-saccharum, ou des jus récens acides et doux. Je donnerai pour exemple de l'eau de fraises ou de cerises avec du sirop de groseilles ou de mûres, etc.

La quantité d'un julep s'étend depuis une livre jusqu'à deux.

SUCS EXPRIMÉS.

Les sucs exprimés des végétaux sont un médicament interne liquide, tiré par expression des plantes, des feuilles et des racines.

Toute espèce de plante n'est pas propre à remplir le but que l'on se propose, mais seulement celles qui sont succulentes, savonneuses, anti-scorbutiques (ces dernières seulement quand elles sont fraîches.) Telles sont la racine de dent-de-lion (et même cette plante toute entière), les racines de chicorée, d'endive, de laitue, de pourpier, le bécabunga, le cresson de fontaine, le cerfeuil, l'oseille de l'une et de l'autre espèces. On ne prescrit pas ces sucs en tout temps indifféremment, mais au printemps seulement; dans les autres saisons on les remplace par des conserves des mêmes plantes.

La dose ordinaire des sucs est de trois ou quatre onces; on ne doit pas excéder. On les donne seuls, ou avec d'autres substances également indiquées, comme un sel neutre, le sirop des cinq racines apéritives, de cannelle, de menthe, de camomille, ou avec un oléo-saccharum.

La manière la meilleure de les prescrire consiste à faire prendre des racines ou des plantes en quantité suffisante pour en obtenir tant d'onces de sucs. Il y en a qui spécifient la quantité de laquelle on doit exprimer une ou deux doses de sucs.

Les précautions à prendre relativement à ce genre de remèdes, sont:

1°. De ne pas les prescrire à ceux qui ont l'estomac débile, au moins à jeun, mais après le déjeûner ordinaire et en divisant les doses.

2°. Les malades qui ne supportent pas les sucs des plantes fraîches supportent quelquefois les conserves de ces plantes en infusion, ou même en décoction dans du petit-lait. Exemple:

℞ *Conserve d'oseille* . . . . . une once.
Faites infuser dans une livre de petit-lait, passez avec expression et ajoutez, *etc.*

3°. Quand ils ne supportent pas même l'infusion, alors on fait cuire ces plantes fraîches dans du bouillon gras: mais il faut auparavant les exprimer, à moins que ce ne soient des plantes potagères ordinaires, pour lesquelles l'expression devient inutile.

MIXTURE.

La mixture est un médicament interne, liquide, que l'on prépare par le seul mélange de diverses substances.

On distingue la mixture en simple et en concentrée.

La matière de la mixture, ou les substances que l'on mêle à l'excipient, sont 1°. celles qui se pulvérisent aisément et agissent à petite dose; 2°. celles qui sont molles, comme les électuaires, les robs, les pulpes, certaines confections, les sirops, les baumes; 3°. des liquides concentrés, tels que les élixirs, les essences, les teintures, les esprits, les huiles essentielles, les sucs, les baumes liquides.

L'excipient est de l'eau de fontaine, de l'eau distillée, simple, aromatique, une infusion, une décoction.

La totalité d'une mixture va depuis cinq onces jusqu'à huit ou dix, et jamais elle n'excède une livre. Le malade en boit une tasse de deux onces jusqu'à quatre, toutes les deux ou trois heures, et même toutes les heures.

La quantité de la mixture doit être telle, qu'on puisse la consommer en vingt-quatre heures, soit parce qu'elle pourroit s'altérer, soit parce que les changemens qui surviendroient dans l'état du malade obligeroient à y ajouter ou à en retrancher quelque chose. C'est par cette raison que l'on change si souvent les mixtures, et dans les maladies aiguës et dans les maladies chroniques.

On ne prescrit pas des mixtures à toute espèce de malades, mais principalement aux enfans, aux sujets foibles et délicats qui prennent difficilement les remèdes: car les liquides s'avalent plus aisément que les solides. Enfin on doit éviter d'y faire entrer des substances inertes, ou celles qui sont d'un trop haut prix. Elles admettent les sels: mais il est contraire aux lois de la chimie de vouloir en masquer le mauvais goût par l'addition des acides minéraux, tels que l'esprit de nitre dulcifié, l'esprit de vitriol.

Une mixture concentrée s'appelle aussi quelquefois *gouttes*. La quantité pour une seule prescription est ordinairement d'une

demi-once jusqu'à une once. La dose n'excédera jamais cent gouttes: communément c'est vingt, trente gouttes, deux ou trois fois par jour. La matière des gouttes se trouve presque toujours toute préparée dans les pharmacies ; par exemple les esprits, les essences, les teintures, les huiles, les baumes : mais on peut aussi employer d'autres substances que l'on dissout pour cet effet dans de l'esprit de vin ; tels sont les résines, les gommes-résines, le camphre, etc.

ÉMULSION.

L'émulsion est un médicament interne, liquide, que l'on extrait, par la trituration, à l'aide d'un menstrue liquide, des substances oléoso-mucilagineuses.

On prescrit des émulsions pour rafraîchir, adoucir, ramollir. L'excipient est ou de l'eau simple, ou une infusion, ou une décoction, ou du petit-lait : la *matière* proprement dite, des amandes et des graines oléoso-mucilagineuses.

On y en ajoute d'autres quelquefois, par exemple des sirops : mais parmi les sels, il n'y a guère que le nitre dont on fasse usage. En général, il ne faut rien mettre dans une émulsion qui en altère le goût ou la couleur. La quantité est depuis quatre onces jusqu'à une livre: on ne les garde pas plus de vingt-quatre heures dans les temps ordinaires, et moins en été.

ÉLECTUAIRE.

L'électuaire est un médicament interne, d'une consistance épaisse ou de celle du miel, composé de différentes substances, excepté de sirops.

La consistance d'un électuaire peut être ou molle ou épaisse. Dans le premier cas, on lui donne aussi le nom de conserve (*conditum*), parce qu'on y fait entrer des choses conservées (*condita*), comme les thériaques, etc.

La quantité est depuis deux onces jusqu'à quatre. La dose varie selon la nature des composans : ou une cuillerée à café, ou une cuillerée ordinaire; gros comme une aveline, comme une muscade, comme un gland. Si la consistance est épaisse,

c'est presque toujours gros comme une fève, deux ou trois fois par jour.

La matière propre de l'électuaire est une poudre, un extrait, une pulpe, des essences, des huiles, des baumes. C'est le pharmacien qui juge de la quantité de sirop nécessaire, et on se contente d'écrire sur la formule, *en quantité suffisante* pour faire un électuaire de telle ou telle consistance.

Il est très-rare que l'on donne des électuaires dans les maladies aiguës ; mais ils sont très-usités dans les maladies chroniques, comme toniques, stomachiques, emménagogues, vermifuges, fébrifuges, anti-spasmodiques, etc.

BOL.

Le bol est un électuaire épais que l'on doit prendre en une seule dose. La *quantité* d'un bol est d'un demi-gros, d'un gros, et tout au plus d'un gros et demi : cette dernière dose convient rarement.

C'est sous cette forme que l'on donne les opiatiques, certains purgatifs, et tout médicament mou ou en poudre qui, pris seul, seroit âcre ou exciteroit des nausées, ou offenseroit les voies de la déglutition. On prescrit le bol une fois ou deux dans un même jour. La forme de bol ne convient ni aux personnes délicates, ni aux fébricitans, ni à ceux dont l'esprit est aliéné, ni à ceux qui y répugnent faute d'habitude, ni aux enfans.

LOOCH OU ECLEGME.

Le looch est un électuaire de consistance molle, un peu plus épais que le sirop.

La dose en est arbitraire ; on en prend dans les maladies de la bouche et de la gorge une petite cuillerée plus ou moins souvent, on la retient dans la bouche, et on l'avale peu à peu. Quelques médecins prescrivent les loochs dans les maladies de la poitrine et de la trachée-artère : mais certainement c'est un moyen nul ou nuisible.

Les composans du looch sont tous les mucilagineux, les huiles, les sirops, mais jamais les poudres.

La conserve (et aussi la confection) est une substance végétale, et particulièrement des racines confites dans du miel ou du sucre. Dans la *confection* ce sont des baies que l'on prépare ainsi, et dans la *conserve* des fleurs et des feuilles.

OLÉO-SACCHARUM.

L'oléo-saccharum est formé d'une huile essentielle que l'on reçoit à la dose de quelques gouttes sur un morceau de sucre.

PILULES.

Les pilules sont un médicament interne, dont on fait de petits globules du volume d'un pois.

On en prescrit de purgatives, d'emménagogues, de fortifiantes, de calmantes, d'anti-spasmodiques. Elles ne sont point d'usage dans les maladies aiguës, mais seulement dans les chroniques. On les compose de toutes les substances qui sont efficaces à petite dose, et susceptibles d'être réduites en globules : ce qui exclut les sels, si ce n'est quelques-uns qui ont ces propriétés, par exemple, les fleurs de sel ammoniac. Elles agissent mal pour procurer le vomissement. On n'en donne point aux enfans ; et en général, il faut demander aux malades si cette forme de médicament leur conviendra : car un grand nombre ne peuvent s'en accommoder, si ce n'est quand il s'agit de faciliter le sommeil.

La matière des pilules se trouve toute préparée dans les masses officinales : savoir, les savons, les résines, les extraits résineux solides, les sucs épaissis, les poudres actives à petite dose, les mercuriaux, les amers fétides.

L'excipient varie selon la nature de la matière elle-même, et selon sa consistance. Ainsi ce sera un sirop, du miel, un baume, de la térébenthine, des essences, des teintures et des esprits.

La masse de chaque pilule est depuis un demi-grain jusqu'à trois grains.

Le nombre est depuis une pilule jusqu'à six, rarement jusqu'à huit.

La masse totale des pilules ne doit pas excéder une once, elle ne doit pas non plus être trop petite, parce que dans les maladies chroniques, où elles sont le plus ordinairement usitées: on ne doit attendre un changement, et par conséquent une nouvelle indication, qu'au bout d'un temps assez long.

On est dans l'usage d'envelopper les pilules avec des feuilles d'or ou d'argent; mais c'est mal à propos, puisque cette enveloppe ne facilite point l'action du médicament, et que souvent même ces pilules, ne se dissolvant point dans l'estomac, sont rendues par les selles comme on les avoit prises. C'est ce que nous observâmes à l'égard des pilules d'Hoffmann, sur un particulier qui en avoit pris vingt-quatre, que l'on retrouva dans ses matières sans aucune altération.

TROCHISQUES.

Les trochisques ou pastilles sont un médicament solide, sec, composé d'une matière sèche réduite en poudre, dont on forme une pâte avec un liquide quelconque: on divise cette pâte en petites parties de toute sorte de figures, excepté la figure ronde, en sorte qu'on pourroit les appeler des pilules non rondes.

On les prescrit dans certaines maladies de la bouche, du gosier, de la tête, de la trachée-artère; dans la toux gutturale; contre la fétidité de la bouche, provenant de la carie des dents, du scorbut, de la phthisie, de la vérole, quand il y a salivation, et même quand elle n'existe pas, si elle est près d'avoir lieu, ou qu'il y ait des ulcères vénériens. On les emploie encore comme stomachiques, pour purger les enfans, pour chasser les vers. A l'extérieur, on s'en sert pour des fumigations.

L'excipient est un mucilage, un baume, rarement un sirop, jamais le miel. La quantité de chaque trochisque est depuis trois grains jusqu'à un demi-gros, et la quantité totale depuis deux onces jusqu'à quatre.

MORSULES.

Les morsules sont un médicament interne, sous forme sèche. On les fait le plus ordinairement quarrés. Il entre dans leur composition différentes espèces; plus, du sucre cuit en consistance de tablette.

Les tablettes et les rotules n'en diffèrent que par la forme; elles ont les mêmes propriétés : il faut qu'elles soient cassantes, d'une odeur et d'une saveur agréables, et qu'elles fondent dans la bouche.

La dose est depuis vingt-quatre grains jusqu'à un ou deux gros. On en prescrit aux enfans, et souvent à des adultes, dans des cas de gale ou de maladie syphilitique.

REMÈDES EXTERNES.

On appelle *remèdes externes* ceux que l'on applique à l'extérieur du corps, sous forme de bain, de lavement, d'aspersion, d'épithème, de cataplasme, de fumigation, d'emplâtre, de cérat, d'onguent, de baume odorant, de liniment, etc.

BAIN.

Le bain est un médicament externe qui, sous la forme d'un liquide ou d'une vapeur humide, sans l'intermède d'aucun véhicule ni d'aucune injection, produit son effet en mouillant la superficie externe du corps.

Il y a le bain chaud, le bain froid, le bain simple d'eau douce, le bain d'eau minérale, le bain de vin, le bain composé d'une manière quelconque, le bain de vapeurs, la douche (et celle-ci est ou chaude, ou froide, ou simple, ou médicamenteuse), le bain de sable, celui de cendres gravelées, celui de sel marin, celui de boues thermales.

BAIN CHAUD.

Le bain chaud n'est quelquefois qu'un demi-bain, un bain de siége à l'eau simple, ou coupée avec un huitième de lait, ou rendue médicamenteuse par le moyen de certaines plantes.

Les précautions à prendre pour qu'un bain chaud fasse du bie, sont :

1°. Qu'il ne soit point trop chaud, à moins qu'on n'ait l'intention d'exciter la sueur.

2°. De l'interdire à ceux qui ont de la saburre dans l'estomac ou dans les intestins ;

3°. A ceux qui ont la fièvre ;

4°. Aux pléthoriques, à cause du stimulus de la chaleur et de la raréfaction des humeurs ;

5°. A ceux qui éprouvent une perte de sang non naturelle : ce qui ne comprend point l'évacuation menstruelle.

6°. De ne les point prendre aussitôt après le repas, lorsque l'estomac est plein, mais le matin ou le soir, lorsque la digestion est faite. L'oubli de cette précaution a souvent occasionné l'apoplexie. C'est par cette raison que presque tous les ans on compte un assez grand nombre de personnes mortes apoplectiques parmi les malades qui fréquentent les eaux thermales voisines de Vienne.

Observez qu'on est dans l'usage de purger d'abord et de saigner ceux à qui on veut faire prendre les bains. Quoiqu'il convienne de purger ceux qui ont des humeurs à évacuer, et de saigner les pléthoriques, cependant cette coutume est mauvaise et nuisible comme règle générale.

Le *pédiluve* ou bain des pieds et des jambes est communément employé dans les cas de céphalalgie : mais quand la céphalalgie est un symptôme de la fièvre ou de la pléthore, non-seulement il ne produit aucun bien, mais même il devient nuisible en augmentant la fièvre et en raréfiant les fluides. Le bain de pieds est également inutile dans la céphalalgie nerveuse. Mais il est très-avantageux dans celle que produisent les humeurs quand elles se portent vers la tête, dans la rigidité du corps. On le prend tiède, et le relâchement qu'il procure fait disparoître la trop grande résistance que les parties inférieures opposent à l'abord du sang. C'est souvent le seul et le meilleur remède dans les hernies étranglées, dans l'inflammation et

dans l'entéritis : mais il faut avoir l'attention de l'employer tiède et non pas chaud.

Les bains froids sont un excellent tonique ; on les a toujours à sa disposition, quand les autres toniques sont impraticables. En effet, il y a des cas où, l'irritabilité se trouvant jointe à la foiblesse, les doux fortifians qui n'irritent point et n'ont aucune acrimonie sont singulièrement indiqués, et tels sont les bains froids.

Ces bains sont utiles après des hémorrhagies considérables ; pour les femmes, après des règles trop abondantes, quand elles sont sujettes aux fausses couches par trop de relâchement et de foiblesse des vaisseaux de la matrice : dans les suppressions de règles, dans la maladie hypocondriaque et dans l'hystéricisme *sine materie*, dans la foiblesse qui suit les longues maladies ou les évacuations excessives de sang, dans la disposition aux fluxions, dans le rachitis dont ils deviennent souvent le remède unique, les enfans se refusant à tout autre, ou n'en faisant aucun de la manière convenable. Enfin, ils sont très-avantageux contre le catarrhe, dans les toux catarrhales, séreuses ou bilieuses. Mais il faut les éviter soigneusement dans toute espèce d'inflammation.

Indépendamment de l'usage qu'on en fait dans un si grand nombre de maladies, on les emploie encore localement avec beaucoup de succès dans les contusions. Ils préviennent la meurtrissure, ou la dissipent lorsqu'elle existe déjà, et qu'elle n'est pas trop considérable. C'est même une coutume, parmi le peuple, d'appliquer des substances froides sur les parties qui ont été contuses chez les enfans. Dans les contusions à la tête, et ce qu'on appelle commotion du cerveau, l'usage de l'eau froide est très-efficace pour empêcher les humeurs d'affluer en trop grande abondance, soit qu'il y ait blessure ou non, dans l'état soporeux, dans les cas d'apoplexie, et même lorsqu'il faut appliquer le trépan.

On l'applique alors de la manière suivante : On saupoudre de sel ammoniac et de nitre un morceau d'étoffe proportionné au besoin et à la grandeur de l'endroit contus ; on l'applique

sur la tête, et ensuite on l'asperge d'eau froide, afin que la dissolution du sel se fasse sur l'endroit même, et lui imprime ce sentiment particulier de froid que nous éprouvons lorsque ces sels se dissolvent dans la bouche par la salive. On retire de ce moyen un grand secours, sans cependant négliger les autres qui seroient indiqués. On s'en sert encore avec avantage dans la frénésie et dans la manie produites par les veilles.

Il y a trois manières de faire usage des bains.

La première consiste dans la friction et l'ablution. On l'emploie pour les personnes délicates, les enfans du premier et du second âge, et ceux qui, faute d'habitude, ne peuvent supporter le froid dans le premier moment.

La seconde est le bain de siége. Le malade, après avoir été lavé et frictionné pendant un quart-d'heure ou une demi-heure, se place dans un bain dont la chaleur excède à peine la chaleur naturelle : il laisse écouler successivement cette eau, et la remplace à mesure, jusqu'à ce que le bain, de tiède qu'il étoit, soit devenu froid. On emploie plus communément encore une autre espèce de bain de siége, qui consiste à se frotter d'abord tout le corps, ensuite à entrer dans l'eau froide lentement et successivement, et enfin, quand on y est tout entier, à s'y mouvoir continuellement, soit en nageant, soit de toute autre manière.

La troisième manière de faire usage du bain est l'immersion totale, dans laquelle on réunit le mouvement à l'impression du froid : c'est certainement la meilleure de toutes. Seulement on doit éviter que la poitrine touche l'eau la première. En général il ne faut se baigner qu'à jeun, et quand on n'est ni pléthorique ni hémoptysique.

L'eau froide ou à la glace, bue en grande quantité, est aussi d'un usage excellent dans les fièvres bilieuses : car elle excite le vomissement et les selles, et ensuite des sueurs abondantes. Elle empêche ainsi ces fièvres de dégénérer en putrides ; et même dans les deux espèces de fièvres putrides, elle est utile par sa vertu tonique. Elle est également avantageuse dans les cas où la foiblesse est jointe à l'irritabilité, comme chez les

hypocondriaques, chez ceux qui sont épuisés par les travaux de l'esprit ou par la masturbation, et auxquels le quinquina et les martiaux, quoique très-indiqués d'ailleurs, nuisent à raison de leur stimulus. Alors presque tout espoir de sauver ces malades est fondé sur l'usage de l'eau froide, qui quelquefois, en détruisant par degrés cette excessive irritabilité, fait que les malades supportent même les remèdes dont nous avons parlé. Elle agit en fortifiant et en resserrant les solides, et par là même en détruisant les embarras. Aussi les gens gras s'en trouvent-ils bien, sur-tout en y joignant l'exercice. En sortant d'un pareil bain, on éprouve toujours une certaine agilité, de la facilité dans les mouvemens, et une augmentation de la chaleur du corps.

Le bain de vapeurs agit plus puissamment que le bain chaud et que le bain tiède. Sa propriété d'amollir se manifeste principalement dans les cas de rigidité et d'immobilité des muscles, dans la fièvre rhumatisante, lorsque l'humeur s'est fixée sur une articulation dont le gonflement, après avoir résisté à tous les autres moyens, cède quelquefois complètement aux bains de vapeurs. Ils produisent le même effet dans le raccourcissement des tendons et dans l'immobilité causée par un trop long repos. Ils résolvent puissamment les tumeurs des glandes du sein qui proviennent d'une congestion laiteuse, et font évanouir cette crispation des vaisseaux qui s'oppose à la sécrétion et à l'excrétion du lait. Ils sont aussi très-utiles dans les maladies de la gorge, de l'œsophage et des poumons, et sur-tout dans l'angine, à moins qu'elles ne soient accompagnées d'une fièvre générale, parce qu'alors ils nuiroient en l'augmentant. On les emploie également avec succès contre les exostoses rebelles, pourvu qu'on ne néglige pas les autres remèdes, par exemple, les mercuriaux.

Ce bain se prépare, 1°. avec l'eau simple, dont on reçoit la vapeur en couvrant avec un linge la partie malade; 2°. avec l'eau et le vinaigre; 3°. avec l'eau et les plantes aromatiques; 4°. avec l'eau à laquelle on ajoute à différentes reprises du sel ammoniac, ou de la chaux vive, ou de l'esprit de sel am-

moniac, ou un mélange de cette dernière substance avec le vinaigre.

L'embrocation s'emploie plutôt pour résoudre que pour ramollir, et même pour provoquer la sueur. Elle s'applique en laissant tomber l'eau d'une certaine hauteur sur la partie affectée. Cette hauteur varie; et plus elle est considérable, plus on doit en attendre d'effet.

La matière de l'embrocation est ou de l'eau simple, ou une eau thermale, ou une eau médicamenteuse, froide ou chaude, selon le but que l'on se propose. Pour discuter, on emploie une eau thermale, ou de l'eau simple que l'on rend médicamenteuse; et pour ramollir beaucoup, de l'huile ou de l'eau simple tiède; pour fortifier, de l'eau froide.

L'embrocation est utile contre la rigidité des membres, de quelque cause qu'elle provienne, soit d'une blessure, soit d'une contusion, soit d'une situation trop long-temps gardée, soit d'une lymphe épaissie; contre les tumeurs arthritiques et l'immobilité qui survient à une fièvre vague; après l'apoplexie, s'il en résulte la paralysie d'un membre. Les auteurs attestent encore que la manie a cédé à des embrocations froides.

On rend l'embrocation médicamenteuse de différentes manières. On peut faire dissoudre dans l'eau des boules de mars, de l'esprit de soufre, du foie de soufre, du sel ammoniac, de l'esprit de ce sel, du savon de Venise. On peut y faire infuser ou bouillir des plantes, selon le but que l'on se propose, de fortifier, de discuter, de résoudre, d'amollir.

Lorsqu'on veut employer les embrocations, il faut préparer la partie, en la frottant auparavant avec un onguent dont la vertu soit analogue au but que l'on se propose : par exemple, si l'embrocation doit être résolutive, on frottera la partie avec un onguent également résolutif, tel que celui qui seroit fait avec de l'huile et l'esprit de sel ammoniac.

Les bains artificiels sont ceux dont on rend l'eau médicamenteuse par l'addition de certaines substances. On les rend

tels, 1° en éteignant à différentes reprises, dans l'eau, un fer rouge, ou en se servant de l'eau des forgerons.

2°. En imprégnant l'eau de dissolutions de soufre et de chaux, ce qui forme une sorte de bain sulfureux.

3°. Si on emploie le foie de soufre tout seul. Par exemple, prenez une livre de cette substance; faites-la dissoudre dans trois livres d'eau, et mêlez au reste du bain. Mais ce procédé est plus dispendieux que les bains de Bade préparés par la main de la nature.

4°. Si on fait une décoction ou une infusion de plantes médicamenteuses, par exemple, de celles qui sont céphaliques, ou discussives, ou émollientes.

5°. En ajoutant du lait à l'eau : pour l'ordinaire, la proportion est d'un huitième. Mais ce bain n'a d'autre vertu que celle de ramollir.

6°. On fait encore, et très-souvent, un bain artificiel avec le dépôt des eaux thermales. On frotte la partie avec ce sédiment, on l'expose au soleil, et quand le sédiment est sec, on le mouille de nouveau, et on l'expose au soleil comme la première fois. Ce sédiment est de diverse nature; ou il est de nature argileuse et grasse, ou il est de nature martiale : mais il est toujours résolutif, parce qu'il fortifie et resserre. C'est par cette raison qu'on l'emploie dans l'hydropisie, dans la leucophlegmatie, dans les varices des jambes, dans les ulcères sordides, si toutefois l'hydropisie est locale, comme celle des jambes ou des pieds, ce relâchement partiel des extrémités inférieures étant un reste d'une hydropisie générale.

Notez qu'après l'application de ce sédiment il faut contenir les varices des jambes par un bandage approprié. On ne parvient souvent que par l'usage de ce sédiment thermal à guérir les ulcères qui coulent comme des cautères.

7°. Le bain de sable chaud, dans lequel on met les pieds, produit à peu près les mêmes effets que le sédiment des bains dans l'hydropisie et dans la leucophlegmatie locale.

8°. Le bain de cendres chaudes a les mêmes propriétés que ceux dont nous avons parlé.

9°. Il en est de même de celui de sel marin.

10°. Le bain de terre s'administre en plaçant le malade dans une fosse, et en le couvrant jusqu'à la tête de terre récemment remuée. Van-Swieten en fait un grand éloge, et il l'employa trois fois pour le même individu avec un succès complet : mais assurément il administra en même temps d'autres remèdes qui auront eu la plus grande part dans la guérison. On rapporte que certaines fièvres hectiques ont été guéries par cette méthode, qui agit peut-être par le froid et par l'humidité.

11°. Le bain d'air consiste à exposer à l'action de ce fluide le malade nu en entier ou en partie. C'est une espèce de bain froid qui n'est utile que par le seul sentiment du froid.

12°. Le bain de vin s'emploie à peu près dans les mêmes circonstances que le bain de sable.

13°. Celui de marc de raisin sert pour fortifier et résoudre.

14°. Le bain mercuriel se compose avec une demi-once de sublimé-corrosif sur trente-deux mesures d'eau. Un médecin très-célèbre guérit par ce moyen un domestique de tophus fort anciens qui avoient résisté à tout autre remède.

15°. Le bain de fumier, ou le séjour dans les étables au milieu du fumier. Ce remède dégoûtant vaut tout au plus la peine d'en faire mention. On dit cependant en avoir fait usage dans des cas de tétanos; mais quel fut son effet? c'est ce qu'on n'explique pas. Le peuple emploie encore la bouse de vache : mais certainement nous connoissons des émolliens qui lui sont bien préférables.

DU LAVEMENT.

On appelle lavement tout ce qui s'injecte par le fondement, sous forme de liquide, ou de vapeur, ou de fumée.

On prescrit des lavemens pour purger, ramollir, nourrir,

fortifier, chasser les vers, la fièvre; calmer; comme moyen chirurgical.

1°. Les lavemens eccoprotiques se composent avec des dissolutions de manne, de miel commun, de miel mercurial, de sucre rouge, de sel ordinaire ou d'un sel amer; on y ajoute de l'huile d'olives, de lin, etc. L'excipient est une décoction d'orge, de guimauve, de son, ou un bouillon, ou de l'eau tiède.

Ces lavemens se préparent aisément chez les malades, et presque jamais chez le pharmacien. La quantité pour un adulte est depuis dix onces jusqu'à une livre, et jamais au-delà.

2°. Quand on veut purger, on emploie les mêmes substances dont nous venons de parler, mais à plus haute dose, ou on leur en associe de plus actives. Mais quand il s'agit de procurer plusieurs selles, on se sert de médicamens composés, tels que l'électuaire *hiera piera*, dans lequel entre la racine d'asarum et d'aloès, l'électuaire purgatif, etc. : seulement la dose doit être quadruple de celle que l'on prendroit par la bouche. On fait même souvent dissoudre dans un lavement jusqu'à dix ou douze grains de tartre stibié, quand le canal intestinal est obstrué par des matières fécales endurcies, et qu'on a déjà essayé inutilement les émolliens : car dans les hernies étranglées qui sont récentes et peu volumineuses, on ne doit faire usage que des lavemens émolliens et des cataplasmes sur l'abdomen, indépendamment des anti-phlogistiques internes.

C'est ici le lieu de parler des lavemens de fumée de tabac, que l'on a souvent préconisés dans les hernies étranglées, mais qu'il ne convient presque jamais d'employer, si ce n'est dans celles qui sont anciennes. Leur usage le plus ordinaire, comme excitans, est dans les apoplexies et les morts apparentes.

3°. Pour ramollir, on prend des bouillons non salés, de l'huile d'amandes douces, d'olives, de lin, des émulsions d'amandes, la décoction de guimauve, celle de salep, etc. des dissolutions de gomme arabique, de gomme adragant, de mucilage de semences de coing. La quantité ne doit pas ex-

céder une demi-livre, et on répète le lavement toutes les deux heures, pour qu'il serve de fomentation.

4°. Les lavemens nourrissans ne se font point avec le lait, qui forme beaucoup de matières fécales, mais avec des bouillons soit simples, soit unis avec un jaune d'œuf. Ils sont indiqués pour les apoplectiques qui ne peuvent pas avaler, dans les cas d'angine, de squirrhe à l'estomac, d'endurcissement cartilagineux du pylore, etc. On en donne un d'une demi-livre toutes les deux heures.

5°. On donne en lavement une eau de camomille pour calmer les douleurs qui ont lieu dans certaines maladies, tant internes qu'externes, par exemple, dans le ténesme qui termine la dysenterie. Dans ces circonstances, c'est une mauvaise méthode de faire entrer dans un lavement une once et demie de thériaque d'Andromaque, et de la térébenthine combinée avec un jaune d'œuf, ces deux substances étant évidemment irritantes : il vaut mieux, à la place de ce lavement, en prescrire un avec une dose quadruple de laudanum liquide de Sydenham.

6°. Les lavemens anthelmintiques doivent contenir une dose quadruple des substances dont on ne prend par la bouche qu'une dose simple. Plusieurs d'entr'elles sont d'abord soumises à l'infusion ou à la décoction : mais il est évident que ces lavemens ne peuvent agir que contre les vers ascarides. On en prépare aussi avec de l'huile : mais ceux avec l'infusion de tabac doivent être proscrits, parce qu'ils excitent, comme le tartre stibié, la superpurgation.

7°. On administre la décoction de quinquina en lavement ou sous forme de cataplasme, à ceux qui, par foiblesse ou par idiosyncrasie, ne peuvent la boire ou prendre de l'écorce en poudre. La dose ne doit pas excéder une demi-livre.

On observera encore, à l'égard des lavemens, qu'ils conviennent à tous les âges, et particulièrement aux enfans, dont les maladies ont, pour la plupart, leur siége dans l'abdomen. La quantité sera proportionnée au but qu'on se propose. Un lavement destiné à être gardé long-temps n'excédera pas une demi-livre. Les lavemens émolliens sont préférables à tous

les autres dans les fièvres inflammatoires et dans les hernies étranglées, où il ne faut prendre par la bouche que très-peu de médicamens.

Les lavemens à froid conviennent dans les chutes de rectum, les hémorrhoïdes internes avec relâchement, l'hypocondriacisme et la trop grande irritabilité; on donne aussi alors, avec beaucoup de fruit, des gelées froides.

DE L'ÉPITHÈME.

Tout ce que l'on applique extérieurement au corps, soit fomentation, cataplasme, etc., soit emplâtre, onguent, sinapisme, etc., est un épithème.

1°. La fomentation est ou sèche ou humide. La première consiste dans des sachets remplis de farine de fèves, d'ers, etc.; de fleurs de roses, de sureau, de camomille: on ajoute du sel commun, du nitre, des cendres, du camphre. Quelquefois, après avoir rempli les sachets de cendres seulement, on frotte leur superficie externe avec du camphre. Quand on veut opérer une résolution, on ne les charge souvent que de sel commun.

A la fomentation sèche appartient aussi la cucuphe, qui s'applique à la tête, et est formée ou de plantes, telles que la lavande, la sauge, le romarin, etc., ou de fleurs. On l'emploie communément dans le rachitis, dans l'hydrocéphale, etc. Dans l'hydropisie on en prépare quelquefois des lits entiers.

La fomentation humide est une liqueur chaude, ou émolliente ou discussive, et qu'on applique de différentes manières, avec une flanelle, ou un linge plié en quatre, ou une éponge, ou enfin une vessie de bœuf à demi-remplie.

La matière est de l'eau chaude simple, du lait chaud, du lait rendu médicamenteux avec des plantes, ou du savon quand on se propose en même temps de ramollir et de résoudre. Pour ramollir, on se sert des espèces émollientes, de mie de pain bien pénétrée d'huile de lin: pour résoudre, ce sera de la saumure, du vin, de l'oxicrat, etc.

La fomentation de vapeurs consiste à rassembler et à appliquer sur la partie malade l'eau réduite en vapeurs. Ce seroit

inutilement que l'on feroit bouillir des substances émollientes dans cette eau, puisque le principe qui ramollit n'est point volatil. Il est encore absurde de conseiller la vapeur de l'eau reçue par la bouche dans les pleurésies et les péripneumonies; car les malades ne pourroient la supporter.

DU CATAPLASME.

Le cataplasme est un épithème mou, pultiforme, et qu'on applique de différentes manières. On le prépare avec des plantes, des fleurs, de la farine, par exemple celle de graine de lin, et aussi avec de la mie de pain. On fait bouillir ces substances dans de l'eau simple, dans du lait, dans une lessive, dans de l'oxicrat. Le cataplasme sert le plus ordinairement comme émollient, pour opérer une résolution bénigne dans une partie enflammée, et aussi comme maturatif, lorsque l'inflammation est trop considérable et qu'il y a un commencement de suppuration. On l'emploie encore comme discussif, en le composant de légers irritans, lorsqu'une inflammation étant abattue, le relâchement des vaisseaux continue d'avoir lieu; par exemple, si dans une inflammation des yeux la douleur, la tension, le prurit ont cessé, et qu'il reste encore de la rougeur, le cataplasme discussif est alors indiqué.

Son usage est fréquent dans la pleurésie et dans la péripneumonie, et il convient mieux que le sinapisme ou le vésicatoire. Il est très-indiqué dans l'hépatitis, pour lequel d'autres ont vanté des frictions mercurielles, mais très-mal à propos; car si un pareil moyen réussit, c'est qu'il n'y avoit point d'hépatitis, mais un engorgement chronique du foie, sans fièvre, et le malade n'étant point alité.

Les précautions à prendre sont les suivantes : 1°. le cataplasme ne sera point trop chaud, car la chaleur augmente la fièvre; 2°. il ne sera point sec, ou presque sec, mais humide et comme exhalant une vapeur qui fonde la partie malade; 3°. il doit rester continuellement appliqué, en sorte qu'on remplacera aussitôt par un autre celui qu'on ôtera. Un cataplasme peut durer une

heure et même deux, s'il a l'épaisseur du doigt ; 4°. les espèces qu'on y fait entrer doivent être réduites en poudre.

L'épispastique est une sorte de cataplasme composé de substances stimulantes et attirantes. On l'appelle *sinapisme* quand il est fait avec la farine de moutarde, qui excite l'inflammation.

On emploie les épispastiques, 1°. comme excitans, quand les forces vitales sont languissantes; 2°. comme dérivatifs et attirans, et leur effet est alors très-borné, quoiqu'on en abuse beaucoup dans toutes les maladies fébriles, dans la céphalalgie, etc.

Le lieu où on les applique est ordinairement la plante des pieds : mais il vaudroit mieux choisir la partie interne de la jambe ou de la cuisse.

Les ingrédiens sont le levain de pâte, le sel commun, la farine de sinapi : on en compose une pâte avec du vinaigre, et on applique cette pâte sur la partie nue. On peut aussi l'envelopper d'abord dans un linge fin; mais la première manière est préférable, parce qu'elle opère plus promptement. Au reste elle se sèche en peu de temps, et on a de la peine à l'enlever : il faut dans ce cas la ramollir avec du lait tiède.

Le frontal est un épithème, qui se place à froid sur le front : il est composé de substances rafraîchissantes. On l'emploie fréquemment contre la céphalalgie occasionnée par la fièvre bilieuse ardente. On forme une espèce de gâteau avec les roses et le vinaigre. On peut en composer sur-le-champ avec la mie de pain et du vinaigre, et mieux encore avec de l'eau froide et du nitre ou du sel ammoniac.

Le collyre est un remède usité dans certaines maladies des yeux, et que l'on applique sous différentes formes ; 1°. sous forme de liquide et goutte à goutte ; telles sont les eaux dites ophthalmiques. Il faut remarquer à l'égard de ces eaux, d'abord qu'elles sont nuisibles pour la plupart, parce qu'elles sont âcres et corrosives : ensuite qu'il n'y faut faire entrer aucune poudre, à moins qu'elle ne soit parfaitement soluble, parce qu'autrement elle incommoderoit mécaniquement : si cepen-

dant on vouloit que ces eaux picotassent l'œil, on auroit soin que la poudre fût très-fine. On place le malade sur le dos.

2°. Sous forme de liquide et en lotion; par exemple, lorsqu'après qu'une inflammation est dissipée il reste de la rougeur occasionnée par le relâchement des vaisseaux, on se sert d'une solution de litharge.

3°. Sous forme de bain; lequel peut varier beaucoup.

4°. Sous forme d'onction, quand on veut enlever des taches de l'œil, par exemple, avec un onguent dans lequel il entre du précipité rouge.

5°. Sous forme de cataplasme, ou émollient ou discussif.

6°. Sous forme de poudre dite ophthalmique, que l'on souffle dans l'œil, et qui par conséquent doit être très-fine.

§ III.

Choix et division des médicamens.

Les remèdes peuvent se diviser en six classes générales.

La première contiendra les *anti-phlogistiques*, qui se subdiviseront en anti-phlogistiques émolliens, et anti-phlogistiques fondans. Les premiers se donnent tièdes, les seconds froids. Par exemple, la mauve appartient à la première partie de la subdivision, et la scorsonère à la seconde.

La seconde comprendra les *fondans*. Ceux-ci se subdivisent,

1°. En résolutifs simplement dits;

2°. En altérans;

3°. En mercuriaux;

4°. En spécifiques, comme la ciguë et l'aconit.

La troisième sera formée des *anti-septiques*, savoir,

1°. Les acides végétaux;

2°. Les acides minéraux reconnus comme plus antiseptiques;

3°. Les toniques;

4°. Les astringens;

5°. Les stimulans;

6°. Les médicamens anti-septiques composés des précédens..

La quatrième renfermera les *évacuans :*

1°. Les vomitifs plus ou moins énergiques;

2°. Les purgatifs, qui se subdivisent en purgatifs anti-phlogistiques, en purgatifs proprement dits, et en drastiques;

3°. Les sudorifiques;

4°. Les diurétiques, soit émolliens, soit âcres;

5°. Les sialagogues.

N. B. Nous parlerons séparément des remèdes emménagogues, abortifs, expectorans.

La cinquième classe fournira les nervins, qui sont ou *fortifians* ou *calmans*.

A la sixième se rapporteront les spécifiques : par exemple, les *anti-septiques*, les *anthelmintiques*, *etc.*

§ IV.

Modèles de formules.

Voici quelques modèles de formules dont on pourra faire usage dans les cas indiqués, ou du moins d'après lesquels on pourra composer d'autres formules. Nous les présentons sans ordre, laissant à chacun le soin de les arranger comme il le jugera convenable.

FORMULES.

Boisson anti-phlogistique.

℞ *Orge mondé deux onces : faites-le bouillir dans suffisante quantité d'eau, jusqu'à ce qu'il soit crevé ; passez la liqueur qui fera deux livres, et ajoutez-y*

Nitre purifié. . . . . . un gros et demi.
Sirop de citron acide, ou de vinaigre, ou de groseilles. . . . . . deux onces.

Le malade en boira une tasse toutes les deux heures.

N. B. On ne doit jamais omettre la signature, ni la date de la prescription : la raison en est évidente. En outre il faut écrire lisiblement, et employer le moins possible les signes et les abréviations.

Boisson anti-bilieuse-eccoprotique.

℞ *Orge mondé.* . . . . . } āā deux onces.
Pulpe de tamarins . . . . . }

Faites bouillir dans suffisante quantité d'eau jusqu'à ce que l'orge soit crevé : passez la liqueur qui fera deux livres, et ajoutez-y

Sel de Glauber. . . . . . demi-once.
Sirop de groseilles. . . . . . deux onces.

Le malade en boira une tasse toutes les deux heures.

Boisson analeptique à prendre dans la prostration de forces.

℞ *Eau d'orge.* . . . . . une livre et demie.
Vin du Rhin ou d'Autriche . . . six onces.
Sucre. . . . . . quantité suffisante

pour que la boisson ait un goût acide et doux.

Donnez-en quatre onces toutes les deux heures.

N. B. Exceptez pour la boisson ordinaire, la quantité des autres boissons et le temps où il convient de les prendre ne doivent jamais être abandonnés à la volonté des malades ; mais il faut les exprimer dans la formule.

Mixture anti-phlogistique.

℥ *Eau commune.* . . . . . cinq onces.
Nitre purifié. . . . . . un gros et demi.
Sirop de citron acide . . . . . une once.

Une tasse toutes les deux heures ; en buvant par-dessus deux coups de la boisson ordinaire.

N. B. On blâmera peut-être la modicité de la dose du nitre, d'après l'idée que quelques-uns ont de sa vertu rafraîchissante : mais ceux-ci sont dans l'erreur ; le nitre est un sel, et il stimule, moins à la vérité que les autres sels. Le sel le plus doux après lui c'est la terre foliée de tartre.

Emulsion.

℥ *Amandes douces pelées.* . . . . une once.

Faites, selon l'art, avec suffisante quantité d'eau, une livre et demie d'émulsion, à laquelle vous ajouterez

Nitre purifié. . . . . . un gros.
Sirop de guimauve. . . . . . une once et demie.

Si on veut une émulsion camphrée, on ajoute, après le nitre, six, dix, quinze grains de camphre.

Emulsion extemporanée.

℥ *Gomme arabique en poudre* . . . une once.

Faites fondre dans une livre et demie d'eau ; ajoutez ensuite

Huile d'olives . . . . . } āā une once et demie.
Sirop diacode . . . . . }

L'émulsion se fera en agitant.

Boisson apéritive dans l'engorgement du foie.

℥ *Cerises nouvelles.* . . . . . deux livres.

Faites bouillir pendant un demi-quart d'heure dans suffisante quantité de petit-lait : passez, et ajoutez

Tartre tartarisé. . . . . . six gros.
Sirop de groseilles . . . . . trois onces.

Un verre toutes les deux heures.

N. B. On peut employer des groseilles au lieu de cerises.

Boisson anti-septique dans la fièvre putride.

℥ *Décoction d'orge* . . . . . une livre et demie.
Esprit de vitriol. . . . . . six gros.
Sirop de violettes . . . . . trois onces.

Deux onces toutes les deux heures.

N. B. Il me semble qu'on devroit conseiller aux jeunes médecins de ne donner d'abord l'esprit de vitriol qu'à une moindre dose, et d'arriver progressivement à une dose considérable, par exemple, six gros ou une once.

Boisson apéritive dans une fièvre quarte rebelle.

℥ *Racines de chiendent* . . } āā une demi-livre.
dent-de-lion. . . }

Après les avoir coupées menu et écrasées, faites-les bouillir pendant une heure dans une suffisante quantité d'eau ; passez,

en exprimant fortement la liqueur, qui devra être d'une livre, et ajoutez

Tartre soluble . . . . . trois gros.
Sirop des cinq racines apéritives. . deux onces.

Une tasse toutes les deux heures.

Electuaire contre la fièvre quarte.

℔ *Extrait de chiendent* . . . . . trois onces.
Terre foliée de tartre . . . . . trois gros.
Sirop de fumeterre, quantité suffisante pour faire un électuaire de consistance molle.

Pilules puissamment résolutives dans la même maladie.

℔ *Extrait de fleurs d'arnica* . . . . . une demi-once.
Soufre doré d'antimoine de la seconde précipitation . . . . . deux gros.
Elixir stomachique tempérant, suffisante quantité pour former des pilules de trois grains.

Deux pilules deux fois par jour.

N. B. On ne commence jamais par une dose entière l'usage des remèdes altérans.

Autres pilules dans le même cas.

℔ *Extrait amer* . . . . . six gros.
Kermès minéral . . . . . un demi-gros.
Sirop de fumeterre, suffisante quantité pour faire des pilules de trois grains.

Quatre pilules chaque fois.

Pilules toniques dans les pâles couleurs.

℞ *Limaille de fer non rouillée.* . . }
Extrait de petite centaurée. . } ãã deux gros.
Gomme ammoniaque. . . . }

Sirop de fumeterre, suffisante quantité pour former des pilules.

Autres.

℞ *Extrait de scille* . . . . . un gros.
Gomme ammoniaque. . . . . trois gros.
Oxymel scillitique, suffisante quantité pour former des pilules.

Pilules dans la vérole, les écrouelles, etc.

℞ *Résine de gaïac.* . . . . . demi-once.
Extrait d'aconit. . . . . . un gros.
Mercure doux . . . . . un demi-gros.
Essence des bois, suffisante quantité pour former des pilules.

Le malade en prendra d'abord trois, ensuite quatre, enfin cinq.

Autres.

℞ *Extrait de ciguë* . . . . . demi-once.
d'aconit . . . . . un gros.
Mercure sublimé-corrosif. . quinze grains.
Sirop de cannelle, suffisante quantité pour former des pilules. Il y en aura trois cents.

La dose est de quatre pilules par jour.

Autres.

℔ *Mie de pain blanc* . . . . . dix gros.
Oléo-saccharum de menthe. . . . deux gros.
Mercure sublimé-corrosif dissous dans de l'eau de menthe. . . . un gros.

Mêlez exactement dans un mortier de verre, et faites six cents pilules.

Dans le même cas.

℔ *Teinture de gaïac préparée avec le tafia.* demi-livre.
Mercure sublimé-corrosif . . . . . trois grains.

On en donne une cuillerée matin et soir, faisant boire par-dessus une tasse d'eau d'orge.

N.B. Le mercure sublimé-corrosif est contre-indiqué par la foiblesse et par la disposition à inflammation de la poitrine, par le crachement de sang, la pléthore, la première jeunesse et l'enfance à qui la panacée mercurielle, ou le mercure gommeux de Plenck convient davantage ; et même si l'enfant tette encore, c'est à la nourrice qu'il faut faire prendre du mercure. Le sublimé-corrosif ne doit donc pas s'employer indifféremment : on doit avoir égard au degré de la maladie, à la partie affectée, et à la constitution de l'individu.

Solution aqueuse mercurielle.

℔ *Eau de cerises noires* . . . . . six onces.
Sirop de kermès. . . . . . une once.
Mercure sublimé-corrosif . . . . trois grains.

On en prend une cuillerée le matin et le soir, en buvant par-dessus du lait, ou une décoction d'orge, ou du chocolat léger.

N. B. Cette solution convient à ceux qui ne peuvent supporter le tafia. On ajoute du sirop de kermès ou de menthe pour prévenir la douleur d'estomac.

Pilules de Plenk.

℞ *Mercure bien purifié* . . . . . un gros.
Gomme arabique en poudre. . . . . deux gros.

Triturez bien le tout dans un mortier de verre, en y versant.

Sirop de violettes . . . . . une cuillerée.

Tout étant mêlé très-exactement, ajoutez

Extrait de ciguë. . . . . un gros.

Mêlez, et faites des pilules de deux grains, que vous couvrirez de poudre de réglisse.

On en prend une le matin et autant le soir.

Vomitif.

℞ *Racine d'ipécacuanha en poudre* . vingt-quatre grains.
Crême de tartre . . . . . idem.

Mêlez. Cette poudre est pour une dose.

N. B. On ne doit pas boire beaucoup par-dessus, mais seulement autant qu'il est nécessaire pour faciliter la déglutition. Mais, après chaque vomissement, on prendra une tasse d'une boisson théiforme, par exemple, d'une infusion de fleurs de sureau, ou d'acacia, ou de tilleul. Trop de liquide énerveroit l'action de la poudre. Le malade aura à sa portée l'infusion prescrite.

Infusion émétique.

℞ *Racine d'ipécacuanha en poudre* . } āā un gros.
Crême de tartre . . . . . }

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau, et dans un vaisseau bien fermé, pendant une heure. Passez, ajoutez aux quatre onces d'infusion

Oxymel scillitique . . . . . demi-once.

Pour un dose.

Infusion vineuse émétique.

℔ *Racine d'ipécacuanha en poudre.* deux gros.

Faites infuser à chaud, pendant la nuit, dans suffisante quantité de vin blanc.

Les quatre onces de la liqueur décantée formeront la dose.

N. B. On peut édulcorer cette infusion avec du sucre, mais jamais avec un oléo-saccharum qui empêcheroit le vomissement.

Autre.

℔ *Tartre stibié* . . . . . quatre grains.
Eau distillée simple. . . . . . une demi-livre.

Divisez en quatre parts que vous donnerez de quart-d'heure en quart-d'heure.

Pour un sujet robuste.

℔ *Racine d'ipécacuanha en poudre.* vingt-quatre grains.
Tartre stibié . . . . . un grain.

Mêlez: faites-en une poudre pour une dose.

Pour un enfant d'un an.

℔ *Tartre stibié.* . . . . . demi-grain.
Eau distillée simple . . . . . quatre onces.
Sirop de groseilles . . . . . demi-once.

On lui fera prendre ce remède par quart, jusqu'à ce qu'il vomisse.

Poudre altérante, résolutive, emménagogue, sudorifique, révulsive.

℞ *Racine d'ipécacuanha en poudre.* . deux grains.
Sucre blanc . . . . . deux gros.

Triturez et mêlez exactement ensemble : alors divisez en huit doses.

Le malade en prendra une toutes les trois heures.

Poudre altérante et sudorifique.

℞ *Racine d'ipécacuanha en poudre* . deux grains.
Opium pur. . . . . . un grain.
Yeux d'écrevisses . . . . . } āā vingt-quatre grains.
Sucre blanc. . . . . . }

Mêlez, et partagez en six doses.

On en donnera une toutes les deux ou trois heures.

N. B. On fait entrer dans la poudre du sucre et des yeux d'écrevisses, afin que l'opium, qui est une substance onctueuse, s'unisse mieux.

Purgatifs doux, appelés *eccoprotiques*, *minoratifs* par les anciens.

℞ *Sel amer* . . . . . une once *ou* dix gros.

Faites fondre dans une livre et demie d'eau commune.

Le malade en boira une tasse, à froid, toutes les demi-heures.

N. B. Ces potions salines doivent être prises froides, parce qu'autrement elles exciteroient des envies de dormir. Quelques-uns conseillent de les édulcorer avec un sirop : mais elles en deviennent encore plus nauséabondes.

Autre.

℔ *Sel de Glauber*. . . . . six gros.

Faites dissoudre dans une demi-livre d'eau commune.

Autre pour une constipation opiniâtre.

℔ *Sel amer* . . . . . une once et demie.

Faites dissoudre dans une livre de bouillon à la viande.

Le malade en prendra une tasse d'heure en heure.

Purgatif anti-phlogistique.

℔ *Pulpe de casse*. . . . . } āā une once et demie.
tamarins . . . . }
Crême de tartre . . . . . trois gros.

Faites fondre dans suffisante quantité d'eau, passez, et ajoutez aux dix onces de liqueur

Sirop de roses pâles composé . . une once et demie.

Le malade en prendra une tasse toutes les heures.

Autre anti-phlogistique anti-bilieux.

℔ *Pulpe de tamarins*. . . . . } āā deux onces.
Racine de chiendent. . . . . }
Crême de tartre. . . . . trois gros.

Faites bouillir pendant un quart d'heure dans suffisante quantité d'eau, passez, et ajoutez à la livre de liqueur

Sirop de manne. . . . . une once et demie.

Le malade en prendra une tasse toutes les heures.

Autre pour ceux qui sont presque toujours resserrés, et auxquels, en même temps, les remèdes échauffans sont contraires.

℔ *Pulpe de tamarins* . . . . . deux onces et demie.
Feuilles de séné en poudre . . . un gros et demi.
Crême de tartre . . . . . trois gros.
Sirop de groseilles . . . . . une once.

Mêlez, et formez un électuaire.

Le malade en prendra toutes les deux heures une grande cuillerée.

N. B. On pourroit prescrire à ces mêmes individus l'électuaire lénitif seul. Il est principalement utile à ceux qui sont affligés d'hémorrhoïdes, de même qu'à ceux qui, par un long usage des pilules aloétiques, ont contracté l'habitude de n'aller à la selle qu'avec le secours de ces pilules. On guérit ces derniers 1°. par une diète rafraîchissante; 2°. en cessant l'usage des pilules; 3°. en prescrivant pendant long-temps les tamarins, la casse et la manne.

Autre.

℔ *Manne de Calabre* . . . . . trois onces.
Crême de tartre . . . . . trois gros.

Faites fondre dans suffisante quantité d'eau chaude, passez, et ajoutez aux dix onces de liqueur

Sirop de citron . . . . . une once et demie.

Dose. Une tasse toutes les deux heures.

N. B. La manne seule est nauséabonde, et en outre elle purge rarement. C'est par cette raison qu'on lui joint des sels et des sirops agréables. Nous observerons encore que pour l'enfance et l'âge qui la suit on la fait fondre dans du lait ou dans du bouillon, mais que pour les adultes elle ne suffit jamais toute seule.

La rhubarbe.

On fait mâcher de la rhubarbe et pour fortifier l'estomac, et pour, en même temps, lâcher doucement le ventre. Si on la prescrit en poudre pour purger, ce doit être à la dose d'un gros : mais dans le premier cas quinze ou vingt grains suffisent. On la donne donc de cette manière dans les pâles couleurs et dans les cas de fleurs blanches. Ainsi :

℞ *Rhubarbe en poudre* . . . . . } ãã un gros.
Myrobolans . . . . . }
Fleurs de sel ammoniac martial. . un gros.
Sirop de chicorée composé, suffisante quantité pour réduire en pilules de trois grains chacune.

On en prendra quatre toutes les deux heures.

Ou bien.

℞ *Extrait de rhubarbe* . . . . . } ãã un gros.
Rhubarbe en poudre . . . . . }
Fleurs de sel ammoniac martial. . . . un gros.
Sirop de chicorée composé, suffisante quantité pour réduire en pilules de trois grains.

On en prend trois deux fois par jour.

Ou bien.

℞ *Teinture de rhubarbe à l'eau simple*,
ou { *de menthe*, *de camomille*, *de fenouil.*
. . . . . quatre onces.

On en prend toutes les deux heures une grande cuillerée.

Ou bien.

℔ *Teinture aqueuse de rhubarbe préparée avec le double de rhubarbe.* . . . . quatre onces.

Ou bien on ajoute un peu de magnésie du nitre, ce qui convient sur-tout à ceux qui ont l'estomac foible et en même temps chargé d'acides.

Purgatif aloétique.

℔ *Aloès succotrin.* . . . . . vingt-quatre grains.
Elixir de propriété doux, suffiante quantité pour former huit pilules qu'on prendra en une seule dose.

Ou bien.

℔ *Aloès succotrin.* . . . . . vingt grains.
Sucre blanc. . . . . . quarante-huit grains.

Triturez et mêlez ensemble pour une dose.

N. B. L'usage de l'aloès ne doit pas être continué long-temps, sur-tout pour les personnes sédentaires, parce qu'il provoque les hémorrhoïdes et le flux menstruel. S'il convient jamais, c'est aux individus empâtés et aux leucophlegmatiques.

Autre purgatif.

℔ *Jalap en poudre.* . . . . . } ā ā un demi-gros.
Crême de tartre. . . . . . }

Mêlez et triturez ensemble.

Pour une dose.

Autre.

℔ *Résine de jalap.* . . . . . dix grains.

Faites dissoudre dans deux gros d'esprit d'anis.

Pour une dose.

N. B. On prescrit la résine de scammonée comme celle de jalap.

Autre.

℔ *Résine de jalap*. . . . . dix, quinze grains.

Faites dissoudre (en triturant) dans deux onces d'émulsion d'amandes, et ajoutez ce qu'il faudra de sucre pour rendre agréable au goût.

Pour une dose.

Autre.

℔ *Résine de jalap dissoute avec des pignons*. . . . . dix, quinze grains.
Sucre blanc. . . . . quarante-huit grains.

Mêlez en triturant exactement.

Pour une dose.

Anti-septiques.

℥ *Décoction d'orge*. . . . . une livre.
Esprit acide de sel. . . . . deux gros.
Sirop de kermès. . . . . deux onces.

Une petite tasse toutes les heures.

Autre.

Sirop de citron. . . . . deux onces.
Esprit de vitriol. . . . . deux gros.

Mêlez.

Autre.

℔ *Quinquina en poudre*. . . . . une once et demie.

Faites bouillir dans quantité suffisante d'eau pendant un quart-d'heure et même beaucoup davantage. Passez, et ajoutez à quatorze onces de liqueur :

Sirop de kermès. . . . . une once et demie.

Une tasse toutes les deux heures.

N. B. On pourroit y ajouter deux gros d'esprit de vitriol ou d'esprit acide de sel.

Autre.

℔ *Quinquina alkoolisé en poudre*. . . une once.

Faites infuser à froid, pendant un quart d'heure, en triturant continuellement dans un mortier de marbre. Versez de nouvelle eau, et laissez encore infuser à froid pendant vingt-quatre heures. Décantez la liqueur, qui sera de quatorze onces, et ajoutez.

Sirop de kermès. . . . . deux onces.

Une tasse toutes les deux heures.

N. B. Cette infusion de quinquina à froid convient souvent dans les cas où trop d'irritabilité en feroit rejeter la décoction par le vomissement ou par les selles. On ne peut douter de son efficacité, puisqu'elle est plus amère que la décoction.

Autre.

℔ *Racine d'arnica en poudre*, vingt-quatre, trente-six, quarante-huit grains.

Faites douzes prises pareilles.

N. B. La racine d'arnica est bien certainement anti-septique. Un malade de notre hôpital (de la Sainte-Trinité à Vienne), qui étoit devenu hétique par une suppuration excessive, et qui avoit pris inutilement le quinquina, fut parfaitement rétabli avec cette racine à la dose d'une once et demie par jour.

Elle convient, 1° contre la vraie prostration des forces vitales dans la fièvre putride; 2° contre la diarrhée de cette même fièvre, et d'autant mieux qu'elle ne l'arrête pas tout-à-coup, mais que d'abord elle la modère, et qu'elle la supprime ensuite

par degrés ; 3° contre la consomption par excès de suppuration ; 4° contre les dysenteries putrides.

Autre.

℞ *Racine d'arnica*. . . . . une once.

Faites infuser dans suffisante quantité d'eau pendant une demi-heure, sur la fin de laquelle vous ferez bouillir un peu : passez et ajoutez à quatorze onces de liqueur

Sirop de contrayerva. . . deux onces.

Une tasse toutes les deux heures.

Autre.

℞ *Fleurs d'arnica*. . . . . un gros.

Faites bouillir pendant un quart d'heure dans suffisante quantité d'eau : passez et ajoutez aux quatorze onces de liqueur

Sirop d'écorce d'orange. . une once et demie.

On commence par une tasse.

N. B. Les fleurs d'arnica, soit en infusion, soit en décoction, excitent la cardialgie et le vomissement, de même que leur extrait, si on les donne à trop haute dose. Ainsi, quand on les emploie comme résolutives dans la fièvre quarte et dans la paralysie, on doit commencer par une petite dose, et ne donner toutes les deux heures qu'une demi-tasse. Les doses seront plus fortes dans les cas où il y aura assoupissement, et on commencera par une demi-once pour aller jusqu'à une once et même une once et demie. Si les malades commencent à éprouver de la cardialgie, on diminuera les doses successivement.

Sucs.

℞ *Oseille*. . . . . } ā ā quantité suffisante.
Beccabunga. . . . . }
Exprimez-en. . . . . quatre onces.

Après que le suc se sera clarifié par dépôt, ajoutez

Sirop d'oseille sauvage. . . . . une once et demie.

N. B. Quelquefois on ajoute un sel neutre.

On prescrit de la même manière les sucs de cerfeuil, d'endives, de pourpier, de chicorée et de dent-de-lion. Exemple :

℞ *Racine de dent-de-lion avec le reste de la plante.*

Il faut observer qu'on ne doit jamais prescrire les sucs aux malades dont l'estomac est foible. On leur substituera les conserves.

Bière médicamenteuse.

℞ *Raifort sauvage ratissé.* . .
Cresson de fontaine . . .
Chou rouge coupé menu . . } āā deux onces.
Semences de carotte légèrement contuses. . . . . , trois gros.

Renfermez-les dans un nouet, et mettez-les avec le reste infuser à froid pendant la nuit dans deux livres de bière ordinaire.

Autre.

Sommités de petite centaurée.
d'absinthe. . . . . } āā une poignée.
Ecorces d'oranges. . . . trois gros.

Renfermez dans un nouet, et faites infuser à froid pendant une nuit dans trois livres de bière ou de vin.

Vin médicinal.

℞ *Quinquina en poudre.* . . deux onces.
Cassia lignea. . . . . . }
Ecorce de Winter. . . . } āā demi-once.

Mêlez, et faites infuser à froid, pendant plusieurs jours, dans quatre livres de bon vin d'Autriche ou de Bourgogne.

On en prend trois onces, trois fois le jour, en le décantant à chaque fois.

C'est un excellent remède après les fièvres opiniâtres qui ont été traitées par le quinquina.

Autre.

℔ *Scille nouvelle coupée par rouelles.*	trois gros.
Ecorce de Winter en poudre. . .	deux gros.
Sel de tartre.	une once et demie.

Faites infuser à froid pendant vingt-quatre heures dans deux livres de vin du Rhin.

On l'emploie comme le précédent.

Ce remède est un excellent diurétique dans l'hydropisie, et un stimulant d'un usage très-commode.

Autre dans la chlorose, etc.

℔ *Limaille de fer non rouillée.* . . .	demi-once.
Quinquina en poudre.	une once et demie.
Cannelle en poudre.	deux gros.

Faites infuser de même dans deux livres de vin du Rhin.

Espèces.

Comme prophylactique dans les affections pituiteuses des poumons déjà guéries, on est dans l'usage de prescrire au lieu de thé les espèces suivantes:

℔ *Véronique.*	ā ā une poignée.
Sauge	
Hyssope	
Mille-feuilles.	

Coupez menu et employez comme du thé.

Boisson anti-phlogistique de Tissot.

℥ *Orge mondé*. . . . . deux onces.
Crême de tartre. . . . . trois gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau. Passez la liqueur, qui devra être de six livres.

Cette boisson, si facile à préparer par-tout, est excellente prise tiède dans les maladies aiguës, et à froid dans les maladies bilieuses et saburrales.

Décoction blanche de Sydenham.

℔ *Mie de pain*. . . . . deux onces.
Râpure de corne de cerf. . . . . deux gros.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure dans suffisante quantité d'eau. Ajoutez vers la fin.

Ecorce de cannelle en poudre. . vingt-quatre grains.

Laissez infuser un peu de temps, et passez les deux livres de liqueur.

Décoction anti-dysentérique de Degner.

℣ *Ecorce de simarouba*. . . . . demi-once.

Faites bouillir dans une livre et demie d'eau jusqu'à réduction à une livre.

On en prendra un tiers toutes les trois heures.

Boisson ordinaire dans la maladie syphilitique.

℔ *Bois de Gaïac râpé*. . . . .
Racine de salsepareille. . . . . } ā ā une once.
Squine. . . . . .
Réglisse ratissée. . . . . demi-once.
Semences de fenouil en poudre. un gros.

Mêlez, et faites-en bouillir une poignée dans deux livres d'eau pendant une demi-heure.

N. B. On doit employer en même temps le mercure à l'intérieur.

Remède camphré dans les fièvres exanthématiques.

℞ *Camphre arrosé d'un peu d'esprit de vin.* . . . . . un grain.
Sucre blanc. . . . . . vingt-quatre grains.

Mêlez en triturant, et préparez ainsi huit doses pareilles.

On en prendra une toutes les deux heures.

N. B. On se sert aussi des yeux d'écrevisses et du sucre pour réduire le camphre en poudre : mais il s'y met plus facilement, étant d'abord arrosé d'un peu d'esprit de vin.

Autre.

℞ *Camphre trituré avec du mucilage de gomme arabique.* . . . . dix grains.
Sirop de contrayerva . . . . . une once et demie.
Eau de cerises noires. . . . . cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

Gommes férulacées.

On les emploie ordinairement en pilules, ou dans les mixtures, après les avoir triturées avec le jaune d'œuf, ou dissoutes dans l'oxymel scillitique. Exemple :

℞ *Gomme ammoniaque.* . . . . .
Myrrhe. . . . . . } ā ā un gros et demi.
Assa fœtida. . . . . . .

Essence de myrrhe, suffisante quantité pour faire des pilules de trois grains.

Expectorant.

℔ *Gomme ammoniaque triturée avec le jaune d'œuf.* . . . un gros et demi.
Eau de pouliot. . . . . . cinq onces.
Sirop d'hyssope. . . . . . une once.

Mêlez, et donnez-en une cuillerée toutes les deux heures.

Gomme-lacque.

Les scorbutiques et les vénériens, particulièrement ceux d'entre ces derniers qui ont pris pendant long-temps du mercure, ont l'haleine fétide et les gencives gorgées et ulcérées. On leur fait prendre des pastilles pour corriger la fétidité de la bouche, et un remède préparé avec la gomme-lacque pour raffermir les gencives. Exemple :

℔ *Teinture de gomme lacque alumineuse.* . . . . . } ā ā une once et demie.
Sirop de myrrhe, ... }

Mêlez et administrez.

Extrait de myrrhe aqueux.

On le prescrit souvent dans les maladies du poumon, et particulièrement dans la phthisie.

℔ *Extrait de myrrhe aqueux.* . . . un gros.
Sucre candi. . . . . . une once.

Mêlez et faites une poudre, dont on prendra une cuillerée toutes les deux heures.

Il faut observer que ce remède ne convient point dans la vraie phthisie purulente, mais seulement dans la fausse ou engorgement pituiteux des poumons.

Autre pour des cas de chirurgie.

℞ *Poudre de myrrhe* . . . . } ā ā une once.
Mastic . . . . . }

Mêlez. On s'en sert pour mettre sur des os cariés.

Autre pour déterger des ulcères.

℞ *Essence de myrrhe* . . . . } ā ā une once et demie.
Miel rosat . . . . . }
Infusion de sommités d'absinthe . . . . . une livre.

Mêlez pour l'usage.

Epispastiques.

On ne doit employer les épispastiques que pour exciter, et lorsqu'on emploie en même temps le reste de la méthode excitante anti-septique. Ils ne conviennent donc point dans les cas où les forces vitales surabondent.

L'endroit le meilleur pour les appliquer c'est la jambe, ou la partie interne de la cuisse; et on doit les renouveler toutes les six ou huit heures.

℞ *Levain de pain* . . . . . demi-livre.
Farine de semences de moutarde . . . . . } ā ā une once et demie.
Sel marin . . . . . }

Vinaigre très-fort, suffisante quantité pour réduire en consistance convenable.

Il faut éviter les épispastiques pour les sujets lâches attaqués de scorbut, surchargés d'embonpoint : parce qu'ils excitent chez eux des ulcères incurables ou très-difficiles à guérir.

Fumigations.

On prescrit pour les fumigations une ou deux onces d'une substance en poudre grossière. Elles sont d'usage dans les gonflemens des extrémités sans chaleur et avec relâchement, venant à la suite de maladies aiguës, ou d'hydropisies guéries, qui cependant laissent après elles une enflure des pieds par atonie. La meilleure manière d'appliquer les fumigations, consiste à couvrir d'une flanelle les pieds, de sorte qu'ils reçoivent la fumée; ensuite à les bien frotter avec cette flanelle, et enfin à faire tenir le malade au lit pendant une ou deux heures.

On emploie encore les fumigations pour purifier l'air. Mais le plus grand nombre ne le corrigent point : elles ne font seulement que tromper notre odorat. Pour purifier véritablement l'air, il faut l'agiter, le renouveler : ce que l'on obtient 1° par une flamme vive; 2° en ouvrant les fenêtres et les portes; 3° avec le secours d'un ventilateur; 4° en faisant que l'air extérieur soit pur.

Le meilleur moyen seroit de remplir la chambre d'air déphlogistiqué. Il est donc avantageux d'y faire détonner du nitre.

Exemple de fumigatoire.

℞ *Fleurs de benjoin.* . . . . }
Nitre purifié. . . . . . } ā ā un gros et demi.
Sel ammoniac. . . . . . }
Baies de genièvre en poudre. une once.

Mêlez pour l'usage.

Autre.

℞. *Bois de Rhode en poudre.* . une once et demie.
Nitre purifié. . . . . . demi-once.
Mastic. . . . . . }
Oliban. . . . . . } ā ā deux gros.

Mêlez pour faire un fumigatoire.

Potion de Rivière.

℔ *Eau commune*. . . . . cinq onces.
Esprit de vitriol. . . . . deux gros.

Tenez cette liqueur toute prête dans une fiole. Mettez dans une autre.

Eau commune. . . . . cinq onces.
Sel de tartre. . . . . deux gros.

On donne de l'une et de l'autre, ou l'une tout de suite après l'autre, ou dans le moment de l'effervescence, une once toutes les deux heures, aux malades qui ont un vomissement hystérique ou même bilieux, mais sans effet par la trop grande tenacité des matières; cette potion ayant la propriété de les dissoudre et ensuite d'exciter les évacuations par les selles.

On pourroit la remplacer par des yeux d'écrevisses que l'on combineroit avec du jus de citron, ou du vinaigre, ou de l'eau de Selz, et que l'on feroit prendre au moment de l'effervescence.

Dans la leucophlegmatie.

℞ *Thériaque diatessaron*. . . . . demi-gros.
Fleurs de sel ammoniac martial. . dix grains.
Conserve d'absinthe, quantité suffisante pour former un bol.

Faites-en six semblables. Le malade en prendra trois par jour.

Nous observerons que dans la cure de la leucophlegmatie, de la chlorose et de la suppression des règles qui en résulte, il faut s'abstenir dans le commencement des stimulans trop actifs, parce qu'ils exciteroient une fièvre extrêmement dangereuse. On donnera donc d'abord les sels neutres auxquels on joindra la rhubarbe; ensuite on passera à l'usage de la thé-

riaque diatessaron ou à des pilules composées d'extraits amers; enfin on pourra employer les aloétiques, la myrrhe, les martiaux. Il convient d'éviter également les emménagogues: mais recherchons plutôt les causes et la maladie qui empêchent les règles d'avoir lieu; guérissons cette maladie, et le flux périodique reparoîtra.

Il en est de même des lochies.

La classe des médicamens destinés à expulser le fœtus de la matrice doit être entièrement bannie de la médecine.

Baumes.

Leur usage est fréquent et bon en lui-même: mais leur abus dans la phthisie et dans la gonorrhée est encore plus fréquent et plus préjudiciable. En effet, les cadavres de ceux qui meurent d'une vraie phthisie nous font voir non-seulement des ulcères (susceptibles peut-être d'être consolidés avec des baumes), mais les bords de ces mêmes ulcères enflammés dans différens points, et un état par conséquent en quelque sorte péripneumonique, que les baumes, comme stimulans, doivent augmenter.

Il en est de même de l'usage des baumes dans la gonorrhée, qui est une véritable inflammation de l'urètre irrité par le virus vénérien. La méthode de traiter cette maladie par une diète légère et rafraîchissante, par des médicamens émolliens et qui lâchent doucement le ventre (par exemple l'électuaire lénitif), est bien plus heureuse et bien plus confirmée par l'expérience.

Voici les différentes manières d'administrer les baumes;

1°. Avec des robs et des sirops indiqués, en électuaires;

2°. Avec suffisante quantité de poudre de réglisse, en pilules;

3°. En poudre avec du sucre; par exemple, quatre gouttes d'un baume reçues sur un gros de sucre;

4°. En mêlant cet (3) oléo-saccharum avec du lait;

5°. En les dissolvant dans une liqueur anodyne minérale, en gouttes;

6°. Mêlés avec du miel, pour déterger, dans des maladies chirurgicales ;

7°. Triturés avec un mucilage ou un sirop, mêlés avec des eaux ; en mixtures ;

8°. Sous forme de lavement ; par exemple le suivant, qu'employoit Van-Swiéten dans la diarrhée colliquative :

℔ *Térébenthine triturée avec le jaune d'œuf.*	deux gros.
Thériaque d'Andromaque	une once.
Lait de vache	demi-livre.

On le répétera toutes les deux heures.

N. B. On donne aussi ce lavement dans le ténesme dysentérique ; mais c'est mal à propos, parce qu'il stimule trop fortement ; et je préférerois, si l'opium étoit indiqué, de le donner seul en dissolution.

Diurétiques.

Les principaux diurétiques sont ceux que fournissent la scille, les cloportes, et l'extrait de laitue vireuse. Mais avant de présenter quelques exemples de formules, faisons quelques observations pratiques.

1°. Dans l'hydropisie, les diurétiques doivent différer selon les individus.

2°. On fait mal à propos tous ses efforts pour évacuer les eaux. En effet, quand la cause de l'hydropisie est détruite, les diurétiques les moins actifs suffisent pour en débarrasser les malades. Il faut donc mettre tous ses soins à découvrir cette cause.

3°. Il faut éviter les purgatifs drastiques, parce que, la cure de l'hydropisie devant être longue, aucun malade ne peut supporter si long-temps leur action sans s'affoiblir extrêmement.

4°. On ne doit point donner les diurétiques les plus violens, mais seulement les doux ; car le vrai médecin tentera toujours de détruire la cause du mal, s'il est possible.

5°. On aura égard à la soif: mais la boisson que l'on accordera sera appropriée à la cause du mal.

6°. On tâchera de prévenir la fièvre continue.

7°. La fièvre intermittente n'est point à redouter : on peut même la faire servir de moyen curatif.

8°. Ne vous pressez point trop, et ne variez point continuellement les remèdes : car ce traitement exige des mois entiers.

Je ferai aussi mention de deux moyens auxiliaires qui ne contribuent pas peu à la guérison de l'hydropisie : je veux parler de l'incision et des ligatures.

On peut pratiquer l'incision lorsque la maladie est déjà parvenue à un tel degré, que l'on a à craindre la suffocation. On la fera aux malléoles internes avec une lancette très-fine ; l'ouverture sera faite très-petite, et jamais aux deux pieds en même temps.

Les compresses et ligatures ne doivent être employées que dans une hydropisie locale, lorsque, la cause de l'hydropisie générale étant détruite, l'enflure des jambes persiste. On les appliquera à cette partie, le matin, avec une bande sans ourlet; et on assurera leur effet par l'usage de doux eccoprotiques, tels que les tamarins, qui empêcheront que l'eau ne se rassemble autre part.

Un autre moyen auquel nous avons recours quelquefois pour éviter la suffocation, c'est de faire dormir assis les hydropiques.

Remèdes les plus usités.

℞ *Extrait de scille* . . . . un grain.

Nitre purifié. . . . . } āā quinze grains.
Sucre. . . . . . }

Mêlez : on fera huit doses semblables ; et le malade en prendra quatre fois par jour.

Autre.

℞ *Eau de persil.* . . . . . cinq onces.
Liqueur de terre foliée de tartre.. quatre gros.
Extrait de scille. . . . . . six grains.
Sirop de fenouil. . . . . . une once.

Mêlez : une tasse toutes les deux heures.

Autre.

℞ *Extrait de scille.* . . . . . demi-gros.
de rhubarbe. . . . . . un gros et demi.

Mêlez : formez des pilules de deux grains.

Le malade en prendra trois, quatre fois par jour.

Autre.

℞ *Poudre de scille préparée.* . . . . . un gros.
Extrait de réglisse. . . . . . deux gros.

Mêlez : faites des pilules de trois grains.

Le malade en prendra trois, quatre fois par jour.

N. B. Ceux pour lesquels la scille est indiquée ne ressentent point la cardialgie : par conséquent ceux chez qui elle a lieu ou sont déjà guéris, ou prennent de la scille sans qu'elle soit indiquée, ou, ce qui revient au même, n'en éprouvent point la vertu diurétique.

D'autres qui ne retirent aucun soulagement des préparations de scille, sont souvent très-soulagés par l'usage de l'oxymel colchique. On leur en donne une cuillerée à bouche toutes les deux heures.

On a coutume d'administrer les cloportes, soit séchés et en poudre, soit vivans, en les exprimant pour en avoir le suc. La première manière est ordinairement sans effet : on doit donc préférer la seconde.

℔ *Cloportes vivans*. . . . . cent ou deux cents.

Exprimez leur suc dans suffisante quantité de vin blanc. Passez, et ajoutez à la liqueur, qui sera d'une livre

Sirop des cinq racines. . . . . deux onces.
Liqueur minérale anodyne d'Hoffmann. . . . . quinze gouttes.

On en donnera deux onces toutes les deux heures.

Autre diurétique.

℔ *Sel de tartre*. . . . . deux gros.
Vinaigre scillitique, ce qu'il faut pour une saturation complète : ajoutez

Rob de genièvre. . . . . une once et demie.
Eau de persil. . . . . cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

N. B. Quand on prescrit les cloportes au poids, la dose est d'une once pour en exprimer le suc.

Autre.

L'extrait de laitue vireuse est un excellent fondant salin qui détruit les causes de l'hydropisie, savoir, les obstructions qui viennent après des fièvres opiniâtres. On le prescrit avec d'autres substances également coïndiquées, sur-tout avec un sel neutre et avec la scille, d'abord à la dose de deux gros, ensuite de trois, et enfin d'une demi-once dans l'espace de vingt-quatre heures.

℔ *Extrait de laitue vireuse*. . . . }
Liqueur de terre foliée de tartre. } ā ā deux gros.
Oxymel scillitique. . . . . une once et demie.
Eau de persil. . . . . cinq onces.

Mêlez pour l'usage.

Autre.

Comme le relâchement et la foiblesse sont souvent la cause de l'hydropisie, pour combattre cette cause on donne le quinquina : mais pour détruire l'effet, ou la collection d'eau qui doit être évacuée, on le combine avec la scille et la terre foliée de tartre.

℞ *Décoction de quinquina.*	une livre et demie.
Oxymel scillitique.	deux onces.
Terre foliée de tartre.	trois gros.

Mêlez. On en prendra deux onces toutes les deux heures.

L'hydropisie étant jointe quelquefois à une disposition inflammatoire, on associe aux diurétiques la décoction de guimauve, qui s'administre tiède.

℞ *Décoction de guimauve.* . . . } *de chiendent.* . . . }	ā ā deux livres.
Nitre purifié.	trois gros.
Oxymel scillitique.	deux onces.

Mêlez pour l'usage.

Cantharides.

La teinture de cantharides est aussi mise au nombre des diurétiques : mais elle augmente rarement la quantité des urines; seulement elle donne de fréquentes envies d'uriner, sans que l'excrétion en soit plus abondante. On l'emploie avec plus d'avantage contre la rage, à la dose de dix gouttes par jour dans une décoction émolliente. Cependant il y a des exemples d'hydropisies guéries par l'usage de cette teinture.

Diète blanche.

On conseille différens laits pour la diète blanche; ceux de vache, d'ânesse, de chèvre, d'une nourrice : mais quel qu'il

soit, il doit être récent. D'abord le malade en prendra une demi-livre ou une livre par jour, jusqu'à ce qu'il y soit accoutumé ; ensuite il passera successivement à une plus haute dose. Le reste du régime doit être anti-acide : cependant on permettra des viandes tendres et des légumes. On réglera le régime, autant qu'il sera possible, de manière que tous les alimens soient préparés avec du lait frais. C'est sur-tout au printemps et en été que l'on prescrit la diète blanche, dans les cas d'une trop grande irritabilité produite par des études immodérées, d'une énorme déperdition de semence, d'hystéricisme, d'hypocondriacisme *sine materie :* dans les maladies convulsives par le plomb : dans ces cas principalement, le lait uni au quinquina produit des effets étonnans. On a encore vanté la diète lactée dans la phthisie ; mais mal à propos, parce qu'elle nourrit trop, et que par là elle augmente la fièvre et l'inflammation.

Quand le lait est indiqué avec le quinquina, on prescrit les deux tiers de décoction de cette écorce contre un tiers de lait bouilli séparément.

On vante l'eau de chaux comme lithontriptique ; on la vante pareillement contre la gale, le cancer et la phthisie rénale : mais dans tous ces cas on a coutume de la couper avec le lait. Le malade commence par en prendre chaque jour trois onces avec autant de lait, et il passe progressivement jusqu'à une livre de l'un et une livre de l'autre.

Anti-spasmodiques.

Les principaux anti-spasmodiques sont le castoréum, le musc, la valériane sauvage, l'huile animale de Dippel, l'esprit de corne de cerf, l'opium.

1°. On donne le castoréum dans l'affection hystérique, l'hypocondriaque *sine materie*, et avant l'invasion du paroxysme, pour la prévenir. Mais il faut s'assurer si les malades peuvent le supporter.

℥ *Essence de castoréum.* . . . . .
Liqueur minérale anodyne d'Hoffmann . . . . . } ā ā deux gros.

Mêlez. On en donnera vingt gouttes à l'approche du paroxysme.

2°. Le musc se donne dans les maladies convulsives, dans l'épilepsie, le tétanos, l'hopisthotonos, la danse de Saint-Guy, la manie nerveuse produite par l'hystérieisme, la toux convulsive, la fièvre lente-nerveuse, avec des symptômes convulsifs, comme révulsif; dans la fièvre miliaire, pétéchiale, dans la rage, comme sudorifique et excitant.

℔ *Musc de choix* . . . . . de trois, dix grains.
Yeux d'écrevisses. . . . . } ā ā quinze grains.
Sucre blanc. . . . . }

Triturez et réduisez en poudre.

On formera douze doses semblables.

Le malade en prendra une toutes les deux heures.

3°. La racine de *valériane sauvage* est usitée dans les maladies de nerfs, l'hystéricisme, l'épilepsie, la danse de Saint-Guy, les fièvres lentes-nerveuses, et les fièvres putrides, comme révulsive et excitante.

℥ *Valériane sauvage* en poudre, depuis un scrupule jusqu'à un demi-gros.

Faites douze doses semblables.

Une dose toutes les trois heures.

Autre formule.

℔ *Racine de valériane sauvage*. . une once.

Faites infuser pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau très-chaude.

Faites prendre sur la fin quelques bouillons, et ensuite laissez encore infuser pendant une demi-heure. Passez et ajoutez, aux quatre onces de liqueur,

Sirop de contrayerva . . . . une once et demie.

C'est un excellent remède dans les fièvres lentes-nerveuses, dans les soubresauts et les tremblemens.

Autre.

℞ *Racine de valériane en poudre*. . . . . demi-once.
Extrait amer. . . . . deux gros.
Sirop de pivoine, quantité suffisante pour former des pilules de trois grains.

Le malade en prendra huit par jour.

4°. L'opium est éminemment anti-spasmodique, quand on le donne en substance avec trois fois son poids de sucre ou d'yeux d'écrevisses. Mais on doit toujours s'en abstenir dans les cas de pléthore et des effets qui en dépendent, dans l'inflammation et dans les maladies essentiellement bilieuses, à moins qu'on ne veuille suspendre l'irritabilité.

Anthelmintiques.

De ce nombre sont le quinquina, la limaille de fer, le camphre, l'assa-fœtida, la racine de valériane sauvage, les mercuriaux, la solution de Plenk, la santoline, la racine de fougère mâle, le jalap.

℞ *Semences de santoline en poudre*. . trois gros.
Racine de jalap. . . . . } ā ā un gros.
Vitriol de mars factice. . . . . }
Conserve de cresson aquatique . . } ā ā demi-once.
Oxymel scillitique. . . . . }

Mêlez. Le malade en prendra une petite cuillerée à café toutes les deux heures.

On vante comme anthelmintique également l'extrait d'ellébore noir. On le donne depuis six grains jusqu'à dix. On en

met aussi depuis un gros jusqu'à trois dans une livre et demie d'eau de rue ; ce qui forme un médicament très-recommandé.

℞ *Extrait d'ellébore noir.* . . . . . deux gros.

Délayez dans une livre et demie d'eau de rue.

Ajoutez

Sirop d'absinthe. . . . . une once.

Le malade en prendra une cuillerée trois fois par jour.

Tissot fait un grand éloge de l'extrait de noix non mûres, ayant le degré de consistance qui permettroit à une aiguille de pénétrer à travers le brou jusqu'à la coque sans éprouver la résistance que fait un corps dur. Il y ajoute de l'eau de cannelle ou du vin.

℞ *Extrait d'écorce verte de noix* . . . un gros.
Eau de cannelle. . . . . demi-once.

Mêlez. On en donne trente gouttes à un enfant.

Ou bien,

℞ *Extrait d'écorce verte de noix*. . . . deux gros.
Eau de cannelle ou de tanaisie . . . quatre onces.
Sirop d'absinthe. . . . . une once.

Mêlez. On en prendra une cuillerée toutes les deux heures.

Ou bien,

℞ *Extrait de noix non mûres*. . . . . deux gros.

Délayez dans une once et demie de vin de Tokay.

La dose est de quarante gouttes.

L'infusion d'ail dans du lait est d'un usage très-répandu, et un très-bon remède, sur-tout lorsque le mouvement que font les vers lombrics ou le tænia est la cause des convulsions.

℞ *Ail*. . . . . deux gros.
Lait. . . . . une livre.

Faites infuser à chaud.

℥ *Huile d'olives*. . . . . } ā ā six gros.
Suc de citron. . . . . }

Mêlez pour une dose.

Ou bien,

℥ *Huile de noix*. . . . . } ā ā demi-once.
Vin de Tokay. . . . . }

Pour prévenir le tænia, ou même pour le chasser, on donne ordinairement aux chiens de l'empereur de la résine de jalap dissoute dans de l'huile d'olives.

Autre.

℥ *Limaille d'étain d'Angleterre*. . demi-gros.

Conserve de cresson, quantité suffisante pour former un bol.

Le pétrole empêche souvent les vers de percer l'intestin, si on en frotte le nombril, et qu'en même temps on en donne à l'intérieur quinze ou vingt gouttes dissoutes dans un sirop ou dans un jaune d'œuf.

Autre.

℔ *Mercure*. . . . . une once.
Eau commune. . . . . une livre.

Faites bouillir pendant un quart-d'heure, décantez, et ajoutez

Oxymel scillitique. . . . . une once.

Autre.

℔ *Racine de chiendent*. . . . . quatre onces.
Ecorce d'orange sèche. . . . . deux gros.
de cannelle. . . . . huit grains.

Faites bouillir pendant une demi-heure dans suffisante quantité d'eau; passez, et ajoutez aux deux livres de liqueur

Mercure. . . . . deux onces.

Laissez le tout dans un endroit chaud, et dans un vaisseau fermé, pendant vingt-quatre heures. Alors décantez, et ajoutez

Miel rosat. . . . . trois onces.

A l'égard de la fièvre vermineuse, il faut remarquer que souvent, sans qu'elle ait lieu, les malades qui le sont d'autres maladies rendent aussi des vers lombrics.

Onguent contre les poux.

℥ *Semences de persil en poudre*. . une once.

Beurre frais, quantité suffisante pour former un onguent.

Onguent contre la gale.

℥ *Soufre en poudre*. . . . . une once.

Racine d'ellébore blanc en poudre . . . . . } ā ā deux gros.

Esprit de sel ammoniac. . . . }

Axonge de porc, quantité suffisante pour former un onguent.

Huile d'olives. . . . . une once.

Esprit de sel ammoniac. . . . deux gros.

Faites un onguent en agitant ensemble.

Cet onguent est excellent dans les tumeurs rhumatismales des articulations, particulièrement de celle de l'épaule, en y ajoutant de la teinture de cantharides.

Vésicatoire.

On fait un emplâtre vésicatoire, en mêlant un gros de poudre de cantharides à trois gros d'emplâtre de mélilot.

Quelques-uns y ajoutent du camphre pour empêcher la suppression d'urine. Examinons l'effet des vésicatoires sur un homme bien portant, pour pouvoir déterminer les cas où leur usage est indiqué : car on en abuse beaucoup, ainsi que de la saignée.

1°. Dans un homme sain, ils rendent les urines d'abord plus fréquentes, mais non plus abondantes ; ils diminuent la quantité de cette évacuation, causent des stranguries, et enfin les urines deviennent sanguinolentes.

2°. Ils resserrent le ventre, et ensuite suppriment les selles, ce qui occasionne des tranchées.

3°. Au bout d'une heure ou deux, ils provoquent une diaphorèse très-abondante, en sorte qu'après l'opium, ils doivent être regardés comme un des plus puissans diaphorétiques.

4°. Ils occasionnent de la soif, de la chaleur, de la céphalalgie, de l'ivresse, de la fièvre.

5°. Après l'application des vésicatoires, le pouls est non-seulement plus fréquent, mais plus serré, et en apparence plus foible. Il faut donc prendre garde d'attribuer à de la fièvre cette foiblesse apparente du pouls.

Il résulte que les vésicatoires ne conviennent pas dans les maladies où il y a pléthore, quand les humeurs commencent à être en mouvement, ni s'il y a saburre dans les premières voies, puisqu'ils suppriment et les urines et les selles. On doit donc les rejeter dans l'apoplexie sanguine, dans l'angine inflammatoire, dans la pleurésie vraie, dans l'entéritis. Mais on en fera usage dans les angines rhumatismales, dans la fausse pleurésie ou pleurésie rhumatismale qui doit se juger par une sueur copieuse, après qu'on a fait une large saignée, ou même, selon les cas, sans qu'on l'ait pratiquée.

Les vésicatoires sont nuisibles dans une maladie saburrale ; ils sont avantageux quand les forces sont languissantes, quand on attend une éruption à la peau, dans la gale répercutée spontanément, ou par un mauvais traitement, dans les maladies produites par un amas de sérosité, dans la paralysie, la sciatique, la goutte, l'ophthalmie séreuse chronique,

l'incontinence d'urine qui provient du relâchement et de l'atonie de la vessie.

Les émulsions nitrées et camphrées préviennent à la vérité la difficulté d'uriner. Mais il faut d'ailleurs observer qu'il est extrêmement rare que les vésicatoires suppriment les urines, quand ils sont indiqués.

On les applique aux jambes, à la partie interne des cuisses, aux bras, entre les épaules, derrière les oreilles, à la nuque, à l'angle de la mâchoire, sur l'endroit quelconque de la douleur, à la tête du péroné, etc.

On est dans l'usage d'appliquer à plusieurs reprises les vésicatoires sur le même endroit, en enlevant l'épiderme : mais, si on n'a pas le dessein formel d'exciter fortement, on doit rejeter cette méthode, même dans les fièvres éminemment putrides.

Les inconvéniens des vésicatoires sont des suppurations abondantes ; l'accélération de la gangrène, des ulcères ; surtout si le lieu de l'application se trouve comprimé à raison de la position que garde le malade.

FIN.

TABLEAU COMPARATIF

De l'ancienne et de la nouvelle nomenclature des substances que Stoll prend pour exemple dans sa Dissertation.

Noms anciens.	Noms nouveaux.
Crême de tartre.	Tartrite *acidule de potasse.*
Esprit acide de sel.	*Acide muriatique étendu d'eau.*
Esprit de sel ammoniac.	*Ammoniaque.*
Esprit de soufre.	*Acide sulfurique étendu d'eau.*
Esprit-de-vin.	*Alcool.*
Esprit de vitriol.	*Acide sulfurique étendu d'eau.*
Fleurs de sel ammoniac.	*Muriate ammoniacal sublimé.*
Fleurs de sel ammoniac martiales.	*Muriate ammoniacal de fer sublimé.*
Foie de soufre.	*Sulfure alcalin.*
Kermès minéral.	*Oxyde d'antimoine sulfuré rouge.*
Mars.	*Fer.*
Mercure doux.	*Muriate de mercure sublimé doux.*
Mercure doux (Scheele).	*Muriate de mercure précipité.*
Mercure sublimé corrosif.	*Muriate de mercure oxygéné.*

Noms anciens.	Noms nouveaux.
Nitre.	*Nitrate de potasse.*
Sel amer.	*Sulfate magnésien.* *— de magnésie.*
Sel ammoniac.	*Muriate ammoniacal.* *— d'ammoniaque.*
Sel de Glauber.	*Sulfate de soude.*
Sel marin.	*Muriate de soude.*
Sel de tartre.	*Carbonate de potasse.*
Soufre doré d'antimoine.	*Oxyde d'antimoine sulfuré orangé.*
Tartre émétique.	*Tartrite de potasse antimonié.*
Tartre soluble.	*Tartrite de potasse.*
Tartre stibié.	*Tartrite de potasse antimonié.*
Tartre tartarisé.	*Tartrite de potasse.*
Terre foliée de tartre.	*Acétite de potasse.*
Vitriol de Mars.	*Sulfate de fer.*
Zinc.	*Zinc.*

FIN DU TABLEAU.

TABLE

De ce qui est contenu dans la Dissertation sur la Matière Médicale pratique.

Observations générales sur les remèdes. Page 277
Manière de prescrire, et règles à observer sur la forme. 281
Poudres. *ibid.*
Décoction. 282
Infusion. 285
Clairet. 287
Julep. — Sucs exprimés. *ibid.*
Mixture. 289
Emulsion. — Electuaire. 290
Bol. — Looch ou éclegme. 291
Oléo-saccharum. 292
Pilules. *ibid.*
Trochisques. 293
Morsules. 294

REMÈDES EXTERNES.

Bain. — Bain chaud. *ibid.*
Lavement. 301
Epithèmes. 304
Cataplasme. 305
Choix et division des médicamens. 307
Modèles de formules. 308

FORMULES.

Boisson anti-phlogistique. 309
Boisson anti-bilieuse eccoprotique. *ibid.*
Boisson analeptique à prendre dans la prostration des forces. *ibid.*
Mixture anti-phlogistique. 310
Émulsion ; émulsion extemporanée. *ibid.*
Boisson apéritive dans l'engorgement du foie. 311
Boisson anti-septique dans la fièvre putride. *ibid.*
Boisson apéritive dans une fièvre quarte rebelle. *ibid.*
Electuaire contre la fièvre quarte. 312

Pilules puissamment résolutives dans la même maladie. 312
Autres pilules dans le même cas. *ibid.*
Pilules toniques dans les pâles couleurs. 313
Pilules dans la vérole, les écrouelles, etc. *ibid.*
Solution aqueuse mercurielle. 314
Pilules de Plenk. — Vomitif. 315
Infusions émétiques. *ibid.*
Poudre altérante, résolutive, etc. 317
Purgatifs doux. *ibid.*
Purgatif aloétique, et autres. 318
Sucs. 324
Bière médicamenteuse. 325
Vin médicinal. *ibid.*
Boisson anti-phlogistique de Tissot. 327
Décoction blanche de Sydenham. *ibid.*
Décoction anti-dysentérique de Degner. *ibid.*
Boisson ordinaire dans la maladie syphilitique. *ibid.*
Remède camphré dans les fièvres exanthématiques. 328
Gommes férulacées. *ibid.*
Expectorant. — Gomme-lacque. 329
Extrait de myrrhe aqueux, dans les engorgemens pituiteux du poumon. *ibid.*
Epispastiques. 330
Fumigations. 331
Potion de Rivière. — Bol pour la leuco-phlegmatie. 332
Baumes, avec les différentes manières de les administrer. 333
Diurétiques. 334
Remèdes les plus usités. 335
Cantharides. 338
Diète blanche. *ibid.*
Anti-spasmodiques. 339
Anthelmintiques. 341
Onguent contre les poux; autre contre la gale. 344
Vésicatoires; leur effet sur un homme bien portant; cas où leur usage est indiqué; endroits du corps auxquels on doit les appliquer. *ibid.*
Tableau comparatif des noms anciens et nouveaux des substances que Stoll cite pour exemple. 347

Fin de la Table de la Dissertation.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

ELOGE de STOLL par VICQ-D'AZYR, Page v.
PRÉFACE DE L'AUTEUR, p. xxj.

Description abrégée de la constitution de l'année 1775.

Pourquoi l'auteur décrit la constitution de l'année précédente, p. 1.
JANVIER. Toux convulsive des enfans, pag. 2.
FÉVRIER. AVRIL. Toux férine des adultes. — Note du traducteur sur le mot *férine*, pag. 2.
MAI. JUIN. Toux de l'estomac, mal connue de plusieurs médecins, p. 3
AOUT. Sueurs nocturnes très-abondantes, *ibid.*
SEPTEMBRE. Fièvres et autres maladies de la saison, *ibid.*
OCTOBRE. Moins de maladies, *ibid.*
NOVEMBRE. DÉCEMBRE. Rhumatismes et autres fluxions, p. 4.

ANNÉE 1776.

JANVIER. Froid considérable. — Petites véroles et rougeoles. — Les fièvres deviennent inflammatoires, pag. 45.
FÉVRIER. Leur nombre diminue, *ibid.*
MARS. Pleurésies ou péripneumonies bilieuses. — Motifs de l'auteur pour les décrire soigneusement. — Description. — Note du traducteur sur les mots *urines jumenteuses*. Note critique du doct. Pinel sur la *pleurésie ou péripneumonie bilieuse* décrite par Stoll, p. 57 — Mauvais effets de la saignée; traitement employé par l'auteur. — Bons effets du vomitif. — Toute espèce de douleur aiguë n'est pas inflammatoire. — Nécessité de tenir le ventre libre. — Pourquoi quelques malades ne se trouvoient pas soulagés. — Reste de la maladie. — Note du traducteur sur *l'antimoine diaphorétique non lavé*. — Note du trad. sur le *kermès*, p. 8-11. — Rechutes faciles quand on négligeoit le régime. — Utilité des stomachiques. Formules de l'é-

lixir stomachique doux. — Ce qui nuisoit aux malades. — Saignée. — Observation. — Purgatif, p. 12-14. — Complication de la maladie; précaution qu'elle exigeoit. — Il n'y eut ni périodes régulières, ni crises particulières. — Mauvais effet des vésicatoires dans les cas de pleurésies inflammatoires; leur utilité dans les rhumatismes même inflammatoires, et dans les cas de foiblesse et d'inertie. — Deux états des poumons dans les maladies inflammatoires de cet organe. — Diarrhée symptomatique non nuisible, pag. 14-16. — Observations sur le pouls. — Parotide. — Pleurésie inflammatoire suivie d'une pleurésie bilieuse. — Pleurésie bilieuse-maligne; son traitement. — Inspection du sang peu utile. — Rhumatismes fébriles de toute espèce fort communs; manière de les traiter; les quels cédèrent plus facilement, p. 17-19. — Considérations sur les rhumatismes bilieux. — Autres affections bilieuses de cette année. — Catarrhe bilieux, souvent épidémique, décrit par Boekel. — Catarrhe gastrique ou bilieux de l'année dernière; le kermès le guérissoit d'une manière inattendue. — Note critique du doct. Pinel, p. 19-21. — Epidémies catarrhales d'Huxham, de Forestus. — Suite de la description de l'auteur. — Complication. — Traitement composé, p. 21-23.

Avril. Maladies de ce mois. — Ce que les anciens entendoient par *bile* et maladies bilieuses; ce qu'entendent les modernes. — Crudités ou saburre gastrique; ce qui la rend amère, acide, etc.; elle n'est pas la même dans toutes les saisons. — Origine de cette saburre. — Quelle différence entre les maladies bilieuses du printemps, et celles de la fin de l'été; considérations sur leurs principaux symptômes. — Du mal de tête. — Autres symptômes. — Mauvais effets de la saignée; bons effets du vomitif, pag. 24-27. — Sentence d'Hippocrate. — Observations de Galien. — Observation de l'auteur, pag. 30. — La tête s'affecte par sympathie; observation à ce sujet. — Réciprocité de la sympathie. — Explication telle quelle de l'auteur. — Fréquence, différences de traitement et danger des maladies qui ont été décrites. — Mauvais effet de la saignée dans les pleurésies appelées bilieuses; comment ce moyen n'est pas plus souvent funeste. — Insuffisance des vésicatoires. — Emploi des anti-septiques; inconvéniens de leur manière d'agir. — Origine des efflorescences, p. 27-33. — Les vésicatoires et les anti-septiques peuvent cependant être employés. — Difficulté d'expliquer certains symptômes. — Saburre acide au plus haut degré; expériences de Pringle qui expliquent sa formation, et la colique de Dévonshire. — Signe distinctif des maladies gastriques, tiré des urines. — Nécessité de réunir tous les signes d'une maladie, d'en former le diagnostic dès son origine. — Exemple. — C'étoit le souhait de Baglivi, 33-36. — La toux d'estomac avec crachement de sang doit être distinguée des autres toux. — Faire attention à l'état de la langue. — Hippocrate a bien peint les

accidens qui résultent de la saignée dans les maladies bilieuses. — Observation de Stoll, p. 36, 39.—Un purgatif ne peut suppléer un vomitif : c'étoit l'opinion d'Hippocrate ; texte d'Hippocrate. — Thèse du docteur Préval, p. 39-41. — Vomitif adopté par Stoll ; en quoi il est préférable. — Inconvéniens de l'ipécacuanha. — Le tartre émétique est aussi purgatif; il remplace très-bien le kermès. — Remède expectorant. — Préparation au vomitif. — Saigner seulement dans les cas de nécessité absolue. — Fausses indications de saigner. — Diarrhée utile dans la pleurésie bilieuse : quand et comment ; n'est pas celle condamnée par Hippocrate : il falloit quelquefois la modérer : comment, p. 42-45. — Utilité des vésicatoires dans ce cas ; manière de s'en servir. — Pratique de l'auteur relativement aux expectorans. — La doctrine des crises et des jours critiques n'étoit point appliquable aux pleurésies, etc. dont il est ici question. — La coction et la crise étoient purement artificielles dans les fièvres gastriques. — Difficulté de distinguer les pleurésies inflammatoires gastriques, mixtes, les unes des autres. — Nécessité de former ce diagnostic, p. 45-48. — Premier moyen à employer, connoître l'épidémie régnante. — Second moyen, la connoissance des symptômes. — Troisième moyen, l'état précédent de la santé. — Quatrième moyen, comment vivoient les malades. — Cinquième moyen, l'augmentation de la douleur. — Sixième moyen, état de l'abdomen et des lombes. — Septième moyen, la diarrhée bilieuse. — Huitième moyen, état des urines. — Neuvième moyen, différence de la fièvre. — Dixième moyen, différence du pouls, p. 49-50. — Symptômes communs : nausées et vomissemens ; la bile rejetée ; rougeur de la face et des joues ; crachats teints de sang, p. 73-75. — Conduite à tenir dans les cas douteux : boissons, lavemens, expectoration, saignée légère. — Conformité de la doctrine de l'auteur avec celle des meilleurs médecins, avec Baillon, p. 50-54.

Mai. Maladies de ce mois. — Pourquoi quelques fièvres ne cédent pas comme les autres aux mêmes moyens. — Comment la malignité s'annonçoit et étoit prévenue ; deux observations à ce sujet, ce qu'elles prouvent, p. 54-56. — Rhumatismes de ce mois, leurs modes d'invasion ; ils étoient sans fièvre ; leur siége varioit. — Inspection du sang dans ces maladies. — Différences remarquables entre l'inflammation rhumatismale et la vraie inflammation. — Longue durée de ces rhumatismes. — Méthodes multipliées de traitement, p. 57-60. — Méthode de Sydenham, suivie avec succès par l'auteur. — Celle par des diaphorétiques manquoit souvent. — Usage des vésicatoires. — Observations. — Otalgie rhumatismale guérie par le vésicatoire ; bons effets de ce remède dans les maux de gorge, p. 60-61. — Signes diagnostics de la pleurésie rhumatismale. — Siége de la pleurésie rhumatismale. — Exemple d'une métastase funeste sur le cerveau. —

État des poumons dans le cadavre ; sa différence dans les cas de vraie inflammation. — Traitement de la pleurésie rhumatismale. — A quelle époque le kermès est utile. — Traitement dans les cas de complication, p. 61-64. — Dispute entre les auteurs aisée à terminer. — Doctrine de Sydenham ; sa conformité avec celle de l'auteur. — Tralles ne parloit que de la pleurésie dite inflammatoire. — Le raisonnement doit céder à l'expérience. — Les observations de Pringle se rapportent à la pleurésie rhumatismale, p. 64-67. — Règles à observer à l'égard des vésicatoires. — Rhumatismes des lombes. — Méthode de Cotunni, adoptée par l'auteur. — Rhumatismes gastriques. — Traitement. — Du rhumatisme scorbutique de Sydenham, p. 68-70.

Juin. Maladies de ce mois, p. 70. — Histoire d'une pleurésie inflammatoire, compliquée d'une maladie bilieuse. — Les maladies inflammatoires font place aux maladies bilieuses ; ce qu'il convient de faire alors. — Le passage de la pleurésie en péripneumonie est un mal ; à quoi on le reconnoît, p. 71-74.

Juillet. Fièvres malignes et pétéchiales. — Pleurésie occulte ou latente. — Description de cette maladie ; elle est très-dangereuse : pourquoi ; comment on la reconnoît. — Elle vient à la suite de certaines maladies. — Il y a des maladies inflammatoires chroniques. — Pronosties de la pleurésie latente ; elle est la cause la plus fréquente des vomiques. — Chez quels individus on l'observe. — Comment elle se déclare. — Méthode nuisible. — Méthode la plus convenable, p. 74-78.

Aout. Maladies de ce mois, en quoi elles différoient de celles des mois précédens. — Nécessité de répéter le vomitif. — Pourquoi l'ipécacuanha manquoit souvent son effet. — Le tartre stibié lui étoit préférable. — Note critique du doct. Pinel p. 79-80. — Traitement des continues rémittentes. — Ce que ces fièvres eurent de particulier. — Formule d'un remède très-incisif. — Cas où l'auteur employoit la racine d'arnica. — Pourquoi on a uni le sel ammoniac anti-septique, p. 80-82. — Dysenteries nombreuses. — Tableau de la maladie. — Manière dont l'auteur la traitoit quand elle étoit plus grave. — Dysenteries imparfaites. — Colique bilieuse semblable à la dysenterie. — Cystotomie. — Préparation du malade. — Régime végétal. — Lithotomie. — Il faut sonder les pierreux le moins possible. — L'instrument le plus simple est aussi le meilleur, p. 82-88.

Septembre. Maladies de ce mois. — Traitement des dysentériques. — Succès du docteur Collin avec la racine d'arnica. — Pourquoi l'auteur n'en fit pas usage, p. 88-89.

Octobre. Maladies de ce mois. — Toux ; elles provenoient de l'estomac. — Leur traitement. — Complication avec une légère inflammation des poumons. — Traitement de cette complication. — Fièvres quartes nombreuses ; faciles à guérir, surtout les moins régulières. — Les

dysenteries plus rares. — Accidens qui en étoient la suite, et pourquoi. — Dysenterie sèche. — Le traitement est le même. — Maladies aux articulations. — Préceptes sur l'usage du quinquina. — Comment l'auteur guérissoit les maladies aux articulations, p. 89-92.

Novembre. Ce mois fut comme le précédent, p. 93.

Décembre. Maladies de ce mois, p. 93-94.

RÉCAPITULATION.

Formes variées des maladies. — Cause unique. — Simplicité du traitement, p. 94-95.

OUVERTURE DES CADAVRES.

Première ouverture. Histoire de la maladie avant l'entrée à l'hôpital. — Entrée du malade à l'hôpital. — Ouverture. — Le poumon droit enflammé ; la plèvre parfaitement saine. — Réflexions de l'auteur. — L'état asthmatique provenoit d'une inflammation vraie, mais chronique, du poumon. — La maladie étoit une pleuro-pneumonie. — L'aphorisme 8, s. 5, n'est pas toujours vrai. — Comment la mort a eu lieu, p. 95-98. — Observations analogues de Morgagni. — Hippocrate a connu cette maladie des poumons. — Traitement qu'il employoit. — Le poumon enflammé se précipitoit au fond de l'eau. — On ne connoît pas exactement la cause de la douleur des pleurétiques : est-elle dans les adhérences des poumons avec la plèvre ? Comment il s'est fait un amas de sérosité. — L'état du pouls fournit une indication peu sûre, 99-100.

Seconde ouverture. Cette observation est analogue à la précédente, p. 101.

Troisième ouverture. Pleuro-pneumonie violente. — Soulagement incomplet et trompeur. — Mort subite. — Pus dans la poitrine. — Caractère de la fièvre, p. 102-103.

Quatrième ouverture. Histoire de la maladie avant d'entrer à l'hôpital, dans l'hôpital. — Mort et ouverture. — Altération du rein gauche, de la vessie, de la prostate. — Point d'excroissance dans l'urètre ; sa membrane enflammée. — Sérosité dans la tunique vaginale, p. 103-106. — Réflexions de l'auteur. — Discussions sur les embarras du canal de l'urètre. — Comment l'introduction d'une bougie fine facilitoit la sortie des urines. — En général les bougies sont peu utiles. — Ce qui rend la guérison difficile. — Observation sur une ischurie particulière. — Préceptes. — Quelle étoit la nature de la maladie. — Les gonorrhées sont souvent très-mal traitées ; elles occasionnent quelquefois la mort ; comment. — Observations de l'auteur. — Inconvéniens qu'il y a à arrêter l'écoulement. — Traitement des gonorrhées, p. 107-112.

Cinquième ouverture. Histoire de la maladie. — Ouverture du cadavre. — Ulcères et gonflemens dans l'urètre. — Vessie crevée dans son fond. — Plaie dans l'urètre, p. 113-115. — Réflexions de l'auteur. — D'où provenoit la plaie de l'urètre. — On doit sonder de préférence ; on ne doit pas trop différer de sonder. — Pourquoi les urines coulèrent un peu avant la mort. — Apparences trompeuses, p. 115-116.

Sixième ouverture. Histoire de la maladie avant d'entrer à l'hôpital, depuis l'entrée. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Poumon droit enflammé : ses parties restent suspendues dans l'eau. — Matière lardacée en forme de membrane. — Sentence d'Hippocrate vérifiée. — Précepte important de Celse, pag. 116-120.

Septième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Hydatides dans le cerveau. — Adhérences du poumon droit aux côtes. — Etat de la bile dans la vésicule. — Réflexions de l'auteur. — Explication de la malignité dans certaines maladies. — Deux sortes d'inflammation. — Métastase de la matière bilieuse. — Exemples tirés de plusieurs auteurs, p. 120-123. — Des vomitifs dans les fièvres malignes. — Méthodes de Vagner ; il donnoit continuellement l'ipécacuanha à petites doses. — Sa méthode suivie par l'auteur, dans quels cas, dans quel temps de l'année. — Il est nécessaire que le vomissement ait lieu, p. 123-125.

Huitième ouverture. Observation analogue à la précédente. — Mort. — Ouverture du cadavre. — L'estomac et les intestins grêles enflammés. — Taches pétéchiales semblables à des meurtrissures. — L'estomac comme une peau de tigre. — Tache pétéchiale remarquable. — Vomissement très-léger. — Doctrine de Boerhaave. — Il n'y eut point de passion iliaque, p. 125-128.

Neuvième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort subite. — Ouverture du cadavre. — Grand nombre d'abcès et pus dans le poumon droit. — Sérosité dans le péricarde et dans l'abdomen. — Goître disséqué. — Réflexions. — Quelle est l'espèce de phthisie la plus fâcheuse. — Inflammation des parties voisines de l'abcès. — Idée exacte de la phthisie par hémoptysie inflammatoire. — L'inflammation est moindre dans les abcès qui suivent la pleurésie ou péripneumonie. — Conséquences à tirer pour la pratique. — Sentimens des observateurs sur l'emploi des balsamiques, du quinquina, des astringens. — Discussions sur le quinquina, sur la diète laiteuse. — Anti-hectique de Potérius. — Accubation. — De l'équitation. — Du lichen d'Islande, et du polygala. — Quelle méthode paroît préférable, p. 128-134.

Dixième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort subite. — Ouverture du cadavre. — Sérosité dans un des côtés de la poitrine. —

Tumeur chancreuse à l'estomac. — Adhérence du duodénum au foie. — Vésicule du fiel anéantie. — Calcul dans le canal cholédoque. — Signes ordinaires d'une altération grave et organique du système gastrique ou de celui de la bile. — Précautions dans le traitement, p. 134-136.

ONZIÈME OUVERTURE. Histoire de la maladie. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Sérosité abondante entre les méninges. — Ossifications dans le cerveau, dans ses vaisseaux artériels. — Os dans le sinus longitudinal supérieur. — Différence entre les carotides et les vertébrales de chaque côté. — Lames osseuses dans l'aorte. — Réflexions sur cette apoplexie. — Siége de sa cause. — Disposition originaire. — Cause prédisposante. — Cause occasionnelle. — Sérosité amassée est le signe plutôt d'une apoplexie sanguine que séreuse. — Différence réelle entre les deux espèces d'apoplexie. — Sentimens de Morgagni. — Comment distinguer l'une de l'autre, p. 136-140.

DOUZIÈME OUVERTURE. Histoire de la maladie. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Etat de quelques viscères de l'abdomen. — Obliquité de la matrice. — De la fièvre ou bilieuse ou putride, et de la maligne avec ses subdivisions. — Noms usités chez les anciens : combien il est utile de les connoître, p. 140-142. — Abus de la saignée. — Sortie contre les charlatans. — Utilité des vomitifs dans ces fièvres. — Observations de l'auteur dans l'état de la langue. — Méthode qu'il employoit. — Les purgatifs n'opèrent point comme les vomitifs. — Deux états de la fièvre bilieuse. — Quels individus ont besoin de secours extraordinaires, p. 143-145. — Toux qui survient dans les fièvres putrides ou malignes graves : elle est gastrique. — Baillou en parle. — Elle est quelquefois difficile à reconnoître. — Son traitement. — De l'obliquité de la matrice. — Hippocrate en a souvent fait mention. — Note de M. Baudelocque. — Note du traducteur. — Observations de Morgagni analogues à celles d'Hippocrate. — Elles sont utiles dans la pratique, p. 145-148.

TREIZIÈME OUVERTURE. Histoire de la maladie. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Douze livres de sérosité dans la poitrine. — Membrane formée dans le thorax. — Poumon gauche très-comprimé. — Epiploon putréfié. — Intestins livides et noirs. — Espèce de gelée sous l'arachnoïde. — Les boulangers succombent plus souvent que d'autres aux maladies aiguës. — Pourquoi. — Réflexions sur les accidens qui eurent lieu, p. 149-152.

QUATORZIÈME OUVERTURE. Histoire de la maladie. — Mort. — Ouverture du cadavre. — Inflammation générale des poumons. — Adhérences. — Plèvre non enflammée. — Etat singulier du colon. — Comment une pareille inflammation est mortelle. — Comment elle doit être traitée. — Les tailleurs y sont très-sujets : pourquoi ? — Hé-

moptysie des gens sédentaires. — Connue d'Hippocrate. — Affection tympanitique du colon chez les mêmes individus. — Traitement convenable, p. 152-156.

Quinzième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort et ouverture. — Rétrécissement du commencement de l'urètre. — Plusieurs petits abcès dans la prostate. — Vésicule séminale remplie de pus. — Adhérence d'un testicule à la tunique vaginale, et abcès dans ce testicule. — Poumon gauche rempli de tubercules. — Dégénérescence de la plèvre, p. 156-159.

Seizième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort subite. — Sérosité dans les deux côtés de la poitrine. — Foie volumineux. — Estomac formant deux poches. — Effets de la roideur des parois des vaisseaux, p. 159-161.

Dix-septième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort et ouverture. — Poumon droit enflammé et contenant un abcès. — Poumon gauche adhérent au diaphragme. — Tubercules multipliés dans les deux poumons. — Altérations de plusieurs viscères de l'abdomen, 161-163.

Dix-huitième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort subite. — Ouverture du cadavre. — Ulcère chancreux dans le mésentère. — Les adhérences des poumons ne gênoient point la respiration. — L'inflammation et l'ulcère n'ont point causé de douleur, etc. — Effets multipliés des matières putrides, p. 163-166.

Dix-neuvième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort et ouverture. — Intestins et mésentère enflammés; épiploon gangrené; ileum perforé; calculs dans la vessie. — Inflammation des intestins sans fièvre et avec très-peu de douleur. — Observations analogues de Morgagni. — Précepte important de cet auteur. — Théorie de Boerhaave, de Sennert. — Marche insidieuse de l'entéritis. — Observations de Morgagni, d'Albertini et de Valsalva. — Conduite prudente que doit tenir le médecin, p. 166-171.

Vingtième ouverture. Histoire de la maladie. — Mort et ouverture. — Adhérences des poumons par une fausse membrane. — Plèvre fort saine. — Poumons enflammés. — Intestins grêles enflammés et gangrenés. — Mésentère très-enflammé. — Les signes de l'entéritis n'eurent point lieu chez le malade. — Changement de la pleurésie en péripneumonie. — Quelle est la matière des fausses membranes, p. 172-175.

EXTRAITS des registres de l'hôpital de la Sainte-Trinité. — Ce que contiennent ces registres. — Ils fournissent des renseignemens peu sûrs. — Différences dans le calcul des fièvres. — Les ouvertures de cadavres consignées dans ce recueil peuvent encore être utiles. — Idées de l'auteur sur les recueils d'observations, p. 175-177.

Année 1761. Tympanite. — Luxation des vertèbres. — Une suppuration au mésentère termine une fièvre double-tierce. — Observations de l'auteur, p. 177-178.

Année 1762. Délitescence d'une parotide cause de la mort. — Squirrhe prodigieux du foie. — Vésicule du fiel comme un stéatome, p. 178.

Année 1763. Sphacèle des gonflemens inflammatoires des extrémités. — Ictère noir chronique avec hydropisie, p. 179.

Année 1764. Trois abcès dans la tête après une apoplexie. — Migraine chronique; tumeur dans la tête, p. 179-180.

Année 1765. Abcès dans les membranes de l'estomac. — Ictère noir. — Dilatation du cœur, et polype considérables. — Fièvre hémétritée; suppuration du mésentère. — Parotide en suppuration. — Kyste squirrheux dans l'abdomen. — Apoplexie dans les fièvres malignes, p. 180-181.

Année 1766. Fracture au crâne. — Rage. — Dépôt sur la gorge dans une fièvre rhumatismale, p. 181-182.

Année 1767. Organes de la poitrine et de l'abdomen changés de place. — Péritoine épais d'un pouce. — Ictère chronique. — Apoplexie causée par une chute, p. 182-183.

Année 1768. Ictère chronique. — Sang très-noir dans la vésicule, p. 183-184.

Année 1769. Cachexie ictérique, p. 184-185.

Année 1770. Ascite. — Ictère après un hépatitis. — Asthme sec. — Fracture et luxation de la dernière vertèbre de la poitrine. — Ictère noir, p. 185-186.

Année 1771. Spasme mortel. — Vertèbres lombaires fracturées et luxées. — Suffocation par d'énormes parotides. — Sphacèle scorbutique. — Tétanos par commotion de l'épine du dos. — Dilatation anévrysmale du cœur, p. 187-188.

Année 1772, p 188.

Année 1773. Marasme et ictère noir, p. 188-189.

Année 1774. Asthme convulsif après une colique des peintres, page 189-190

Année 1775, p. 190.

Résumé général. — Proportion des malades et des morts en général; des malades et des morts de la fièvre maligne. — Des malades en général et des morts de la fièvre maligne. — Des morts de la fièvre maligne, des parotides, ayant le sphacèle au coccyx. — Asthme mortel. — Les bossus périssent de phthisie, etc. — Phthisiques et hydropiques mourant, sur-tout au printemps. — Terminaisons mor-

telles des fièvres malignes. — Saisons de l'année plus meurtrières, p. 191-192.

Préface de l'auteur sur la seconde partie de son ouvrage, p. 193-194.

ANNÉE 1777.

Janvier. Description météorologique de janvier. — Maladies inflammatoires, p. 195-196.

Février. Description météorologique de février. — Catarrhes fébriles inflammatoires; leur traitement; négligés, ils dégénèrent en phthisie. — La saignée leur est nécessaire. — Il ne faut pas confondre les différentes espèces de catarrhes. — Pourquoi les catarrhes sont si souvent négligés, et quel mal il en résulte. — Le catarrhe bilieux diffère de celui qui a été décrit : comment, p. 196-198. — Histoire d'une maladie maligne. — Pourquoi celui qui décrit l'histoire de sa propre maladie le fait ordinairement mal, et se traite mal lui-même. — Maladie de Stoll. — Dépravation de la vue dans la convalescence. — Note du docteur Pinel, qui blâme le traitement suivi par Stoll, p. 198-206. — Différentes notions de la fièvre maligne. — Des causes de la fièvre maligne. — Comment les fièvres bilieuses, putrides, pituiteuses, deviennent malignes. — Deux espèces de météorisme. — La fièvre maligne n'est point une espèce de fièvre d'une nature particulière. — La malignité varie comme les individus, p. 206-209.

Mars. Description météorologique du mois de mars. — Divers rhumatismes, et leur traitement. — Rhumatismes d'origine gastrique. — Fièvre catarrhale du mois de mars; fréquente parmi les femmes, et parmi quelques ouvriers. — Son traitement. — Changement de la matière morbifique selon le temps de l'année. — Remèdes les plus ordinaires pendant ce mois, p. 209-212.

Avril. Description météorologique du mois d'avril. — Quelle fut la matière morbifique dominante pendant ce mois. — La même matière produisit différentes fièvres, la scarlatine. — Espèce de toux sanguinolente. — Fièvre convulsive. — Fièvre rhumatismale. — Fièvre angineuse. — Effet des vésicatoires dans cette angine. — Traitement de la fièvre scarlatine, p. 213-216. — Fièvre lente-nerveuse, observée pendant le mois d'avril et la première moitié de mai de l'année 1777. — Diarrhée fatigante qui se joignoit quelquefois à cette fièvre. — Eruption miliaire dans la fièvre lente-nerveuse. — Utilité des vomissemens spontanés, p. 217-220. — Toutes les maladies fébriles tenoient du caractère de l'épidémie. — Diverses complications de la fièvre lente-nerveuse. — Ses différens degrés. — Différence entre la fièvre des femmes et celle des hommes. — La manière de traiter la fièvre lente-nerveuse étoit variée, et difficile : pour quelle raison. — Usage

des saignées dans cette fièvre, et des vomitifs ; mais dans quel temps ; et des altérans, et quelquefois des vésicatoires. — Quand et comment cette fièvre contractoit de la malignité. — Traitement de cette malignité. — La durée de la maladie étoit incertaine, p. 220-224.

Mai. Description météorologique du mois de mai. — Il y eut pendant ce mois moins de phlogose, plus de pituite et beaucoup de bile. — L'usage de la saignée fut plus rare ; celui des vomitifs et des purgatifs plus fréquent. — Sur la fin du mois les fièvres furent pituitoso-bilieuses, p. 224-226.

Juin. Description météorologique du mois de juin. — Fièvres bilieuses, et pleurésies bilieuses. — Changement de la fièvre bilieuse en maligne : notion de cette malignité. — Son traitement. — Complication de la rougeole, et de la petite vérole, avec la fièvre bilieuse. — Coliques bilieuses. — La fièvre qui suivoit les couches étoit bilieuse. — Dysenterie sur la fin du mois, p. 226-228.

Juillet. Description météorologique du mois de juillet. — Variétés étonnantes de la même fièvre d'été. — Le traitement étoit le même. — Facilité à se combiner de la fièvre bilieuse dominante, et ses complications variées, 228-229.

Aout. Description météorologique du mois d'août. — Fièvres bilieuses. — Œdèmes plus douloureux le soir et pendant la nuit. — Comparaison de l'été précédent avec celui-ci, p. 230-231.

Fièvre des femmes en couches. — La fièvre des femmes en couches eut une cause manifeste, savoir, la constitution bilieuse de l'été. — Elle n'étoit point contagieuse. — Quelles sont les contagions, et leur nombre ? — Les fièvres exanthématiques sont-elles décidément contagieuses ? — La contagion de la peste est-elle incontestable ? — *Digression* sur la contagion de la peste. — Question sur la nature de la peste. — Autres questions, p. 231-237. — Description de la fièvre des femmes en couches, observée cet été. — Tranchées qu'elles éprouvoient. — Elles imitoient l'inflammation, mais elles provenoient de la bile : on le prouve. — Cette fièvre est quelquefois inflammatoire. — Quand, p. 237-241. — Apparence trompeuse du pouls dans la fièvre des femmes en couches, et même dans beaucoup d'autres cas. — Description de la maladie d'une femme en couches. — Ce qui a paru nuir principalement aux femmes en couches. — Inconvéniens de l'usage des huileux et des absorbans. — Usage réservé des nervins. — Les exanthèmes peuvent ordinairement être prévenus ; leur origine, p. 241-245. — Quel traitement convient à la fièvre des femmes en couches. — Notion des anti-phlogistiques différente selon les différens médecins. — Mauvais effets du lait chez les femmes en couches, p. 245-249.

Fièvre d'été de 1777, ses variétés multipliées dans différens sujets. — On

n'a pas encore une classification pratique des fièvres. — Pourquoi. — Nécessité d'une bonne classification, p. 249-251.

Premier malade. Frénésie bilieuse guérie par le vomissement, p. 251.

Second malade. Hémiplégie bilieuse. — Sympathie du cerveau avec l'estomac, p. 252.

Troisième malade. Fièvre maligne. — Si la saignée convient dans la fièvre bilieuse. — Phthisie pituiteuse, p. 253.

Quatrième malade. Délire furieux produit par la suppression d'une diarrhée bilieuse, p. 256.

Cinquième malade. Ophthalmie d'une espèce particulière, p. 258.

Sixième malade. Parotides. — Les parotides emportent-elles la maladie? p. 260.

Septième malade. Pleurésie bilieuse accompagnée de crachats sanguinolens, p. 261.

Huitième malade. Pleurésie bilieuse, p. 262.

Neuvième malade. Péripneumonie bilieuse, avec des crachats sanguinolens. — Passage d'une constitution à une autre, et complication des fièvres. — Méthode à suivre pour les fièvres compliquées, p. 263.

Dixième malade. Choléra, pleurésie bilieuse, crachats sanguinolens. — Espèce particulière d'hémoptysie observée fréquemment; ses signes diagnostics. — Traitement, p. 265.

Onzième malade. Pleurésie bilieuse extrêmement grave ou maligne. — Règle à observer dans les métastases. — Pleurésie bilieuse, putride, maligne, pestilentielle. — Comment une pleurésie bilieuse se change en maligne. — Méthode de traitement qui convient alors. — Fausse notion de la malignité, p. 268.

Douzième malade. Fièvre rhumatismale, d'origine bilieuse. — Formation de certaines tumeurs dans la fièvre bilieuse. — Rougeur du visage des bilieux, p. 273.

Treizième malade. Fièvre semblable à la précédente, p. 277.

Quatorzième malade. Colique pituiteuse-bilieuse, p. 279.

Quinzième malade. Colique semblable à la précédente. — Précautions à prendre dans les cas de douleur de bas-ventre, p. 282.

Seizième malade. Fièvre d'été dysentérique. — En quoi les dysenteries de cette année 1777 diffèrent de celles de l'année précédente. — La dysenterie fut plus fréquente et plus funeste dans les prisons. — Observations sur la dysenterie. — Usage de l'opium; usage des astringens, des émolliens, p. 286.

Dix-septième malade. Fièvre continue-rémittente sous le masque de paroxysme hystérique. — Règles à observer dans le traitement des maladies nerveuses, p. 289.

Dix-huitième malade. Fièvre miliaire. — Matière qui engendre le millet. — De quelques propriétés et du traitement de la fièvre miliaire. — Aphthes pustuleuses et ulcérées. — Origine et affinité des aphthes, p. 296.

Dix-neuvième malade. Fièvre scarlatine avec millet, p. 302.

Vingtième malade. Fièvre érysipélateuse, p. 303.

Vingt-unième malade. Anthrax, p. 304.

Vingt-deuxième malade. Toux convulsive. — Certaines particularités de la toux convulsive, et son traitement. — Aphorismes sur la toux convulsive, p. 305.

Réflexions sur les observations précédentes, p. 312. — Remarques concernant l'hémoptysie, p. 314 — Vraie ou fausse foiblesse du pouls. — Cause et traitement de la foiblesse vraie. — Si les vésicatoires sont utiles dans ce cas. — Fausse foiblesse du pouls, p. 319. — A quelle époque les fièvres gastriques se changent en malignes : quelle méthode convient alors, et sur quoi elle est uniquement fondée, p. 322. — Un air renfermé et putride abat les forces de l'estomac et attire la fièvre gastrique ou d'hôpital, qu'on observoit provenir toujours d'un vice de l'estomac. — Les jours critiques avoient-ils lieu dans la fièvre bilieuse ? p. 324. — Fait qui prouve que la fièvre maligne n'est point contagieuse. — Difficulté d'uriner dans la fièvre d'été, et une diarrhée très-incommode. — Origine de la fièvre scarlatine. — Vomitif le plus usité ; de la manière et du temps de l'administrer. — Sommeil, sueur favorable après le vomissement, sans narcotique, p. 325-327. Origine et traitement des aphthes. — Du pronostic dans les maladies aiguës, p. 327-330.

De la complication de la fièvre d'été avec les autres maladies, et de son caractère parasite. — La connoissance de cette complication est très-nécessaire. — Complication de la fièvre d'été avec les plaies, les ulcères, les chutes, les coups à la tête, etc. ; avec la petite vérole et la rougeole, p. 331-333. — Histoire d'une petite vérole. — Périodes de la petite vérole : méthode qui convient à chacune : causes des anomalies. — Dans quelle saison de l'année il convient d'inoculer, et quelle est la meilleure manière de préparer les sujets. — D'où provenoient la malignité et l'anomalie de la rougeole, p. 334-344.

Premier malade. Rougeole avec fièvre bilioso-pituiteuse, p. 344.

Second malade. Rougeole précédée, acompagnée et suivie d'une fièvre bilioso-pituiteuse, avec éruption miliaire, et des exanthèmes imitant l'éruption scarlatine, p. 346.

Troisième malade. Rougeole avec une fièvre bilioso-pituiteuse-miliaire, p. 349.

Quatrième malade. Rougeole avec une fièvre bilioso-pituiteuse de printemps, p. 353.

Cinquième malade. Rougeole compliquée de la miliaire et de pétéchies, p. 355. — Boire de l'eau froide lorsque le corps est échauffé attire la fièvre épidémique. — Effets nuisibles de la terreur, et son influence pour produire la fièvre bilieuse. — Il en est de même du chagrin et de la colère, p. 358-360. — Complication de la fièvre d'été avec la colique de plomb. — Description plus complète de cette dernière maladie, p. 360-377.

Septembre. Description météorologique de septembre. — Changement des fièvres continues et des rémittentes en intermittentes. — Anomalies des fièvres tierces. — Traitement des ictères. — La fièvre d'été commence ce mois-ci à n'être plus la même. — Elle étoit grave, quoique le pouls et les urines fussent bien. — Il y avoit un violent mal de tête, et une diarrhée très-prolongée. — La fièvre d'été dégénéroit en une espèce de phthisie : c'étoit alors une fièvre bilioso-pituiteuse. — Son traitement. — Etat de la langue dans ce mois, p. 377-380.

Octobre. Description météorologique d'octobre. — Changement de la fièvre dominante. — Idée de la malignité de cette fièvre. — Règle observée dans le traitement de la malignité particulière à cette fièvre. — Traitement de la longue diarrhée qui avoit lieu. — Toux fort incommode dans cette fièvre, p. 381-384. — Fièvres hybrides. — Nécessité de varier le traitement. — Grand nombre de métastases dans ce mois : rhumatismes ; suppurations ichoreuses ; érysipèles ; bubons ; charbons. — Pleurésie inflammatoire-bilieuse. — Coliques bilieuses, légèrement inflammatoires. — Fièvre rhumatismale. — Traitement des femmes en couches pendant ce mois. — Fièvres quartes. — Leur traitement, p. 384-387.

Novembre. Description météorologique de novembre. — Salubrité plus marquée pendant ce mois. — Fausses péripneumonies. — Leur traitement. — Coliques de ce mois. — Traitement des ictères. — Toux stomachique. — Son origine. — Son traitement. — Cette toux est fréquente, et se change en phthisie. — Ouverture des cadavres de ces phthisiques. — Classe d'hommes la plus exposée à cette phthisie. — Ophthalmie particulière et fréquente, que j'appelle gastrique : on la prendroit souvent pour vénérienne, p. 387-394.

Premier malade. Effets du chagrin. — Utilité des vomitifs, p. 394.

Second malade. Péripneumonie, p. 396.

Troisième malade. Ophthalmie gastrique, p. 397.

Quatrième malade. Ophthalmie chronique, et d'origine gastrique, p. 399.

Cinquième malade. Ophthalmie semblable à la précédente. — Opinion fausse et funeste, p. 401.

Sixième malade. Pleurésie. — Diagnostic par l'état de la langue, p. 403.
Septième malade. Toux chronique et gastrique, p. 405.
Huitième malade. Fausse péripneumonie. — Règle à observer quand il s'agit de répéter le vomitif. — Nécessité d'un traitement confirmatif, p. 405.
Neuvième malade. Métastase singulière, p. 409.
Décembre. Description météorologique de décembre. — Mort de beaucoup de phthisiques. — Phthisie provenant de la fièvre d'été. — Manière dont elle se forme. — Ce qu'est le catarrhe bilieux. — Note du docteur Pinel, qui reconnoît à Stoll un talent supérieur à observer; mais il blâme le rôle actif qu'il fait jouer à la bile, p. 410-412. — Ouverture des cadavres. — Quelle marche je suivis dans le traitement de cette phthisie, et avec quel succès. — La diète lactée ne convenoit, pas, p. 413-414. — Pleurésies bilieuses-inflammatoires. — Note critique du docteur Pinel sur la saignée. — Ces maladies compliquées difficiles à guérir : pourquoi. — Observation rapportée par le docteur Pinel. — Dans quel temps de l'année. — Précaution extrêmement nécessaire. — Dans quel temps la pratique de la médecine est le plus aisée, p. 414-417. — Fièvre érysipélateuse. — Fièvre scarlatine. — Suite de couches sans accidens. — Fréquence de la phlogose sur la fin du mois. — Maladies qui étoient une suite de la fièvre d'été, p. 418-420.
Premier malade. Phthisie à la suite d'un crachement de sang, p. 420.
Second malade, p. 424.
Troisième malade. Hydrothorax inflammatoire. — Quand il convient de saigner, même des hydropiques, p. 426.
Quatrième malade. Entéritis, p. 428.
Cinquième malade, p. 430.
Sixième malade, p. 432.
Septième malade, p. 437.

SUJETS DIVERS.

Dissection des parties génitales affectées de gonorrhée, p. 440.
Fièvre pétéchiale, et ouverture de cadavres. — Pétéchies des viscères de l'intérieur, p. 441.
Inflammation des intestins et ouverture de cadavre, p. 444.
Autre inflammation des intestins et ouverture de cadavre, p. 446.
Paralysie de plomb, p. 449.
Vertu anti-septique de la racine d'arnica, p. 452.
Lésions de la tête, p. 453.
Conclusion de la seconde partie, p. 455.
Préface sur la troisième Partie de cet ouvrage, p. v.

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 1773.

Janvier. Constitution de janvier molle et australe. — La fièvre bilieuse-inflammatoire de l'année précédente se prolonge jusqu'à ce mois. — Beaucoup de pleurésies et de péripneumonies. — Quelques fièvres scarlatines, sans danger, traitées par la méthode de Stoll. — Des aphthes. — Fièvres quartes de l'année précédente guéries pendant ce mois, page 13.

Février. Description météorologique de février. — Les maladies de poitrine, les pleurésies, les péripneumonies fausses furent fréquentes. — Description de ces maladies. — Hémorrhagies du poumon, particulièrement chez les cordonniers. — Différentes espèces d'hémoptysies observées par l'auteur cette année et d'autres, p. 36. — Avis important sur le traitement de l'hémoptysie inflammatoire. — De l'hémoptysie des hydropiques. — Sur l'hydropisie, p. 7-17.

Mars. Beaucoup de rhumatismes. — Mal traités, ils produisent l'atrophie des membres. — Leur nature. — Leur siége. — Leur traitement. — Description de la péripneumonie fausse et de la pleurésie fausse de ce mois. — Autres maladies qui accompagnent la maladie épidémique principale. — La connoissance de celle-ci est le guide et la boussole pour reconnoître un grand nombre d'autres maladies qui règnent en même temps qu'elle, p. 17-22. — Choses nécessaires à savoir sur les catarrhes. — Catarrhe séreux, fièvre catarrhale bénigne. — Catarrhe inflammatoire. — Le catarrhe accompagne la péripneumonie fausse. — Catarrhes gastriques, bilieux, putrides, avec malignité. — Catarrhe de ceux qui relèvent de fièvres malignes. — Catarrhe après les rougeoles dans l'été de 1773. Différentes espèces du catarrhe gastrique. — Catarrhe et coryza des chiens. — Comment je formois le diagnostic des catarrhes, p. 22-27.

Avril. Pertes et fausses couches épidémiques. — Suffocation provenant d'inflammation de poitrine. — Morts en plus grand nombre dans le printemps. — Exemples d'individus suffoqués par la pleurésie et la péripneumonie. — Différentes terminaisons des inflammations de poitrine. — Suffocation provenant de la masse du poumon enflammé et refusant le passage au sang ; ou par l'épanchement subit d'une lymphe coagulée dans la cavité du thorax. — Hydrothorax des péripneumoniques, et ses effets. — Adhérences des poumons et leurs suites. — Poumons tuberculeux à la suite de l'inflammation, et produisant ainsi l'asthme, p. 28-35.

Mai. Fluxions fréquentes. — Des scarlatines, peu de pleurésies, beaucoup de fièvres intermittentes, p. 35.

Juin. Les fièvres intermittentes deviennent plus nombreuses, plus opiniâtres ; et les accès augmentent, p. 36.

Juillet. Fièvres rémittentes, intermittentes, avec vomissement et un mal de tête périodique. — Rougeoles anomales. — Commencemens de la dysenterie : quelques choléra guérissant certaines maladies de l'été. — Nombreuses coliques de plomb, contre lesquelles il fallut le plus souvent employer les évacuans, p. 38.

Aout. La dysenterie se répand. — Description de la fièvre de ce mois. — Nature des fièvres intermittentes de cette saison, p. 39.

Septembre. Comparaison de l'été de l'année dernière avec celui de cette année, p. 42.

Octobre. Beaucoup de fièvres quartes; quelques fièvres quintes p. 45.

Novembre. Pleurésies du mois de novembre. — Fièvre continue de quelques femmes chlorotiques. — Exanthèmes ressemblant à de la gale, p. 46.

Décembre. Rhumatismes nombreux et opiniâtres. — Pâles couleurs. — Fièvres quartes. — Phthisies commençantes, p. 50.

ÉPHÉMÉRIDES DE L'ANNÉE 1779.

Janvier. Pleurésies rhumatismales-inflammatoires. — Foiblesse trompeuse du pouls dans la pleurésie. — La pleurésie plus fréquente parmi les femmes. — Traitement de la phthisie pendant ce mois. — L'inflammatoire survenoit fréquemment, p. 52-57. — Odontalgies périodiques et autres rhumatismes périodiques guéris avec le quinquina. — Douleurs vénériennes quelquefois plus fortes dans le jour, et moindres pendant la nuit, contre l'observation presque constante. — Fièvres inflammatoires de ce mois : elles paroissoient souvent putrides : pourquoi ? Quel fut l'événement, p. 57-59.

Février. Fluxions fréquentes et variées. — Dysenterie de printemps, p. 59.

Mars. Espèce particulière de fièvre putride. — Menaces fréquentes de fausses-couches. — Fièvres putrides plus fréquentes après le milieu du mois, et multiplication des accidens, accompagnées souvent de pétéchies morbilleuses. — Observation très-importante sur le traitement de cette fièvre. — Fièvre putride sanguine. — Pétéchies non artificielles. — La méthode de traitement n'est pas la même dans toutes les fièvres putrides et dans chacune d'elles, p. 62.

Avril. P. 67.

Mai. Angines de printemps, p. 69.

Juin. P. 71.

Juillet. Dysenteries fréquentes, inflammatoires, sub-inflammatoires, et autres diverses maladies congénères, p. 72.

Août. Dysenterie et rhumatismes de différente espèce épidémiques, p. 74.

Septembre. Affinité entre la dysenterie et le rhumatisme. — Maladies des yeux provenant de fluxion. — Plusieurs autres espèces variées de fluxions. — Apoplexie rhumatismale, p. 76.

Octobre. Fièvre putride particulière parmi les femmes. — Pétéchies non critiques. — Le millet spontané et non forcé, accompagné de sueurs abondantes, fut critique. — Parotide mortelle. — Fluxions indomptables pendant ce mois. — Parotide, cause de la mort, p. 81-84. — De quel genre de mort la fièvre putride faisoit périr les malades. — Note du traducteur. — Comment on peut quelquefois prévenir le danger qui menace, ou le détruire quand déjà il existe. — Période annuelle la plus commune des constitutions fébriles, p. 84-86. — Matière de la fièvre pituiteuse; son siége, ses crises. — Note du docteur Pinel sur l'usage des médicamens et sur une épidémie dysentérique, dont il fut chargé de constater le véritable caractère. — L'origine, la matière et le danger des éruptions miliaires différoient. — Différences entre les fièvres pituiteuse et bilieuse. — Variétés de la fièvre pituiteuse : ses complications; ses degrés d'intensité. — Différences entre les méthodes de traitement de ces deux fièvres; dans le pronostic. — Le nombre, l'opiniâtreté et les variétés des fluxions augmentent de jour en jour, p. 86-92.

Novembre. Caractère des fièvres rhumatisantes de ce mois, de même que des asthmes. — Grand nombre d'ictères et de toux convulsives. — Opération de l'empyème. — Observations sur les fleurs d'arnica. — Dans quelles circonstances elles furent utiles dans la fièvre putride, p. 92-102.

Décembre. Nombre de fluxions, leur opiniâtreté, la violence des douleurs plus considérable qu'on ne l'avoit encore observé. — Fièvres quartes, auxquelles le quinquina ne convenoit pas, guéries par les fleurs d'arnica. — Scorbut léger répandu çà et là. — Phthisie commençante guérie par les seuls anti-phlogistiques. — Comment l'auteur envisageoit la nature de cette maladie, p. 102-107.

De la Cause et du Siége de la Frénésie.

Description de la frénésie telle que l'auteur l'a observée. — Histoires de quelques frénétiques, p. 107-117. Il y a plusieurs espèces de fièvres frénétiques, ou frénésies : l'observation le prouve. — Comment la saburre de l'estomac affecte le cerveau. — Comment il convient de diviser la frenésie. — Jugement sur les frénésies dont on vient de rapporter l'histoire. — Changement de la frénésie en manie. — Les signes de l'inflammation du cerveau sont douteux,

p. 117-123. — Peut-on former une division pratique de la frénésie, et comment ? — Les divisions faites par la plupart des auteurs sont incomplètes. — Extension de la frénésie. — Frénésie provenant de sérosité amassée dans le cerveau après une chute. — Frénésie provenant de meurtrissure au cerveau après une chute. — Frénésie peut être sympathique à la suite d'une chute. — L'influence de la bile, après des blessures à la tête, étoit connue d'Hippocrate. — Digression sur les blessures de la tête, p. 123-133.

PREMIÈRE OBSERVATION, p. 133-134.

SECONDE OBSERVATION, p. 134-136.

L'auteur reprend sa dissertation. Frénésie provenant de la chaleur de l'été et du feu, et de l'excès de vin. — Frénesie peut être idiopathique. — Frénésie provenant d'un abcès au cervelet, et de pus répandu entre les méninges. — Abcès au cervelet plus considérable que le précédent, et sans qu'il y eût frénésie. — Frénésie provenant de pus dans le cerveau, p. 137-144. — Fièvre putride inflammatoire avec frénésie, et ouverture du cadavre. — Frénésie à la suite d'une contusion très-forte, et de fracture au crâne. — Frénésie occasionnée par la colère. — Fièvre miliaire avec frénésie. — Sentence de Gorter sur la frénésie, p. 144-147.

De la Nature et du Caractère de la Dysenterie.

Motifs qui ont déterminé l'auteur à traiter de la dysenterie, p. 148. — Complication et division de la dysenterie. — Première espèce de dysenterie, la dysenterie simple. — Note. — Ordinairement différentes parties du corps sont attaquées dans les différens temps de l'année. — Pourquoi l'été produit ordinairement les dysenteries. — Première espèce de dysenterie : ce qui fut utile dans cette dysenterie simple ; ce qui fut nuisible. — On peut expliquer par là les méthodes de traitement employées par quelques-uns. — Pourquoi on a eu tort de blâmer la méthode de Sydenham, p. 150-153. — Seconde espèce de dysenterie. — Note. — Son origine. — Son traitement. — Emploi des fruits de la saison ; abus qu'on peut en faire. — Fièvre bilieuse dysentérique ; rarement dangereuse, à moins qu'elle ne fût compliquée d'inflammation. — Quelle méthode emploie l'auteur dans cette fièvre. — Sa terminaison. — Emploi de la racine d'arnica, p. 154-161. — Changement de la fièvre bilieuse dysentérique en maladie putride. — Indication de donner la racine d'arnica. — Synoque putride dysentérique, en dysentérie putride, p. 161-163.

Fièvre inflammatoire dysentérique, en dysenterie inflammatoire bénigne, maligne. — Comment on peut déterminer la nature de la dysenterie. — Dysenteries compliquées ou mêlées de différente manière. — Différentes dysenteries se succédant, p. 163-165.

Essai d'une nouvelle division de la maladie dysentérique, d'après son affinité avec les divers rhumatismes. — Première espèce de rhumatisme et de dysenterie. — Seconde espèce. — Troisième espèce. — Quatrième espèce. — Autres espèces de rhumatisme et de dysenterie, p. 165-175.

Différentes terminaisons de la dysenterie. Première terminaison de la dysenterie, en santé. — Seconde terminaison, en diarrhée. — Troisième terminaison, en dysenterie chronique. — Quatrième terminaison, en ténesme varié. — Certaine espèce de ténesme est comme une dysenterie partielle. — Il y a une autre espèce de ténesme hémorrhoïdal. — Cinquième terminaison, en rhumatisme des membres, des articulations, etc. — Sixième terminaison, en dysurie, etc. p. 175-181. — Septième terminaison, en diverses hydropisies. — Digression sur l'hydropisie par pléthore. — Inflammation de la plèvre sans douleur, p. 181-191. — Diverses méthodes anti-dysentériques. — Première règle pour connoître la nature de la dysenterie, et choisir la méthode de traitement. — La dysenterie est aisément réprimée dans son principe. — La dysenterie ne fait aucune distinction de sexe, d'âge et de genre de vie. — Cependant le danger étoit différent selon les individus, p. 191-196. — Dysenteries fausses. — Y a-t-il une contagion dysentérique passant d'un individu à plusieurs autres ? — Existence imaginaire de quelques autres contagions, p. 196-199. — On n'est préservé de la contagion, ni par la purgation, ni par le vomissement, ni par aucun genre de vie. — En quoi consiste le préservatif de la dysenterie, p. 199-201. — Pourquoi il est si difficile que, dans un temps d'épidémie dysentérique, le peuple puisse être instruit de la méthode de traitement. — Parmi plusieurs méthodes anti-dysentériques, il n'y en a que deux dont le peuple puisse et doive être instruit : pourquoi, p. 201-204. — Ce qu'ont eu de particulier, ou de commun, les dysenteries des quatre étés précédens. — Il n'existe point d'anti-dysentérique universel, p. 204-212. — De quelques petites choses d'une grande importanee, p. 213-214.

***De certaines** Maladies du système hépatique, principalement de l'ictère.*

Première observation, p. 215-217.
Seconde observation. Métastase bilieuse, p. 217-219.
Troisième observation, p. 219-222.
Quatrième observation, p. 222-224.
Cinquième observation, p. 224-227.
Sixième observation, p. 227-229.

Septième observation. Os jaunes dans un ictérique, de même que les méninges, p. 229-231.

Huitième observation. Certains viscères s'enflamment sans qu'il existe de signes d'inflammation. — L'ictère chronique des ivrognes ne supporte point les résolutifs puissans, p. 231-234.

Neuvième observation. Cartilages teints en bile. — Lames cartilagineuses du diaphragme. — Substance du cerveau légèrement teinte en jaune, p. 234-235.

Dixième observation. Ictère guéri par des vomitifs répétés ; cependant leur usage n'est pas sûr dans cette maladie, p. 235-236.

Onzième observation. Efflorescences scarlatines de quelques ictériques, p. 236.

Douzième observation, p. 236.

Treizième observation, p. 237.

Quatorzième observation, p. 237-238.

Quinzième observation. Vésicule du fiel crevée, et bile répandue dans l'abdomen, p. 238-239.

Seizième observation. Vésicule du fiel non existante : est-ce par érosion. — Matrice, ovaires, trompes, adhérant fortement à l'intestin rectum. — Dissection et nature d'un goître. — Erreurs que l'on peut commettre dans la recherche des tumeurs abdominales, p. 239-243.

Dix-septième observation, p. 243.

Dix-huitième observation. Métastases bilieuses, p. 243-244.

Dix-neuvième observation, p. 244.

Vingtième observation. Origine de certaines cataractes, p. 244

De certaines Affections nerveuses.

Première, seconde, troisième et quatrième observations. Extrait de racine de belladone dans la danse de Saint-Weith ; dans une convulsion, dans une épilepsie. — Changement opéré dans le corps humain par l'usage de ce même extrait, p. 245-249.

Cinquième observation. Emploi de l'extrait de belladone et de l'électricité dans une épilepsie invétérée, p. 249-250.

Sixième observation. Convulsion produite par une peur, p. 250-251.

Septième et huitième observations. Danse de Saint-Weith guérie par des anthelmintiques et des remèdes qui divisent la pituite, p. 251-253.

Neuvième observation. Tétanos de la mâchoire à la suite de fracture et de contusion, mortel, p. 253-256.

Dixième observation. Tétanos de la mâchoire à la suite d'une blessure, guéri, p. 256-258.

Onzième observation. Tétanos, opisthotonos, épilepsie, provenant vraisemblablement des vers; et ouverture, p. 258-260.

Sujets divers et détachés.

Verge fendue. — Hernie de la vessie. — Hydropiques morts subitement. — Tendon insensible. — Décoction des feuilles ou de l'écorce du saule blanc, anti-septique. — Fièvre syphilitique masquée, p. 261-264. — Exacerbation quotidienne, sur le milieu du jour, des douleurs vénériennes. — Angine produite par le mercure. — Jusqu'à quel point il faut insister sur le traitement anti-syphilitique, p. 264-270. — Substance des squirrhes. — Os fracturés non réunis, p. 270. — Ouverture d'une femme hydrophobe. — De la cataracte, p. 270-273.

Fin de la Table Analytique de la troisième Partie.

TABLE ALPHABÉTIQUE
DES MATIÈRES
DES 1ère, IIème, IIIème PARTIES.

Le premier volume contient les parties I et II : le second, la partie III.

A

Abcès dans le cerveau, *Partie I, page* 180 ; III, 140, 143, 144. Dans la même partie, un autre vers l'os du rocher, un troisième vers les sinus latéraux, dans le cadavre d'un apoplectique, I, 180. Dans la prostate, I, 106, 158. De l'estomac, qui creva dans le bas-ventre, I, 181.

Abdomen contenant de la sérosité, I, 103 ; III, 224. Ses tumeurs sont souvent très-difficiles à distinguer, III, 240.

Aconit. La quantité de son extrait qu'un homme peut supporter, III, 104.

Air renfermé, putride, abat les forces de l'estomac, II, 324 ; excite la fièvre gastrique, ou celle d'hôpital, 325 ; un peu froid et renouvelé, est très-puissant pour empêcher les maladies bilieuses, II, 324.

Ammoniac (sel). Sa vertu incisive, atténuante, I, 81, 82. Ses fleurs martiales, s'associent avec succès au quinquina, II, 378. Elles furent utiles dans les fièvres tierces, III, 70.

Anciens médecins. Que doit savoir celui qui veut profiter de leurs écrits, I, 142.

Angine morenrielle, III, 265.

Année 1775 (constitution et maladies de l'), I, 1. Année 1776, I, 4 jusqu'à 95. Année 1777, I, 195 jusqu'à 440. Année 1778, III, 1 jusqu'à 51. Année 1779, III, 52 jusqu'à 106.

Année (certaines parties de l') sont plus pernicieuses les unes que les autres, I, 191.

Anti-dysentérique. A quel remède ce nom appartient, s'il appartient à quelqu'un, II, 452.

Anti-phlogistiques. Quels ils sont. Discussion à ce sujet, II, 246 *et suiv.*

Anthrax au bras, II, 304.

Aorte (crosse de l'), plus grande qu'à l'ordinaire, I, 138. Inflammation de l'aorte, II, 431. Son origine ossifiée, I, 138. Sa portion descendante ossifiée, *ibid.*

Aphthes pustuleuses et ulcéreuses, II, 300. Leur origine et leur affinité, *ibid.* Leur traitement, II, 327.

Apoplectique (examen anatomique d'un), I, 180.

Apoplexie rhumatismale, III, 81. Cause de l'apoplexie trouvée dans le côté gauche du cerveau, quoique le côté opposé du corps fût paralysé, I, 138. Distinction, *ibid.*

Arnica (fleurs d'). Observation sur leur usage, III, 98, 105.

— (racine d'). Sa vertu dans les fièvres gastriques, mésentériques, putrides, malignes, I, 81 ; II, 452.

Dans la dysenterie, I, 89; II, 228, 452. Observations sur cette racine, III, 100, 161.
Artère aorte ossifiée, I, 138, 160. — Pulmonaire ossifiée, I, 138.
Asthme (différentes espèces d') I, 97; III, 94.
Astringens. Leur usage dans la dysenterie, II, 289.
Atmosphère (différentes dispositions de l') à l'égard de la santé de l'homme; quand peut-on les déterminer, I, 48.
Atrophie (l') suit les rhumatismes d'origine gastrique, mal guéris, III, 18.
Avenbrugger (éloge d'). Sa découverte sur la percussion du thorax, comme signe de maladies obscures de cette cavité, II, 96, 97.
Avortement excité par du vitriol de cuivre, III, 237. Epidémiques, III, 29.

B

Belladone (racine de) louée dans la danse de Saint-Weith, III, 245. Dans les convulsions, 247. Dans l'épilepsie, 248, 249. Changemens opérés dans le corps par l'usage de son extrait, III, 248.
Bile. On prend pour elle un amas de crudités un peu amères, amassées dans l'estomac et dans le voisinage, I, 24. Quelle est son origine, 26. Sa variété, *ibid.* Elle se montre à la fin de l'été et en automne, 26. Cependant les maladies bilieuses du printemps et de la fin de l'été diffèrent, *ibid.* Influence de la bile à la suite des blessures de la tête, III, 131. Quand elle pèche en qualité et en quantité, et occasionne souvent des maladies malignes et pétéchiales, I, 122. Elle est nuisible et mortelle de différentes manières, *ibid.*
Biliaires (canaux) : quoiqu'ils soient tout-à-fait libres, l'ictère peut avoir lieu, III, 219, 222.
Bilieuses (maladies); elles ne sont pas toujours les mêmes, I, 26, 79. L'air un peu froid a beaucoup de pouvoir pour les écarter, II, 324.
Bougies. Leurs avantages et inconvéniens dans la suppression d'urine, I, 108 *et suiv.*
Boulangers, attaqués de maladies aiguës, périssent plus aisément, I, 151 *et suiv.*
Bronches. Leurs ramifications ossifiées, I, 163.
Bubons gangréneux. La décoction des feuilles et de l'écorce de saule blanc louée comme un excellent remède en pareil cas, III, 262.

C

Calculs fermant le canal cholédoque, I, 135. Observés dans le duodénum, I, 186. Dans la vésicule du fiel, 183, 186, 189; II, 426; III, 239. Trois calculs remplissant en entier cette vésicule, I, 168. Taille pratiquée avec le lithotome caché, I, 87.
Caneéreuse (tumeur) au grand arc du colon, I, 135.
Caroncules. Proviennent-elles dans l'urètre, d'une gonorrhée mal traitée, I, 107, *et suiv.*
Carotides (artères) ossifiées, I, 160. Cartilages des côtes ictériques, III, 234.
Cataractes par une fluxion sur le crystallin, III, 80. Il faut tantôt extraire le crystallin, tantôt l'abaisser, 270 *et suiv.* Observations, *ibid. et suiv.* Issue d'une opération, 44 *et suiv.*
Catarrhe. Observations sur cette maladie, III, 22. Il ne faut pas confondre les différentes espèces de catarrhe, II, 197, 198. On les néglige souvent, et pourquoi, *ibid.* Catarrhe sérenx, fièvre catarrhale bénigne, III, 23. Catarrhe inflammatoire, 23. Accompagne la péripneumonie, 24. Catarrhe gastrique, bilieux-putride, malin, 24 *et suiv.* Catarrhe des convalescens de fièvre maligne, 25. Catarrhe après les maladies de l'été de 1777, 26.

Après la rougeole de la même année, *ibid.* Fièvre catarrhale observée en 1777, II, 196, 211, 214. Son traitement, 196, 211. Catarrhe différent de la pleurésie ou de la péripneumonie bilieuse par la seule intensité du mal, I, 19. Il ravagea presque toute l'Europe en 1775 et 1776, *ibid.* Il avoit des rapports avec celui de 1580, *ibid.* Symptômes de la maladie, *ibid. et suiv.* Ce qui lui fut avantageux, 20. Sa comparaison avec le catarrhe décrit par d'autres, 21 *et suiv.* Elle ne fut pas la même chez tous, 23.

Catarrhe et coryza sur les chiens, III, 26.

Cathétère. Blessure faite à l'urètre par cet instrument, I, 115. Grande quantité d'urine évacuée par son introduction, III, 238.

Cathétérisme employé avec des succès différens, I, 108, 115, 157.

Cerveau (et cervelet). Dégénération singulière de l'un et de l'autre dans une fièvre pétéchiale, III, 443, 444. Ses affections idiopathiques se distinguent difficilement des sympathiques, II, 230. Sa dégénération, chez une femme à laquelle il étoit survenu des parotides dans une fièvre, III, 84. Dans la frénésie, 140. Après des fractures du crâne, 129, 135. Les signes de son inflammation sont douteux, 122. Sa substance viciée par la maladie, I, 121, 169, 165; II, 443, 444; III, 84, 129, 135, 140.

Cervelet (abcès du), I, 180; III, 140, 143, 144.

Chagrin. Ses effets sur les fonctions de l'estomac, des intestins, du foie, III, 218. Pouvoir qu'il a pour produire la fièvre bilieuse, II, 359.

Chlorotiques (fievre continue des) III, 48.

Cholédoque (canal) très-étroit. III, 230. Fermé par un calcul, I, 135, 226. Rempli de petits corps ronds, III, 230. Ses parois dures et épaisses, III, 232.

Choléra (observation d'un), II, 265.

Choroïde (plexus) rempli d'hydatides, I, 121; III, 232.

Classification des fièvres (utilité d'une bonne), II, 250 *et suiv.*

Cœur (dilatation énorme du) dans un asthmatique, I, 181, 186, 188. On l'observe assez souvent après des inflammations du poumon répétées, I, 101. La grande flaccidité du cœur, I, 189. Grandeur extraordinaire du cœur, I, 159. Vaisseaux coronaires étonnamment dilatés, I, 101, 119.

Colère. Pouvoir qu'elle a de produire la fièvre bilieuse, II, 359.

Colique, par une fluxion sur les intestins, III, 62; — bilieuse de même nature que la dysenterie, guérie promptement, I, 86; — bilieuse inflammatoire, II, 386, — pituiteuse-bilieuse, II, 279, 282; — de plomb, 360. Traitement de cette dernière, 370.

Colique (douleur de) très-supportable pendant quelques jours, le pouls et les urines étant bien, peut devenir tout à coup mortelle, I, 168. Précautions à observer dans les douleurs de colique, II, 283, 285.

Colon. Situation et marche extraordinaires de cet intestin, I, 151, 153. Sa dilatation énorme, *ibid.* Le mal qui en résulte, 156. Contourné et ressemblant à une corde, II, 436.

Consomption provenant de la fièvre d'été, II, 411. Comment elle s'engendre, et sa manière d'être, II, 413. Ce qu'on a trouvé en ouvrant les cadavres, *ibid.* Méthode de traitement, *ibid.*

Constitutions; passage de l'une à l'autre; complications de fièvres qui en résultent, II, 264.

Contagions. Quelles elles sont, et combien il y en a, II, 231; III, 198.

Convulsion chronique. Usage de l'extrait de racine de belladone dans ce cas, III, 247, 250.

Cordonniers, sont sujets aux hémorrhagies du poumon, III, 26.

Cotunni. Éloge de sa méthode d'ap-

pliquer les vésicatoires dans la sciatique, I, 69.
Crâne (fêlure et fracture du), I, 182, 183. Examen sur les cadavres, III, 129, 135, 136.
Critiques (jours). D'où est née la dispute sur la variation des jours critiques, I, 46. La meilleure doctrine sur les jours critiques confirmée par les observations des modernes, I, *ibid et suiv.* Observations sur les jours critiques, II, 325.

D

Danse de Saint-Weith. Usage de l'extrait de la racine de belladone contre cette maladie, III, 248, 252. Guérie par les vermifuges et les incisifs de la pituite, III, 252, 253.
Délire. Quand est-il à craindre ? I, 120.
Délire bilieux, I, 12.
Délire furieux, par la suppression d'un cours de ventre, II, 256.
Diaphragme. Ses lames cartilagineuses, III, 235. Enflammé, II, 431. Repoussé fortement dans l'abdomen par une grande collection de pus dans la poitrine, I, 103.
Diarrhée. Dans quelle espèce principalement convient la racine d'arnica, II, 452. Symptomatique, pas toujours dangereuse pour les pleurétiques, I, 15, 44. Elle survient à la fièvre lente-nerveuse, et son traitement, II, 218.
Douleur pongitive. A quoi rapporter sa cause dans les pleurésies et dans les péripneumonies, I, 100.
Douleur de tête bilieuse, I, 26. Symptômes de cette maladie et méthode de traitement, I, *ibid. et suiv.*
Douleurs aux articulations, I, 92 *et suiv.* Traitement, *ibid.*
Douleurs vénériennes nocturnes se guérissent souvent, la fièvre survenant, III, 268.
Duodenum éloigné de l'état naturel, I, 135.
Dure-mère et pie-mère enflammées, I, 119 *et suiv.* Pus répandu entre ces deux membranes, III, 140. Ces deux membranes de couleur ictérique, 231.
Dysenterie observée en 1776, I, 82. Comment guérie, 83 *et suiv.* Celle de 1777 différente de la précédente, II, 286. Plus fréquente et plus funeste parmi les prisonniers, 288. Affinité entre la dysenterie et le rhumatisme, III, 77. Sa complication et sa division multipliée, III, 150. Essai d'une nouvelle division, 165. Est-elle contagieuse ? 198. 199. Ses diverses terminaisons en santé, 175. En diarrhée, 176. En dysenterie chronique, 177. En différens ténesmes, 177. En rhumatismes des intestins, 179. En dysurie, 180. En hydropisie variée, 181. Caractère et siege de la matière dysentérique, 196. Comment on peut déterminer la nature de la dysenterie, 174. Différentes observations sur cette maladie, III, 287, 288. Prophylactique de cette maladie, III, 199. Dysenterie putride, III, 163. Quelle instruction à donner au peuple dans les temps de dysenterie ? 201. Différens remèdes anti-dysentériques, 191 *et suiv.* Il n'y en a point de général, 212. Racine d'arnica employée convenablement, II, 228, 452. Dysenterie rhumatismale bilieuse, composée de la dysenterie simple et de la bilieuse, la matière étant en mouvement, III, 256, 257. Dysenterie sèche, quelle elle est, I, 91 ; III, 77. Dysenterie simple, 150. Ce qui fut utile et ce qui fut nuisible, 152 *et suiv.* Explication de la manière dont d'autres guérissent, 152. Ulcères des intestins fort rares dans la dysenterie, III, 196. La dysen-

terie d'été guérie comme le rhumatisme inflammatoire des intestins, 62.
Dysenteries. Comparaison de celles des quatre étés, III, 204.
Dysentérique (fièvre) bilieuse, III, 158. Elle fut rarement dangereuse, 159. A moins qu'elle ne fût compliquée d'inflammation, 159. Méthode de traitement, *ibid.* Ses terminaisons, 160.

E

Eau dans la cavité abdominale, I, 103, 129, 186; II, 448; III, 224, 235. Dans celle de la poitrine, I, 97, 101, 105, 135, 150, 159, 173; II, 427, 435; III, 226, 241. Dans le péricarde, I, 163; II, 435; III, 223. Entre les méninges, I, 137, 139. Dans la tunique vaginale du testicule, I, 106; III, 226. Dans les ventricules du cerveau, I, 159.
Eau froide; bue quand on a très-chaud, fait naître la fièvre épidémique, II, 358.
Electricité. Ce qu'elle a produit dans la colique de plomb, II, 449 *et suiv.* Dans l'épilepsie invétérée, III, 251.
Emolliens. Leur usage dans la dysenterie, II, 289.
Empyème; vient promptement après des pleurésies rhumatismales inflammatoires, III, 97.
Entéritis rhumatismal, I, 58. N'est pas accompagné de symptômes aussi graves que l'inflammatoire, *ibid.* Comment on le guérissoit, *ibid.*
Epidémique (constitution). Toutes les maladies prennent le caractère de la constitution épidémique, I, 48.
Epidémiques (maladies). La connoissance de ces maladies est un guide sûr pour reconnoître les autres affections morbifiques sans nombre qui ont lieu en même temps qu'elles, III, 21.
Epilepsie guérie par les vomitifs, II, 294. Par les vésicatoires, 295. Par l'extrait de la racine de belladone, III, 248.
Epine dorsale. Effets de sa concussion, I, 188.
Epiploon brun, putréfié, I, 121, 141, 151. Enflammé, 119; II, 430, 436, 448. Son bord présentant des suites de nœuds, III, 235. Très-court et replié, II, 432.
Equitation. Mérite-t-elle l'éloge qu'on en fait pour les phthisies, I, 132 *et suiv.* Dans quelles maladies elle convient, *ibid.*
Estomac (abcès de l') rompu vers la cavité abdominale, I, 181. Grande capacité de ce sac, II, 436. Très-grande, III, 30, 216, 239, 241. Contracté, de manière à n'être que comme le colon, 160, 163. Dans son milieu, 160. Sa membrane interne brune, enflammée, I, 141. Semblable à une peau de tigre, 127, 141. Livide intérieurement, 151. Grand, présentant des vaisseaux variqueux, III, 223. Sa saburre, comment elle affecte le cerveau, 118, 119. Spasme grave de l'estomac guéri, II, 294. Sphacèle, I, 189. Tumeur chancreuse, 135. Un air renfermé et putride abat son énergie, II, 324.
Exanthèmes. Leur production doit presque toujours être attribuée à la saburre du système gastrique, I, 32, 33.
Exanthèmes ressemblant à la gale III, 48, 49.
Exostose, à la clavicule, de cause vénérienne, III, 268.
Expectorans nuisibles dans la vraie inflammation du poumon, I, 32. Quand ils conviennent, et le meilleur à employer, 41, 42.

F

Fausse membrane recouvrant la plèvre et le poumon, II, 425, 435. Recouvrant le péricarde, *ib.*
Fébrifuge. Quel est le meilleur, II, 378 *et suiv.*
Fièvre de l'été de 1777. Ses varié-

tes multipliées dans différens individus, II, 249. Réflexions sur les observations rapportées, 312. Sa complication avec d'autres maladies, 331. Avec les blessures, les ulcères, 332. Avec des chutes de haut, des lésions à la tête, 454. Avec la rougeole la petite vérole, 333. Avec la colique de plomb, 360. Ses autres changemens divers, 381, 382. Ses divers symptômes et ses métastases, 385. Maladies dans lesquelles dégénéra cette fièvre, 419, 420. — Fièvre *angineuse*. Usage des vésicatoires dans cette angine, II, 215. — Fièvre *bilieuse*. Celle de 1777 fut accompagnée de symptômes étonnans, II, 228, 229. Ses complications variées, *ibid. et suiv.* — Fièvre *négligée*, ou espèce de fièvre maligne avec symptôme frénétique, II, 253. — Fièvre *putride, maligne*, I, 41; II, 227. Traitement, I, 178. La matière se jette quelquefois sur les secondes voies et sur la poitrine, *ibid.* — Fièvre *dysentérique*, III, 158. — Putride-dysentérique, 163. — *Putride-pituiteuse*; comment elle devient maligne, II, 208, 227, 322. Quelle méthode convient alors, *ibid.* — Fièvre *bilieuse-pituiteuse*, compliquée avec la rougeole et le millet, II, 344, 346, 349, 353, 355. Avec la rougeole et la petite vérole, 227. Fièvre *catarrhale*, observée en 1777, 197. — Fièvre *épidémique* attirée par la boisson froide, le corps étant très-échauffé, 358. La frayeur a l'inconvénient de la produire, 258; ainsi que le chagrin, 259, la colère, *ibid.* — Fièvre *érysipélateuse*, 303, 418. Fièvre *gastrique*. Quel est l'état de la langue, I, 143. Son traitement, 144. L'air renfermé, putride, l'excite-t-il? II, 325. — Fièvre *inflammatoire-putride*, III, 40. Espèce particulière, putride, sanguine, 63 jusqu'à 67. Fièvre *lente-nerveuse*. Description de celle qui fut observée en 1777, II, 217. Symptômes qui s'y joignirent quelquefois, et leur traitement, 218 *et suiv.* Différentes complications et différens degrés, 210 *et suiv.* Différence chez les hommes et chez les femmes, 221. Traitement, *ibid. et suiv.* Il y eut quelquefois de la malignité, 224. Sa durée fut incertaine, 224. — Fièvre *maligne*. Histoire d'une telle fièvre, I, 120. Elle ne provient pas seulement d'un appareil de crudités et de matières putrides dans les premières voies, mais de la bile qui pèche en quantité et en qualité, 122. Prouvé par l'ouverture du cadavre, I, 121. Observations de divers auteurs sur les cadavres de gens morts de cette fièvre, 122 *et suiv.* Usage des vomitifs dans cette fièvre, 123. Comment elle fait périr les malades, 191. Elle n'est pas contagieuse, II, 325. Les idées sur cette fièvre varient, 206. Elle n'est pas spécifique, et d'une nature qui ne soit propre qu'à elle; mais la malignité diffère selon les individus, 209. — Fièvre *miliaire*, II, 296. Quelques-unes de ses propriétés, et son traitement, 297 *et suiv.* — Fièvre *frénétique*, III, 44. — Fièvre pétéchiale, et ouverture du cadavre, II, 441. — Fièvre *pituiteuse*. Siège de sa matière morbifique, ses crises, III, 87. Différences entr'elle et la bilieuse, *ibid.* Ses variétés, ses complications, sa cure, *ibid. et suiv.* — Fièvre des femmes en couche, II, 231 *et suiv.* Elle paroissoit inflammatoire, mais provenoit de la bile, 238. Cependant elle étoit quelquefois inflammatoire, 239, 240. Etat trompeur du pouls dans cette fièvre, comme dans d'autres, 241. Observation sur une femme en couche, 242. Ce qui nuit, ce qui est utile, 243 *et suiv.* Traitement, 244. Pourquoi cette fièvre attaque les femmes en couche plus que celles qui sont enceintes, 248. — Fièvre *putride*. Toutes les fièvres de ce genre ne peuvent pas être guéries par

la même méthode, III, 67. Quotidienne-rémittente sous l'apparence d'un paroxysme hystérique, II, 289. — Fièvre rhumatisante, II, 215; III, 93. Traitement, II, 213. Elle est d'origine bilieuse, 273, 277. — Fièvre scarlatine, II, 213. Son origine, son traitement, 216. Accompagnée de millet, 302, 346.

Fièvres exanthématiques. Sont-elles décidément contagieuses ? II, 231. Masquées, observées en 1776, I, 55. Leur premier foyer fut dans le système gastrique, *ibid. et suiv.* Il n'en faut point chercher le remède dans le quinquina, *ibid.* Les anciens se sont moins occupés que les modernes de la dénomination des fièvres, I, 142.

Fièvres ; pourquoi on n'a pas encore une classification pratique des fièvres, II, 250. Nécessité d'une bonne classification, *ibid.*

Fluxions diverses et sur diverses parties, 93 *et suiv.* 101.

Foiblesse. Cause et traitement de la vraie foiblesse dans les maladies bilieuses, II, 321. Les vésicatoires sont-ils alors utiles, *ibid.*

Foie cartilagineux, I, 186. Aggluliné avec le diaphragme, graud, dur, III, 241. Dur, inégal, 131 ; dur et grand, I, 185 ; III, 222. Jaune, mou, parsemé de petits corps sébacés, 230. Plus friable qu'à l'ordinaire, I, 168. Grand mais très-sain, 106, 159. Enveloppé d'une fausse membrane, 174. Squirrheux et stéatomateux, 178, 179, 183. Sphacélé, 179. Ayant sa surface comme si elle eût été cuite, II, 427. Ulcéré, 179, 183, 184. Tuniques des vaisseaux hépatiques extraordinairement épaissies, I, 186.

Fracture du crâne mortelle, I, 182, 183.

Frénésie bilieuse guérie par le vomissement, II, 252. Description de la frénésie, III, 107. Histoires de quelques frénétiques, 109. Il y a diverses frénésies ; il n'y a pas une seule et même cause, un seul et même siége de cette maladie, 117. Division de la frénésie, d'où elle doit être prise, 118 *et suiv.* Conversion de cette maladie en manie, 120, 121. Son étendue, 126. Provenant de sérosité épanchée dans la tête à la suite d'une chute, 128. D'ecchymose du cerveau à la même occasion, *ibid.* Elle fut peut-être sympathique après une chute, 132. Provenant de la chaleur de l'été et du feu, et d'excès de vin, 139. D'un abcès du cervelet et de pus répandu entre les méninges, 140. De pus dans le cerveau, 144. Après une forte contusion et la fracture de la jambe, 145. De la colère, 146. Sentence de Gorter sur la frenesie, 147.

Fruits d'été ; leur usage dans la dysenterie III, 157, 158. Abus qu'on en peut faire, *ibid.*

G

Gangrène par pression du corps sur la partie. Grande efficacité de la décoction de feuilles et d'écorce de saule, III, 262. Quand elle a lieu, les symptômes s'adoucissent et trompent les non-précautionnés, I, 116.

Gastritis rhumatismal, I, 58. N'est pas accompagné de symptômes aussi violens que l'inflammatoire, *ibid.* Comment il fut guéri, 60.

Génitales (parties). Dissection de ces parties affectées de gonorrhée, II, 440.

Genou hydropique guéri, III, 77, 81.

Glandes du mésentère volumineuses, endurcies, I, 163 ; III, 235. Contenant du sang, II, 432. Submaxillaires, et parotides volumineuses, douloureuses, III, 61. Dans l'urètre, gonflées, enflammées, en suppuration, I, 107, 108.

Gonorrhée *bénigne.* Quel est son siége, I, 107. *Récente.* Comment on la guérit le mieux, I, 112. *Mal guérie*, elle laisse souvent

des obstacles dans l'urètre, I, 107. Est-ce là l'origine des caroncules, 108. Elle produit souvent d'autres maux, 111; sur-tout si elle a été supprimée par un purgatif violent, *ibid.*

H

Hémiplégie causée par la bile, II, 252.

Hémoptysie. Comment elle doit être traitée chez les sujets qui sont d'une habitude fluette, délicate, très-irritable, I, 78. Elle dégénère en phthisie, II, 420. Examen d'un cadavre de phthisique, 433. Différentes espèces d'hémoptysie, III, 6. Avis important pour le traitement, 7. Hémoptysie pléthorique, périodique, par une matière rongeante, par fièvre maligne, *ibid. et suiv.* Accompagnant les blessures, la péripneumonie fausse ou pituiteuse, 9. Hémoptysie bilieuse, II, 263, 267. Hémoptysie ventrale, III, 10; avec tubercules du poumon, 12; des hydropiques, 13; composée de l'inflammatoire, de la pituiteuse, de la bilieuse, 14.

Hémorrhagies épidémiques de la matrice, III, 28.

Hépatique (quelques maladies du système) éclairées par différentes observations, II, 215 *et suiv.* Canal hépatique bouché, 226; très-dilaté, 232.

Hernie dans le scrotum observée sur un cadavre, I, 115. De la vessie, III, 261.

Hôpital pratique de Vienne. Sa description. *Voy.* la préface du vol. 1.

Hydatide attachée au poumon droit, III, 241. Dans le plexus choroïde, I, 121; III, 232.

Hydrocèle du testicule gauche, III, 227.

Hydrophobie mortelle dix-huit jours après la morsure, I, 182. Rien de particulier trouvé dans le cadavre d'une hydrophobe, III, 270.

Hydropiques (morts subites d'), III, 261.

Hydropisie de l'articulation du genou, comment elle fut guérie, III, 77, 81. Hydropisie pléthorique, ou venant de pléthore. Observations, III, 181. Quand il convient de saigner des hydropiques, II, 428.

Hydrothorax inflammatoire, II, 428. Venu après la disparition d'un coryza, III, 81.

I

Ictère, peut exister, les canaux biliaires étant tout à fait libres, III, 219, 222. Ictère chronique des buveurs, 233. Ce qu'on trouva dans le cadavre d'un ictérique, I, 135. Comment on guérissoit l'ictère, II, 379, 390; III, 244.

Ictériques (efflorescences scarlatines chez des), III, 236.

Iléum. Cet intestin rétréci d'une manière particulière, I, 151. Percé d'un grand trou, 168.

Iléus. Ses différentes causes, son traitement, I, 170 *et suiv.*

Inflammation. Celle que produit la bile âcre diffère de toutes les autres, et est maligne, I, 122. Inflammation des intestins, observée sans que la douleur, la fièvre, la chaleur aient précédé, 166; II, 169 *et suiv.* Presque sans qu'il y ait eu de la fièvre et de la douleur, *ibid.* Observation, II, 428, 443, 445. Examen des cadavres, 427, 445, 448. L'inflammation accompagnant le rhumatisme fébrile, diffère de celle des autres maladies inflammatoires, I, 58 *et suiv.* Celle qui est vraie et en même temps chronique est rare, 59. On observe quelquefois celle des viscères sans aucun des signes ordinaires de l'inflammation, III, 233.

Inflammations du thorax. Leurs terminaisons diverses, III, 32. La

suffocation, *ibid.* L'hydrothorax, 33. Adhérences des poumons, *ibid.* Poumons granuleux et asthme qui en résulte, 34 *et suiv.*

Quelle est la respiration la plus fâcheuse dans ces inflammations, 53.

Intermittentes (fièvres), celles qui régnèrent en 1776, I, 54, 88, 89, 91.

Intestins resserrés, I, 151; enflammés, gangréneux, 115, 119, 121, 127, 132, 166, 168, 174; II, 423, 426, 432, 436; III, 32. Livides, I, 121, 151; II, 448; III, 233. Percés d'un grand trou, I, 168. Dilatés outre mesure, et en même temps épais d'un travers de doigt, enflammés dans une tympanite, 177.

Ipécacuanha. Souvent cette racine ne produit pas l'effet qu'on en attend, I, 42, 79, 84. Comment il convient dans les fièvres malignes, 123.

Ischurie et pissement avec ténesme, cessant lorsqu'un mucus blanc, bénin, couloit par l'urètre, I, 109. Histoire d'une ischurie, 103. Examen de deux cadavres, 105, 114.

L

Lait dans les femmes en couches. Inconvéniens qu'il occasionne. Ce qu'il faut faire, l'enfant étant mort, II, 248.

Lait. S'il convient dans la phthisie, I, 132.

Langue. Son état dans la fièvre gastrique, I, 143.

Lardacée (matière) recouvrant le bord inférieur du poumon, dans un homme qui avoit eu une péripneumonie, I, 119.

Lichen d'Islande. Est-il bon dans la phthisie, I, 133.

Ligament large de l'utérus très-court du côté gauche, cause de l'obliquité de cet organe, I, 142, 147; II, 427.

Luxation des vertèbres des lombes. Ses effets, I, 177, 178, 187. Du dos avec fracture, 186.

M

Maladies. Quand elles commencent on détermine difficilement leurs espèces, I, 53. Histoire de la maladie maligne *éprouvée par l'Auteur*, II, 201. — Maladies des nerfs. Règles pour leur traitement, II, 291. Il faut chercher, avant tout, quel stimulus irrite les fibres: exemples qui prouvent que la cure est basée sur cette connoissance, *ibid. et suiv.* — *Maladies bilieuses.* Leurs symptômes, I, 6 *et suiv.* Quand les maladies bilieuses et les inflammatoires s'unissent ensemble, II, 317. Dans quel état est alors le sang, *ibid.* On les guérit difficilement, et pourquoi, 415 *et suiv.* — *Maladies épidémiques.* On ne les observe pas ordinairement comme il faut, I, 176, 177.

Manie provenant de frénésie, III 120, 121.

Matrice, avec les ovaires et les trompes, très-adhérente au rectum, III, 242. Couverte de verrues, II, 443. Très-petite après une première couche, I, 160. Hémorrhagies de la matrice, épidémiques, III, 28. Son orifice cartilagineux, 243. Corps de la grosseur d'une châtaigne, adhérent à sa face postérieure, II, 427. Sa situation oblique, I, 142, 147; II, 427.

Médecin (le) ne peut se traiter lui-même; et pourquoi, II, 200. Ni bien décrire sa propre maladie, *ibid.*

Méninges ictériques, III, 231. Enflammées, I, 119. Parsemées de taches larges, rouges, bleues, noires, II, 443. Pus répandu entr'elles, III, 140.

Mercure coulant trouvé dans l'estomac, III, 216.

Mésentère (glandes du) cartilagineuses, I, 189. Endurcies, 163; III, 235. Contenant du sang noir, II, 432. Gonflées, 436, Suppu-

ration, I, 181. Ulcère cancéreux, I, 165. Vaisseaux très-dilatés, II, 432.
Métastase au cerveau dans les fièvres putrides. III, 84. Comment on pouvoit, ou la prévenir, ou la dissiper, 84, 85. Métastase bilieuse au bras, 218. Sur d'autres parties, *ibid.* 243, 244. Particulière à la nuque, II, 409. Ce qu'on doit observer dans la métastase, 386.
Météorisme de deux espèces, observé dans les fièvres bilieuses, putrides, malignes, II, 208, 209.
Migraine chronique. Sa cause découverte dans le cadavre, I, 180. Provenant de la matière répercutée d'une ophthalmie séreuse, comment guérie, 60, 61.
Miliaires (pustules) accompagnant la rougeole, II, 344, 346, 349, 353, 355. La fièvre lente nerveuse, 219. Leur origine, 245, 297. Elles surviennent à la pleurésie ou à la péripneumonie, I, 245. Comment on peut les prévenir, II, 245. Venues spontanément, et non forcées, elles furent critiques, III, 83.
Moelle allongée très-dure, I, 119.
Muscles (chair des) très-altérée dans un sujet attaqué de vérole, II, 440.

N

Nécrologes. Extrait de ceux de l'hôpital de la Sainte-Trinité, I, 175 *et suiv.*
Nervins (remèdes). Quels ils sont, II, 294, 295.

O

Observations. Ce qu'il faut penser des recueils d'observations, I, 176.
Odontalgie périodique guérie par le quinquina, III, 57. Rhumatismale, guérie par le vésicatoire, I, 61.
Ophthalmie séreuse, appartient aux rhumatismes locaux, I, 57. Guérie par le vésicatoire, 60, 61. Provenant d'un vice de l'estomac, augmentant les soirs, guérie en traitant l'estomac, II, 258, 393, 397, 399 Elle a quelquefois l'apparence d'une ophthalmie vénérienne, 394.
Opinion pernicieuse, II, 403.
Opium. Son usage dans la dysenterie, II, 289. Dans la colique de plomb, 371, 372.
Os jaunes dans l'ictère, III, 231.
Os (petit) trouvé dans le sinus longitudinaire supérieur, I, 137, 138.

P

Pancréas d'une grosseur et d'une dureté extraordinaires, III, 234. Squirrheux, I, 183.
Paracentèse faite dans une suppuration de poitrine, III, 95. Ouverture du cadavre, *ibid.* Quelle est la cause de la mort qui est souvent si prompte après cette opération, 97. — Paracentèse de la vessie, faite au périnée, I, 114. A la région hypogastrique, *ibid.* On la pratique très-aisément au périnée, 115.
Paralysie à droite; et cause de l'apoplexie observée à gauche, I, 138.
Paralysie de plomb. Observations sur cette maladie, et son traitement, II, 449, *et suiv.*
Parotide mortelle, III, 83. Venue le second jour d'une pleurésie, elle la dissipa, I, 16. Commencement, *ibid.*
Péricarde rempli d'une matière puriforme, II, 431. Contenant huit onces de sérosité, I, 129.
Péripneumonie bilieuse avec crachats sanguinolens, II, 262. Pituiteuse, 389. Son traitement, 407 *et suiv.* Signe d'une mort certaine, III, 32. Ouverture de cadavre, 113.
Péritoine enflammé, I, 168. Squirrheux, très-épais, 183.
Peste. Sa contagion prouvée, II, 232. Sa nature, 244 *et suiv.* Diffé-

rentes questions sur la peste, *ibid.*

Pétéchiales. D'où proviennent les maladies pétéchiales malignes, I, 121, 122, 164.

Pétéchies. Sont-elles dues uniquement au régime échauffant ? I, 74. Sur les extrémités elles pénétroient jusqu'aux muscles, 127, 128. Observées sur les intestins, le mésentère, le péritoine, à la superficie du cœur, 127; II, 443, 444. Contenoient une humeur extravasée, I, 127. Accompagnent des maladies bilieuses, 70. S'entremêlent à la rougeole et au millet, II, 355. Observées chez des sujets surchargés d'une saburre particulière, III, 65.

Petite vérole. Ses périodes, II, 337. Traitement dans chacune d'elles, 338 *et suiv.* Différentes espèces de petite vérole, 342. Pourquoi on n'est pas d'accord sur le traitement, 358. Sa complication avec la fièvre bilieuse, 228, 333. Dans quel temps de l'année l'inoculation doit être pratiquée, et quelle préparation convient, 342. Histoire d'une petite vérole, 334.

Phthisie provenant d'un catarrhe d'été et d'automne négligé, III, 51. D'une pleurésie ou d'une péripneumonie latente, I, 75, 76 *et suiv.* Ce qui fut utile et ce qui nuisit dans celle qui suivit la pleurésie, III, 56. D'une *toux d'estomac*, II, 393. Ouverture des cadavres, *ibid.* Ceux qui y étoient sujets davantage, 393. Phthisie *commençante* guérie par les seuls anti-phlogistiques, III, 106. A la suite d'une hémoptysie, II, 420. *Pituiteuse*, provenant de fièvres gastriques dégénérées en malignes, fréquente : comment guérie, II, 256. Phthisie *pulmonaire* : pourquoi si difficile à guérir, I, 130. Quels remèdes conviennent ou nuisent, *ibid. et suiv.*

Pie-mère enflammée, II, 231. Sérosité rougeâtre entr'elle et le cerveau, *ibid.* Semblable à une membrane aponévrotique, I, 140.

Placenta placé sur l'orifice de la matrice, III, 239.

Plèvre très-épaisse, en quelque sorte cartilagineuse, I, 158. On a tort de chercher dans la plèvre le siége de la douleur des pleurétiques et des péripneumoniques, 100. Très-enflammée, III, 30. Sans que le malade éprouve de la douleur, 191. Très-saine dans une pleurésie, I, 173. Avec douleur pongitive du côté, et inflammation du poumon, II, 425.

Pleurésie bilieuse, I, 5. Son signe constant, outre l'affection de la poitrine et de la respiration, fut l'altération de plusieurs manières, de la langue et du goût, 8. Le rhumatisme s'y joignoit quelquefois, *ibid.* Outre la maladie bilieuse, quelques-uns eurent une inflammation de la poitrine, *ibid.* ou d'autres parties, 13. La saignée l'exaspéroit, 9. Les purgatifs la soulagèrent peu, *ibid.* Les vomitifs et les minoratifs furent quelquefois avantageux, 9, 10. On ne pouvoit pas traiter tous les malades de la même manière, 10. Changemens divers et successifs, 14. En pleurésie vraie et inflammatoire, 14. En bilieuse maligne, 16. Observations ultérieures sur la fréquence, le traitement, le danger de la pleurésie et de la péripneumonie bilieuses, 30. Pleurésie bilieuse *avec crachats sanguinolens*, II, 261. Très-grave ou maligne, 268. *Bilieuse-inflammatoire*, ou vraie et essentielle, jointe à un vice bilieux des premières voies, I, 71. Occulte ou latente, 75. Ses signes, 75, 76. Différentes maladies la laissent après elles, 77. Son pronostic, son traitement, 77, 78. *Pituiteuse ou bâtarde*, III, 21, 22. Putride-inflammatoire, quelle elle est, 16. *Rhumatisante*. Ses signes diagnostics, I, 61, 62. Traitement, 63. Quand elle est compliquée avec la bilieuse ou avec la vraie, 64. La rhumatismale-inflammatoire passe plus

promptement à l'empyème, III, 97. Foiblesse trompeuse du pouls, 64. Femmes attaquées de cette espèce plus que les hommes, *ibid.* Comment on distingue la vraie pleurésie de la fausse, I, 48. Quels symptômes sont communs à l'une et à l'autre, 50. Règles sur l'usage des vésicatoires dans la pleurésie, 68. Pleurésie *vraie*, inflammatoire, mais chronique, I, 78, 98. Mêlée avec un peu d'affection bilieuse, III, 47 et *suiv.* Observée dans un hydropique très-froid, II, 418. Avec une inflammation du poumon droit et la plèvre très-saine, 425 *et suiv.* Quels sont les plus mauvais signes dans cette maladie, I, 99, 100.

Passage de la pleurésie en péripneumonie, mauvais, I, 73, 74. Pleuro-péripneumonie. Son histoire, I, 95, 96. Ouverture du cadavre, 97. Autre histoire, 102. Examen du cadavre, 103. Autre histoire, II, 396.

Plexus choroïdes remplis de varices, II, 425. D'hydatides, I, 121; III, 232.

Poitrine (fausse affection de la), I, 90. Maladies de la poitrine. Pronostic dans ces maladies, doit être tiré de la plus ou moins grande liberté de la respiration, 119 et 120. Signe tiré de la percussion du thorax, III, 96 et *suiv.* Maladies de poitrine provenant de la bile, I, 5 *et suiv.* Fréquence, traitement, dangers de ces maladies, 30.

Polygala, convient-il dans la phthisie, I, 133.

Polypes observés dans le cœur et les gros vaisseaux, I, 97, 106, 181; II, 431.

Pouls trompeur dans toutes les maladies de poitrine, I, 100. Dans la pleurésie, III, 54. Foiblesse vraie et foiblesse apparente, II, 321.

Poumons pleins de petits abcès sans nombre, offrant au bistouri la dureté du foie, I, 129; III, 226. Recelant un abcès, I, 162. Tombant sur le côté, 99, 100, 101.

Poumons, leur état dans un homme qui avoit eu la péripneumonie, I, 97, 99, *ibid.* 100, 101, 102, 103, 105, 118. Dans un hydrothorax, II, 427. Après une paracentèse faite pour cause d'empyème, III, 97. Après la consomption, II, 392, 413, 423. Adhérens à la plèvre, I, 105, 129, 153, 158, 162, 166, 173; II, 425, 431, 445, 448; III, 33, 221, 226. Granuleux, III, 232, 233. Enflammés, II 431; III, 30, 221, 223. Parsemés de petites taches noirâtres, III, 241. Couverts d'une fausse membrane, I, 150, 162, 170; II, 431, 448. Affectés d'une inflammation rhumatismale, comment on les trouva dans le cadavre, I, 63. Squirrheux chez un asthmatique, 186, 188. Remplis de tubercules, 153.

Poumons (inflammation très-grave des). Résolution, après neuf ou onze jours, sans évacuation apparente, et la santé bien rétablie, I, 15.

Prédiction dans les maladies aiguës, II, 325.

Prostate (deux abcès dans la), I, 106, 158. Inflammation, gangrène, tumeur de la prostate, 116.

Puriforme (matière) observée dans la cavité de la poitrine et dans celle du bas-ventre, I, 173, 174. Elle se concrète souvent en fausses membranes, et dans le sang des saignées, paroît composer la couenne inflammatoire, *ibid.*

Purgatifs. Il n'y en a point d'anti-phlogistiques, II, 291. Ils ne peuvent remplacer les vomitifs, I, 39. Ils ont presque toujours nui dans la pleurésie et dans la péripneumonie bilieuse, I, 9.

Pus observé dans le cervelet, le cerveau, entre les méninges, III, 140, 143, 144. Renfermé entre le diaphragme et le poumon, et dans d'autres lieux, I, 106, 129.

Pylore cancéreux, squirrheux, avec une portion du duodénum, I, 181. Plus dur qu'à l'ordinaire et étroit, III, 243. Très-dur, 206.

Q

Quartes (fièvres), ne pouvant supporter le quinquina, elles furent guéries avec les fleurs d'arnica, III, 105. Rebelles, comment elles furent traitées, 52, 53.

Quinquina. Comment il guérit les fièvres, I, 57; il ne réussit pas dans les fièvres masquées, *ibid. et suiv.* Son usage prématuré a souvent des suites fâcheuses; 92. Comment, avec des fleurs de sel ammoniac martiales, il est un excellent fébrifuge, II, 378. Comment il convient dans la phthisie, et dans quelle espèce, 131.

R

Rate d'un volume double de l'ordinaire, et cependant saine, I, 106, 160.

Rein gauche rempli d'abcès petits et sans nombre, I, 106. Rein droit manquant, l'autre un peu plus gros, II, 432.

Rémittentes (fièvres), observées en 1776, 54 *et suiv.* 70, 80, 88.

Respiration *courte* et en même temps *accélérée*, en sorte que les inspirations et les expirations soient petites et se suivent promptement, est la plus mauvaise dans les maladies putrides malignes, et inflammatoires de la poitrine, III, 53. La respiration facile, quoique les poumons fussent fortement adhérens aux parties voisines, I, 166.

Rhumatismale (inflammation). Elle diffère de toutes les autres, I, 58. Meilleure manière de la traiter, 60. La matière affectant différentes parties, produit différentes maladies, 57. Portée des membres sur les poumons, III, 71.

Rhumatisme de la vessie, III, 62.

Rhumatismes *fébriles*, I, 17. Ils furent ou *inflammatoires* ou *bilieux*, I, *ibid.* Leurs symptômes et leur traitement, 17, 18. Dans quels temps les bilieux furent très-frequens, 18. Guéris aux lombes, à la hanche, à la cuisse avec un vésicatoire, selon la méthode de Cotunni, 69. D'*origine gastrique* : leur nature, leur siége, leur traitement, II, 210, 277; III, 18, 19. Mal guéris, ont amené l'atrophie, III, 18. *Périodiques*, guéris avec le quinquina, 57.

Rougeole avec la fièvre d'été de 1777, II, 333; avec une fièvre pituiteuse, 344; avec une fièvre bilioso-pituiteuse, miliaire, 349; avec une fièvre bilioso-pituiteuse, précédant, accompagnant, suivant; avec le millet, et un exanthème semblable à la scarlatine, 346; avec une bilioso-pituiteuse de printemps, 353; avec millet et pétéchies, 355. Malignité et anomalie de la rougeole, 333.

Rougeur des bilieux, II, 267, 316.

S

Saignée. Si elle doit précéder les vomitifs, I, 43. Elle procura quelquefois un soulagement momentané dans la pleurésie et la peripneumonie bilieuses, 37. En général elle fut nuisible, 12, 27, 28, à moins qu'une vraie inflammation rendît la maladie compliquée, 12, 13. Quelles précautions il falloit alors observer, 14, 15. Comment la saignée peut être utile aux bilieux, 53, II, 267. On ne peut fixer un nombre de jours au-delà duquel la saignée ne soit plus praticable dans les maladies inflammatoires de la poitrine, I, 98. Quand elle convient aux hydropiques, II, 428.

Saisons. Celui qui a des maladies épidémiques à décrire, doit les prendre en considération, I, 1.
Sang. D'où paroît provenir la couenne inflammatoire, I, 174 Quelle elle étoit dans la maladie inflammatoire et bilieuse, II, 317. Extravasation du sang dans le crâne, I, 187.
Sang des saignées (il ne faut pas toujours s'en rapporter au), I, 17.
Sangsues. Appliquées avec succès, II, 292.
Saule blanc. Décoction de ses feuilles et de son écorce, bonne dans la gangrène par pression du corps, et dans les bubons gangréneux, III, 262.
Scarification au dos entre les deux épaules, utile dans une inflammation violente des deux poumons, I 154.
Scorbut léger, III, 105, 106.
Scrophuleuse (dissection, nature d'une tumeur), III, 241.
Sel ammoniac. Ses vertus incisives, atténuantes, I, 81, 82.
Sens internes. Leur activité, les sens externes étant abolis, dans une maladie maligne, II, 204.
Sérosité observée dans l'abdomen, I, 103. Dans la poitrine, 97, 101. *Voyez* Eau.
Sinus longitudinaire supérieur, renfermant un petit os, I, 137, 138.
Sommeil. Il augmente la fièvre, III, 66.
Squirrhes. Leur substance, III, 270.
Stoll (maladie de), II, 200.
Sublimé corrosif; loué par l'auteur pour le traitement de la vérole, III, 262, 263.
Submaxillaires (glandes); grosses, douloureuses, III, 61.
Suffocation par inflammation de poitrine, III, 29.
Suppression d'urine (Hist. d'une), I, 103, 113. Examen anatomique des cadavres, 105, 114.

T

Tænia. Différentes portions rejetées, I, 161.
Tailleurs plus sujets que d'autres aux maladies des poumons, I, 154.
Tartre émétique. Sa solution est le meilleur vomitif, I, 41. Comment on doit la donner, 42.
Tendon insensible, III, 261, 262.
Ténesmes variés, III, 177, 178.
Terreur. Cause de convulsion, III, 250 Peut produire la fièvre bilieuse, II, 359.
Testicule gorgé de sérosité, guéri, III, 81. En suppuration, I, 158.
Tétanos de la mâchoire, survenant à des fractures et à des contusions, mortel, III, 253. Opisthotonos et épilepsie, provenant vraisemblablement de vers; ouverture, 257. Venu après une blessure, guéri, 56.
Tête (affections de la), plus fréquentes et plus graves par un vice de l'estomac et des intestins que par un vice idiopathique du cerveau, II, 253. Blessures de la tête: remarques sur ces accidens, II, 453; III, 126 *et suiv.*
Thorax (inflammation du) par un stimulus bilieux âcre, II, 432. Quel traitement à employer, 436. Sa percussion, comme signe des maladies obscures de poitrine, recommandée, III, 96.
Thyroïde (glande), distendue par une matière gélatineuse et glutineuse, I, 129.
Tophus aperçus sur les os, II, 440. Guéris quelquefois, la fièvre survenant, III, 268.
Toux *chronique* et *gastrique*, II, 405. *Convulsive*, 214, 305; III, 94. Quelques-unes de ses propriétés et son traitement, II, 307. Elle est souvent *stomachique*, 311. Quelques aphorismes sur cette maladie, 309. *Sanguinolente*, 214. Tourmentant ceux qui ont eu une longue maladie putride, ou maligne; comment elle doit être traitée, I, 145, 146. Stomachique, son origine et son traitement, 89, 146 *et suiv.* II, 391 *et suiv.* Elle dégénère souvent en phthisie, *ibid.* Ouvertures des cadavres, 392.

Traitement confirmatif, sa nécessité, 408, 409.
Tumeur *chancreuse* sur la grande courbure de l'estomac, I, 135. *Vésiculaire* sur la selle turcique et le nerf optique, 180. Adhérente à l'ovaire, 181. A la face postérieure de la matrice, II, 427. Tumeurs de l'abdomen. On se trompe en les explorant, III, 242. Origine de certaines tumeurs dans la fièvre bilieuse, II, 276.
Tympanite. Ce que présenta un cadavre après cette maladie, I, 177.

U

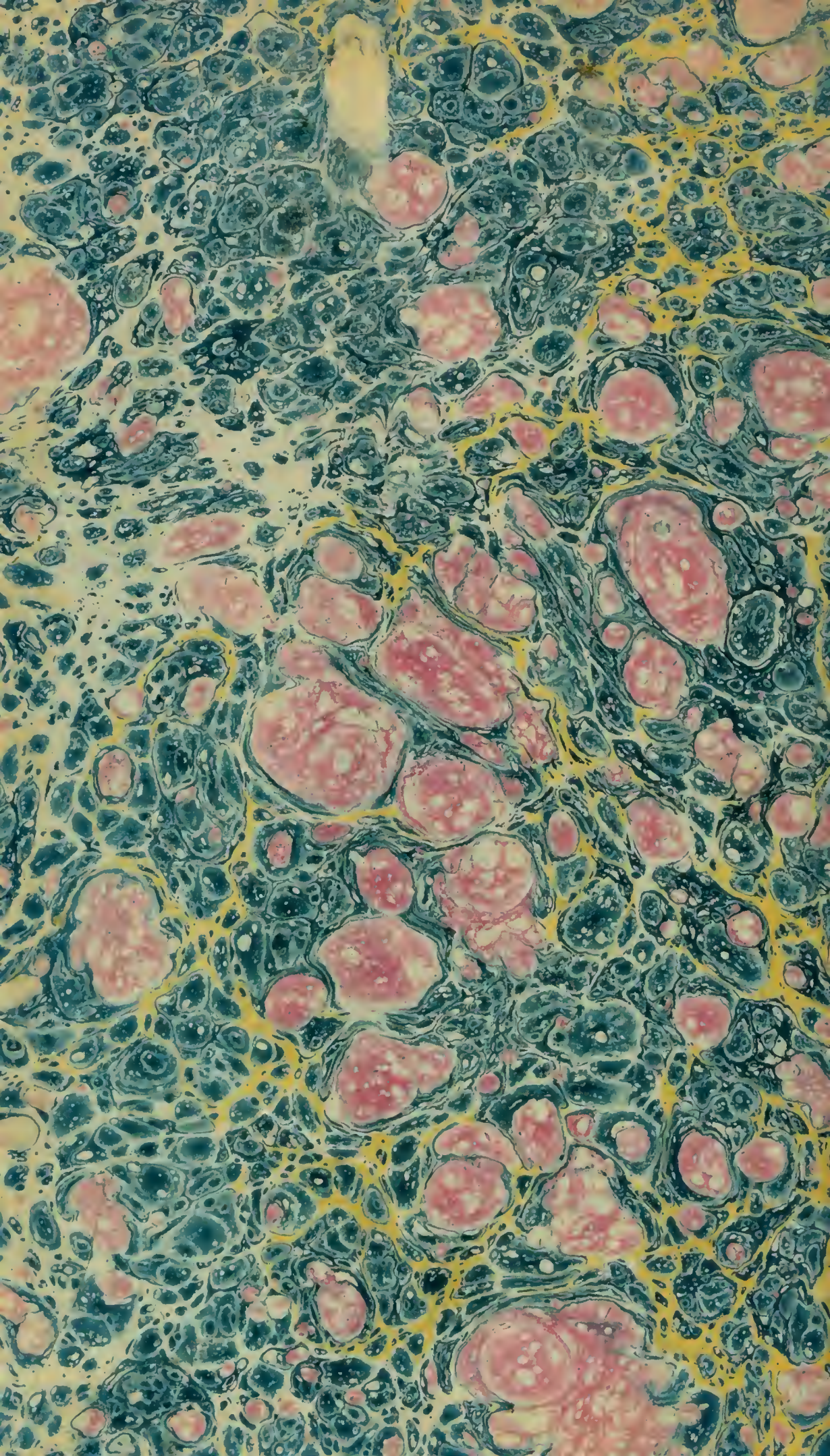
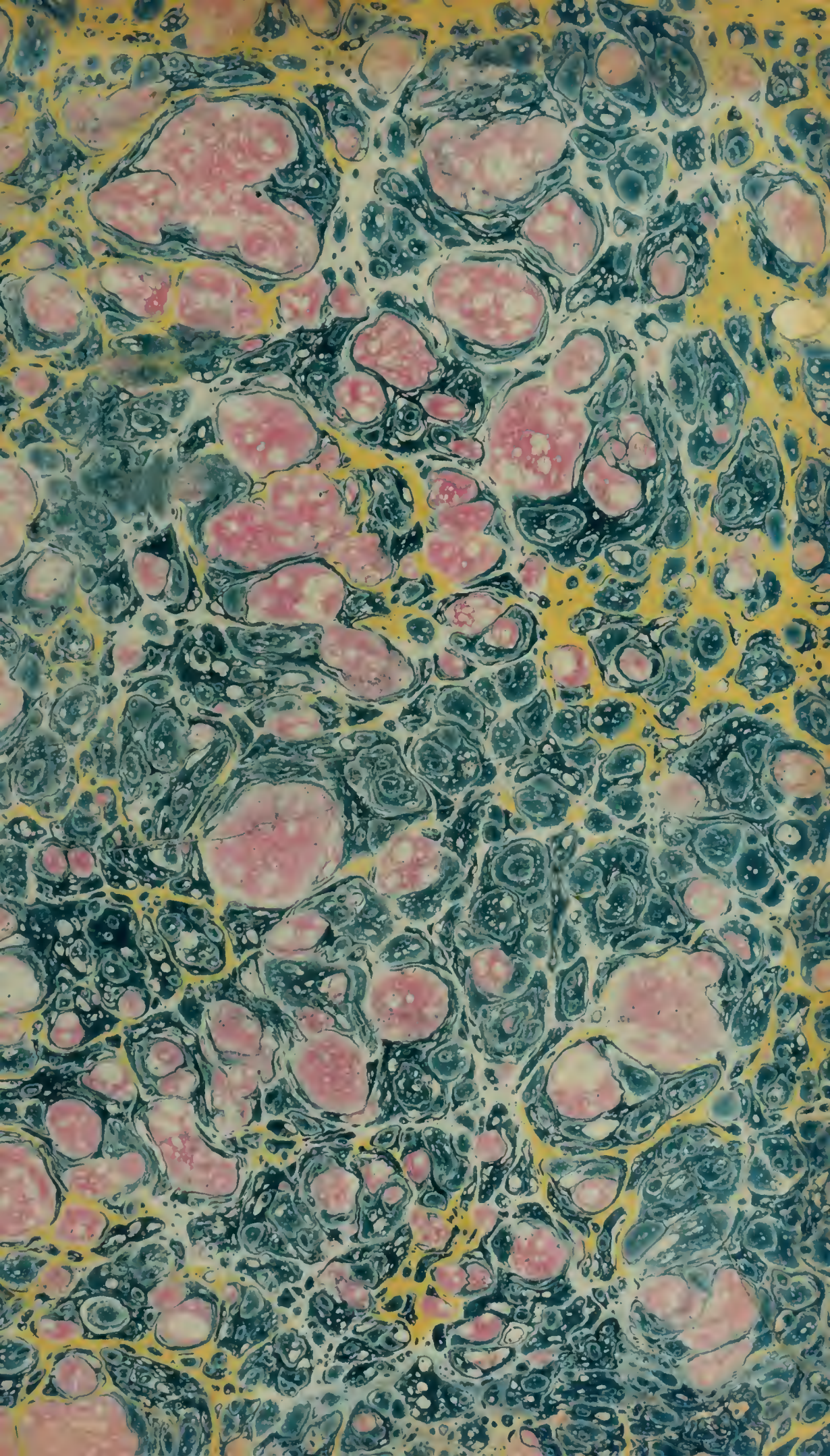
Ulcère chancreux observé au mésentère, I, 165. Adhérent au foie et à l'estomac unis l'un à l'autre, III, 241. Vénérien à la tête, 267.
Urètre plein d'abcès et enflammé, I, 106, 114. Blessé par la sonde, 108. Les carnosités dans l'urètre proviennent-elles de la gonorrhée mal traitée? 107. Resserrement de l'urètre, 157. Ses glandes tuméfiées, enflammées, en suppuration, 108. Dissection d'un urètre malade, II, 441. Maladies de l'urètre très-difficiles à traiter, I, 108.
Urine trouvée dans l'abdomen, la vessie ayant crevé, I, 114. Elle distingue, des maladies inflammatoires, les maladies gastriques provenant de l'amas de matière étrangère, 35. Histoire d'une suppression d'urine, 103. Ouverture du cadavre, 105. Autre observation et ouverture, 113 *et suiv.*
Uriner (difficulté d') dans la fièvre d'été, II, 326.

V

Vaisseaux coronaires du cœur extraordinairement dilatés, I, 101. Si les vaisseaux sanguins se roidissent, comment l'artère frappe-t-elle le doigt? 160. Ce qu'il y a à faire en pareil cas, *ibid.* Inégalité de calibre des vaisseaux qui vont au cerveau, 138.
Valvules du cœur. Leur dégénération, I, 159.
Veille, réprime la fièvre, III, 66.
Vénérienne (fièvre) masquée, III, 262. Douleurs vénériennes quelquefois plus graves de jour, moins de nuit, 58, 264.
Verge fendue, III, 261.
Vérole, la difficulté de son traitement dépend de son ancienneté, III, 265. Héréditaire, 266. Eloge du sublimé-corrosif dans le traitement de la vérole, 262, 263. Y a-t-il des signes que le virus est entièrement détruit? 270.
Verrues dans la matrice, II, 443.
Vessie urinaire crevée, I, 114. Ecchymose, 158. Hernie de la vessie, III, 261. Ponction au périnée et au-dessus du pubis, I, 114.
Vertébrale (artère), ossifiée à son entrée dans le crâne, III, 232. Effets de la luxation des vertèbres lombaires, I, 177, 186. De celle du dos accompagnée de fracture, 187.
Vésicatoire. Rarement appliqué au côté douloureux, *et souvent nuisible dans les maladies vraiment inflammatoires*, I, 14. Très-utile au contraire dans l'affection rhumatismale, *ibid.* et 17. Quand il fut utile aux pleurétiques, 45, 63 *et suiv.* Dans les rhumatismes locaux, 67. Règles à observer pour l'usage des vésicatoires, 68 *et suiv.* Dans la fièvre angineuse, II, 215.
Vésiculaire (tumeur), observée sur la selle turcique et le nerf optique, I, 180. Adhérente à l'ovaire, 181.
Vésicule du fiel presque remplie par trois calculs, I, 168. Contenant différens calculs, 186, 189; III, 239. On ne la trouva point: est-ce par cause d'érosion? III, 241. Dégénérée dans un ictère, III, 226, 230, 232. Dans ceux qui, attaqués de la colique de plomb, périrent par épilepsie, 236. Contenant du sang au lieu de bile, I, 184 Demi-cartilagineuse, 183.

Crevée et la bile répandue dans l'abdomen, III, 239. Très-gorgée, I, 121.
Vésicule séminale pleine de pus, I, 158.
Viscères de l'abdomen très-enflammés, I, 168.
Viscères. Leur position tellement changée que ceux qui sont à droite étoient à gauche, I, 183.
Vitriol de cuivre pris pour avorter, III, 237.
Vomique du poumon, I, 163.
Vomiques dans les poumons. Non ouvertes, se forment très-souvent, I, 78.
Vomissement. Il soulage et même guérit dans les maladies bilieuses, I, 27 *et suiv.* Il n'est pas toujours également facile, 79 *et suiv.* Quel médicament l'excite le mieux, II, 326. Faut-il disposer la matière avant de l'exciter, I, 43. Que penser de la saignée en ce cas, *ibid.* Jusqu'à quel point il faut insister sur ce remede, II, 318. Quelles sont les contre-indications, *ibid.* Il n'eut pas lieu dans une inflammation très-grave de l'estomac, I, 128, provenant d'un squirrhe du pancréas, I, 184.
Vomitifs. Leur usage dans les fièvres malignes, I, 123. Dans la pleurésie ou péripneumonie bilieuse, I, 9 et 10. Dans le délire après la saignée, 12, 27. Dans le rhumatisme bilieux, 18. Dans la douleur de tête bilieuse, avec des purgatifs, 27, 28. Les purgatifs ne peuvent les remplacer, 39, 40. Ils sont plus utiles que les purgatifs seuls, 40. Quelle est la meilleure manière de faire vomir, 40, 41. Leur effet étonnant dans le crachement de sang, II, 262, 268, 269, 270, 123.
Vue dépravée dans la convalescence après une fièvre maligne, II, 205.
Wagner. Sa méthode de traiter les fièvres malignes recommandée, I, 123.

Y

Yeux. Maux d'yeux par fluxion, III, 80.

Fin de la Table Alphabétique des trois Parties.